

NOU FLORINE



Mémoire de Master 2 – Histoire des civilisations modernes et contemporaines

Les catholiques toulousains durant la Première Guerre mondiale



TOULOUSE — Salle St-Vincent de l'Hôpital 312, du Grand Séminaire

Source : Archives du Grand séminaire de Toulouse, rue des Teinturiers

Sous la direction de Monsieur Philippe Foro, soutenu à l'Université Toulouse-II Jean Jaurès à Toulouse 28 juin 2016

Remerciements

L'écriture de ces lignes n'aurait pu aboutir sans l'aide précieuse de nombreuses personnes, qui ont toujours su faire preuve de beaucoup de gentillesse à mon égard. Je tiens d'abord à remercier mon directeur de recherche, Monsieur Philippe Foro. Toujours disponible, il a toujours su répondre à mes questions et m'aider dans mon travail de recherche. Je suis également très reconnaissante pour l'accueil toujours agréable du père Pallerola-Galinier et de Madame Mercantier aux archives de la chancellerie du diocèse de Toulouse. Sans eux, je n'aurais pu travailler sur une grande partie de mes sources. Nos discussions avec Madame Mercantier ont toujours été très enrichissantes à la fois pour mon travail que personnellement. Je tiens également à remercier le père Siret pour avoir accepté de me recevoir au Grand Séminaire et pour avoir pris le temps de regarder les sources disponibles. Madame Hélène Brunet de Courrège a également été une aide précieuse. Je souhaite la remercier pour avoir accepté de me recevoir chez elle, afin de discuter de son travail de thèse, très utile pour mes recherches. Je mets un point d'honneur à souligner l'aide précieuse de mes amis et de ma famille, qui m'ont toujours soutenu dans mon travail. Je remercie particulièrement ma mère, Guillaume et Anaëlle, Henri pour leur relecture et leurs précieuses suggestions, ainsi que ma sœur, Alexandra pour son soutien et son écoute.

Table des matières

Introduction	4
Bibliographie.....	11
Présentation des sources	33
Historiographie	49
Partie 1 : La mobilisation active des catholiques toulousains	73
Partie 2 : La mobilisation spirituelle des catholiques toulousains	150
Partie 3 : La menace anticléricale à Toulouse durant la guerre.....	228
Conclusion	282
Annexes	284

INTRODUCTION

Dans l'actuel réfectoire du Grand Séminaire de Toulouse est affichée une photographie de la Grande Guerre à Toulouse¹. Celle-ci semble être une sorte de témoignage de l'action du clergé toulousain durant la guerre. On y distingue la salle Saint-Vincent, l'actuel réfectoire, transformé en hôpital provisoire durant le conflit. Des soldats français y sont soignés, mais aussi écoutés par des religieuses, ayant revêtues le temps de la guerre, la blouse d'infirmière. Les tables et les chaises du réfectoire ont laissé place à l'installation d'une dizaine de lits, pour ces hommes, qui ont vécu le pire des bouleversements de ce début du XX^{ème} siècle. Un homme revêtu d'une soutane noir se tient auprès des blessés à gauche et semble attentif à l'action du photographe. Les soldats, à l'exception de quelques hommes, sont tous couchés sur leurs lits, exténués. Cette photographie affichée dans l'actuel réfectoire du Grand Séminaire de Toulouse prouve la volonté de ne pas oublier ce temps de grand bouleversement, où les catholiques et particulièrement le clergé toulousain ont participé à l'effort de guerre au nom de l'Union sacrée. On pourrait penser qu'une telle photographie vise à signifier aux jeunes séminaristes le rôle joué par leurs prédécesseurs dans la guerre.

La Guerre de 14 est la manifestation d'un genre nouveau de conflit : guerre mondiale, guerre totale, guerre longue, guerre de tranchées et guerre des nationalismes. Les expressions abondent, tant les expériences sont nouvelles. La Guerre de 1914-1918 n'est mondiale que dans la participation d'États européens et non-européens, mais le champ de bataille demeure, quant à lui, européen. Leur participation n'est pas toujours de l'ordre de l'antagonisme. Les pays neutres, eux-aussi acteurs du conflit, ont participé d'une certaine manière à la guerre (aide humanitaire, intermédiaire dans les négociations diplomatiques). Dans le cadre d'une totalisation de la guerre, tous les moyens des belligérants, militaires, économiques, financiers, démographiques sont exploités au nom de l'Union sacrée. L'essor de la technologie industrielle et de la motorisation n'est orienté que dans un seul but : la destruction de l'ennemi. L'acharnement des deux camps et le développement des moyens d'anéantissement, toujours plus innovants sont responsables de la longue durée de la Grande Guerre². Celle-ci compte neuf millions de morts, six millions et demi de blessés visibles dans leur chair. Le nombre de blessés par traumatisme est incalculable et viendrait grossir le bilan catastrophique de cette guerre.

¹ Archives du Grand Séminaire de Toulouse. Photographie Toulouse. Salle St-Vincent de l'hôpital 312 du Grand Séminaire 9 rue des Teinturiers. Voir annexe 8.

² Dans son ouvrage, *La guerre d'aujourd'hui*, Friedrich von Bernhardi avait d'ailleurs prédit que la guerre moderne opposerait des nations entières, maîtresses de moyens de destruction et d'autoconservation toujours plus perfectionnés.

Toulouse est fortement touchée par ce désastre. Plus de cinq mille jeunes Toulousains ont perdu la vie au front. Cette perte est d'autant plus affligeante que la population toulousaine est déjà vieillissante à la veille du conflit. La ville est donc touchée dans sa chair mais aussi moralement par la guerre. La pratique de celle-ci n'est plus l'apanage de professionnels, mais concerne, au contraire, l'ensemble des hommes aptes à être mobilisés. On passe donc d'une guerre des princes et des souverains à une guerre des peuples. Grâce à la nation-armée fondée sur la conscription, la victoire dépend donc finalement de la vitalité démographique d'un État. Ainsi tous les hommes, aptes à aller au combat, sont mobilisés. La population restée à l'arrière (femmes, enfants, hommes jugés inaptes au combat ou exemptés) est aussi mobilisée et participe, loin du front, à l'effort de guerre par l'organisation des affrontements. De tous ces hommes et femmes, les appartenances sociales et religieuses sont effacées, ou du moins dépassées. De cette manière, l'Église catholique s'est trouvée impliquée dans ce qui sera appelé ultérieurement, « l'horrible boucherie³ » du XX^{ème} siècle.

Dans son sens large, le substantif « Église » désigne d'abord l'ensemble de la communauté de chrétiens qui ne reconnaît comme autorité religieuse que l'Église romaine, c'est-à-dire l'autorité du Saint-Siège. Durant la Première Guerre mondiale, la majorité de la population toulousaine est catholique. Nous entendons toutes les personnes qui ont, au moins, été baptisées. Cette définition englobe toutes les classes d'âges, classes sociales, hommes comme femmes. Au contraire, dans son sens strict, l'Église désigne plus précisément le clergé catholique, dont le pape est le chef suprême. À la mort de Pie XI, en août 1914 le cardinal Giacomo della Chiesa devient pape et adopte le nom de Benoît XV. La distinction des deux définitions du substantif « Église » fait d'ores et déjà surgir plusieurs enjeux que présente ce sujet. En effet la mobilisation et l'investissement du clergé toulousains (mobilisation « classique », aumônerie militaire, discours pour prôner, ou condamner la guerre, organisation de la vie à l'arrière, aide aux blessés), les divergences ou convergences entre les discours et les actions du Saint-Siège et le diocèse de Toulouse, l'étude d'un réveil religieux chez les Français et bien sûr le recul avéré ou non de l'anticlérisme français et toulousain sont autant de thèmes qu'il faudra développer.

En 1914, le diocèse de Toulouse, qui comprend l'arrondissement de Toulouse, de Muret, le Lauragais et les Comminges est dirigé par l'archevêque M^{gr} Germain⁴. Depuis le 3 décembre

³ BENOÎT XV, *Exhortation apostolique du pape Benoît XV aux peuples belligérants et à leurs chefs*, mercredi 28 juillet 1915. <http://w2.vatican.va/content/benedict-xv/fr.html>, consulté le 10 octobre 2014.

⁴ Voir annexe 2 et 3.

1899, celui qui était évêque de Rodez a été transféré à l'archevêché de Toulouse. M^{gr} Jean Augustin Germain remplace le cardinal Matthieu, sélectionné le mois de mai précédent par Léon XIII pour rejoindre les cardinaux de la Curie. M^{gr} Germain demeure vingt-neuf ans à la tête de l'archevêché de Toulouse⁵. Pourquoi un homme, dont la renommée ne dépasse pas les limites du diocèse de Nîmes, et dont le cardinal Matthieu dit à son propos « Vous aurez un bon ordinaire !⁶ » a-t-il été désigné pour occuper la fonction d'archevêque de Toulouse ? En 1899, fin de la période concordataire, les relations entre l'Église catholique et le gouvernement français sont pour le moins tendues. Il est donc nécessaire de trouver à la fois des hommes, qui ne partagent pas des idées combattives vis-à-vis de la République, et qui n'affirment pas non plus une fidélité implacable à l'encontre de Rome. Ainsi, par son esprit conciliateur et par son zèle pour les vocations, M^{gr} Germain est proposé par le gouvernement français au pape, qui accepte son transfert. Ce n'est que le 23 mars, que le nouvel archevêque prend possession de son siège. En 1900, le diocèse de Toulouse compte selon l'*Ordo*, huit cent soixante-sept prêtres. Ainsi, en dépit des querelles politiques et religieuses qui se sont déjà exprimées à Toulouse, l'état numérique du clergé toulousain est largement satisfaisant pour une commune de quatre cent cinquante-neuf mille trois cent soixante-dix-sept habitants, au vue des autres diocèses de France. Toulouse apparaît comme une véritable métropole religieuse avec son Institut, ses Collèges, ses nombreuses congrégations religieuses, et avec *Ses semaines catholiques*.

Toutefois le climat politique du département n'est pas, à la veille de la guerre, pour autant favorable au développement de l'Église catholique à Toulouse. Les journaux *Le Messager de Toulouse* ou encore l'*Express du Midi* défendent l'idée religieuse, le *Télégramme*, lui, est suivant les sujets favorables. Mais le quotidien toulousain *La Dépêche* exprime au contraire un anticléricalisme virulent, que le conflit a dû mal à apaiser. Concernant le contexte politique, les années de guerre sont marquées à Toulouse par la victoire des socialistes lors des élections municipales de 1912. Ces derniers remportent 42% des suffrages, alors que les radicaux remportent 36% et la liste de droite 22%. Les élections législatives de Toulouse confirment la prépondérance des socialistes avec la réélection de deux députés socialistes sortants Bedouce et Ellen-Prévôt. Toutefois, Toulouse s'oppose au reste du département qui compte quatre

⁵ Issu d'une famille aisée, originaire de Baucaire, il acheva ses études secondaires au collège de Saint-Chamond tenu par les frères Maristes, pour finalement entrer au Grand séminaire du diocèse de Nîmes. Il fut ordonné prêtre le 21 mars 1863. Ce n'est que progressivement qu'il gravit les échelons, que peut proposer une carrière sacerdotale. D'abord vicaire à la paroisse de Saint-Perpétue de Nîmes, vicaire à la cathédrale, curé de paroisse succursale de Saint-Maximin, curé de Bellegarde, aumônier de l'hôpital, puis curé de Saint-Baudile, il ne fut nommé évêque de Rodez qu'en 1897, soit deux ans avant sa nomination à la tête de l'archevêché de Toulouse.

⁶ M^{gr} CHANSOU, *Une église change de siècle. Histoire du diocèse de Toulouse sous l'épiscopat de M^{gr} Germain 1899-1929*, Toulouse, Privat, 1975, p.16

radicaux sur cinq. Cette prépondérance des Républicains dans la vie politique toulousaine mais plus largement française est le fruit d'une lutte ancienne opposant les cléricaux aux républicains.

Très peu d'historiens se sont intéressés à l'histoire religieuse durant la Grande Guerre, au regard de l'histoire militaire, diplomatique, puis finalement économique et sociale. Cette préférence s'explique par plusieurs raisons d'ordre idéologique. Durant l'entre-deux-guerres, la recherche historique avait pour but de légitimer la conduite des affrontements et de prouver la responsabilité de l'ancien adversaire, comme l'unique déclencheur du conflit. De nos jours, le débat historique s'est déplacé, et porte moins sur les origines des affrontements, et se concentre, au contraire, sur l'analyse de la culture et de la société. Les notions de « culture de guerre » de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'Annette Becker⁷, de « brutalisation » des sociétés de George Mosse⁸, ou encore l'idée de résignation des soldats de Jean-Jacques Becker⁹ en attestent.

Toutefois l'histoire religieuse de la Grande Guerre n'est pas absente du champ historiographique, même si elle n'est pas dominante. Ainsi, certains ouvrages apparaissent comme de véritables références. L'abbé Brugerette étudie la pratique religieuse des soldats et des pratiques à l'arrière du front¹⁰. Les historiens Pierre Renouvin et Victor Conzemius s'intéressent à l'écho de la note du pape Benoît XV en août 1917¹¹. La revue *Francia* publie même quatre articles pionniers sur le sujet¹². Jean-Marie Mayeur élabore une histoire vécue du

⁷ La notion de « culture de guerre » fait référence à l'étude menée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker qui tentaient de comprendre pour quelles raisons les soldats de la Première Guerre mondiale avaient réussi à supporter le combat. Selon les deux historiens c'est avant tout, grâce à leur culture de guerre, c'est-à-dire « la manière dont les contemporains se sont représentés et ont représenté le conflit » (BECKER Annette et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 272p.). Cette notion place au centre le sentiment national. La « culture de guerre » se caractérise par une violence qui dégénère en brutalisation, par la profondeur et la généralité de la haine ressentie pour l'ennemi Allemand et par la dimension eschatologique du conflit.

⁸ MOSSE George, *De la Grande Guerre aux totalitarismes : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 2009, 291p. Les notions de brutalisation et de banalisation de la violence développées par George Mosse ont profondément bouleversé l'historiographie de la Première Guerre mondiale. La brutalisation des sociétés européennes consiste à affirmer que s'est imposé après la Grande Guerre un État d'esprit caractérisé par des attitudes agressives sur la scène politique en temps de paix. Cette brutalisation serait d'une part la conséquence d'une banalisation de la violence durant le conflit et provoquerait d'autre part la montée des nationalismes, genèse de la Seconde Guerre mondiale.

⁹ L'idée de consentement patriotique soutenu par Jean-Jacques Becker consiste à affirmer que les Français ont participé au conflit sans trop de réserves, ni de protestations, car l'enjeu national était plus important. Sans exalter un enthousiasme belliqueux, les soldats français ont accepté de rejoindre le champ de bataille.

¹⁰ BRUGERETTE, *Le Prêtre français et la société contemporaine. Sous le régime de la Séparation. La reconstruction catholique (1908-1936)*, Paris, Lethielleux, 1938, 637 p.

¹¹ RENOUVIN Pierre, *La crise européenne et la Première Guerre mondiale*, Paris, PUF, [1^{ère} édition, 1934].

¹² *Francia* 2, 1974, t. II, p. 346-430, articles de VAN DÜLMEN, « Der deutsche Katholizismus und der erste Weltkrieg », de MAYEUR Jean-Marie, « Le catholicisme français et la Première Guerre mondiale », de K.HAMMER, « Der deutsche protestantismus und der erste Weltkrieg », et de D.ROBERT, « Les Protestants français et la guerre de 1914-1918 ».

peuple chrétien au cours des affrontements¹³. Les thèses de Jacques Fontana et d'Annette Becker enrichissent l'historiographie française en attirant l'attention sur l'analyse des ferveurs religieuses apparues pour la première fois et réapparues durant le conflit¹⁴. De nombreux historiens, tels que Francis Latour, Yves Chiron, Brigitte Waché se sont intéressés au pontificat de Benoît XV, pape de la paix¹⁵. Xavier Boniface publie ces dernières années plusieurs ouvrages abordant l'aumônerie militaire, les ferveurs religieuses durant le conflit, la relation qu'entretient le christianisme avec la guerre¹⁶. Toutefois, certaines lacunes demeurent. L'étude des femmes catholiques, de leurs ferveurs religieuses en temps de guerre, mais aussi de leur participation au conflit reste très peu étudiée. La mobilisation du clergé toulousain et l'évolution des ferveurs religieuses des catholiques toulousains n'ont pas non plus fait l'objet d'études approfondies. Mais une des grosses lacunes de l'historiographie française est l'absence d'analyse historique précise de ce qu'on nomme la polémique de la rumeur infâme¹⁷. Or cette polémique est connue par les historiens et son étude permettrait de comprendre si la guerre a permis véritablement de surpasser les antagonismes d'antan en matière de religion. De la même manière, la politique d'impartialité de Benoît XV est largement abordée par les historiens. Mais aucune étude ne tente de savoir le véritable impact qu'a pu avoir sa politique sur les positions des catholiques vis-à-vis de la guerre, et sur la représentation des catholiques auprès des autres confessions, ou encore sur les attentes que suscitait le Saint-Père au début de son pontificat.

Finalement, l'histoire religieuse durant la Grande Guerre peut être comprise suivant différentes approches. Une première approche géographique permet de saisir l'expression de la guerre à plusieurs échelles. La Première Guerre mondiale mobilise l'ensemble des moyens de production et l'ensemble de la société. Celle-ci est donc présente sur plusieurs espaces, et sous

¹³ MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Histoire du christianisme*, t. XII, *Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, Paris, Fayard/ Desclée, 1990, 1149 p.

¹⁴ FONTANA Jacques, *Attitudes et sentiments du clergé et des catholiques français devant et durant la guerre de 1914-1918*, thèse de doctorat soutenue sous la direction de Monsieur le Professeur Guiral, Thèse doctorat, Université d'Aix-Marseille, 1972, 760p. Et BECKER Jean-Jacques, *La France en guerre, 1914-1918*, Bruxelles, ed. Complexe, 1988, chap. VII, « Les Eglises et la guerre ».

¹⁵ LATOUR Francis, *La papauté et les problèmes de la paix pendant la première guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 1996, 350 p. ; CHIRON Yves, *Benoît XV : le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, 350 p. Et RENOTON-BEINE Nathalie, *La Colombe des tranchées. Les tentatives de paix de Benoît XV pendant la Grande Guerre*, Paris, ed. du Cerf, 2004, 405 p. Et WACHE Brigitte, « La première guerre mondiale, la diplomatie française et la papauté », dans VANDENBUSSCHE Robert (éd.), *De George Clémenceau à Jacques Chirac : l'état et la pratique de la loi de la Séparation*, sous la direction de, Villeneuve d'Ascq, IRHIS-Ceges/ Lille-III, 2008, p. 87-105.

¹⁶ BONIFACE Xavier, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014, 494 p. BONIFACE Xavier, *L'Aumônerie militaire française (1914-1962)*, Paris, ed. du Cerf, 2001, 596 p. BONIFACE Xavier et COCHET François, *Foi, religions et sacré dans la Grande Guerre*, Paris, Artois Presses Université, 2015, 294 p.

¹⁷ Cette controverse oppose le camp de l'église toulousaine à un camp profondément et anciennement anticlérical. Celui-ci affirme que les clercs français sont des embusqués. Ils ne participeraient pas à l'effort de guerre au même titre que les autres Français. Le camp anticlérical considère également que le pape Benoît XV favorise par sa politique d'impartialité la Triple Alliance.

différentes formes : l'espace de la bataille (au front) et l'espace qui prépare et légitime les affrontements (l'arrière). Une approche institutionnelle et politique est utile afin de comprendre les comportements des responsables politiques, mais aussi des chefs des grandes institutions, telles que l'Église catholique. Cette approche est d'autant plus indispensable qu'elle vise à mieux appréhender les rencontres entre les responsables de l'Église catholique et les pouvoirs publics, la mise en commun des efforts de guerre. Une approche anthropologique et culturelle de la guerre permet, au contraire, d'étudier les représentations religieuses et les pratiques du croyant en guerre. La résurgence d'anciennes ferveurs religieuses et de l'émergence de nouvelles croyances et pratiques accompagnent le déchaînement de la guerre. Le champ de bataille conditionne de telles évolutions. Une approche sociale permet d'établir une analyse sociologique de ces hommes et femmes mobilisés au nom de l'Union sacrée. Une dernière approche théologique et doctrinale du catholicisme vise à mieux comprendre les différentes interprétations et les différents discours confessionnels sur la guerre. La Première Guerre mondiale fut-elle assimilée à une guerre juste par l'Église catholique ou au contraire fut-elle sévèrement condamnée ? Ces différentes approches forment une sorte de grille de lecture pour la compréhension de notre sujet.

Travailler sur l'Église catholique toulousaine pendant la Grande Guerre revient à essayer de comprendre comment est organisée la mobilisation. Tant les actions que les esprits ont été sollicités. La Première Guerre mondiale est le temps, où les antagonismes religieux, politiques, sociaux ne sont non pas oubliés, mais dépassés. La défense de l'Etat-Nation l'emporte sur les oppositions de la société. La guerre serait-elle une occasion pour les catholiques et particulièrement le clergé de rompre avec leur marginalité ? Depuis la loi de la Séparation, les institutions ecclésiales sont exclues de la vie politique et sont mises aux bords de la vie sociale. Finalement, je centrerai mon étude sur la problématique suivante : La Grande Guerre a-t-elle participé à réfréner l'anticléricalisme toulousain en exacerbant un peu plus la fusion entre religion et patriotisme opérée au nom de l'Union sacrée ?

Dans la première partie de cette étude, je me pencherai sur l'ensemble des travaux réalisés sur la Première Guerre mondiale, sur l'histoire du catholicisme et sur l'histoire de Toulouse durant le grand conflit. Depuis les années 1990, à l'approche du centenaire de la Première Guerre mondiale, la publication d'études historiques concernant la Grande Guerre rencontre un nouvel essor. Toutefois certains de ces ouvrages datent de l'entre-deux-guerres. Il nous est donc possible de constater l'évolution des questionnements et de la recherche concernant la Guerre de 1914 et l'histoire du catholicisme durant le conflit. Les sources sur lesquelles repose mon étude, sont diverses et variées. Leur densité constitue un véritable atout.

Elles se composent de sources journalistiques, administratives, iconographiques, d'échanges épistolaires, et d'encycliques et exhortations papales.

La deuxième partie portera sur l'évolution de la recherche historique concernant le pontificat de Benoît XV. Une analyse des problématiques historiques concernant l'action diplomatique du Saint-Père permet de mieux appréhender la politique menée par Benoît XV, l'évolution d'une telle politique au cours du conflit, et la relation que pouvait entretenir le Saint-Siège avec les nations belligérantes. L'étude de l'histoire sociale et culturelle du pontificat de Benoît XV vise, au contraire, à mieux comprendre la conception religieuse du pape concernant la guerre et le rejet dont il fut l'objet durant le conflit. Finalement, à l'approche du centenaire de la Grande Guerre, la recherche historiographique concernant le pontificat de Benoît XV s'est renouvelée. Celle-ci s'intéresse plus, désormais, à l'action humanitaire du pape, dans la perspective d'une approche globalisante. L'apport des autres sciences sociales participe à renouveler la recherche historique.

Dans une dernière partie, je tenterai de répondre à la problématique générale. Les catholiques toulousains se mobilisent, dans un esprit de résignation, au nom de l'Union sacrée. Cette mobilisation s'exprime également dans la fusion opérée entre patriotisme et catholicisme et dans l'assimilation de la guerre à une guerre juste. Toutefois, de nombreuses polémiques anticléricales s'expriment à Toulouse et mettent en péril la fusion opérée entre catholicisme et patriotisme.

PARTIE 1 : ETUDE DES SOURCES ET ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

BIBLIOGRAPHIE

A. Ouvrages et articles généraux :

A.1. Usuels sur la Première Guerre mondiale

- BECKER Jean-Jacques, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Versailles, André Versailles éditeur, 2008, p. 263.
- LIVESEY Anthony, *Atlas de la Première Guerre mondiale*, Paris, Editions Autrement, collection Atlas/mémoires, 1996, p. 192.
- MEYNIEL Joël, *Vocabulaire illustré de la Grande Guerre*, Paris, Editions émotion primitive, 2010, p. 318.
- MONTAGNON Pierre, *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Pygmalion, 2013, p. 942.
- NIVET Philippe, COUTANT-DAYDE Coraline et STOLL Mathieu (sous la dir.), *Archives de la Grande Guerre. Des sources pour l'histoire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 570.

A.2. Sur la Première Guerre mondiale :

- ABBAL Odon, *Soldats oubliés. Les prisonniers de guerre français*, Paris, Etudes & communications éditions, 2001, 272 p.
- BEAUPRE Nicolas, *La France en guerre 1914-1918*, Paris, Belin, 2013, 320 p.

Dans cette très bonne synthèse de la Première Guerre mondiale, Nicolas Beaupré se concentre avant tout sur les Français en Guerre, qu'il s'agisse des troupes mobilisées, des populations en territoires occupés ou encore des Français restés à l'arrière du conflit. Il n'oublie pas toutefois de relier son propos à la dimension internationale de la guerre. Cet ouvrage, en plus d'être synthétique, a pour grand avantage de rappeler les différentes approches historiographiques concernant le premier conflit mondial, permettant ainsi d'acquérir une vision générale de la recherche historique sur cette période. En s'intéressant aux Français en guerre, et non plus seulement à la France en guerre, Nicolas Beaupré s'inscrit dans ce renouvellement historiographique, opéré depuis la thèse de Jean-Jacques Becker, *Comment les Français sont entrés en guerre* en 1977 et sur celle d'Antoine Prost sur les Anciens Combattants en 1980. Il aborde ainsi de nouvelles thématiques, issues de ce renouvellement telles que la violence de guerre, les traumatismes physiques et psychiques, le deuil, la question du témoignage, les liens complexes avec l'arrière, le rapport au temps. Celles-ci constituent une

approche plus sociale et culturelle du conflit et rompent alors avec une approche strictement militaire et politique opérée jusqu'alors.

- BEAUPRE Nicolas, *Les Grandes guerres, 1914-1945*, Paris, Belin, 2012, 1141 p.

Tout comme le précédent ouvrage de Nicolas Beaupré, *Les Grandes Guerres, 1914-1945* est une référence incontournable pour tout historien qui s'intéresse à la Première Guerre mondiale. Dans cette synthèse, l'auteur n'aborde pas seulement la Guerre de 14, mais étudie également l'entre-deux-guerres et la Seconde Guerre Mondiale. Contrairement au précédent ouvrage de Nicolas Beaupré, celui-ci ne se cantonne pas seulement à l'étude des Français en Guerre, mais au contraire adopte une perspective plus large en s'intéressant à tous les protagonistes de ce conflit d'échelle mondiale.

- CABANES Bruno, *les sociétés en guerre 1911-1946*, Colin, 2003, 286 p.
- CLAVIEN Alain et HAUSER Claude, « Les États neutres et la neutralité pendant la Grande Guerre : une histoire pas si marginale », *Relations internationales*, 2014/4 n° 159, p. 3-6.
- CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France, tome III : de 1871 à 1940*, Paris, PUF, 1997, 528 p.
- CREPIN Annie, *Histoire de la conscription*, Paris, Gallimard, 2009, 539 p.

À travers l'étude précise de la conscription française, Annie Crépin, en plus de faire une histoire militaire, réussit à faire une histoire sociale de la France. Par l'analyse du système de conscription, et de l'Armée française, l'historienne s'intéresse à la création d'une Nation armée française. Le passage du soldat-citoyen au citoyen-soldat est l'un des enjeux de son ouvrage. Celui-ci permet d'autre part de connaître les différents débats concernant la loi « curés sac au dos ». En effet depuis la loi de 1889, les curés français ne sont plus dorénavant exemptés du service militaire.

- CREPIN Annie, *Défendre la France. Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de 7 ans à Verdun*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, 424 p.
- DUFOUR Jean-Louis et VAÏSSE Maurice, *La guerre au XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1993, 239 p.

Cet ouvrage a le mérite de tenter de définir de manière exhaustive ce qu'est la guerre. Faisant référence à Clausewitz, Gaston Bouthoul, Jean-Baptiste Duroselle ou encore à Raymond Aron, les deux historiens tentent de comprendre les différentes caractéristiques de la

guerre. Selon eux il s'agit d'abord d'un phénomène pathologique, d'un acte de volonté et peut être le produit d'une exploitation économique. Pour toutes personnes qui étudient les guerres mondiales du XX^{ème} siècle, cet ouvrage est très utile dans la mesure où il permet à l'historien de mieux comprendre la naissance d'un nouveau type de conflit, celui d'une guerre mondiale et totale.

- GUESLIN André, *l'État, l'économie et la société française 19^{ème} - 20^{ème} siècle*, Paris, Hachette, 1992, 250 p.

Dans le quatrième chapitre de son ouvrage, « D'une guerre à l'autre : l'affirmation de l'État providence 1914-1958 », André Gesclin se demande si la Grande Guerre a favorisé la transformation de l'État français en un État-providence. Selon lui l'État, par un long cheminement, est passé d'un État protecteur (durant le conflit) pour devenir finalement un État-providence. L'interventionnisme de l'État tant sur le domaine militaire, qu'économique, ou encore social est progressif durant tout le XX^{ème} siècle et s'appuie sur la mise en place de nouvelles structures. La guerre, puis la paix, auraient selon l'historien contribué à l'émergence, puis à l'enracinement en France d'une véritable culture de l'interventionnisme étatique.

- OFFENSTADT, Nicolas, « La Grande Guerre », in Delacroix, Christian, Dosse, François, Garcia, Patrick, Offenstadt, Nicolas (sous la direction de), *Historiographies. Concepts et débat, tome II*, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, 2010.

Dans ce chapitre, Nicolas Offenstadt aborde l'évolution de l'approche historique de la Grande Guerre. Durant le conflit et l'entre-deux-guerres, les historiens des différents camps n'auront de cesse de chercher à légitimer la conduite de la guerre et accuser l'ennemi d'être le seul responsable de son déclenchement. On observe tout de même un camp d'historiens dits « révisionnistes », composés essentiellement d'Allemands, de militants de gauche et de pacifistes, qui défendent l'idée de responsabilités partagées par l'ensemble des belligérants. De nos jours le débat se concentre de moins en moins sur les origines de la guerre et sur l'étude diplomatique et militaire du conflit. L'analyse de la culture et de la société dans son ensemble deviennent les nouveaux champs d'études des historiens. Les théories de « culture de guerre » de Jean-Jacques Rousseau et de « brutalisation » de George Mosse s'inscrivent dans cette orientation historiographique.

- ROUSSEAU Frédéric (dir), *Guerres, paix et sociétés (1911-1946)*, Atlande Broché, 2004, 736 p.

A.2. Sur le christianisme et le catholicisme

- *La Bible*

La Bible apparaît bel et bien un ouvrage indispensable pour tout historien qui s'intéresse à l'histoire religieuse et à l'histoire du fait religieux. Durant la Grande Guerre, les catholiques, les fidèles comme le clergé, s'y réfèrent constamment. La guerre est analysée, et comprise avec et par la Bible. Toutes les ferveurs catholiques à l'œuvre durant le grand conflit mondial ne peuvent être appréhendées sans recours au texte saint.

- AZRIA Régine et HERVIEU-LEGER Danièle (dir.), *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, PUF, 2010, p.
- BOUYER Louis, *Dictionnaire théologique*, Paris, Desclée, 1963, 653 p.
- COCHET François et PORTE Rémy (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Robert Laffont, coll. "Bouquins", 2008, 300 p.
- LEVILLAIN Philippe (dir.), *Dictionnaire de la papauté*, Paris Fayard, 1994, 250 p.

A.3. Sur l'histoire religieuse à l'époque contemporaine

- AVON Dominique, *Les Religions monothéistes des années 1880 aux années 2000*, Paris, Ellipses, 2009, 350 p.
- BONNIFACE Xavier, *L'histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014, 495 p.
- BRUGERETTE J., *Le Prêtre français et la société contemporaine. Sous le régime de la Séparation. La reconstruction catholique (1908-1936)*, Paris, Lethielleux, 1938, 637 p.
- CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine, 1880-1930*, Toulouse, Privat, 1986, 457 p.

L'ouvrage des deux historiens, Gérard Cholvy et Yves-Marie Hilaire, constitue une étude générale et synthétique de la France religieuse à l'époque contemporaine. Il aborde à la fois le catholicisme, le protestantisme et le judaïsme. Le catholicisme est toutefois beaucoup plus traité, étant donné que la majorité de la population française se rattache à cette confession. La deuxième partie de l'ouvrage étudie l'impact de la guerre sur les religions. La première sous-partie traitant de la Grande Guerre, en tant que telle, apporte beaucoup d'informations sur la participation, le ressenti des chrétiens, mais essentiellement des catholiques au premier conflit. Les deux historiens s'inscrivent dans le courant de pensée dessiné par Jean-Jacques Becker : pour eux, les catholiques tout comme la grande majorité des Français accueillent la guerre dans

un esprit de résignation. La participation des catholiques au conflit se traduit par la mobilisation des clercs, par la multiplication des aumôniers militaires au cours du conflit, par l'adhésion à l'Union sacrée, par la participation à la propagande avec le comité catholique de propagande française à l'étranger et par le développement d'un catholicisme social à l'arrière.

- FOUILLAUD Etienne, *Au cœur du XX^e siècle religieux*, Paris, Editions ouvrières, 1993, 317 p.
- HILAIRE Yves-Marie et ARMOGATHE Jean-Robert (dir.), *Histoire générale du christianisme, t. II., Du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Quadrige /PUF, 2010, 2 vol. (XII-1533, XII-1317 p.)

Dans cet ouvrage, les historiens Yves-Marie Hilaire et Jean-Robert Armogathe et les autres chercheurs qu'ils dirigent, s'intéressent à l'histoire du christianisme du XVI^{ème} siècle à nos jours. Leur approche adopte un développement périodique. Un chapitre, rédigé par Michel Foucade, intitulé « La Grande Guerre et le désordre mondial (1914-années Trente) », aborde l'histoire du christianisme durant le Premier conflit mondial du XX^{ème} siècle. Dans ce chapitre, l'historien s'intéresse à l'émergence durant la guerre d'un nouveau fait religieux, largement sous influence du christianisme. En effet, l'utilisation d'un vocabulaire religieux, sacré pour désigner le conflit, la vision de la guerre comme une guerre sainte, une guerre de religion ou encore comme une croisade de la démocratie, laisse penser que les événements guerriers de 1914 à 1918 font surgir de nouvelles ferveurs religieuses ou du moins transforment les anciennes ferveurs chrétiennes.

- LEBRUN François (dir.), *Histoire des catholiques en France du XV^e siècle à nos jours*, Paris, Hachette, Pluriel, 1980, 488 p.

Les différents historiens qui ont contribué à la rédaction de cet ouvrage, avaient pour objectif de faire une histoire des catholiques et non du catholicisme. Or étudier les catholiques revient à interroger le rôle historique du clergé mais aussi du peuple chrétien. Cet ouvrage s'avère particulièrement utile dans la mesure où il replace l'étude des catholiques dans un temps long. La Première Guerre mondiale deviendrait génératrice d'un nouveau type de prêtres, plus entreprenants. Selon François Lebrun, la Guerre de 14 se caractérise par deux phases, une première qui correspondrait à un retour aux autels parmi la majorité des catholiques français durant les premiers mois du conflit, puis par un recul de ce soi-disant réveil religieux, ou plus précisément à un retour aux pratiques d'avant-guerre, face à l'enlisement dans le conflit.

- MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Histoire du christianisme*, t. XII, *Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, Paris, Fayard/ Desclée, 1990, 1149 p.
- REMOND RENE, *Religion et Société en Europe. La sécularisation aux XIX^e et XX^e siècles 1780-2000*, Paris, Seuil, 1998, 303 p.

L'ouvrage de René Rémond, *Religion et société en Europe. La sécularisation au XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*, est une des références majeures concernant l'étude des rapports entre religion et société et de leurs évolutions depuis la Révolution Française à nos jours sur l'ensemble du continent européen. Au cours de son étude, l'historien cherche à savoir, s'il est possible de trouver un sens aux différents changements dont fait l'objet la relation entre religion et société, et si celle-ci épouse une direction générale en Europe depuis deux cent ans. L'autre problématique, qui intéresse l'historien, est la suivante : L'histoire religieuse de l'Europe tend-elle vers la disparition totale de la religion ? Pour ce faire, René Rémond est conduit à étudier le lent processus de sécularisation que connaît l'Europe depuis la Révolution Française jusqu'à nos jours.

B. Ouvrages et articles spécialisés

B.1 Sur l'idée de Nation française et de peuple français

- BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La France, la nation, la guerre 1850-1920*, Paris, Broché, 1999, 387 p.
- CARON Jean-Claude, *La Nation, l'État et la démocratie en France de 1785 à 1914*, Paris, A. Colin, 1995, 364 p.

L'ouvrage de Jean-Claude Caron a pour principal objectif de comprendre les notions de Nation, d'État et de démocratie, telles qu'on les connaît en France au début du XX^e siècle notamment. En faisant référence à la fois à la philosophie, la sociologie, l'ethnologie et bien évidemment à l'étymologie, l'historien établit des définitions précises de ces notions, qui n'ont cessé d'évoluer au cours du temps. Cette étude approfondie des termes s'avère très utile pour mieux comprendre l'articulation d'un certain patriotisme avec le catholicisme durant la Première Guerre mondiale.

- DUCLERT Vincent et PROCHASSON Christophe, *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Flammarion, 2007, 1354 p.

Dans son dictionnaire critique, Vincent Duclert et Christophe Prochasson s'attellent à définir ce qu'est le patriotisme, l'armée, le fait de combattre, ou encore les mémoires de la

Grande Guerre. Par une lecture historique, ils tentent de comprendre l'évolution de ces termes et les enjeux qu'ils pouvaient représenter au fil des siècles et notamment durant la Grande Guerre. Cet ouvrage est ainsi très utile afin de comprendre d'une part le sens de ces grandes notions, maintes fois citées par les contemporains de la Première Guerre mondiale, et de mieux cerner d'autre part l'origine de telles significations.

- NOIREL Gérard, *Population, immigration et identité nationale culturelle en France, 19^{ème} et 20^{ème} siècle*, Paris, Hachette, 1992, 190 p.

B.2 Sur les Églises et communautés religieuses durant la guerre :

- BONIFACE Xavier, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014, 494 p.

Xavier Boniface s'intéresse à l'histoire politique et culturelle du fait militaire et tout particulièrement aux relations que peuvent entretenir les Églises et l'État. Ainsi, tout naturellement, l'auteur s'est attardé à étudier l'histoire religieuse de la Grande Guerre. Cet ouvrage apparaît indispensable afin de mieux appréhender l'implication des religions dans le premier conflit du XX^{ème} siècle : par la mobilisation des fidèles et des responsables des différentes confessions dans la guerre, par la légitimation ou par la critique du conflit. Pour ce faire, Xavier Boniface adopte une démarche comparatiste en analysant ce degré d'implication chez les différents belligérants. Ce livre se veut être une synthèse des études récentes concernant l'histoire du fait religieux de la Grande Guerre.

- CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la Première guerre mondiale*, Paris, Ed. Du Cerf, 1993, 201 p.

Dans cet ouvrage, dirigé par Nadine-Josette Chaline, plusieurs historiens étudient d'une part le rôle qu'ont pu jouer les chrétiens durant la Grande Guerre et d'autre part les différentes formes de dévotions et de commémorations des morts pour la France. Annette Becker analyse les manifestations de foi des soldats français qui adoptent bien souvent plusieurs formes. Mais la guerre a permis aussi à certains de faciliter une conversion au catholicisme comme l'atteste l'étude de Frédéric Gugelot sur Henri Ghéon. Nadine-Josette Chaline et Laurinda Stryker se sont particulièrement intéressées à la figure de l'aumônier militaire qui incarne pour les soldats la permanence du christianisme dans un monde de bouleversements et de destructions. L'effort de guerre touche également les jeunes enfants français, qui sont appelés à participer à la mobilisation générale en priant pour la France comme le montre Stéphane Audoin-Rouzeau.

Temps de guerre, temps exceptionnel, temps d'Union Sacrée, la Première Guerre mondiale a rendu possible l'entrée d'un catholique pratiquant au gouvernement français, Denys Cochin, contribuant ainsi selon Brigitte Waché, à effacer l'image d'une France anticléricale. Néanmoins des divergences subsistent entre les autorités civiles et l'Église concernant la commémoration des morts pour la France. Jean-Pierre Blin étudie plusieurs vitraux de la région de Picardie, qui s'inscrivent dans ce culte du souvenir pour les morts de la patrie.

- FLAGEAT Marie-Claude, *Les jésuites français durant la Grande Guerre. Témoins, victimes, héros, apôtres*, Paris, Ed. du Cerf, 2008, 597 p.
- GUGELOT Frédéric, « La preuve de l'inexistence de Dieu : le premier des conflits mondiaux et l'abandon de la foi », dans AUDOIN-ROUZEAU, *La Politique et la guerre : pour comprendre le XX^e siècle européen. Hommage à Jean-Jacques Becker*, Paris, Ed. Agnès Viénot/ Noesis, 2002, p. 216-225.
- FONTANA Jacques, *Les catholiques français durant la Grande Guerre*, Paris, Broché, 1990, 440 p.
- LALOUX Ludovic, « Aux origines de la croisade eucharistique : un soutien aux poilus lors de la Grande Guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2005/3, n°219, p. 45-51.

La Première Guerre mondiale a bel et bien mobilisé la totalité de la population française, y compris les enfants. Dans cet article, Ludovic Laloux s'attarde à étudier le soutien spirituel et matériel des enfants catholiques aux soldats au front. Ce soutien débute par un appel aux Enfants par Marthe Martin en Bretagne et se conjugue ensuite par les œuvres des Dames de Sainte-Clotilde à Bordeaux. Ce mouvement devient ensuite une Croisade des enfants plus tournée vers l'eucharistie et s'enracine notamment à Toulouse. Cette perspective eucharistique illustre bien l'articulation entre le patriotisme et le catholicisme durant la Grande Guerre.

- LE MOIGNE Frédéric, « Des évêques français « défenseurs de la cité » durant les deux guerres mondiales », dans BONIFACE Xavier et BETHOUART Bruno (dir.), *Les chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, PUR, 2012, p. 19-35.

Dans l'ouvrage dirigé Xavier Boniface et Bruno Bethouart, Frédéric Le Moigne consacre un chapitre sur l'étude du rôle de *civitas defensio* de l'évêque français durant la Première Guerre mondiale. Ce rôle de l'évêque consiste à assurer la protection ou encore l'assistance des populations civiles dans les cités attaquées et ainsi se substituer aux

autorités laïques, jouant ainsi un véritable rôle temporel. Selon l'historien, cette représentation de l'évêque, comme *civitas defensis* semble intégrer la culture de guerre de 1870-1871, pour ensuite trouver son apogée durant la Grande Guerre.

- MAYEUR Jean-Marie, « Le catholicisme français et la Première Guerre mondiale », *Francia* 2, 1974, p. 377-394.

B.3. Sur l'histoire de Toulouse

- BOUYOUX Pierre, *L'opinion publique à Toulouse pendant la première guerre mondiale (1914-1918)*, Thèse 3e cycle : Histoire : Toulouse 2, 2 vol. 1970, 528 p. Thèse dirigé par Jacques Godechot.
- CHANSOU Joseph (Mgr), *Une Église change de siècle. Histoire du diocèse de Toulouse sous l'épiscopat de Mgr Germain (1899-1929)*, Toulouse, Privat, 1975, 317 p.

L'ouvrage de M^{gr} Chansou retrace l'histoire du diocèse de Toulouse durant l'épiscopat de M^{gr} Germain, qui dura de 1899 à 1929. Cet ouvrage est particulièrement utile pour notre étude, dans la mesure où il offre dans un premier temps une riche biographie de l'archevêque de Toulouse. En effet, son parcours ecclésiastique, son caractère, et même sa physionomie sont largement décrits par l'auteur. Mais ce qui fait le grand intérêt de cet ouvrage, est surtout la deuxième partie, abordant les années de guerre de 1914 à 1919. Après avoir retracer l'état d'esprit et l'organisation du diocèse durant les premières semaines de la guerre, M^{gr} Chanson s'intéresse plus amplement au climat politique et social qui régnait à Toulouse, puis finalement à la manifestation de prières, à la mobilisation du clergé toulousain, aux œuvres de guerre, et à l'interprétation religieuse de la guerre.

- DE BRUNET-COURREGES, Hélène, *Le grand séminaire de Toulouse, du Concordat à la Séparation des Églises et de l'État*, Toulouse, thèse de droit de l'UT1: Histoire du droit, 1997, (2. Vol), 515 p.

Hélène Brunet consacre sa thèse à l'étude du grand séminaire de Toulouse. Depuis le Concordat en France, les autorités ecclésiastiques ont la possibilité d'ouvrir des établissements chargés d'assurer la formation au métier de prêtre. Cet établissement est largement sous l'autorité de l'État en ce qui concerne son administration et en même temps se trouve très lié aux autorités ecclésiastiques. Comme le souligne Hélène Brunet, la plupart de ces établissements est gérée par une congrégation: la compagnie des Pères de Saint-Sulpice. C'est d'ailleurs le cas de Toulouse. Sans traiter la Première Guerre Mondiale, la thèse d'Hélène Brunet s'avère très utile afin de mieux connaître le fonctionnement tant administratif que

juridique du grand séminaire de Toulouse, mais permet aussi de mieux comprendre le type d'enseignement délivré par ce type d'établissement.

- TAILLEFER Michel (sous la dir.), *Nouvelle histoire de Toulouse*, Toulouse, Privat, 2002, 384 p.

B.4. Le Saint-Siège et la Grande Guerre

- ALIX Christine, *Le Saint-Siège et les nationalismes en Europe, 1879-1960*, Paris, Sirey, 1962, 369 p.
- ALVAREZ David, *Les Espions du Vatican. Espionnage et intrigues de Napoléon à la Shoah*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2006, 598 p.
- BECKER Jean-Jacques, *Le Pape et la Grande Guerre*, Paris, Bayard/ BnF, 2006, 93 p.
- CARDINALE Igino, *Le Saint-Siège et la diplomatie (Aperçu historique, juridique et pratique de la diplomatie pontificale)*, Paris, Desclée, 1962, 342 p.
- CHIRON Yves, *Benoît XV : le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, 350 p.
- CLAVIEN Alain et HAUSER Claude, « Les États neutres et la neutralité pendant la Grande Guerre : une histoire pas si marginale », *Relations internationales*, 2014/4 n° 159, p. 3-6.

Cet article constitue une introduction au colloque consacré à l'histoire des pays neutres pendant la Grande Guerre. Les deux auteurs rappellent la remarque quelque peu sévère mais pertinente de l'historien Samuel Kruinzinga, à propos de l'historiographie à ce sujet. Selon lui, celle-ci a proposé peu de recherches comparatistes. En effet, pour l'instant, l'histoire de ces pays neutres n'est faite que par des chercheurs originaires de ces pays. Ces études sont rédigées dans la langue originaire de ces historiens, ne facilitant pas une mise en commun de l'ensemble des analyses effectuées à ce sujet. Pour Alain Clavien et Claude Hauser, ce jugement est un peu trop sévère mais n'est pas non plus dénué de sens. Comme ils le font remarquer, les pays neutres sont des acteurs de la Grande Guerre. Ils sont des acteurs économiques mais aussi politiques. Leur neutralité cache bien souvent l'idée d'une contrepartie morale, les poussant à venir en aide aux plus démunis (aide aux blessés, prisonniers de guerre).

- GOYOU Georges, *Papauté et chrétienté sous Benoît XV*, Paris, Perrin, 1922, 241 p.
- LATOUR Francis, « Un espion du Kaiser au Vatican : l'affaire Gerlach », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 4/ 2008 (n° 232), p. 129-141.

Francis Latour est le grand spécialiste de l'action pontificale de Benoît XV durant la Grande Guerre. Ces nombreux ouvrages et articles s'intéressent au rôle joué par le Saint-Père afin de

limiter les affrontements entre les différents belligérants. Son article « Un espion du Kaiser au Vatican : l'affaire Gerlach » s'inscrit dans cette dynamique de recherche. Francis Latour tente d'analyser la grande affaire Gerlach, qui mit un temps en péril le difficile compromis trouvé entre le Saint-Siège et l'Italie. Cette affaire était surtout une affaire politique qui mettait en danger la neutralité et l'impartialité prônées par Benoît XV tout au long du conflit. Cet article est très utile afin de mieux comprendre les difficultés qu'a pu connaître le Saint-Siège durant la Grande Guerre.

- LATOUR Francis, « Le Saint-Siège et la défense de ses intérêts politico-religieux pendant la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°182, avril 1996, p. 105-121.
- LATOUR Francis, *La papauté et les problèmes de la paix pendant la première guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 1996, 350 p.

L'ouvrage de Francis Latour s'intéresse au rôle joué par le Saint-Siège afin de prôner, défendre et préparer la paix au cours du premier conflit mondial. Pour ce faire il étudie les deux pontificats de Pie X et de Benoît XV par une approche globalisante. Il ne souhaite pas faire une histoire bilatérale, qu'il juge trop ancienne et dépassée. Son approche vise au contraire à être plus globale et à comprendre l'action diplomatique de la papauté avec l'ensemble des nations belligérantes, participant au conflit de 1914-1918. En analysant la mission diplomatique du Saint-Siège avec l'ensemble des grandes nations belligérantes, il est plus aisé de comprendre l'évolution de la relation entre la papauté et la France, et la politique qui en découle. L'auteur ne cesse d'expliquer dans le détail les différentes manœuvres du Saint-Siège pour favoriser la paix.

- LATOUR Francis, « L'action du Saint-Siège en faveur des prisonniers de guerre pendant la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2014/1 n° 253, p. 43-56.

Dans cet article, Francis Latour s'intéresse au rôle qu'a pu jouer Benoît XV, secondé par son secrétaire d'État, le cardinal Gasparri, afin de venir en aide aux blessés et aux prisonniers de guerre dans les camps, ou encore pour leur échange entre les nations belligérantes. Son action ne fut pas pleinement reconnue à sa juste valeur pour des raisons politiques. Mais comme le montre bien Francis Latour, cette volonté du Pape de venir en aide aux soldats en détresse a permis au Saint-Siège de retrouver une influence sur la scène internationale.

- LEVILLAIN Philippe, « Le Saint-Siège et la Première guerre mondiale », dans *les Internationales et le problème de la guerre au XX^e siècle*, Ecole française de Rome/ Università di Milano, 1987, p. 123-137.
- LEVILLAIN Philippe et CARRERE d'ENCAUSSE Hélène, *Nations et Saint-Siège au XX^e siècle*, fondations Singer-Polignac, Fayard, 2003, 448 p.
- LOISEAU Charles, *Politique romaine et sentiment français*, Paris, Grasset, 1923, 225 p.
- MARC-BONNET Henri, *La papauté contemporaine*, Paris, PUF, Que sais-je, 1971, 128 p.

À travers un développement périodique Henri Marc-Bonnet retrace l'histoire de la papauté contemporaine. Sans toutefois s'attarder sur les détails, l'auteur réussit à livrer les grandes lignes d'une histoire complexe, celle d'une des plus anciennes monarchies du monde. Cet ouvrage constitue un véritable manuel, particulièrement utile pour replacer notre étude dans son contexte.

- MOULINET Daniel, « Réactions catholiques face aux tentatives d'union des Églises au début du xx^e siècle », *Histoire, monde et cultures religieuses* 1/ 2010 (n°13), p. 137-154.
- PERNOT Maurice, *Le Saint-Siège, l'Église catholique et la politique mondiale*, Paris, Armand Colin, 1924, 211 p.
- POUPARD Paul, *Le Vatican*, Paris, PUF, Que-sais-je ?, 1981, 127 p.

Cet ouvrage est particulièrement utile afin de mieux comprendre le fonctionnement des services du Vatican, de la secrétairerie d'État, de la diplomatie vaticane, ou encore des congrégations romaines. Paul Poupard, archevêque titulaire d'Usula, mais aussi pro-président du Secrétariat pour les Non-Croyants et recteur de l'Institut catholique de Paris a réussi dans cette ouvrage à répondre aux exigences de la collection *que-sais-je*, à savoir faire un ouvrage court et synthétique sur l'organisation du Vatican.

- RENOTON-BEINE Nathalie, *La Colombe des tranchées. Les tentatives de paix de Benoît XV pendant la Grande Guerre*, Paris, Ed. du Cerf, 2004, 405 p.
- TICCHI Jean-Marc, « Fondements et modalités de l'impartialité du Saint-Siège pendant la Première Guerre mondiale », *Relations internationales* 1/ 2015 (n° 160), p. 39-51.
- WACHE Brigitte, « la première guerre mondiale, la diplomatie française et la papauté », dans VANDENBUSSCHE Robert (éd.), *De George Clémenceau à Jacques Chirac :*

l'état et la pratique de la loi de la Séparation, sous la direction de, Villeneuve d'Ascq, IRHIS-Ceges/ Lille-III, 2008, p. 87-105.

Le chapitre de Brigitte Waché adopte une approche originale, qui consiste à essayer de percevoir, si ce n'est les causes, du moins les signes avant-coureurs, du rapprochement diplomatique entre le Vatican et la France en 1921 durant la Première Guerre mondiale. L'historienne rappelle que la loi de la Séparation de 1905 avait fragilisé les relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la fille aînée de l'Église. À partir de 1921, les relations diplomatiques reprennent, sans que le Saint-Siège conteste toutefois la loi de la Séparation. Pour l'auteur, la nécessité d'une part de négocier avec le Saint-Siège, seul acteur politique, prônant une véritable neutralité, voire impartialité, et la volonté de rapprochement du gouvernement Briand avec la papauté d'autre part, expliquerait cette évolution des relations diplomatiques entre les deux institutions.

B.5. Sur l'interprétation religieuse de la guerre

- BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914- 1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 142 p.

Le livre d'Annette Becker constitue une des références incontournables concernant l'histoire du fait religieux durant la Grande Guerre. Annette Becker présente les différentes pratiques spirituelles et religieuses des Français essentiellement et étudie les différentes formes de commémorations visibles après le conflit. Tous ces éléments incarnent une religion de guerre. Selon elle « toute guerre est une guerre de religion », où la mort peut prendre deux visages : la belle mort, en imitation à la mort du Christ (souffrance, dépassement de soi), et la mort diabolique, concernant la mort provoquée par les atrocités allemandes. Elle étudie également les différents intercesseurs évoqués par les croyants et non croyants durant le conflit, comme la vierge Marie, Thérèse de Lisieux, a Bienheureuse Jeanne d'Arc, et les saints nationaux (Saint-Martin, Saint-Denys, Sainte-Geneviève, Sainte-Clotilde, etc...). Dans une dernière partie, l'auteur analyse la mémoire de la Nation, des familles, des combattants, des Églises durant la Première Guerre. Cette mémoire, sous forme de monuments aux morts, de commémorations, d'ex-voto, de prières, s'avère être un besoin de la part des Français et une manière de faire revivre les morts.

- BECKER Annette, « Églises et ferveurs religieuses », in *Encyclopédie de la Grande Guerre, tome II*, sous la direction de AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques, Paris, Perrin, 2012, p. 267-281.

- BONNAFOUX Corinne, « Le discours catholique et la guerre juste au XXème siècle », dans BONNIFACE Xavier et BETHOUART (dir.), *Les Chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, PUR, 2012, p. 209-225.
- BONNIFACE Xavier et COCHET François, *Foi, religions et sacré dans la Grande Guerre*, Nancy, Artois Presses Universitaires, 2014, 295 p.
- JOBLIN Joseph, *l'Église et la guerre, conscience, violence, pouvoir*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, 350 p.

Joseph Joblin est expert auprès du Conseil pour les Affaires publiques de l'Église. Dans cet ouvrage, l'auteur tente de comprendre l'action morale mais aussi politique qu'a pu jouer l'Église durant les périodes de conflit au fil des siècles. Cette action ne cessa d'évoluer, mais a toujours été orchestrée dans un seul but : protéger les chrétiens et encadrer la pratique de la violence. L'édification par des théologiens de l'Église de la théorie de la guerre juste, tend à limiter la guerre en encadrant la pratique de la violence. La politique de neutralité voire d'impartialité du Pape s'explique par la volonté ancienne de la part de l'Église d'encadrer la pratique de la violence par le recours à des valeurs morales, présentes dans la théorie de la guerre juste et par la nécessité de protéger tous les chrétiens catholiques.

- KRUMEICH Gerd, « « Gott mit uns! » La Grande Guerre fut-elle une guerre de religions? », dans DUMENIL Anne (dir.), *1914-1945. L'ère de la guerre*, t.I, Paris, Agnès Viénot, 2004, p. 117-129.
- PORTIER Philippe, « le problème du droit de la guerre dans la pensée catholique contemporaine » dans BONNIFACE Xavier et BETHOUART Brunon, *Les chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, PUR, 2012.

B.6. Dévotions et ferveurs du temps de Guerre

- CHALINE Nadine-Josette, « Pluies de roses sur les tranchées », dans HOURS Bernard (dir.), *Carmes et carmélites en France du XVIIIème siècle à nos jours*, Paris, Ed. du Cerf, p. 203-208.
- GUISE-CASTELNUOVO Antoinette, « Entre catholicisme et patriotisme : Thérèse de Lisieux, patronne des poilus ou thaumaturge universelle ? », dans BONNIFACE Xavier et BETHOUART (dir.), *Les Chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, PUR, 2012, p. 35-51.

Ce chapitre d'Antoinette Guise-Castelnuovo constitue une réflexion sur l'articulation entre le catholicisme et le patriotisme. Pour ce faire l'auteur analyse la représentation de Thérèse de

Lisieux, comme la « sainte des Poilus ». La guerre n'a pas fait surgir de nouveaux cultes, mais a plutôt participé à renforcer des anciens cultes. Toutefois à la différence de Jeanne d'arc, qui apparaît comme un symbole fort du patriotisme et de l'Union-sacrée, le culte pour Thérèse de Lisieux ne fut développé ni dans un cadre patriotique, ni dans un cadre institutionnel.

- *Une sainte des tranchées : Jeanne d'Arc pendant la grande guerre*, catalogue d'exposition, conseil général des Vosges, 2008, 147 p.

B.7. Sur l'aumônerie militaire

- BONIFACE Xavier, *l'Aumônerie militaire française (1914-1962)*, Paris, Ed. du Cerf, 2001, 596 p.
- MASSON Catherine, « Un journal de guerre 1914-1918, Abbé Achille Liénart, aumônier du 201^{ème} RI », dans BONIFACE Xavier et BETHOUART Bruno, *Les Chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, PUR, 2012

B.8. Les « Doctrines de Haine »

- LERNER Henri, *La Dépêche. Journal de la démocratie. Contribution à l'histoire du radicalisme en France sous la Troisième République*, Toulouse, Publication de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1978, (2. Vol), 1012 p.
- REMOND René, *L'Anticléricalisme en France de 1815 à nos jours*, Bruxelles, Ed. de Complexe, 1985, 420 p.

B.9. Les femmes, la foi et la guerre

- CHALINE Nadine-Josette, « Les religieuses dans la Grande Guerre », dans TREVISI Marion et NIVET Philippe (dir.), *Les Femmes et la guerre de l'Antiquité à 1918*, Paris, Economica, 2010, p. 347-
- DUMONS Bruno, « Mobilisation politique et ligues féminines dans la France catholique du début du siècle » La ligue des femmes françaises et la ligue patriotique des françaises (1901-1914), *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2002/1 n°73, p. 39-50.
- FOUILLOUX Étienne, « Femmes et catholicisme dans la France contemporaine », *Clio*2/1995 (n° 2), p. 14.
- FRAISSE Geneviève, *Les femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, Folio, 1998 et RIOT-SARCEY Michèle, « L'Historiographie française et le "genre" », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 47-4, octobre-décembre 2000, p. 805-814.

- GIBSON Ralph, « Le catholicisme et les femmes en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, LXXIX : 63-93.
- LEDUC Claudine et FINE Agnès, « Femmes et religions », *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, 2/1995 (n° 2), p. 1-7.

Cet article de Claudine Leduc et d'Agnès Fine, est l'introduction du deuxième numéro de la revue *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, qui s'intéresse ici à l'histoire de la relation des femmes avec la religion, et plus particulièrement encore à l'histoire de l'accès de celles-ci au domaine du sacré. Même s'il ne fait pas directement référence à la Grande Guerre, cet article s'avère très utile pour toute recherche, concernant la Première Guerre mondiale, dans la mesure où il dresse un tableau très concis de l'évolution de la place des femmes au sein de la religion. Or, cette place, dans toutes les grandes religions, dépend de la sexualité de celles-ci. Très souvent la sexualité féminine et le sacré apparaissent incompatibles, provoquant irrévocablement l'exclusion des femmes au sacré. L'aperçu de cette relation à la religion permet de mieux comprendre la place qu'elles occupaient dans le catholicisme durant la Première Guerre mondiale.

- PERROT Michelle, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris Flammarion, 1998.
- PERROT Michelle, « L'Histoire saisie par le genre », dans université de tous les savoirs, *L'Histoire la sociologie et l'anthropologie*, vol. 2, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 123-137.
- PETIT Stéphanie, « Le deuil des veuves de la Grande Guerre : un deuil spécifique ? », *Guerres mondiales et Conflits contemporains* n° 198, Presses universitaires de France, mai 2001, pp. 53 – 65.
- PETIT Stéphanie, « Les veuves de la Grande Guerre ou le mythe de la veuve éternelle » in *Guerres mondiales et Conflits contemporains*, n° 197, Presses universitaires de France, mars 2001, pp 65 – 72.
- THEBAUD Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay/Saint-Cloud, ENS Éditions, 1998
- THEBAUD Françoise, *La Femme au temps de la guerre de 14*, Paris Stock, 2^{ème} éd., 1994, 478 p.

Françoise Thébaud a largement participé au renouvellement de l'historiographie française en intégrant dans ses recherches une analyse sur le développement de « l'histoire des femmes » et sur les débats méthodologiques et théoriques qui en découlent. Son ouvrage, *Écrire l'histoire*

des femmes s'inscrit dans cette dynamique de recherche. Ainsi son livre, *La femme au temps de la guerre de 14*, s'avère être l'un des premiers à avoir pensé la guerre à travers l'étude des femmes. L'historienne tente de comprendre l'expérience de ces Françaises durant le grand conflit en étudiant l'intime et les bouleversements identitaires. Cet ouvrage d'abord publié en 1986 s'inscrit dans un esprit de vulgarisation. Mais sa seconde publication en 2013 introduit de nombreuses références et notes afin d'attester la valeur historique de cette étude.

- VIRGILI Fabrice, « L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2002/3 (no 75), p. 6.

B.10. L'année 1914

- BECKER Jean-Jacques, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique printemps-été 1914*, Paris, Presse de la FNSP, 1977, 637 p.
- BECKER Jean-Jacques, *l'Année 1914*, Paris, A. Colin, 2004, 351 p.

Jean-Jacques est l'un des grands spécialistes de renommée internationale de la Première Guerre mondiale. Il est d'ailleurs le président du Centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne. Son ouvrage phare, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique printemps-été 1914*, a participé à renouveler l'historiographie française sur le sujet. Dans son ouvrage, *l'Année 1914*, l'auteur tente de comprendre si le conflit était inévitable, ou encore, quels étaient les états d'esprits et les objectifs des différents protagonistes. Pour ce faire, Jean-Jacques Becker retient plusieurs dates clés de l'année 1914, qui ont marqué d'importantes ruptures conduisant au conflit. Cet ouvrage se présente comme un récit au jour le jour des principaux acteurs de ce cataclysme dont ils ne mesurent pas véritablement l'ampleur en 1914.

- PROCHASSION Christophe, « Sur les atrocités allemandes : la guerre comme représentation », *Annales. Histoire, sciences sociales*, Juillet-Août 2003, n°4, t. LVIII, p. 879-894.

B.11. L'histoire culturelle de la guerre

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000,
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd, CABANES Bruno, BEAUPRE Nicolas, DUMENIL Anne,

« Marginaux, marginalité, marginalisation » dans *14-18, aujourd'hui, today, heute*, Cahors, Editions Noesis, 2001, 255 p.

- BECKER (Jean-Jacques), WINTER (Jay M.), KRUMEICH (Gerd), BECKER (Annette), AUDOIN-ROUZEAU (sous la direction de Stéphane), *Guerres et cultures (1914-1918)*, Paris, Armand Colin, 1994,

B.12 Paix et réconciliation

- PRAT Olivier, « Internationalisme et pacifisme chrétiens en France et en Allemagne 1919-1939 », dans BONIFACE Xavier, et BETHOUART (dir.), *Les chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, PUR, 2012, p. 305-316.

B.13. Après-Guerre : Deuils, Mémoire, Reconstruction

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ? », *Revue historique des armées* [En ligne], 259 | 2010, mis en ligne le 06 mai 2010, consulté le 27 mai 2016. URL : <http://rha.revues.org/6973>
- BEAUPRE Nicolas, « La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de guerre » Hypothèses pour une histoire du rapport au temps des soldats français de la Grande Guerre, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013/1 N° 117, p. 166-181.

Dans cet article, Nicolas Beaupré aborde l'expérience des soldats durant la Grande Guerre et plus particulièrement leur rapport avec le temps. L'auteur tente de voir si ce conflit a permis l'émergence de micros régimes d'historicité, c'est-à-dire selon François Hartog de rapport des sociétés avec le passé, le présent et le futur. Pour ce faire, Nicolas Beaupré fait référence à l'historiographie de la Grande Guerre. Celle-ci a pu s'intéresser à ce rapport au temps. Les sources testimoniales sont les principaux documents qui peuvent permettre de comprendre la crise du temps qu'on put subir les combattants durant la Grande Guerre; mais elles restent toutefois problématiques par la distance qu'elles imposent entre le temps des faits réels narrés et le temps de la narration.

- BLIN Jean-Pierre, « Le vitrail commémoratif de la Grande Guerre. Les catholiques français et le culte du souvenir », dans CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Les Chrétiens dans la Première guerre mondiale*, Paris, éd du Cerf, 1993, p. 167-196.

Jean-Pierre Blin, inspecteur des monuments historiques, s'intéresse ici au vitrail commémoratif de la Grande Guerre dans les monuments religieux présents dans les différentes paroisses qui forment l'actuelle Picardie. L'étude de l'iconographie religieuse sur le culte du souvenir a été jusqu'à présent très peu étudiée. Son analyse permet d'avoir une première approche de l'iconographie religieuse concernant le culte du souvenir durant la Première Guerre mondiale et les années d'après-guerres. Selon lui, les thèmes traités sont très novateurs (figuration de la réalité des combats, représentations réalistes du soldat, du champ de bataille, ou encore analogie du Christ avec le soldat, ou de la Vierge avec les mères en deuil) mais la technique reste très classique. Toutefois la barbarie, l'horreur des combats, la mutilation des soldats, les blessures des poilus sont soit absentes, soit très peu représentées.

- CABANES Bruno et PIKETTY Guillaume (coord.), dossier « Sorties de guerre au XX^{ème} siècle », *Histoire@politique. Politique, culture, société*, n° 3, novembre-décembre, 2007.

Cet article est une introduction au dossier paru en 2007 dans la revue *Histoire politique. Politique, culture et société* destinée à étudier les sorties de guerre au XX^{ème} siècle. Les deux historiens abordent tous les grands conflits qui ont jalonné le XX^{ème} siècle. L'objectif principal de cette étude est bel et bien d'analyser les sorties de guerre et non les périodes d'après-guerre. L'expression « sortie de guerre » insiste sur le caractère dynamique de ce processus (démobilisation, déplacement de populations, politique d'épuration, réformes profondes) rompant ainsi avec une historiographie ancienne. Ce renouvellement historiographique s'inscrit dans une histoire dite culturelle, qui accorde plus l'importance aux constructions idéologiques.

- COCHET François et GRANDHOMME Jean-Noël (textes réunis par), *Les soldats inconnus de la Grande Guerre, la mort, le deuil, la mémoire*, Paris, SOTECA/ 14-18 Editions, 2012, 521 p.
- KOSELLECK Reinhart, « Les monuments aux morts comme fondateurs de l'identité des survivants », *Revue de métaphysique et de morale*, mars 1998, 60, pp. 33-61 [traduction d'un article de 1979].
- TISON Stéphane, *Comment sortir de la guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme (1870-1940)*, Rennes, PUR, 2011, 423 p.
- VANCE Jonathan F., *Mourir en héros. Mémoire et mythe de la Première guerre mondiale*, Montréal, Athéna éd., 2006, 316 p.
- WINTER JAY, *Sites of memory, sites of mourning. The Great war in European cultural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 310 p.

B.14. Historiographie de la Première Guerre mondiale

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, "Historiographie et histoire culturelle du Premier Conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ?" dans Jules Maurin, Jean-Charles Jauffret (éd.), *La Grande Guerre 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations (colloque international- Montpellier 20-21 novembre 1998)*, Montpellier, Université Paul Valéry - Montpellier III (E.S.I.D.), 2002, pp. 323-337.
- BEAUPRE Nicolas, Appel à communication pour le colloque international intitulé « Les fronts intérieurs européens : l'arrière en guerre (1914-1920) » consulté le 5 mai 2015, <http://1418.hypotheses.org/tag/arriere>.
- BECKER Jean-Jacques, « L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale », *Revue historique des armées* 242 | 2006, 4-15.
- JULIEN Elise, Antoine Prost, Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, <http://labyrinthe.revues.org/215>

B.14. Apports des autres sciences sociales

- DURKHEIM Emile, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912, rééd. Le Livre de poche, Paris, 1991.
- HERVIEU-LEGER D., « La Religion, mode de croire », in *Qu'est-ce que le religieux ? Religion et politique*, la Revue du M.A.U.S.S., n° 22, p. 144, 2003
- LUCKMANN T., *The Invisible Religion. The Problem of religion in Modern Society*, Macmillan, New York, 196
- MARX Karl et ENGELS F., *Sur la religion*, recueil de textes, Éditions sociales, Paris, 1972.
- PLANTIN Christian, « De « l'Infâme rumeur » à la polémique d'État sur « la politique de Benoît XV ». Typologie argumentative », *Mots. Les Langages du politique*, 2004, p 93-109.

Dans la revue *Mots. Les Langages du politique*, Christian Plantin publie un article, intitulé « De “l'infâme rumeur” à la polémique sur la “politique de Benoît XV”. Typologie argumentative. ». Cette publication a pour objectif de comprendre les procédés d'argumentations utilisés dans ce qu'on appela la rumeur infâme. Christian Plantin n'est pas un historien, mais un linguiste, et exactement un théoricien de l'argumentation française. C'est donc tout naturellement, qu'il s'intéressa aux différents discours argumentatifs tenus par Louis

Canet et R.P Le Floch afin de réfuter ou de confirmer les accusations concernant la germanophilie de Benoît XV.

- SEMELIN Jacques, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 2005, 495 p.
- SOFSKY Wolfgang, *Traité de la violence*, Paris, Gallimard, 1998, 214 p.

Dans son ouvrage, *traité de la violence*, l'auteur tente de comprendre comment et pourquoi la violence accompagne-t-elle irrémédiablement le développement de la culture, dans la mesure où la première se nourrit de la deuxième. Pour y répondre, Wolfgang Soksby adopte un procédé classique propre à la philosophie politique de Jean-Jacques Rousseau : il recourt à la fiction, au mythe, où la violence s'exprime. Le principal objectif de l'auteur est bel et bien de démontrer qu'en dépit de ce que l'on a tendance à penser, la culture n'éloigne en rien la violence de l'homme, mais au contraire augmente ses capacités de destruction. Il existe un véritable paradoxe : la culture tente de contenir les forces, qu'elle-même produit. C'est la culture et non pas la nature, qui a transformé l'homme à un être capable de tout. Ainsi sa réflexion est axée autour de deux grandes notions : l'état de nature et de culture.

- WEBER Max, *Sociologie des religions*, trad. J.-P. Grossein, Gallimard, Paris, 1996
- WILLAIME. J. P., *Sociologie des religions*, P.U.F., Paris, 1995
- J. P. WILLAIME, « La religion : un lien social articulé au don », in *Qu'est-ce que le religieux ? Religion et politique*, la Revue du M.A.U.S.S., n° 22, 2003

PRÉSENTATION DES SOURCES :

A. Sources manuscrites

A.1 Les cartons de l'archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain

Contrairement à certains cartons d'autres archevêques de Toulouse, les sources laissées par M^{gr} Germain ne sont pas très denses. Pourtant son épiscopat dura de 1899 à 1929 et son action durant la Grande Guerre (comme en témoigne les sources des *semaines catholiques* du diocèse de Toulouse) fut importante. Les cartons de l'archevêque sont essentiellement composés de lettres, rédigées de manière manuscrite. Des comptes rendus de ses visites dans les hôpitaux par exemple ou encore dans les paroisses du diocèse, manquent cruellement. Les cartons de l'archevêque ne comportent pas non plus de sources relevant de la participation de M^{gr} Germain à certaines œuvres catholiques en rapport avec la guerre, telles que par exemple l'œuvre des veuves et orphelins de guerre. On ne retrouve pas non plus les traces des lettres échangées entre l'archevêque et le cardinal Gasparri. Toutefois, certains documents peuvent être éclairants afin de mieux comprendre le rôle joué par l'archevêque durant la Guerre de 14. Ces sources sont aussi très utiles afin d'étudier la réponse de M^{gr} Germain face aux critiques de *la Dépêche*. Ces échanges épistolaires permettent également d'analyser la représentation du conflit et des Allemands de ses correspondants. Il faut toutefois faire remarquer, qu'en dépit du manque d'archives, les sources laissées par l'archevêque sont de bonnes qualités. Leur état de conservations est notable

CARTON N°2 : Ce carton comporte toutes les correspondances de l'archevêque, Monseigneur Germain datées des années 1860 à 1922. Plusieurs de ces lettres font référence à la Grande Guerre, comme plusieurs lettres de vœux pour la nouvelle année qui attestent de la situation morale et économique des Français. Celles-ci sont rédigées par d'autres ecclésiastiques français, comme l'évêque de Montpellier ou l'évêque de Saint-Denis.

CARTON N°3 : Ce carton est composé de plusieurs documents de nature diverse. On y retrouve par exemple, certaines lettres échangées avec le Cardinal de Paris, Monseigneur Amette à propos notamment des accusations tournant autour de la polémique de la rumeur infâme. Des documents en rapport avec la loi de la Séparation de 1905, y sont également présents. Mais les documents, qui peuvent surtout nous intéresser sont les lettres de l'évêque de Reims adressées à Monseigneur Germain.

CARTON N°5 : Dans le cinquième carton d'archives laissé par Monseigneur Germain, on trouve des documents honorifiques ou encore des documents attestant de la bonne organisation du Petit et du Grand Séminaire.

A.2. Carton : documents relatifs à la rumeur infâme

Dans ce carton classé dans les Archives du diocèse de Toulouse, plusieurs documents relatifs à la rumeur infâme y sont répertoriés. Cette polémique fut très importante à Toulouse, notamment avec *La Dépêche de Toulouse*. Ce carton est composé à la fois de lettres d'évêques français adressées à l'archevêque de Toulouse, afin de lui assurer leur soutien dans sa lutte contre le quotidien toulousain, mais aussi de nombreux articles de *La Dépêche*, de la *Croix de Paris*, du *Télégramme*, de l'*Express du Midi*. Ainsi les sources présentes sont à la fois des sources manuscrites et imprimées. On y trouve aussi tous les documents relatifs au procès intenté par plusieurs personnalités catholiques toulousaines contre *La Dépêche*. Ces sources sont particulièrement riches. Elles sont très importantes pour mon mémoire. Leur qualité de conservation et d'organisation sont particulièrement notable.

A.3. Livre d'or toulousain

Le livre d'or, répertorié dans les archives municipales de Toulouse, permet de connaître la date et le lieu de morts des soldats toulousains tombés au combat entre 1914 et 1918. Ce document renseigne également sur leur grade et leur positionnement dans l'armée. Ce livre d'or se présente sous forme de liste, classée par ordre alphabétique. Ainsi on peut grâce à ce document retracer le parcours des clercs toulousains morts au combat. Cette source se présente comme un formulaire imprimé, complété de manière manuscrite. La qualité de ce livre d'or toulousain est notable.

- ❖ Archives Municipales de Toulouse/ Série H/ 5H292/ Mesures d'exceptions et faits de guerre. – Guerre de 1914-1918, préparation du livre d'or des morts pour la France

A.4. Actes d'engagements volontaires

Les actes d'engagement de volontaires permettent de connaître l'identité de ceux qui se sont engagés volontairement dans la guerre. Ils ont été numérisés sur internet et sont librement accessibles.

- ❖ Archives municipales de Toulouse/ Série :H- Affaires militaires, sous série : 5H- affaires militaires affaires provisoires, 5H50, 1914, Affaires militaires.
- Engagements volontaires : registre des actes d'engagement 1914

- ❖ Archives municipales de Toulouse/Série :H- Affaires militaires, sous série :
5H- affaires militaires affaires provisoires, 5H51, 1915, Affaires militaires.
- Engagements volontaires : registre des actes d'engagement 1915
- ❖ Archives municipales de Toulouse/Série :H- Affaires militaires, sous série :
5H- affaires militaires affaires provisoires, 5H52, 1916, Affaires militaires.
- Engagements volontaires : registre des actes d'engagement 1916
- ❖ Archives municipales de Toulouse/Série :H- Affaires militaires, sous série :
5H- affaires militaires affaires provisoires, 5H53, 1917, Affaires militaires.
- Engagements volontaires : registre des actes d'engagement 1917
- ❖ Archives municipales de Toulouse/Série :H- Affaires militaires, sous série :
5H- affaires militaires affaires provisoires, 5H54, 1918, Affaires militaires.
- Engagements volontaires : registre des actes d'engagement 1918

A.5. Registres de matricules

Ces registres matricules permettent de connaître les états signalétiques et de service de chaque conscrit toulousain. Ces documents sont donc indispensables afin de retracer leur carrière militaire. Les registres sont organisés par années de classe et chacun d'eux présente une classification par numéros de matricule des recrues. On peut ainsi accéder à la fiche de matricule de chaque toulousain enregistré. Ce type de document est indispensable afin de connaître le parcours militaire des clercs et des catholiques toulousains mobilisés durant la Grande Guerre. Tout comme le livre d'or toulousain, il se présente sous la forme d'un formulaire imprimé complété de manière manuscrite par les agents de la mairie de Toulouse. Ce document est très bien conservé et très lisible, pour celui qui le consulte.

A.6. États par communes des disparus de la guerre de 14-18

Après la Grande Guerre, les communes de Haute-Garonne comptent leurs morts à la demande du préfet de Haute-Garonne. Le ministère de l'Intérieur souhaite après la guerre connaître la répartition entre les différentes professions des morts et des disparus français. Ainsi les employés municipaux ont été chargés de compter les morts et les disparus. Ces documents se présentent donc sous forme de tableaux, où sont référés les noms et prénoms, l'état de mort ou de disparus, parfois la date de naissance et de mort, et la profession des soldats mobilisés de ces communes. Les archives départementales de Haute-Garonne ont numérisé ces documents, qui sont très bien conservés et facilement lisibles.

- ❖ ADHG/ M 1139 001/Arrondissement de Muret : cantons d'Auterive, Carbonne, Cazères, Cintegabelle, Le Fousseret, Montesquieu-Volvestre, Muret, Rieumes, Rieux-Volvestre, Saint-Lys./ 1914-1918
- ❖ ADHG/ M 1139 002/Arrondissement de Saint-Gaudens : cantons d'Aspet, Aurignac, Bagnères-de-Luchon, Barbazan, Boulogne-sur-Gesse, L'Isle-en-Dodon, Montréjeau, Saint-Béat, Saint-Gaudens, Saint-Martory, Salies-du-Salat./ 1914-1918/
- ❖ ADHG/ M 11 39 003/ Arrondissement de Toulouse : cantons de Cadours, Castanet, Fronton, Grenade, Léguevin, Montrastruc-la-Conseillère, Toulouse-Centre, Toulouse-Nord, Toulouse-Ouest, Toulouse-Sud, Verfeil, Villemur./1914-1918
- ❖ ADHG/ M 1139 004/ Arrondissement de Villefranche : cantons de Caraman, Lanta, Montgiscard, Nailloux, Revel, Villefranche/ 1914-1918

A.7. Journaux de marche des unités combattantes

Cette source permet de connaître le quotidien des unités combattantes, de saisir leur parcours et l'actualité militaire de la guerre. Ces documents ont l'avantage d'être numérisés sur internet et librement accessibles. Leur qualité est incontestable.

❖ 17^{ème} corps d'armées JMO

http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/inventaires/ead_ir_consult.php?fam=3&ref=7&le_id=4143

- 17e corps d'armée : J.M.O. / 26 N 163/1/ 2 août-30 décembre 1914
- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 163/2 /30 décembre 1914-4 mars 1915
- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 163/3/4 mars-15 juin 1915
- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 163/4 /16 juin-22 août 1915
- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 163/5/22 août 1915-16 mai 1916
- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 163/6/17 mai-17 octobre 1916
- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 163/7/18 octobre-31 décembre 1916
- 17e corps d'armée : J.M.O. / 26 N 163/8/1er janvier-15 avril 1917
- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 163/9/16 avril-27 juillet 1917
- 17e corps d'armée : J.M.O. / 26 N 163/10/28 juillet-30 novembre 1917
- 17e corps d'armée : J.M.O. / 26 N 163/11/1er décembre 1917-30 avril 1918
- 17e corps d'armée : J.M.O. / 26 N 163/12/1er mai-31 août 1918

❖ 17^{ème} corps d'armées- Artillerie

http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/inventaires/ead_ir_consult.php?fam=3&ref=7&le_id=4143

- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 190/8/ Parc d'artillerie/ J.M.O/1er août 1914-31 décembre 1916
- 17e corps d'armée : J.M.O. /26 N 190/9/ Parc d'artillerie/ J.M.O/8 août 1914-13 novembre 1916

❖ Direction du service de santé

Direction du service de santé : J.M.O

http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/inventaires/ead_ir_consult.php?fam=3&ref=7&le_id=4143

- 17^{ème} corps d'armées/ Direction du service de santé : J.M.O/2 août 1914-30 juin 1915/26 N 190/12
- 17^{ème} corps d'armées/ Direction du service de santé : J.M.O/1er juillet 1915-17 avril 1917/26 N 190/13
- 17^{ème} corps d'armées/ Direction du service de santé : J.M.O/17 avril 1917-12 juin 1918/26 N 190/14
- 17^{ème} corps d'armées/ Direction du service de santé : J.M.O/13 juin 1918-5 mars 1919/26 N 190/15

Groupe de brancardiers de corps : J.M.O

http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/inventaires/ead_ir_consult.php?fam=3&ref=7&le_id=4143

- 17^{ème} corps d'armées/ Direction du service de santé- Groupe de brancardiers de corps : J.M.O/ 12 août 1914-31 décembre 1916/ 26 N 190/16
- 17^{ème} corps d'armées/ Direction du service de santé- Groupe de brancardiers de corps : J.M.O/1er janvier-31 décembre 1917/ 26 N 190/17
- 17^{ème} corps d'armées/ Direction du service de santé- Groupe de brancardiers de corps : J.M.O/1er janvier 1918-16 janvier 1919/26 N 190/18

B. Sources imprimées

B.1 Les sources du Vatican

<http://w2.vatican.va/content/benedict-xv/fr.html>

Les archives du Saint-Siège, aussi connues sous le nom *d'Archivio segreto Vaticano*, sont des archives privées et sont régies par le droit privé. Leur consultation dépend donc du bon vouloir du Vatican. Néanmoins certaines sources sont disponibles librement sur internet. Les documents concernant le pontificat de Benoît XV et de Pie X en font notamment partie. En effet le pape Jean-Paul II accéléra le processus d'ouverture des archives du Vatican à l'ensemble des chercheurs, débuté avec Léon XIII. Il rendit possible la consultation des archives allant de 1878 à 1922 et recouvrant ainsi les pontificats de Pie X et de Benoît XV. Ces sources sont importantes pour tout travail concernant l'histoire de l'Église catholique durant la Grande Guerre, dans la mesure où la politique du pape et, particulièrement celle de Benoît XV, ne fut pas sans conséquences dans le déroulement des affrontements. Certes, ses actions politiques en vue de favoriser une paix neutre se soldèrent souvent par des échecs, mais son rôle de médiateur entre les nations belligérantes joua un rôle important, notamment pour les prisonniers et les blessés de guerre. Le grand avantage de ce site internet des archives du Vatican est la garantie de la bonne qualité des sources publiées. Ces sources (lettres encycliques, exhortations) peuvent également être consultées n'importe quand. Toutefois, le Vatican n'a publié sur son site que certains documents, relevant des pontificats de Benoît XV et de Pie X. Il manque, par exemple, certaines lettres échangées entre l'archevêque de Toulouse et le cardinal Gasparri.

- ❖ 1^{er} novembre 1914, « Ad beatissimi apostolorum Principis », lettre encyclique de sainteté le pape Benoît XV
- ❖ Mercredi 28 Juillet 1915 : « Exhortation apostolique du pape Benoît XV aux peuples belligérants et à leurs chefs »
- ❖ 15 juin 1917, « Humanie Generis Redemptionem », lettre encyclique de sainteté le pape Benoît XV sur la prédication de la parole de Dieu
- ❖ 1^{er} août 1917, Exhortation apostolique du pape Benoît XV, « Dès le début.. »
- ❖ Lettre du cardinal Gasparri au cardinal Amette, archevêque de France, le 23 avril 1915
- ❖ Lettre de Benoît XV au président des Etats-Unis d'Amérique, Wilson, le 8 novembre 1918

B.2. Les sources d'europeana

<http://www.europeana.eu/>

Europeana est un autre site d'archives en ligne très utile. Il fonctionne notamment en partenariat avec Gallica, le site d'archives de la BNF. *Europeana* est le fruit de nombreuses contributions de musées, de centres d'archives, de bibliothèques et de collections audiovisuelles de la part de tous les pays européens. Grâce à *Europeana*, il est possible de trouver des sources, concernant l'Église catholique à l'échelle nationale voire européenne. Le moteur de recherche de ce site, comme le système de visualisation des documents sont deux grands atouts de ce site d'archives en ligne. Il est ainsi possible de consulter des documents de natures diverses, tels qu'un bulletin de propagande française à l'étranger publié par le comité catholique français, dont Mgr Baudrillart est à la direction durant la Grande Guerre ou encore une pièce de théâtre, intitulée *Le christ dans la tranchée*. L'avantage d'un tel site d'archives en ligne est bel et bien la bonne qualité des sources présentées et leur classification.

- ❖ Bulletin de propagande française à l'étranger, publié par le comité catholique français : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65573304> , consulté le 03 Janvier 2015
- ❖ ACJF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65577575> , consulté le 03 Janvier 2015
- ❖ Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LB57-14496 /Congrès de la Ligue patriotique des Françaises tenu le 13 Mai 1913 / Ligue patriotique des Françaises. Action libérale populaire. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5801591s> , consulté le 03 Janvier 2015
- ❖ Ligue patriotique des Française. Des qualités de la prière adressée à Dieu pendant la guerre/ Discours prononcé à Notre-Dame de Paris. le 29 septembre 1914, à l'occasion du pèlerinage de supplication à Jeanne d'Arc, organisé par la Ligue patriotique des Françaises, sous la présidence de S. E. le cardinal Amette, archevêque de Paris/ Impression belge. http://www.europeana.eu/portal/record/9200222/BibliographicResource_3000074007563.html?start=7&query=ligue+patriotique+des+fran%C3%A7aises&startPage=1&qt=false&rows=24 , consulté le 03 Janvier 2015

B.3. Sources nationales

- ❖ LA BRIERE Yves, « le Pape, Benoît XV », *Etudes*, Août-septembre 1914, 452-471.

Yves La Brière, jésuite français est un professeur de droit international à l'Institut catholique de Paris et un collaborateur de la revue *Etudes* de 1909 à 1941. Il publia de nombreux articles dans cette revue mensuelle catholique française créée en 1856 par la Compagnie de Jésus. Deux de ces articles furent publiés pendant la Grande Guerre ou juste après et concerne le pontificat de Benoît XV. Dans « Le Pape, Benoît XV », publié en Août-Septembre 1914, donc juste après l'élection du cardinal Della Chiesa comme successeur de Saint-Pierre, Yves La Brière se réjouit de cette nomination. A travers une comparaison avec Benoît XIV ou encore à travers le rappel de la formation diplomatique mais aussi du parcours spirituel du nouveau pape, l'auteur met en évidence tous les bienfaits qu'annonce ce nouveau pontificat pour la France, tourmentée par la guerre. Benoît XV, considéré comme proche de la France (son secrétaire d'Etat est le cardinal Ferrata, ancien nonce de Paris de 1891 à 1896) ne peut annoncer selon l'auteur que de bonnes choses pour la France. Il peut être l'initiateur de la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Vatican, et achever le processus de canonisation de Jeanne d'Arc, future sainte des tranchées. C'est article est très intéressant afin de percevoir d'une part les espoirs posés sur Benoît XV par certains intellectuels catholiques français, et d'autre part la vision de la guerre par ces mêmes intellectuels (les Empires centraux et particulièrement l'Allemagne sont considérés comme les seuls responsables du déclenchement des hostilités).

- ❖ LA BRIERE Yves, « le règne pontifical de Benoît xv (1914-1992) » *Etudes*, 5 février 1922, 257-274.

Dans ce second article, publié après la guerre, en février 1922 et donc quelques jours après la mort du pape Benoît XV, Yves La Brière revient sur le pontificat de ce pape, confronté au grand bouleversement de son temps, la Grande Guerre. Le but de cette collaboration à la revue *Etudes* est bel et bien de revenir sur les principaux aspects du règne pontifical de Benoît XV. Celui-ci, entretenant une vision spirituelle du conflit, n'a cessé d'être un acteur de la Grande Guerre. Yves la Brière rappelle les nombreuses aides charitables de Benoît XV pour venir en aide aux prisonniers, blessés, disparus de guerre, mais insiste surtout sur le rôle de médiateur que n'a cessé de jouer le pape auprès des belligérants, pas toujours avec succès. Les appels pour la paix, la note d'août 1917 sont autant de tentatives pas toujours reconnues à leur juste valeur par les belligérants. Yves La Brière fait remarquer que les grands principes de la

SDN (Société des Nations) sont très similaires à ceux proposés dans la note pontificale d'Août 1917. Néanmoins l'action pontificale de Benoît XV ne s'arrête pas là et se prolongea après la guerre en permettant la reprise des relations diplomatiques entre le Vatican et la France et en favorisant celles entretenues avec l'Italie. Cet article a pour grand intérêt de venir justifier l'action menée par Benoît XV, notamment durant la Guerre. Sa neutralité, très souvent critiquée durant le conflit, s'explique par le rôle de « Père commun » du pape, qui possède des fils dans tous les camps. Cet article est très utile afin de comprendre l'argumentation, reposant ici sur un discours largement élogieux de Benoît XV, afin de justifier l'action du Saint-Siège durant la Première Guerre mondiale.

❖ Archives historiques du CICR (Comité international de la Croix Rouge) :

- Sources concernant les prisonniers de la Première Guerre mondiale/ *Documents publiés à l'occasion de la Guerre de 1914-1915. Rapports de M ; le Dr C. de Marval et de MM A. Eugster et C de Marval, sur leurs visites en commun de certains camps de prisonniers en Allemagne et en France*. Troisième série, Edition française, Juin 1915.
<http://grandeguerre.icrc.org/fr/Camps/Toulouse-Ancien-Couvent-des-Carmelites/199/fr/> consulté le 24 juin 2015.

B.4. Témoignage de prêtre du diocèse mobilisé

❖ CHANSOU Joseph, *Un prêtre frontonnais pendant la Grande Guerre, Joseph Chansou journal 1914-1918*, Toulouse, Les Amis des archives de la Haute-Garonne, 2014, 113 p.

Cette source est la seule relative à l'intime. Le journal de Joseph Chansou, prêtre frontonnais permet de suivre le quotidien, le parcours de ce prêtre mobilisé dans l'artillerie du XVII^{ème} Corps. Ce journal a été publié en 2014 et donc n'a pas soumis à la censure, hormis peut-être la censure de son auteur lui-même. Cette source est très utile pour comprendre et connaître le quotidien des soldats, leur mobilisation et savoir où ils sont mobilisés sur le front. Ce journal complète très bien les unités de marche. Cette source est également très utile pour connaître la vision d'un prêtre vis-à-vis de la guerre, de sa relation avec les autres soldats et sur sa représentation de l'ennemi.

B.5. Les semaines religieuses du Diocèse de Toulouse situées à la Chancellerie du Diocèse, rue Perchepinte

Les semaines religieuses sont des sortes de journaux officiels de l'Église. Ces hebdomadaires sont composés d'un calendrier religieux de la semaine, d'une rubrique concernant l'actualité du Saint-Siège, une autre évoquant l'actualité du diocèse de Paris, une autre abordant l'actualité des pays étrangers et une dernière rubrique concentrée essentiellement sur l'actualité du diocèse de Toulouse. C'est dans ces journaux officiels et payants que sont transmis les exhortations, encycliques papales, les appels à la prière, ou encore les informations concernant le nouveau personnel clérical ou encore l'actualité de l'archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain. Ces sources sont très utiles pour envisager le degré d'importance de la guerre dans l'actualité religieuse tant sur le plan international avec la rubrique concernant l'actualité du Saint-Siège, que national avec la rubrique du diocèse de Paris et que régional avec l'actualité du diocèse de Toulouse. Elles permettent également de distinguer l'évolution de ce degré d'importance au cours du conflit. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit de journaux officiels (le diocèse transmet les informations qu'il veut transmettre, créant ainsi une vision particulière des catholiques toulousains et plus particulièrement encore du clergé toulousain en guerre) et de journaux soumis à la censure officielle française. Seuls les articles en accord avec la politique française sont autorisés à être publiés. Ces deux aspects constituent des difficultés dans la compréhension de ces sources, mais sont aussi lourds de sens. En effet, ils renseignent d'une part sur la vision que voulait dégager le clergé toulousain de lui-même et d'autre part sur l'articulation acceptée et contrôlée du patriotisme et du religieux. *Les semaines catholiques* de 1914 à 1918 sont conservées à la chancellerie du diocèse de Toulouse, située rue Perchepinte. Ces sources sont de très bonne qualité et sont très facilement consultables.

B.6. La guerre vue par le préfet de Haute-Garonne

Ce dossier comporte les différents rapports quotidiens du préfet de Haute-Garonne, adressés au Ministre de l'Intérieur. Ces rapports rendent compte de la mobilisation générale, de la réquisition des denrées (notamment du blé) et du matériel, ou encore de l'opinion générale durant la mobilisation. Ces rapports quotidiens datent du 29 juillet 1914 au 3 septembre 1914. On retrouve également dans ce dossier des lettres adressées au Ministre de la Guerre, datées de 1914. Ces sources permettent de comprendre les différentes étapes liées à l'organisation de la

mobilisation à Toulouse et dans ses environs. Les archives départementales de Haute-Garonne ont numérisé ces documents, qui sont très bien conservés.

- ❖ ADHG/ M 909 / La mobilisation en Haute-Garonne. - Rapports journaliers du préfet au ministre de l'Intérieur du 29 juillet au 3 septembre 1914. / 1914

Les Bulletins de communes sont constitués de plusieurs lettres du Préfet de Haute-Garonne, Lucien Saint, adressées aux maires des communes du département. Ces documents rendent compte de l'organisation de la mobilisation et de la vie à l'arrière. Tout comme les rapports quotidiens du préfet, les archives départementales de Haute-Garonne ont numérisé ces documents, facilitant leur consultation. Ces lettres imprimées sont très bien conservées. Ces sources sont importantes pour toute étude concernant la Première Guerre mondiale à Toulouse, même celle touchant les catholiques, dans la mesure où elles rendent compte de l'organisation de la vie à l'arrière.

- ❖ ADHG/ BA BF 99 1915/ Bulletin des communes 1915/
- ❖ ADHG/ BA BF 99 1916/ Bulletin des communes 1916/
- ❖ ADHG/ BA BF 99 1917/ Bulletin des communes 1917/
- ❖ ADHG/ BA BF 99 1918/ Bulletin des communes 1918/

B.7. La Croix du Midi- hebdomadaire et quotidien

La Croix, appartenant au groupe Bayard presse est un quotidien français fondé en 1880 par les pères Picard et Vincent de Paul Bailly. Ces ecclésiastiques appartiennent à la congrégation des assomptionnistes. Le journal se réclame ouvertement chrétien et catholique et ne se rattache à aucun courant politique. Ces deux caractéristiques démarquèrent *La Croix* des autres journaux de mouvance contre-révolutionnaire et conservatrice. La baisse de son prix permit au journal de devenir un véritable quotidien populaire, qui désormais n'est plus lu seulement par les notables catholiques mais vise au contraire l'ensemble des fidèles français. Lorsque le pape Léon XIII obtient la démission du père Vincent de Paul Bailly, *La Croix* cesse d'être antisémite et antidreyfusarde. Désormais le journal tempère ses prises de position et rallie certaines idées propres à la République et à ses institutions, et permet ainsi au quotidien de connaître le véritable succès : 174 000 exemplaires sont écoulés en 1902. L'étude du journal *La Croix* des années 1914 à 1918 apparaît bel et bien crucial, dans la mesure où il traduit, ne serait-ce que partiellement, la conception religieuse des catholiques français durant la Première Guerre mondiale. Le journal n'a eu de cesse d'accompagner les rénovations spirituelles et sociales des Français fidèles à l'Église de Rome. Il est possible de consulter la *Croix du Midi* de 1914 à 1918

dans les Archives Départementales de Haute-Garonne ou encore aux archives de la Bibliothèque du Patrimoine du Périgord, à Toulouse. Ces sources sont bien conservées. Elles peuvent tout de même être un petit peu endommagées, comme c'est le cas dans les Archives départementales de Haute-Garonne

B.8. La Dépêche du Midi- quotidien

La Dépêche, qui ne devient *la Dépêche du Midi* qu'en 1947, est un quotidien régional, fondé à Toulouse sous la III^e république. Son histoire suit celle de la France et des grands combats politiques français. Ses célèbres contributeurs, tels que George Clémenceau ou encore Jean Jaurès, participent à sa renommée. Ainsi l'étude du quotidien toulousain est indispensable afin de mieux appréhender l'opinion publique toulousaine durant la Première Guerre mondiale. Ce journal est d'autant plus important que *la Dépêche* fut engagée dans une polémique visant directement le clergé toulousain ; controverse, que l'on nomma la rumeur infâme. *La Dépêche* profondément anticléricale, accusa les clercs français et particulièrement les clercs toulousains d'être des embusqués et de ne pas participer à l'effort de guerre au même titre que les autres mobilisés. Mais ces critiques ne s'arrêtèrent pas là et visèrent également le pape Benoît XV, que le journal jugea germanophile et que l'on soupçonna d'avantager la Triple Alliance. De tels propos n'ont pu que provoquer la réaction de *la Croix du Midi* et de *la semaine catholique de Toulouse*. Cette polémique eut des répercussions nationales, voire internationales. En effet, elle provoqua différentes réponses de la part du cardinal de Paris, M^{gr} Amette ou du secrétaire d'Etat du Vatican, M^{gr} Gasparri. Il est possible de consulter *La Dépêche* de 1914 à 1918 dans les Archives départementales de l'Aude, de Haute-Garonne ou encore dans les archives de la Bibliothèque du Patrimoine du Périgord à Toulouse. Les journaux sont toujours très bien conservés, particulièrement dans les Archives départementales de l'Aude à Carcassonne.

B.9. L'Express du Midi et le Télégramme

L'Express du Midi est un autre journal quotidien catholique toulousain. Il permet de connaître la vision des catholiques toulousains durant la guerre. Son rédacteur en chef, Victor Lespine, a joué un grand rôle dans les œuvres de guerre à Toulouse. Ce journal a été intégralement numérisé par les bibliothèques de Toulouse et est librement accessible sur le site [rosalis](http://rosalis.fr).

B.10. La revue des prêtres morts au champ d'honneur

C. Sources iconographiques

C.1.Monuments aux morts et ex-voto dans les édifices religieux de Toulouse

Comme la plupart des communes françaises, Toulouse compte ses monuments aux morts de la Grande Guerre. Certains de ces éléments commémoratifs (plaques, ex-voto, verrières) sont directement intégrés dans des édifices religieux. Ils sont d'ailleurs dus à l'initiative des autorités ecclésiastiques ou des fidèles catholiques eux-mêmes. Ces monuments aux morts nous renseignent sur le souvenir de la guerre par les catholiques toulousains et sur l'articulation acceptée entre religion et patriotisme.

- Cathédrale Saint-Etienne, place Saint-Etienne
- Basilique Saint-Sernin, place Saint-Sernin
- Basilique de la Daurade, 1 place de la Daurade
- Eglise ND du Taur, 12 rue bis du Taur
- Eglise Saint-Sylve, 60 rue du 10 Avril
- Eglise Saint-Michel-Ferrery de Lardenne, 207 Avenue de Lardenne,
- Eglise de l'Immaculée Conception de Bonnefoy, place du Chanoine-Ravary
- Eglise des Minimes, 22 rue du Général-Bourbaki
- Eglise de Guilhemery, 104 avenue Camille-Pujol
- Eglise Saint-Pierre des Chartreux, 21 rue Valade
- Eglise du Sacré-Cœur, 2 place de la patte-d'Oie
- Eglise Saint-Aubin, place Saint-Aubin
- Eglise Saint-Jérôme, rue du Colonel-Lieutenant-Pelissier
- Eglise de Saint-Simon, place de l'Eglise Saint-Simon
- Eglise Saint-Caprais de Croix-Daurade, place Saint-Caprais
- Eglise Sainte-Germaine de Saint-Agne, 59 avenue de l'URSS
- Eglise Sainte-Madeleine de Pouvoirville, 38 rue de Fondeville
- Eglise de Saint-Joseph, 42 avenue Saint-Exupery
- Eglise Saint-François-Xavier, 153 avenue de Muret
- Eglise de la Dalbade, 34 rue de la Dalbade
- Grand Séminaire, rue des Teinturiers
- Institut Catholique de Toulouse, 31 rue de la Fonderie.

C.2. Cartes postales

- *Drôle de guerre !? - Centenaire de la Grande Guerre, Catalogue de cartes postales dessinées éditées à Toulouse (1914-1918),* édité par les Archives de Toulouse

Avec le centenaire de la Grande Guerre, les archives municipales de Toulouse ont publié un ouvrage réunissant toutes les cartes postales imprimées à Toulouse durant la Guerre de 14. Cet ouvrage apparaît donc être une sorte d'anthologie des cartes postales toulousaines et nous permet ainsi de distinguer les thématiques récurrentes de ces documents. La carte postale est à la fois un support de communication (le dos de la carte détient le message que l'on veut transmettre), mais est aussi un objet de communication en lui-même (le dessin, la photographie de la carte sont lourd de sens). L'avantage d'une telle publication est la garantie de la bonne qualité de telles sources.

- Archives municipales de Toulouse : Sous-série 1Fi :

Certaines de ces cartes postales ont été numérisées, notamment celle de la sous-série 1Fi. Il s'agit de cartes postales en très bon états, qui représentent des hôpitaux permanents et auxiliaires de Toulouse.

- Archives municipales de Toulouse : Sous-série 1 NUM :

La sous-série 1 NUM est composée de cartes postales, qui ont aussi été numérisées par les archives municipales de Toulouse. Les photographies présentes sur ces cartes postales sont variées, mais représentent essentiellement les différents hôpitaux auxiliaires ou permanents de Toulouse durant la Grande Guerre. On y voit des scènes du quotidien dans ces établissements, ou encore des soldats blessés qui posent avec des infirmières. Cette sous-série est particulièrement importante, dans la mesure où une grande partie des hôpitaux de Toulouse étaient gérés par le clergé catholique.

- Archives municipales de Toulouse : Sous-série 9 Fi :

La sous-série 9 Fi présente des cartes postales, dont les illustrations sont très diverses. Il peut s'agir de photographies, de dessins, ou encore de caricatures. Les sujets des photographies sont là aussi très variés. L'arrivée et la détention des prisonniers allemands à Toulouse, le retour des soldats français selon leur régiment, la représentation de vues urbaines de Toulouse durant la guerre ou encore des blessés, des hôpitaux, des infirmières à Toulouse sont autant de thèmes traités. C'est cette dernière catégorie qui nous intéresse le plus, même si des photographies de Toulouse durant la guerre peuvent également être très utiles. Ces cartes postales sont très bien conservées, facilitant leur analyse.

C.3. Photographies

- Photographies d'*Europeana*

Le site d'archives Europeana présente plusieurs photographies présentant l'aumônerie militaire, ou encore la vie religieuse au front. Même si ces photographies ne concernent pas forcément les catholiques toulousains, elles sont très utiles afin de mieux comprendre la présence des aumôniers au front et l'organisation de la vie religieuse sur le champ de bataille. Tout comme les autres archives consultables sur *Europeana*, la qualité de telles photographies est remarquable. Il est souvent possible de faire des zooms ou encore des captures d'écran, facilitant ainsi la recherche et l'analyse de ces documents.

- ❖ Messe à la guerre [photographie de presse] Agence Rol. Agence photographique/
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53002993c> , consulté le 04 Janvier 2015

- ❖ Guerre- Aumônier militaire/ Europeanaphotograph/
http://www.europeana.eu/portal/record/2024913/photography_ProvidedCHO_Parisienne_de_Photographie_54014_1.html?start=418&query=catholique+premi%C3%A8re+guerre+mondiale+&startPage=409&qf=COUNTRY%3Afrance&qt=false&rows=24 ,
consulté le 04 Janvier 2015

- ❖ Royal Library of Belgium/ S.S. Benoit XV / postcard/ M. Marcovici, Editeur
<http://uurl.kbr.be/1033010> , consulté le 04 Janvier 2015

- ❖ Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, EI-13 (2706)/
Le Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat au Vatican : [photographie de presse] / Agence
Meurisse <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b90374599> , consulté le 04 Janvier 2015
- ❖ Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, N-2
(AMETTE, Léon Adolphe) / [Recueil. Portraits de Léon Adolphe Amette, cardinal
(XIXe-XXe s.)] <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8530540c> , consulté le 04 Janvier
2015

- Photographie du Grand Séminaire :

Le grand séminaire de Toulouse, rue des Teinturiers, détient une photographie, représentant deux bonnes sœurs soignant des blessés de guerre dans la salle du réfectoire du Grand Séminaire de Toulouse transformée en salle d'hôpital. Aujourd'hui la photographie est affichée dans l'actuel réfectoire du Grand Séminaire. Sa bonne qualité rend ce document encore plus indispensable pour notre étude.

- Archives départementales de Haute-Garonne : Fond photographique des frères Labouche concernant Toulouse et sa banlieue

Le fond photographique des frères Labouche comporte plusieurs photographies concernant Toulouse et sa banlieue. Ce fond est classé en sous-séries par l'éditeur. On y retrouve une sous-série illustrant les différentes vues urbaines de Toulouse et de ses principaux monuments, une autre sous-série composée de représentations de la vie locale du début du XX^e siècle à travers ses anciens métiers, une troisième sous-série représentant les paysages et les scènes de la banlieues de Toulouse. Ce fond photographique permet surtout d'avoir des photographies d'églises et des couvents de la région toulousaine, datées du début du XX^e siècle. Les Archives départementales de Haute-Garonne ont numérisé les sources du fond photographique des frères Labouche, facilitant ainsi leur consultation. Il faut également faire remarquer que ces photographies sont particulièrement bien conservées.

C.4.Médailles

- Archives municipales de Toulouse : Sous-série 14 Fi

La sous-série 14 Fi des archives municipales de Toulouse est constituée de plusieurs médailles. Certaines sont vendues, par exemple, pour venir en aide aux orphelins de guerre ou encore aux réfugiés de guerre. On trouve par ailleurs une médaille, vendue en l'honneur de la victoire de la Marne. Ces médailles sont importantes pour toute étude portant sur les catholiques toulousains durant la Grande Guerre, dans la mesure où leur achat était sollicité par les semaines catholiques du diocèse de Toulouse. Ces pièces sont d'autant plus utiles pour notre étude, qu'elles font directement référence à l'actualité de la Guerre de 14, telle qu'elle fut vécue à Toulouse.

PARTIE 2: HISTORIOGRAPHIE

Le pontificat de Benoît XV durant la Grande Guerre

Introduction

Pendant très longtemps, l'histoire religieuse n'était pensée que par des clercs érudits. De 1830 aux années 1860, le prêtre étudie l'histoire de sa propre paroisse. Cette histoire de l'intérieur prend le risque, pas toujours assumé par ses auteurs, d'être apologétique ou encore hagiographique. Depuis 1823 les diocèses sont superposables aux départements. Les sources issues de cette histoire sont donc comprises dans la série V, qui se clôt en décembre 1905 avec la Séparation de l'Église et de l'État français. Ainsi les sources datées d'avant 1905 traduisent une histoire religieuse, vue par l'État français. Ces deux aspects, l'écriture d'une histoire religieuse par des hommes d'Église et l'omniprésence de la vision de l'État dans les sources religieuses, rendent difficile la compréhension des archives religieuses datées d'avant 1905 et la réutilisation des travaux des premiers spécialistes de l'histoire religieuse.

Ce n'est que dans les années 1960, qu'une nouvelle génération d'historiens émerge. Celle-ci est incarnée par Nadine-Josette Chaline¹⁸ et Yves-Marie Hilaire¹⁹. Il s'agit de deux universitaires, ayant pour objectif de mener une étude relevant des sciences historiques et dépouillée de tout contenu apologétique. Néanmoins ces chercheurs universitaires étaient des chrétiens convaincus, parfois des pratiquants. Cet attachement au christianisme dessine la première limite de leurs études. Leurs recherches traduisent toujours en fond cette sympathie pour le christianisme. Leur vision particulière de l'histoire religieuse pose une deuxième limite à leurs travaux. Pour eux l'histoire religieuse est quelque chose à part, possédant sa propre logique. Elle pourrait donc être étudiée sans l'analyse des rapports entre la religion et la politique. Or la religion entretient des rapports avec tous les domaines des sociétés, comme par exemple la politique, l'éducation, l'identité, les migrations, et bien d'autres encore. De nos jours, les spécialistes de l'histoire religieuse ont tendance à être sans apathie et à de moins en moins séparer cette histoire de l'histoire politique, sociétale, culturelle et même économique. L'histoire religieuse fait l'objet d'un véritable engouement auprès des historiens français comme en témoigne la création en 1974, de l'Association française d'histoire religieuse contemporaine ou encore à la fin des années 1970, l'ouverture du Centre national.

¹⁸ CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la Première guerre mondiale*, Paris, Ed. Du Cerf, 1993, 201 p. CHALINE Nadine-Josette, « Les religieuses dans la Grande Guerre », dans TREVISI Marion et NIVET Philippe (dir.), *Les Femmes et la guerre de l'Antiquité à 1918*, Paris, Economica, 2010, p. 347. CHALINE Nadine-Josette, « Pluies de roses sur les tranchées », dans HOURS Bernard (dir.), *Carmes et carmélites en France du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Ed. du Cerf, p. 203-208

¹⁹ HILAIRE Yves-Marie et ARMOGATHE Jean-Robert (dir.), *Histoire générale du christianisme, t. II., Du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Quadrige /PUF, 2010, 2 vol. (XII-1533, XII-1317 p.).

Devant toutes ces générations d'historiens, très peu se sont intéressés à l'étude de la vie religieuse pendant la Grande Guerre. Ainsi certains ouvrages apparaissent comme de véritables références. L'étude de l'abbé Brugerette, qui appartient à cette première génération, se penche sur la pratique religieuse des soldats et des populations restées à l'arrière du front, ainsi que sur le rôle du clergé catholique²⁰. Quelques années plus tard, les historiens Pierre Renouvin et Victor Conzemius ont consacré une étude sur l'écho de la note du pape Benoît XV en août 1917²¹. Nous y reviendrons plus amplement lorsque nous nous attacherons à comprendre les différents points de vue historiographiques à propos de l'action politique du pape Benoît XV. La revue *Francia* s'inscrit dans cette même dynamique de recherche. La publication de quatre articles pionniers pour l'histoire du catholicisme et du protestantisme en France et en Allemagne durant la Grande Guerre l'atteste²². Les thèses de Jacques Fontana²³ et d'Annette Becker²⁴ traitent au contraire des Eglises en temps de guerre. Annette Becker attache beaucoup d'importance à l'analyse des ferveurs religieuses apparues pour la première fois ou réapparues durant le conflit. Dans cette même perspective, Jean-Marie Mayeur enrichit l'historiographie française en attirant l'attention sur l'histoire vécue du peuple chrétien au cours des affrontements²⁵.

L'ouverture de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne en 1992 ne fut pas sans conséquences dans la multiplication des travaux d'historiens français au sujet de cette histoire religieuse de la Grande Guerre. L'organisation d'une journée d'étude le 16 mai 1992 en étroite collaboration avec la Société d'histoire religieuse de la France, l'atteste. Un colloque international consacré à l'« Histoire culturelle comparée du 1^{er} conflit mondial : la guerre et la mémoire de la guerre. » fut organisé au mois de juillet 1992.

L'histoire religieuse durant la Grande Guerre fut donc moins étudiée par les historiens, et notamment par les historiens français au regard de l'histoire diplomatique et politique, ou

²⁰ BRUGERETTE J., *Le Prêtre français et la société contemporaine. Sous le régime de la Séparation. La reconstruction catholique (1908-1936)*, Paris, Lethielleux, 1938, 637 p.

²¹ RENOUVIN Pierre, *La crise européenne et la Première Guerre mondiale*, Paris, PUF, [1^{ère} édition, 1934].

²² *Francia* 2, 1974, t. II, p. 346-430, articles de VAN DÜLMEN, « Der deutsche Katholizismus und der erste Weltkrieg », de MAYEUR Jean-Marie, « Le catholicisme français et la Première Guerre mondiale », de K.HAMMER, « Der deutsche protestantismus und der erste Weltkrieg », et D.ROBERT, « Les Protestants français et la guerre de 1914-1918 ».

²³ FONTANA Jacques, *Attitudes et sentiments du clergé et des catholiques français devant et durant la guerre de 1914-1918*, sous la direction de Monsieur le Professeur Guiral, Thèse doctorat, Université d'Aix-Marseille, 1972, 760 p.

²⁴ BECKER Jean-Jacques, *La France en guerre, 1914-1918*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1988, chap. VII, « Les Eglises et la guerre » (à partir des recherches d'Annette Becker)

²⁵ MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Histoire du christianisme*, t. XII, *Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, Paris, Fayard/ Desclée, 1990, 1149 p.

même de l'histoire économique. Ce manque a plusieurs raisons, qui sont d'abord d'ordre idéologique. Durant le conflit et l'entre-deux-guerres, l'étude historique se focalisera essentiellement sur la légitimation de la conduite de la guerre et sur l'accumulation de faits prouvant que le camp adverse est le seul responsable de son déclenchement. Les collaborateurs de la *Revue Historique* emploient notamment de nombreux stéréotypes afin de décrire l'ennemi. Il existe tout de même un groupe d'historiens, appelés « révisionnistes » et composés en grande majorité de socialistes, de pacifistes et d'Allemands, qui défend l'idée d'une responsabilité partagée entre les différents belligérants. A présent, le débat historique s'est déplacé et porte moins sur les origines des affrontements que sur l'histoire diplomatique et militaire du conflit. L'ouvrage d'André Courvisier en atteste²⁶. De nos jours l'analyse de la culture et de la société sont les nouveaux champs d'étude des spécialistes de la Grande Guerre. Les théories de « culture de guerre » de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'Annette Becker²⁷ et de « brutalisation » de George Mosse²⁸ s'inscrivent dans cette orientation historiographique. L'étude de l'histoire religieuse durant le conflit tend à suivre ce champ historiographique. Mais ce serait oublier l'action diplomatique et aussi militaire des catholiques et notamment du clergé catholique durant la Grande Guerre.

L'action diplomatique de Benoît XV a moins été étudiée au regard, par exemple, de l'étude des rapports entretenus entre l'Allemagne et la France. Le pape Benoît XV est même l'un des papes les moins connus du XX^e siècle. Il est vrai, que l'ouverture des archives du Vatican en 1986 par Jean-Paul II, concernant le pontificat de Benoît XV (1914-1922) fut tardive, ne facilitant pas les recherches. Par ailleurs, l'action de Pie XI durant la Seconde Guerre mondiale²⁹, qui suscita de nombreuses polémiques auprès des historiens, est sans doute en partie

²⁶ CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France, tome III : de 1871 à 1940*, Paris, PUF, 1997, 528 p.

²⁷ La notion de « culture de guerre » fait référence à l'étude menée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker qui tentaient de comprendre pour quelles raisons les soldats de la Première Guerre mondiale avaient réussi à supporter le combat. Selon les deux historiens c'est avant tout, grâce à leur culture de guerre, c'est-à-dire « la manière dont les contemporains se sont représentés et ont représenté le conflit » (BECKER Annette et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 272p.). Cette notion place au centre le sentiment national. La « culture de guerre » se caractérise par une violence qui dégénère en brutalisation, par la profondeur et la généralité de la haine ressentie pour l'ennemi allemand et par la dimension eschatologique du conflit.

²⁸ MOSSE George, *De la Grande Guerre aux totalitarismes : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 2009, 291p. Les notions de brutalisation et de banalisation de la violence développées par George Mosse ont profondément bouleversé l'historiographie de la Première Guerre mondiale. La brutalisation des sociétés européennes consistent à affirmer que s'est imposé après la Grande Guerre un État d'esprit caractérisé par des attitudes agressives sur la scène politique en temps de paix. Cette brutalisation serait d'une part la conséquence d'une banalisation de la violence durant le conflit et provoquerait d'autre part la montée des nationalismes, genèse de la Seconde Guerre mondiale.

²⁹ Le pontificat de Pie XII fut l'objet de nombreuses controverses par les historiens. Certains lui reprochent d'avoir eu un rapport ambigu avec le nazisme, ne condamnant pas ouvertement le Troisième Reich. Au contraire, d'autres

responsable de ce manque d'intérêt des spécialistes pour Benoît XV. Même si le Saint-Siège ne faisait pas partie des belligérants, il fut un acteur important durant la Grande Guerre, multipliant les tentatives de paix, de négociations, ou encore les actions politiques pour venir en aide aux plus démunis. Dans ce sens, l'étude relevant des sciences historiques, de ce personnage mais aussi de son action diplomatique et aussi spirituelle, ou encore des critiques dont il fut l'objet, est primordiale. Etudier le pontificat de Benoît XV, et plus particulièrement ses actions durant la Guerre, revient à faire une histoire à la fois diplomatique (traiter par exemple les relations diplomatiques entretenues entre le Vatican et la France entre 1914 et 1918), mais aussi une histoire du fait religieux (comment le pape envisageait la guerre, quelles étaient les ferveurs et pratiques religieuses provoquées par le Saint-Père durant la guerre et en rapport avec celle-ci ?). Ainsi quel est l'état de la connaissance historique concernant le pontificat de Benoît XV, les actions du pape durant la Grande Guerre, ou encore celle de l'homme à proprement parlé ? Observe-t-on une évolution des perspectives adoptées dans le champ historiographique ?

A. Une histoire diplomatique du pontificat de Benoît XV durant la Grande Guerre

Benoît XV est bel et bien le pape du XX^e siècle le moins étudié par les historiens français, alors même que son action durant la Première Guerre mondiale ne fut pas sans conséquence dans le déroulement des affrontements, ou dans la restauration de relations diplomatiques entre le Saint-Siège et les États, qui avaient rompu tout rapport avec lui. Les recherches s'intéressant à ce pape trop méconnu, étaient des ouvrages à fortes valeurs idéologiques. Elles pouvaient avoir pour objectif de prouver le favoritisme de Benoît XV pour un camp ou au contraire de justifier l'impartialité du Saint-Père. Ainsi les articles publiés en 1914 et 1922 par Yves la Brière dans la revue *Etudes*, fondée en 1856 par la Compagnie de Jésus, visent à justifier la politique de neutralité suivie par Benoît XV et ont pour objectif de dresser un portrait élogieux du pape³⁰. Ces contributions à la Revue *Etudes* s'apparentent donc plus à des sources, nous renseignant d'une part sur la vision d'un intellectuel catholique français concernant Benoît XV, et d'autre part sur le type d'argumentation utilisée afin de justifier la politique menée par le pape durant la guerre. Mais concernant les études proprement historiques, l'historiographie s'est surtout intéressée à dégager les aspects diplomatiques du pontificat de Benoît XV. Son action pour la paix est d'abord visible par le rôle de médiateur

historiens considèrent que le pape Pie XII s'est bel et bien opposé au régime, en dissimulant par exemple plusieurs juifs au Vatican.

³⁰ LA BRIERE Yves, « le Pape, Benoît XV », *Etudes*, Août-septembre 1914, 452-471 et LA BRIERE Yves, « le règne pontifical de Benoît XV (1914-1992) » *Etudes*, 5 février 1922, p.257-274.

que le Saint-Père tenta de jouer auprès des grands acteurs du conflit. Quel est donc l'état de cette connaissance historique ?

A.1. Etudes de Benoît XV très succinctes au sein d'une histoire générale des catholiques durant la 1ère Guerre mondiale

Les premières études concernant l'action de Benoît XV durant la Première Guerre mondiale s'insèrent dans une histoire plus générale et globale du conflit. Les aspects de l'action diplomatique priment toutefois sur l'étude de la conception spirituelle et religieuse du pape, concernant la guerre.

L'ouvrage de Gérard Cholvy et d'Yves-Marie Hilaire aborde la politique de Benoît XV dans une histoire religieuse plus générale de la France contemporaine³¹. Les historiens ne focalisent pas leur analyse sur le pontificat de Benoît XV, mais au contraire son étude, n'est qu'un sorte d'élément supplémentaire afin de mieux appréhender d'une part l'évolution des ferveurs religieuses en France durant ce temps de troubles, et d'autre part la participation des catholiques français (clergé et laïcs) dans la guerre. La Première Guerre mondiale ne concerne d'ailleurs qu'un chapitre dans cet ouvrage général de l'histoire religieuse³². Les deux historiens rappellent que toutes les initiatives de Benoît XV se soldèrent par des échecs et furent très mal accueillies en France. L'interview de Louis Latapie dans *la Liberté* en est la preuve³³. Ce rejet dont le pape fut l'objet durant la guerre, s'illustra notamment par les discours de certains ecclésiastiques français, comme le cardinal Amette, venant nuancer les propos du Saint-Père par certains rajouts. Les deux historiens insistent donc bien sur l'idée qui prédomine alors : le pape n'est pas infaillible en matière de politique. François Lebrun dans son ouvrage *Histoire des catholiques en France*³⁴, parle même d'une impossible conciliation. Les encycliques de Benoît XV sont très mal interprétées en France, nécessitant de la part du Vatican, de fournir continuellement des explications de ces textes pontificaux.

L'histoire diplomatique concernant le pontificat de Benoît XV s'est aussi intéressée à l'histoire des relations entretenues entre la France et le Vatican durant le conflit. Cette démarche s'inscrit avant tout dans une volonté de mieux comprendre le processus de reprise des relations diplomatiques entre les deux États, rompues par la loi de la Séparation de 1905.

³¹ CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, 1880-1930, Toulouse, Privat, 1986, 457 p.

³² CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, « chapitre 6 : La grande guerre », *Ibid.*, p. 235-257.

³³ Interview du pape par le journaliste Louis Latapie publiée dans le journal français *La Liberté* le 22 juin 1915. Cette interview sous forme de questions/réponses, suscita beaucoup de controverses et visait à démontrer la germanophilie de Benoît XV.

³⁴ LEBRUN François (dir.), *Histoire des catholiques en France du XVème siècle à nos jours*, Paris, Hachette, Pluriel, 1980, p. 448-451.

A.2. Histoire diplomatique entre les Etats et Benoît XV

A.2.1 Le favoritisme de Benoît XV envers la Triple-Alliance ?

De nombreux historiens ont tenté de savoir si Benoît XV ne manifestait pas un certain favoritisme pour un des camps belligérants. L'historien serbo-américain, Dragan Zivojinovic, affirme qu'en dépit de la prétendue impartialité et neutralité du Vatican, Benoît XV présentait à l'évidence plus de sympathie pour les puissances centrales et particulièrement pour l'empire austro-hongrois³⁵. Ce sont des allégations sérieuses, alors même que Benoît XV craignait durant tout le conflit d'être accusé de favoritisme pour un des camps belligérants. Il est vrai que cette opinion était partagée par bon nombre de ses contemporains, et notamment par certains prélats tels que le cardinal anglais Aiden Gasquet. Le pape fut très souvent accusé de « pape boche » par les Français, ou encore de « pape français » par les Allemands. Une certaine influence allemande semblait régner au Vatican.

Mais pour l'historien italien, de confession catholique, Alberto Monticone³⁶, cette situation avantageuse pour les Allemands était réelle et trouvait plusieurs raisons. Tout d'abord, une forte influence allemande et autrichienne est présente au Vatican, à cause des nombreuses interventions politiques et culturelles, des nombreuses publications, projets, et conférences de prélats allemands concernant des questions de théologie, de spiritualité. Cette influence est d'autant plus renforcée par la crise des relations qu'entretennent le Saint-Siège et les intellectuels catholiques, dont un bon nombre a rejoint la tendance moderniste. La Triple-Alliance possède plus de représentants au Vatican, qui sont à la fois des cardinaux et des ambassadeurs, que la France, qui a rompue ses relations diplomatique avec le Saint-Siège. De la même manière, la Grande-Bretagne, essentiellement protestante et la Russie orthodoxe possèdent moins de représentants, présents au Vatican.

Selon Dragan Zivojinovic, Benoît XV était dépendant de l'Allemagne pour des raisons financières. Les caisses du Vatican étaient vides dès le pontificat de Pie X. Ainsi l'argent nécessaire pour mettre en œuvre les aides humanitaires du pape pour venir en aide aux blessés, prisonniers, orphelins de guerre et pour aider les régions envahies, provenait de milieux allemands et autrichiens. Selon l'historien, Benoît XV est d'autant plus dépendant de la Triple Alliance, qu'il fut élu grâce au soutien des cardinaux allemands et autrichiens. Mais pour John. F Pollard, cette conception de dépendance de Benoît XV vis-à-vis de la Triple Alliance s'avère

³⁵ ZIVOJINOVIC Dragan, *The United States and the Vatican Policies, 1914-1918*, Boulder, Colorado Associated University Press, 1978, 240 p.

³⁶ MONTICONE Alberto, *Nitti e la Grande Guerra, 1914-1918*, Milan, A. Guiffre, 1961, 447 p.

erronée³⁷. Il rappelle au contraire que certains cardinaux allemands et autrichiens étaient hostiles à l'élection du cardinal Della Chiesa comme futur pape.

Annie Lacroix-Riz partage le même point de vue mais de manière plus catégorique encore³⁸. Selon elle, le Saint-Siège favorisait les Empires centraux en vue de leur permettre de remporter la guerre. Selon elle, les activités du Vatican sont mises au service des empires centraux : des liens politiques et bancaires seraient visibles avant 1914 et auraient permis le financement de la guerre du côté des Empires centraux³⁹. L'affaire d'espionnage avec von Gerlach prouverait ce favoritisme⁴⁰. Selon elle, la note e Benoît XV du 1^{er} août 1917 cacherait encore « les buts de guerre germaniques ⁴¹ ». Aucun autre historien n'est encore allé jusqu'à rejoindre cette position. A victoire des Alliés aurait provoqué la panique du Vatican, qui aurait enchaîné les flatteries auprès des puissances victorieuses⁴². On peut aisément reprocher à Annie Lacroix-Riz l'importance du jugement de l'auteur vis-à-vis de son étude. L'usage des termes « germaniques » ou encore « flatterie à l'entente » en témoigne. L'intérêt de cet ouvrage est de démontrer que bien des années après la guerre, la question des relations diplomatiques du Saint-Siège suscite des passions et des questionnements.

A.2.2. Histoire diplomatique entre la France et Benoît XV

Dans un ouvrage consacré à l'histoire de la loi de la Séparation de 1905, Brigitte Waché étudie l'évolution des rapports entretenus entre la diplomatie française et la papauté⁴³. L'objectif de cette spécialiste de l'histoire culturelle et religieuse du XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, est de percevoir les signes avant-coureurs visibles durant la Grande Guerre, qui annonceraient la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège en 1921. Depuis la loi de la Séparation de l'Église et de l'État en 1905, la France apparaît aux yeux de bon nombre de catholiques comme la fille aînée « infidèle » de l'Eglise. Cette image eut un grand impact chez les nations neutres. Mgr Baudrillart fut même chargé d'en atténuer les conséquences ou même de la démentir par l'utilisation de la propagande. Entretenir des relations diplomatiques avec le Saint-Siège apparaît d'autant plus une nécessité que Benoît XV entame une action humanitaire

³⁷ POLLARD John. F, « Benedict, the war and Italy » in *Benedict XV. The pope of peace*, Norfolk, Continuum, 2^{ème} Ed, 2005, p. 85-111.

³⁸ LACROIX-RIZ Annie, *Le Vatican, l'Europe et le Reich*, Paris, Armand Colin, 2010, 720 p.

³⁹ *Ibid.*, p. 20-25.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 25-31

⁴¹ *Ibid.*, p. 32.

⁴² *Ibid.*, p. 51-70.

⁴³ WACHE Brigitte, « La première guerre mondiale, la diplomatie française et la papauté », dans VANDENBUSSCHE Robert (éd.), *De George Clémenceau à Jacques Chirac : l'état et la pratique de la loi de la Séparation*, sous la direction de, Villeneuve d'Ascq, IRHIS-Ceges/ Lille-III, 2008, p. 87-105.

en faveur des blessés et des prisonniers de guerre. Cette absence de relation occasionnait une incompréhension générale des politiques françaises et vaticanes.

La guerre força donc la France à renouer des contacts d'abord officieux avec le Vatican. Plusieurs ecclésiastiques, tels que le Cardinal Amette, le cardinal de Cabrières, Mgr Touchet, Mgr Chapon ou encore Mgr Duschenne et Mgr Baudrillart furent de précieux intermédiaires. Certaines personnalités politiques prirent des initiatives dans ce sens. L'action de Gabriel Hannotaux visant à souligner l'attachement de la France à ses traditions catholiques, en est un parfait exemple. Mais selon Brigitte Waché, le véritable tournant est à voir dans le nouveau gouvernement d'Aristide Briand d'octobre 1915, où pour la première fois depuis la Séparation, une personnalité catholique fut nommée ministre. Denys Cochin, siégea au gouvernement d'octobre 1915 au mois de mars 1917, et apparaît comme le spécialiste des questions religieuses. Il entra en contact avec la Secrétairerie du Vatican, conférant une dimension officielle à ce rapprochement entre la France et le Saint-Siège. Brigitte Waché revient donc sur les modalités et les limites de ce rapprochement durant la Grande Guerre.

Ainsi l'auteur n'étudie qu'indirectement le pontificat de Benoît XV, puisque son étude a pour objectif de comprendre essentiellement la reprise des relations entre la France et le Saint-Siège. Cet intérêt pour la loi de la Séparation dans le début des années 2000, s'explique par la nécessité de mieux comprendre cette notion parfois vague et spécifique à la France, qu'est la laïcité. L'objectif de cet ouvrage est bel et bien de comprendre à partir de quand le principe de Séparation engloba dans sa définition la reconnaissance des différentes institutions religieuses par le pouvoir politique français. L'étude de Brigitte Waché s'inscrit dans cette volonté de comprendre l'évolution séculaire de la France, et les formes d'adhésions progressives de la société française à la loi de la Séparation.

A.3. Une histoire plus globalisante et moins bilatérale

Francis Latour, spécialiste de l'histoire des relations internationales et membre de la revue *Guerres mondiales et conflits contemporains*, est bel et bien l'un des spécialistes français de Benoît XV. Dans son ouvrage, *La papauté et les problèmes de la paix pendant la Première Guerre mondiale*⁴⁴, il vise à faire une histoire plus globalisante des pontificats de Pie X et de Benoît XV durant la guerre, s'opposant ainsi à une histoire bilatérale, qu'il juge trop ancienne et dépassée. Francis Latour est avant tout un spécialiste des relations internationales avant d'être un spécialiste d'histoire religieuse. Cet intérêt explique la démarche suivie par l'historien.

⁴⁴ LATOUR Francis, *La papauté et les problèmes de la paix pendant la première guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 1996, 350 p.

L'histoire de ces deux papes confrontés à ce temps de troubles qu'est la Première Guerre mondiale, n'est envisagée que d'un point de vue diplomatique. L'auteur ne souhaite pas étudier les rapports entre le Saint-Siège et un État ou faire une biographie de Benoît XV ou de Pie X. Selon lui cette perspective s'avère trop réductrice si l'on souhaite appréhender le mieux possible les raisons qui expliquent que le pontificat de Benoît XV participe à un mouvement de réflexion sur le rôle joué par l'Église dans la société contemporaine et occasionne un rapprochement avec les autres chrétiens, d'Orient notamment. Depuis l'ouverture des sources du Vatican concernant Pie X et Benoît XV en 1986 sous le pontificat de Jean-Paul II, il est désormais possible de faire une histoire diplomatique du Saint-Siège durant la Grande Guerre.

Ainsi, Francis Latour tente de savoir si le Saint-Siège était véritablement libre d'agir en matière diplomatique durant la guerre et s'il possédait les moyens de la politique qu'il envisageait mener. Mais étudier l'action diplomatique de Benoît XV nécessite au préalable une réflexion sur la nature même du Vatican. S'agit-il d'un État comme un autre ? Peut-on faire une histoire diplomatique classique du Vatican ? Tous ces questionnements rythment le propos de Francis Latour. Ainsi l'auteur s'attache à comprendre les relations qu'a pu entretenir le Saint-Siège avec l'ensemble des belligérants, et les échos des tentatives d'appels à la paix de Benoît XV chez les populations européennes. L'historien aborde donc à la fois le rejet de la proposition de trêve de Noël 1914 par l'ensemble des nations européennes embarquées dans la guerre, l'affaire Wiegand⁴⁵ et l'interview Latapie, la guerre sous-marine menée par l'Allemagne à l'encontre des États-Unis, ou encore l'échec de la note pontificale du 1^{er} août 1917. Selon l'historien, le Vatican est largement responsable de l'incompréhension dont fut l'objet la politique de Benoît XV durant la guerre. Le Vatican rencontrait de sérieuses difficultés à utiliser un langage clair pour se faire comprendre de tous. Néanmoins il est difficile de dire si Benoît XV dérangeait les principaux acteurs du conflit. Les nations belligérants l'écoutent, et ne sont donc pas indifférentes à ses propositions, mêmes si celles-ci finissent constamment par se solder par des échecs.

⁴⁵ L'affaire Wiegand désigne la polémique qui surgit après l'interview par un journaliste américain, Mr Wiegand, de Benoît XV. Les propos du pape furent mal interprétés et parfois même inventés. Cette interview eut des conséquences néfastes sur la diplomatie du Saint-Siège, niant le principe de neutralité de Benoît XV.

A.4 Le pontificat de Benoît XV, une époque charnière pour le Saint-Siège

Toutefois, dans son ouvrage⁴⁶, Joseph Joblin considère le pontificat de Benoît XV comme une époque charnière pour le Saint-Siège:

« Le règne de Benoît XV peut être regardé comme celui qui assure la transition entre les intuitions de ses prédécesseurs sur la place du Saint-Siège dans la vie internationale et sa réinsertion dans la modernité qui s'achèvera sous Paul VI⁴⁷ ».

Alors même que l'impartialité du pape est fortement contestée par les principaux belligérants, les tentatives du Saint-Père sont la première tentative du Saint-Siège d'un point de vue politique de se réinsérer dans le concert des nations. Mais en même temps sa politique durant la guerre laisse entrevoir une distance entre le Saint-Siège et les Églises locales. D'un point de vue doctrinal, le pontificat de Benoît XV inaugure un nouvel effort de la part des théologiens de repenser la place de l'Église dans la société. Le pontificat de Benoît XV semble donc nuancé. Il peut apparaître comme le premier jalon d'une nouvelle politique pacificatrice qui allait redonner toute sa place à l'Église au sein de la société, mais finalement toutes ses initiatives se sont soldées par des échecs.

Il apparaît bel et bien au regard de ces différentes histoires diplomatiques du pontificat de Benoît XV, qu'une analyse précise des actions du Saint-Père pour venir en aide aux prisonniers, blessés de guerre et aux régions envahies et dévastées, manque cruellement. De la même manière, ces auteurs n'étudient pas particulièrement les réseaux que possédait l'Église de Rome dans tous les pays, acteurs du conflit. L'analyse de ces réseaux, de ces relations entre Églises locales et l'Église universelle de Rome pourrait s'inscrire dans cette histoire plus globalisante du pontificat de Benoît XV et mieux nous renseigner sur l'action diplomatique du Saint-Père durant la guerre de 1914-1918.

Néanmoins faire une histoire essentiellement diplomatique du pontificat de Benoît XV serait trop réducteur. Le pape a pu faire l'objet de critiques ou d'éloges. Ces représentations complémentaires ou concurrentes des populations européennes et internationales s'avèrent éclairantes dans la mesure où elles nous renseignent d'une part sur la vision de la guerre par ces populations et d'autre part sur le rôle joué par la religion dans le conflit. Ces conceptions ne sont pas figées et ont évolué au gré des différentes initiatives entreprises par le pape Benoît XV au cours du conflit. Une histoire culturelle et sociale du pontificat de Benoît XV s'attache à représenter cette réalité.

⁴⁶ JOBLIN Joseph, *l'Église et la guerre, conscience, violence, pouvoir*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, 350 p.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 227.

B. Une histoire culturelle et sociale du Saint-Siège durant la Grande Guerre

L'historiographie de la Première Guerre mondiale a cessé dans les années 1980 de s'intéresser aux origines de la guerre et de chercher un responsable au déclenchement des affrontements. Les centres d'intérêts se sont d'ailleurs peu à peu déplacés. Nous sommes passés d'une histoire diplomatique et militaire, à une histoire économique de la guerre, pour nous intéresser aujourd'hui à l'histoire culturelle et sociale du conflit. L'étude du pontificat de Benoît XV illustre cette évolution historiographique.

B.1. Une conception religieuse du conflit par Benoît XV

B.1.1. l'espoir d'un pape pour la paix choisi par la providence

Dans son article, publié dans la revue *Etudes*, Yves La Brière insiste bel et bien sur l'espoir que suscite l'élection du cardinal Della Chiesa, futur Benoît XV. Cette élection est provoquée par la Providence, qui envoya un homme modéré, formé aux affaires diplomatiques et amis de la France, occuper le trône de Saint-Pierre. On observe donc bien ici une lecture religieuse, à contenu apologétique, de l'élection de Benoît XV. Cette vision providentielle, et ce qu'elle occasionne dans les mentalités, a très peu été étudiée par les historiens. Néanmoins plusieurs historiens se sont intéressés à comprendre en quoi l'action pacificatrice de Benoît XV a permis de dépouiller la guerre de toutes valeurs religieuses.

B.1.2. la guerre dépouillée de ses valeurs religieuses

Dans un ouvrage qui a pour ambition de faire une histoire générale du christianisme, Yves-Marie Hilaire et Robert Armogathe⁴⁸ défendent l'idée que la politique d'impartialité de Benoît XV est avant tout motivée par la volonté de celui-ci de demeurer « Père commun » et de préserver l'Église du conflit. La politique du pape fut très mal comprise par ses contemporains. Néanmoins, les initiatives de Benoît XV en faveur de la paix ont eu l'avantage de dépouiller la guerre de toutes ces valeurs religieuses, l'assimilant parfois à une véritable croisade pour la défense du droit et de la justice.

Ces initiatives avaient au moins « contribué à dépouiller la guerre de ses défroques religieuses, préparant le terrain aux efforts ultérieurs de réconciliation œcuménique. Et, pour une poignée de croyants, c'est aussi dans la durée de cette première guerre totale que commencent à se dénouer

⁴⁸ HILAIRE Yves-Marie et ARMOGATHE Jean-Robert (dir.), *Histoire générale du christianisme, t. II., Du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Quadrige /PUF, 2010, 2 vol. (XII-1533, XII-1317 p.).

les liens d'osmose entre foi et la nation et que la « primauté du spirituel » dévoile de nouvelles exigences⁴⁹ ».

Selon eux, l'enlèvement dans la guerre participa à discréditer le discours de croisade et favorisa au contraire l'expression d'un pacifisme chrétien, qui était, au début du conflit, très peu entendu. Ainsi cet ouvrage vise surtout à étudier ce pacifisme chrétien, qui s'exprime de manière dispersée avant la guerre. Le conflit, par l'intermédiaire de Benoît XV, permit de rendre ce discours plus audible par l'ensemble de la communauté européenne.

B.2. Le rejet par ses contemporains

Comme l'ont démontré les historiens cités plus haut, Benoît XV fut très souvent incompris et même l'objet de nombreuses critiques. Son impartialité ne fut pas comprise par ses contemporains dans la mesure où elle niait la responsabilité non partagée d'un des acteurs du conflit et qu'elle rejetait l'héroïsme des soldats, prêts à se sacrifier pour la défense de leur patrie. Certains historiens se sont attachés à comprendre ce rejet, dont Benoît XV fut l'objet.

B.2.1. Une symétrie de rejet

Les travaux d'Annette Becker s'inscrivent dans cette histoire culturelle et sociale de la Grande Guerre. Ses thèmes de recherches sont l'histoire des représentations culturelles et religieuses durant la Première Guerre mondiale. Son ouvrage, *Retrouver la guerre*, coécrit avec Stéphane Audoin-Rouzeau a renouvelé l'historiographie française concernant le premier conflit du XX^e siècle⁵⁰. Les deux auteurs ont tenté de comprendre en quoi la Grande Guerre, avec une acculturation à la violence, est un événement paradigmatique.

Annette Becker analyse également l'évolution des ferveurs religieuses et des Eglises durant la Grande Guerre. Ces temps de troubles, où la violence atteint son apogée, provoquent, si ce n'est l'émergence du moins, l'évolution de nouvelles pratiques et croyances religieuses. L'étude de la spiritualité au front, de la conception du sacrifice chez les soldats, ou encore le rapport à la mort et au souvenir du poilu mort au champ d'honneur, constituent autant de grands thèmes, chers à Annette Becker. Ainsi l'étude de Benoît XV ne constitue pas le cœur de ses recherches. Ce parti-pris s'explique par la constatation suivante : dans les études consacrées aux Eglises durant la Grande Guerre, les fidèles sont moins abordés que la papauté et les clercs. Or selon l'historienne, les fidèles sont un véritable enjeu historique, puisqu'ils constituent la majorité des combattants et donc des acteurs du conflit. Leur étude permet de mieux

⁴⁹ *Ibid.*, p.868.

⁵⁰ BECKER Annette, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Retrouver la guerre*, Paris, Folio histoire, 2003, 214 p.

appréhender le conflit vécu de l'intérieur, par les principaux protagonistes. Ce parti-pris est visible dans son ouvrage, *la Guerre et la foi, de la mort à la mémoire*⁵¹. Le clergé n'y est finalement abordé que pour pallier le manque de sources. Sa volonté est bel et bien de renverser les perspectives, sans oublier les nombreuses interférences entre fidèles et clergé.

Dans un chapitre de *l'Encyclopédie de la Grande Guerre*, dirigé par Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, Annette Becker aborde l'histoire des ferveurs religieuses et des Eglises durant le conflit⁵². Au vu des nombreux échecs de la politique de Benoît XV, Annette Becker parle d'un pape impuissant. La politique de neutralité et d'impartialité du Saint-Père a longtemps été perçue par les principaux acteurs du conflit comme un manque de courage. Cette conception s'explique par l'incapacité de la part des belligérants d'envisager une responsabilité partagée du conflit. Annette Becker parle d'une parfaite symétrie de rejet entre d'un côté « un pape boche » et de l'autre un « pape français »⁵³. Ce rejet de Benoît XV est d'autant plus manifeste que le pape refuse de se poser comme le chef spirituel de la guerre, considérée par beaucoup de catholiques comme une véritable croisade. Ceci participerait à nier la présence de chrétiens dans les deux camps du conflit. La politique d'impartialité de Benoît XV est donc motivée, selon l'auteur, par trois grands principes : la volonté de tenir l'Eglise catholique en dehors du conflit, le désir de maintenir les bases de la morale et du droit, et le souhait de pratiquer au maximum la charité chrétienne.

B.2.2. Le nationalisme responsable du rejet par les Français de la politique impartiale de Benoît XV

Dans son ouvrage, Joseph Joblin analyse les raisons d'un tel rejet de la part des Français⁵⁴. Son étude du pontificat de Benoît XV se trouve insérée dans un questionnement plus large, qui vise à comprendre l'action morale mais aussi politique qu'a pu jouer l'Eglise durant les périodes de conflit au fil des siècles. Or cette action ne cessa d'évoluer, mais fut toujours orchestrée dans un seul but : protéger les chrétiens et encadrer la pratique de la violence. L'édification par des théologiens de l'Eglise, tels que Saint-Thomas et Saint-Augustin de la théorie de la guerre juste, tend à limiter la guerre en encadrant la pratique de la violence. Désormais la guerre doit répondre à deux critères le *Jus ad Bellum* et le *jus in Bello* pour être reconnue comme moralement justifiée. A vrai dire l'antagonisme entre d'une part l'Eglise et

⁵¹ BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914- 1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 142 p.

⁵² BECKER Annette, « Eglises et ferveurs religieuses » in *Encyclopédie de la Grande Guerre, tome II*, sous la direction de AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques, Paris, Perrin, 2012, p. 267-281.

⁵³ Georges Clémenceau qualifia Benoît XV d'une « pape boche du Vatican » et Lunderdorff de « pape français ».

⁵⁴ JOBLIN Joseph, *Op.cit.*, 350 p.

d'autre part la guerre et la violence, a pu prendre des formes différentes suivant les époques. Joseph Joblin analyse cette évolution.

Ainsi son chapitre abordant le pontificat de Benoît XV au début du XX^e siècle s'avère enrichi par cette perspective. Selon lui, la principale cause du rejet de la part des Français de toutes les initiatives de paix de Benoît XV, doit être trouvée du côté du nationalisme, qui impose une vision manichéenne du conflit: les « bons » autrement dit l'Entente, contre « les méchants », c'est-à-dire la Triple Alliance et plus particulièrement « les boches ». Chaque Église locale assimile sa cause « nationale » à celle de l'Église universelle. Au contraire l'ennemi est associé au mal et à un véritable danger pour la civilisation et pour le catholicisme. Joseph Joblin assimile ce phénomène à une « exaltation nationale-religieuse », qui serait amplifiée par le rejet dont auraient été victimes les catholiques français depuis la Séparation de l'Église et de l'État de 1905 :

« Ils (les catholiques) étaient d'autant moins portés à réagir que les souverainetés nationales avaient été le plus souvent affirmées contre eux, aussi voyaient-ils dans la sincérité du support qu'ils apportaient à la lutte patriotique le gage de leur réinsertion dans cette communauté sur un pied d'égalité⁵⁵ ».

Cette conception de la guerre comme une croisade se heurte à la condamnation des affrontements par Benoît XV. Les prières pour la paix sont très mal perçues par les Français. Les différentes initiatives de médiations ne correspondaient jamais au moment où la France avait l'avantage sur le plan militaire. De sorte, que toute négociation semblait avantager la Triple Alliance et plus particulièrement l'Allemagne. La victoire des uns et des autres ne pouvait se concevoir que par l'anéantissement de l'ennemi.

On peut reprocher à cette histoire culturelle et sociale de ne pas étudier l'évolution progressive (ou non) du rejet dont fut l'objet Benoît XV durant la guerre par les populations européennes. Ce rejet est-il de même nature dans tous les pays européens, dans toutes les régions françaises ? Ce rejet fut-il alimenté par des erreurs politiques du Saint-Père, par des polémiques, par la propagande ? Ce rejet fut-il l'objet de fluctuations durant le conflit ? Il s'agit d'autant de questions, qui mériteraient d'être traitées. De la même manière, une étude du suivi des appels à la prière pour la paix, ou des pèlerinages de Benoît XV manque cruellement dans la recherche historique. Néanmoins, le nouvel intérêt pour la Première Guerre mondiale dès les années 1990, à l'approche du centenaire, provoque un élargissement des domaines de recherches, et notamment des perspectives d'approches du pontificat de Benoît XV.

⁵⁵ JOBLIN Joseph, *Op.cit.*, p231.

C. Le centenaire de la Guerre de 14, un renouvellement de l'historiographie concernant le pontificat de Benoît XV ?

Avec le centenaire de la Première Guerre mondiale, il est possible d'observer un nouvel engouement pour l'histoire du premier grand conflit du XX^e siècle. La publication de nombreux articles, ouvrages, documentaires de vulgarisation ou destinés à un public de spécialistes l'atteste. Les nombreuses cérémonies mémorielles conduisent l'historien à développer sa pensée pour dégager le vrai du faux et toujours remettre en doute les précédentes études. Le principal enjeu d'une telle démarche est bel et bien d'empêcher la fixation d'une histoire nationale que l'État aurait tendance à imposer à tous à travers les nombreuses commémorations liées au centenaire. Ainsi les études sur la Première Guerre mondiale dans tous ces aspects abondent actuellement. L'histoire concernant le pontificat de Benoît XV et son rôle joué durant la guerre n'échappe pas à la règle. Toutefois peut-on affirmer que le centenaire a provoqué un renouvellement de l'historiographie internationale et française concernant le pontificat de Benoît XV et du rôle joué par le Saint-Siège durant la Grande Guerre ?

C.1. Dans la continuité de Francis Latour, une démarche plus globalisante

Nathalie Renont-Beine, docteur en histoire contemporaine, spécialisée dans les relations diplomatiques durant la Grande Guerre, appartient à cette génération d'historiens, qui aborde de nouvelles thématiques liées au premier grand conflit du XX^e siècle, à l'approche du centenaire. Dans son ouvrage, l'auteur adopte la démarche prônée par Francis Latour, dans son livre, *le Saint-Siège et les problèmes de la paix*, qui consiste à étudier les tentatives de paix de Benoît XV dans une perspective globalisante⁵⁶. Son développement est organisé suivant un plan périodique, qui prend en compte toutes les relations qu'a pu entretenir Benoît XV avec l'ensemble des acteurs du conflit (belligérants et États neutres). La guerre place le Saint-Père dans une position inconfortable. Benoît XV n'eut de cesse de prôner sa neutralité, alors même que l'ensemble des belligérants souhaitaient sa bénédiction et son soutien dans leur conduite de la guerre. Le conflit désorganisa également les communications avec les Eglises locales et bouleverse les frontières diocésaines. Les Eglises locales sont de plus en plus tiraillées entre l'affirmation d'une neutralité dans la guerre, à l'image du Saint-Siège et à un soutien inconditionnel à la patrie en danger. Néanmoins, la guerre a été l'occasion pour le Saint-Siège

⁵⁶ RENOTON-BEINE Nathalie, *La Colombe des tranchées. Les tentatives de paix de Benoît XV pendant la Grande Guerre*, Paris, Ed. du Cerf, 2004, 405 p.

et la Curie romaine d'aborder des questions essentielles pour l'avenir de l'Église de Rome. La question romaine, la participation du pape à de futures conférences internationales pour la paix, le sort du catholicisme dans les pays d'Europe de l'Est sont autant de grands thèmes, que le Saint-Siège tenta de régler.

C.2. Un nouvel intérêt pour les actions diplomatiques de Benoît XV en faveur des plus démunis par la guerre

À l'approche du centenaire de la Première Guerre mondiale, de nombreux historiens se sont intéressés à ce personnage encore trop méconnu, qu'est Benoît XV. On observe un intérêt particulier pour sa politique en faveur des prisonniers, mais aussi pour la position de neutralité du Saint-Siège. Cette notion de « neutralité » apparaît toutefois vague et ambiguë concernant le pape et la Secrétairerie d'État. Deux professeurs d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg, Alain Clavien, spécialiste de l'histoire des intellectuels, de la presse et de l'histoire culturelle et Claude Hauser, lui aussi, spécialiste de l'histoire des intellectuels et de l'histoire des relations culturelles internationales, se sont penchés sur la question.

Dans un article⁵⁷, publié dans la revue *Relations Internationales* en 2014, ils font remarquer la grosse lacune que présente la recherche historique concernant les pays neutres durant la Première Guerre mondiale. Leur histoire a souvent été faite par des spécialistes issus de ces propres pays, rédigée dans la langue originale de ces auteurs, ne facilitant pas une mise en commun bénéfique à l'ensemble des historiens de la Première Guerre mondiale. Cette histoire a pu paraître pour beaucoup, comme pour l'historien Samuel Kruinzinga, une histoire comparative. Alain Clavien et Claude Hauser nuancent ce point de vue sévère, mais font remarquer qu'il n'est pas complètement dénué de sens. Les deux historiens se demandent si on peut véritablement considérer le Saint-Siège comme un pays neutre. Pour ce faire, ils rappellent que la neutralité d'un pays n'est pas synonyme d'absence de participation au conflit. Au contraire, les pays neutres sont d'autres grands acteurs de la Première Guerre mondiale. Ils sont à la fois des acteurs politiques et économiques. Leur neutralité impose bien souvent une contrepartie morale qui est visible par l'aide accordée aux blessés de guerre, et par leur accueil dans des centres hospitaliers de ces mêmes pays. Ces États sont d'autant plus concernés par la Grande Guerre, que leur neutralité a pu ne pas être respectée par les belligérants (le cas de la Belgique, par exemple, envahie par l'Allemagne) ou encore par le fait que la guerre a pu diviser l'opinion publique du pays. L'opinion publique de la Suisse était divisée entre un camp qui

⁵⁷ CLAVIEN Alain et HAUSER Claude, « Les États neutres et la neutralité pendant la Grande Guerre : une histoire pas si marginale », *Relations internationales*, 2014/4 n° 159, p. 3-6.

soutenait la Triple Alliance, et un autre qui se sentait plus concerné par la défense des intérêts de l'Entente.

Il apparaît donc bien que la notion de neutralité, associée à la politique de Benoît XV durant la Grande Guerre est problématique. Dans un article, publié dans la revue *Relation Internationales*, Jean-Marc Ticchi, membre de l'EHESS, s'est intéressé à discuter cette notion de « neutralité » en étudiant particulièrement les fondements et les modalités de l'impartialité du Saint-Siège⁵⁸. Les principaux sujets de recherche de cet historien sont l'étude de la « dévotion au Pape », des échanges religieux entre France et Italie, ou encore de l'activité diplomatique du Saint-Siège depuis le congrès de Vienne. C'est donc tout naturellement que Jean-Marc Ticchi a consacré une analyse à la politique de Benoît XV durant le conflit. Selon lui, l'utilisation du concept de neutralité du Vatican n'est pas pertinente dans la mesure où il désigne la situation de pays territoriaux neutres, tels que la Suisse ou la Belgique. Or le Vatican n'est pas un pays territorial. Jean-Marc Ticchi fait remarquer que ce concept de neutralité est très peu présent, voire complètement absent des sources du Vatican, à la différence de la notion d'impartialité. Cette difficulté de comprendre la position défendue par Benoît XV est visible dans la querelle française opposant Louis Canet et le Père Henri Le Floch. Cette controverse, et plus particulièrement les différents discours argumentatifs qui en sont issus furent d'ailleurs étudiés par Christian Plantin. Nous y reviendrons un peu plus tard. Jean-Marc Ticchi se demande pourquoi il eut tant de polémiques et de critiques concernant la politique de Benoît XV, alors que très peu n'ont traité les autres pays neutres. Selon l'auteur, ceci serait le signe de l'importance accordée par les acteurs du conflit au Saint-Siège et plus particulièrement au Saint-Père. Celui-ci apparaît comme une puissance morale majeure. Au début du XX^e siècle, en l'absence de règlement des différends entre les nations, le Saint-Père semble le seul, en tant que « Père commun », capable de pacifier les conflits entre les États. Cette position provoque la réinsertion progressive du Saint-Siège sur la scène internationale. Cette impartialité, position défendue par Benoît XV durant tout le conflit, consiste à considérer le pape comme au-dessus et même en dehors des partis en conflit. Le pape ne pouvait donc que prononcer des condamnations générales sans désigner précisément un unique responsable aux horreurs de la guerre

Mais cette position fut très mal interprétée et comprise par l'ensemble des belligérants. L'article de Jean-Marc Ticchi est donc très utile afin de comprendre la ligne politique, mais

⁵⁸ TICCHI Jean-Marc, « Fondements et modalités de l'impartialité du Saint-Siège pendant la Première Guerre mondiale », *Relations internationales* 1/ 2015 (n° 160), p. 39-51.

aussi morale défendue par Benoît XV et la Secrétairerie d'État du Vatican durant la Première Guerre mondiale, mais aussi de mieux appréhender les raisons des nombreuses polémiques dont le Saint-Père fut l'objet par ses contemporains. En dépit de ces fortes critiques, l'action de Benoît XV fut tout de même importante, concernant notamment l'aide apportée aux prisonniers de guerre. Dans son article publié dans la revue *Guerres mondiales et conflits européens* en 2014, Francis Latour⁵⁹ montre à quel point le Saint-Siège apparaissait être la seule institution capable de servir d'intermédiaire entre les différents belligérants dans le but d'améliorer les conditions de vie des prisonniers ou des blessés de guerre. Benoît XV et son secrétaire d'État, Mgr Gasparri, ont rendu possible l'échange de prisonniers, incapables faute de blessures d'effectuer des travaux forcés. Cette action motivée par un esprit de charité, fut complétée par l'action de la Croix Rouge. Néanmoins le Saint-Siège fut souvent mis en concurrence avec cette association. Selon Francis Latour, l'action du Saint-Siège durant la guerre ne fut pas jugée à sa juste valeur pour des raisons politiques : l'Italie tenta d'écarter le Vatican des affaires internationales, craignant la résurgence de la question romaine. Les autres nations reprochèrent au contraire au pape de ne pas condamner leur ennemi, considéré comme le seul responsable des maux de la guerre. Même si la reconnaissance de la politique de Benoît XV ne fut pas au rendez-vous, son action permit au Saint-Siège de retrouver une influence sur la scène internationale.

C.3. Un intérêt pour l'homme : Benoît XV, un véritable diplomate modéré et prudent

Yves Chiron, spécialiste de l'histoire religieuse à l'époque contemporaine est l'auteur de nombreuses biographies des papes du XX^e siècle, celle de Pie IX, de Pie X et Pie XI, ou encore de Paul VI. C'est donc tout naturellement qu'il consacra en 2015 un ouvrage à Benoît XV. Yves Chiron manifeste un véritable intérêt pour les grands personnages de l'Histoire. Il a également écrit des biographies sur Charles Maurras. Il dirige d'ailleurs la collection *Dictionnaire de biographie française*. Son intérêt pour l'histoire religieuse est visible par sa collaboration à la société d'histoire religieuse de la France. Yves Chiron fait partie de ces spécialistes de l'histoire religieuse, qui sont avant tout des catholiques engagés. Sa participation à différentes revues, telles que *l'Homme Nouveau*, *la Nef* ou *Le Présent*, l'atteste.

Son ouvrage, *Benoît XV, le pape de la paix*, s'avère être une biographie très bien documentée⁶⁰. L'auteur étudia de près les sources ouvertes du Vatican, mais aussi les archives

⁵⁹ LATOUR Francis, « L'action du Saint-Siège en faveur des prisonniers de guerre pendant la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2014/1 n° 253, p. 43-56.

⁶⁰ CHIRON Yves, *Benoît XV : le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, 350 p.

du Diaro de Carolo Monti, conservées dans les archives de la Secrétairerie du Vatican. Carlo Monti fut un ami d'enfance de Della Chiesa et servit d'ailleurs d'intermédiaire entre le gouvernement italien et le Vatican durant tout le pontificat de Benoît XV. L'historien italien Antonio Scotta a pu publier une édition annotée et commentée de ces mémoires. Yves Chiron déplore que ces sources soient si peu utilisées par les historiens de l'hexagone.

Selon lui, Benoît XV est un homme méticuleux et pressé. Il s'attache à montrer à quel point ce pape est un homme à la fois attaché à la tradition mais aussi ouvert aux nouveautés de son temps. Tout en étant un ardent défenseur grégorien, il réagit prudemment et, au cas par cas, face aux clercs accusés de modernisme, lorsqu'il fut archevêque de Bologne. Cette prudence et cette modestie sont sans doute la conséquence de la formation pour les affaires diplomatiques et internationales, dont il a bénéficié dans la prestigieuse école de Rome, tenue par des Jésuites. Lorsqu'il était encore un des plus proches collaborateurs de Mgr Rampolla, il fut confronté aux grandes affaires diplomatiques et religieuses, qui ponctuèrent la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. La crise du modernisme, les nombreux *pronunciamientos* en Espagne, les affrontements en Italie, ... la France, sont autant de grandes questions, auxquelles a pu être confronté Benoît XV lorsqu'il n'était encore qu'évêque.

Pour Yves Chiron, cette connaissance précise des affaires diplomatiques fut visible dans la politique qu'il adopta durant le conflit. Cardinal depuis seulement trois mois, Mgr Della Chiesa fut élu pape le 3 septembre 1914 et adopta le nom de Benoît XV. Son élévation au titre de Saint-Père correspondait à l'entrée dans la guerre des grandes nations européennes. Il multiplia les tentatives de médiations. Benoît XV ne cessa au cours du conflit d'affirmer publiquement son impartialité, tout en multipliant secrètement les démarches diplomatiques pour servir d'intermédiaire entre les belligérants, ou pour proposer de nouvelles bases à un nouvel ordre mondial. Pour ce faire il intervient au cas par cas, par l'intermédiaire de ces nonces, de cardinaux ou en s'adressant directement aux chefs d'États.

« C'était là toute sa stratégie politique : dans les discours publics et dans les textes publiés il se contentait, pour rester impartial, de dénonciations générales ; mais, dans ses relations avec les États, il intervenait concrètement, au cas par cas. »⁶¹

Mais ses tentatives de médiations se vouèrent quasiment toutes par des échecs. Seulement son action en faveur des prisonniers de guerre fut un véritable succès. Néanmoins, Benoît XV apparaît aux yeux de l'historien comme le premier pape de l'histoire à avoir consacré une encyclique pour la paix ou encore adopté une vision non plus européenne mais mondiale

⁶¹ CHIRON Yves, *Op.cit.*, p 206.

des relations entre l'Église et les États. Son rôle pacificateur est visible notamment dans son rôle joué dans l'après-guerre pour venir en aide aux sociétés tourmentées par des conflits idéologiques ou des contestations sociales.

On pourrait penser qu'Yves Chiron en faisant une biographie de Benoît XV s'inscrit dans cette historiographie ancienne, longuement critiquée par Francis Latour⁶², qui consiste à faire une histoire bilatérale. Au contraire, Yves Chiron ne cesse d'étudier le pontificat de Benoît XV en prenant en compte tous les partis (belligérants, mais aussi personnalités politiques) qui ont pu jouer un rôle dans les différentes prises de positions du pape et du Saint-Siège, notamment durant la Grande Guerre. Dans son chapitre « le pape dans la guerre », Yves Chiron ne cesse de confronter la politique de Benoît XV, aux attentes, et aux critiques des principaux acteurs du conflit. Il replace toutes les initiatives du Saint-Siège, dans leur contexte. Les différentes tentatives diplomatiques de Benoît XV et de la Secrétairerie d'État pour favoriser la paix et l'échec de ces actions dépendent largement de la situation militaire et politique du moment. De la même manière, Yves Chiron montre bien à quel point la promulgation du nouveau droit canonique par Benoît XV est étroitement liée à la Grande Guerre. Il n'y avait pas d'urgence, mais le pape considérait que le respect de toutes les règles canoniques et ecclésiastiques permettrait la fin du conflit, d'où la nécessité d'organiser et de hiérarchiser les différentes règles et lois, comprises dans différents ouvrages.

À la différence des autres historiens qui se sont intéressés de près à Benoît XV, Yves Chiron n'a pas omis d'étudier les critiques dont le pape a pu être l'objet durant la Grande Guerre. L'auteur consacre une étude exhaustive à l'interview du pape par le journaliste Latapie, publiée dans le journal français *La Liberté*. Cette interview provoqua une grande polémique en France, qui trouva de nombreux échos à l'étranger. Les propos du Saint-Père furent largement modifiés dans le but de prouver sa germanophilie et son manque d'attachement pour la France. Yves Chiron n'hésite pas à intégrer plusieurs passages de cette interview dans son développement. L'auteur s'intéresse également à la réception par l'opinion européenne de l'expression d' « horribles boucheries »⁶³, employée à plusieurs reprises par Benoît XV pour dénoncer les horreurs de la guerre. Cette expression fut très mal comprise et suscita de nombreuses oppositions dans l'opinion européenne dans la mesure où elle niait la dimension héroïque du soldat, prêt à se sacrifier pour la défense de son pays. L'utilisation de ce vocable

⁶² LATOUR Francis, *La papauté et les problèmes de la paix pendant la première guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 1996, p.9-15.

⁶³ Encyclique de Sa Sainteté Benoît XV, *Ad beatissimi apostolorum principis*, le 1^{er} novembre 1914, http://www.vatican.va/archive/index_fr.htm, consulté le 1^{er} novembre 2014.

par le Saint-Père et les réactions négatives qu'il suscita, sont sans doute en partie responsables des échecs successifs de ses tentatives de médiations.

C.4. L'ouverture vers de nouvelles sciences sociales, permet de mieux appréhender les critiques dont fut l'objet Benoît XV

Dans la revue *Mots. Les Langages du politique*⁶⁴, Christian Plantin publie un article, intitulé « De "l'infâme rumeur" à la polémique sur la "politique de Benoît XV". Typologie argumentative. ». Cette publication a pour objectif de comprendre les procédés d'argumentations utilisés dans ce qu'on appela la rumeur infâme⁶⁵. Christian Plantin n'est pas un historien, mais un linguiste, et exactement un théoricien de l'argumentation française. C'est donc tout naturellement, qu'il s'intéressa aux différents discours argumentatifs tenus par Louis Canet et R.P Le Floch afin de réfuter ou de confirmer les accusations concernant la germanophilie de Benoît XV. Comme le fait remarquer l'auteur, « la guerre des mots peut accompagner la guerre tout court. »⁶⁶.

Cette polémique oppose deux discours contradictoires qui se développent dans le cadre d'un débat politique. La Grande Guerre met le Saint-Siège et Benoît XV dans une situation difficile, dans la mesure où le conflit oppose des catholiques contre des catholiques. L'attachement à la Nation passe avant l'attachement à une même religion. Dès les premiers mois du conflit, les tentatives de Benoît XV pour se poser en médiateur entre les différents belligérants, se vouèrent par des échecs et provoquèrent même des critiques, notamment en France. On accusa le pape d'avantager les intérêts de la Triple Alliance. Louis Canet publia à l'automne 1918 de manière anonyme un article dans la *Revue de Paris*, intitulé « La politique de Benoit XV ». Il s'agit d'un véritable réquisitoire contre le Saint-Père considéré comme « le pape boche ». Le supérieur du séminaire français de Rome, Le Floch répliqua donc à de telles critiques.

Christian Plantin analyse les différentes formes argumentatives de ces deux articles qui participent à écrire une histoire immédiate de la Grande Guerre. Selon l'auteur, ces deux textes s'inscrivent dans la grande tradition de l'argumentation rhétorique française qui consiste à

⁶⁴ PLANTIN Christian, « De « l'Infâme rumeur » à la polémique d'État sur « la politique de Benoit XV ». Typologie argumentative », *Mots. Les Langages du politique*, 2004, mis en ligne le 21 avril 2008, consulté le 11 octobre 2014.

⁶⁵ Il s'agit d'une polémique française, qui consistait à affirmer que les ecclésiastiques français étaient des embusqués et ne participaient pas à l'effort de guerre au même titre que les autres Français. Mais ces critiques du clergé catholique touchèrent également Benoît XV, que l'on accusa d'avantager la Triple Alliance, dont il n'avait pas condamné entre autre le non-respect de la neutralité belge.

⁶⁶ *Ibid.*

opposer un discours offensif à un discours d'abord défensif puis contre-offensif. Une telle démarche conduit cette rumeur à devenir une véritable polémique officielle. Christian Plantin analyse précisément les différents arguments proposés par Louis Canet et Le Floch. Cette contribution d'un linguiste à l'analyse d'une polémique révélatrice des critiques dont fut l'objet Benoît XV, est très intéressante et enrichissante pour l'historien. En effet, Christian Plantin fait remarquer qu'il apparaît difficile de délimiter « le discours du Vatican » dans la mesure où il forme un système total, comprenant à la fois des discours officiels et des discours collatéraux. Cette difficulté pour définir ce que constitue précisément « le discours du Vatican » rend hardie toute défense du Saint-Père par Le Floch. Pour Christian Plantin, l'étude de discours argumentatifs, relevant d'une polémique particulière, éclaire la compréhension historique.

« Les questions argumentatives ont une histoire et font Histoire : comme il a été signalé, les interventions de Canet et Le Floch proposent une lecture de leur histoire immédiate, qui est inséparable de l'argumentation politique qu'ils construisent⁶⁷ ».

Les études concernant la rumeur infâme sont encore trop rares. Comme nous avons déjà pu le constater, les historiens se contentent majoritairement d'une simple allusion à cette polémique. Ainsi la contribution de Christian Plantin apparaît très enrichissante. Il propose à l'historien une nouvelle grille de lecture, reposant sur l'analyse de deux types de discours argumentatifs contradictoires. Néanmoins, on peut reprocher à ce linguiste de trop réduire cette polémique de la rumeur infâme à l'opposition de deux intellectuels français. Cette polémique et tout le vocabulaire qui lui est associé, est présent dans l'opinion française bien avant l'automne 1918 et ne se réduit pas à l'opposition de deux intellectuels français.

Conclusion

L'historiographie concernant le pontificat de Benoît XV et plus particulièrement l'action du Saint-Père durant la Grande Guerre s'est surtout intéressée à la dimension diplomatique de ce pontificat. Nous sommes passés d'une histoire essentiellement bilatérale, consistant à appréhender la relation du Vatican avec un État, acteur du conflit, à une histoire plus largement globalisante, dont le but est de comprendre les actions de Benoît XV avec l'ensemble des acteurs de la guerre (neutres et belligérants). Cette histoire diplomatique a donc évolué dans le champ scientifique, accordant de plus en plus un intérêt pour l'action charitable de Benoît XV en faveur des prisonniers, blessés de guerre et des régions envahies et dévastées durant le conflit. Les études concernant les tentatives de médiations de Benoît XV en faveur de

⁶⁷ *Ibid.*

la paix restent toutefois largement commentées. Le rejet de Benoît XV par les sociétés européennes qu'ont pu provoquer les appels à la paix du Saint-Père, sont de plus en plus étudiés par le prisme de l'histoire culturelle et de l'histoire sociale. Le rejet de la part des Français semble la conséquence inéluctable de la montée du nationalisme français, qui propose une lecture manichéenne du conflit ("les bons" contre les "méchants", autrement dit les "boches"). Les récentes études concernant la Grande Guerre se sont penchées sur l'histoire de Benoît XV. Yves Chiron livre une biographie, très renseignée, qui prend en compte l'approche globalisante, prônée par François Latour.

Néanmoins ce rejet par les populations européennes manque un certain approfondissement. Quelles sont les caractéristiques précises de l'opinion française concernant Benoît XV? Cette opinion est-elle partout la même? Peut-on faire une carte du rejet des Français vis-à-vis du Saint-Père? Le rejet de Benoît XV est-il seulement un rejet du pape lui-même, ou seulement une désapprobation de la politique d'impartialité menée par Benoît XV au cours du conflit? L'opinion française a-t-elle eu un impact dans la prise de décisions de la part des hommes politiques français? Il ne faut pas faire l'impasse sur la prise en compte de l'opinion publique dans le choix de la politique menée. Il s'agit autant de questions, que l'historiographie n'a pas encore tenté d'élucider. De la même manière, la Rumeur infâme, polémique qui consiste à affirmer, d'une part que les clercs français sont des embusqués et ne participent pas à l'effort de guerre au même titre que les autres Français, et d'autre part, que Benoît XV manifeste un plus grand attachement à l'empire Prussien et austro-hongrois, est très peu étudiée par les historiens. Finalement les analyses à ce sujet les plus abouties sont l'œuvre de linguistes, et non d'historiens. Ces derniers l'évoquent rapidement, ou au mieux, s'intéressent seulement à la dimension nationale de cette polémique (controverse Floch/Canet), et non à son enracinement sur le plan local et régional (polémique de *La Dépêche*). Or cette polémique joua un rôle important dans la formation d'opinions, notamment à Toulouse.

PARTIE 1 :

La mobilisation active des catholiques toulousains durant la Première Guerre mondiale

Introduction

La Première Guerre mondiale est une guerre totale qui implique la mobilisation de toutes les forces vives des pays belligérants. Toutes les sociétés sont impliquées par elle et voient leur quotidien bouleversé. Depuis la loi « curé sac à dos », les ecclésiastiques en âge d'être mobilisés sont appelés sous les drapeaux pour prendre les armes aux côtés de leurs concitoyens. Pour ce qui est du front intérieur, les catholiques, clergé comme laïcs, participent également à la préparation du conflit. Toutefois, la mobilisation totale de la société et l'implication des ecclésiastiques dans les combats sont des faits inédits. Les premières semaines de la guerre révèlent ce passage d'une situation de paix à une situation belligérante, qui n'est pas sans conséquence sur l'évolution des esprits.

L'enjeu de cette première partie est de comprendre et d'analyser les modalités de la mobilisation active des catholiques toulousains dans la guerre. Celle-ci est-elle différente dans sa forme à celle des autres Toulousains ? Suit-elle le même rythme ? Il est essentiel de souligner, qu'étudier la mobilisation des catholiques toulousains implique de prendre en compte deux aspects essentiels. Le premier concerne la relation constante maintenue ou établie entre les ecclésiastiques et les laïcs dans la perspective de préparer aux mieux la guerre et d'organiser l'aide humanitaire. Le deuxième aspect concerne la relation entretenue entre l'espace du front et celui de l'arrière. Les deux mobilisations active se complètent et se répondent.

Alors, marginalisés de la vie politique et sociale, les catholiques toulousains, ecclésiastiques comme fidèles prennent part à l'Union sacrée prônée par Raymond Poincaré. Ainsi, leur mobilisation active dans la guerre est-elle une occasion pour rompre avec leur marginalisation et ainsi jouer un rôle dans la société ? La participation active des catholiques toulousains révèle-t-elle une fusion entre catholicisme et patriotisme ?

Les premières semaines de la guerre se caractérisent à Toulouse par une mise en suspens des antagonismes anciens entre catholiques et anticléricaux au nom de l'Union sacrée. La mobilisation des ecclésiastiques toulousains au front provoque une évolution des représentations concernant l'Église et permet aux prêtres de devenir plus entreprenants. La mobilisation des catholiques toulousains à l'arrière complète la mobilisation des hommes au front et se caractérise par le développement d'une importante aide humanitaire.

CHAPITRE 1 : Les premières semaines de la guerre : la mobilisation des catholiques toulousains au nom de l'Union sacrée

De manière prémonitoire, Jean Jaurès avait déclaré lors de son discours du 25 juillet 1914 à Vaise près de Lyon : « Chaque peuple paraît, à travers les rues de l'Europe, avec sa petite torche à la main, et maintenant voilà l'incendie⁶⁸ ». Le collaborateur du quotidien toulousain, *La Dépêche* avait défendu jusqu'à sa mort, le 31 juillet 1914, des positions pacifistes se heurtant à la politique militariste du gouvernement français. La loi des trois ans, qui élargissait la conscription, préparait la France à une guerre mondiale, que le conflit austro-serbe déclencha.

En dépit de la lucidité de Jean Jaurès, les historiens insistent sur la surprise générale des Français à l'annonce de la mobilisation générale et de la guerre. L'actualité internationale ne fait pas les gros titres des journaux français durant le mois de juillet 1914. Ce n'est qu'à la fin du mois et au début du mois d'août 1914 que les Français prennent enfin conscience qu'une nouvelle page de l'histoire est en train de s'écrire.

L'histoire de ces premières semaines de guerre est étudiée par de nombreux historiens. À travers différents ouvrages, Jean-Jacques Becker s'est intéressé à l'entrée en guerre des États et des sociétés européennes. *L'Année 1914* se présente comme un récit au jour le jour des principaux acteurs de ce cataclysme dont ils ne mesurent pas véritablement l'ampleur en 1914⁶⁹. Mais il s'agit surtout d'une étude concernant la diplomatie des États les premières semaines de la guerre. Au contraire, son ouvrage phare, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique printemps-été 1914*, s'intéresse plus particulièrement à l'entrée en guerre des Français et à leur état d'esprit les premiers jours de l'annonce de la mobilisation générale⁷⁰. L'étude menée par Jean-Jacques Becker sur la mobilisation des Français a participé au renouvellement de l'historiographie sur le sujet en rompant avec la vulgate consistant à affirmer que les Français étaient motivés par l'idée de Revanche et de reprise des régions meurtries. Dans ces ouvrages, *Les Grandes guerres 1914-1945*⁷¹ et *La France en guerre, 1914-1918*⁷², Nicolas Beaupré consacre un chapitre à l'entrée en guerre des Français. Mais en dépit de ces études, très peu d'analyses portent sur l'entrée des

⁶⁸ DUCLERT Vincent, *La république imaginée, 1870-1914*, Paris, Belin, p. 539.

⁶⁹ BECKER Jean-Jacques, *L'Année 1914*, Paris, Armand Colin, 2004, 351 p.

⁷⁰ BECKER Jean-Jacques, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique printemps-été 1914*, Paris, Presse de la FNSP, 1977, 637 p.

⁷¹ BEAUPRE Nicolas, *Les Grandes guerres, 1914-1945*, Paris, Belin, 2012, 1141 p.

⁷² BEAUPRE Nicolas, *La France en guerre 1914-1918*, Paris, Belin, 2013, 320 p.

sociétés dans la guerre et sur le passage d'un temps de paix à une situation belligérante à l'arrière. L'ouvrage de Xavier Boniface, *Histoire religieuse de la Grande guerre*, consacre toutefois un premier chapitre à l'entrée des Églises dans la guerre⁷³. Il étudie la participation des institutions ecclésiales à la mobilisation générale et les liens historiques existant entre religion et patriotisme. À travers l'étude des journaux locaux et des témoignages de Toulousains ayant vécu à Toulouse durant la guerre, la thèse de Pierre Bouyoux nous renseigne sur l'actualité de ces premières semaines telle qu'elle est perçue à Toulouse, mais également sur l'opinion toulousaine⁷⁴.

Avec l'exemple toulousain, l'enjeu de ce chapitre est de comprendre comment les catholiques toulousains sont passés d'un temps de paix à une situation belligérante. Quel est le ressenti des catholiques toulousains à l'annonce de la mobilisation les premières heures et les premiers jours de la guerre ? Dans quelles mesures les catholiques ont-ils pu permettre cette transformation de situation ? Ce court moment comprend non seulement une dimension politique et militaire (l'annonce de la guerre et la mobilisation générale des hommes appelés), mais aussi une perspective sociale. Par l'adhésion des populations, par la préparation physique (le port de l'uniforme) et mentale des Français en passe de devenir des combattants et par les civils qui les voient partir, les premières semaines de la guerre impliquent une transformation des mentalités.

Dans le but de comprendre si une fusion entre patriotisme et catholicisme est visible à Toulouse, nous étudierons le basculement des catholiques toulousains dans la guerre. Dans quelle mesure les catholiques toulousains et particulièrement le clergé toulousain participent-ils du même état d'esprit que le reste de la société de la ville rose et adhère au projet d'union nationale ?

⁷³ BONNIFACE Xavier, *L'histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014, 495 p.

⁷⁴ BOUYOUX Pierre, *L'opinion publique à Toulouse pendant la première guerre mondiale (1914-1918)*, thèse de 3^{ème} cycle sous la direction de Jacques Godechot, Université Toulouse II Le Mirail, 1970, 2 vol., 528 p.

A) Les premières semaines de la guerre vécues par les catholiques toulousains

Les célèbres vers du poète Apollinaire donnent un aperçu des sentiments des Français à l'annonce de la mobilisation :

« Au moment où l'on affichait la mobilisation
Nous comprîmes mon camarade et moi
Que la petite auto nous avait conduits dans une époque nouvelle⁷⁵ »

La découverte à Toulouse des affiches annonçant la mobilisation générale est suivie par des sentiments parfois contradictoires : le calme et la résignation pouvaient être poursuivis par des élans patriotiques démontrant un enthousiasme exacerbé. Quel est l'état d'esprit des catholiques toulousains à l'annonce de la mobilisation et à quel rythme se sont-ils mobilisés en vue de participer à la guerre ?

A.1. La surprise de la guerre chez les Toulousains

Les pays européens sont directement ou indirectement intervenus dans les tensions qui secouaient l'Europe balkanique durant l'été 1914⁷⁶. Le 1^{er} août 1914, les Français apprennent la mobilisation des hommes ayant l'âge de porter l'uniforme. Quelles sont alors la réaction des fidèles et du clergé catholiques toulousains ?

Lorsque l'on étudie les différents journaux locaux de tout bord politique, on s'aperçoit que l'actualité internationale n'occupait les premières colonnes qu'à la fin du mois de juillet. L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand apparaissait comme un problème diplomatique, dont les conséquences étaient alors difficiles à saisir. L'affaire Cailloux occupait, au contraire, toute l'attention des journaux toulousains. *Les semaines catholiques* consacrent leurs colonnes à l'ordination de six prêtres, à la distribution des prix à des écoliers, à l'affaire de l'instituteur Blajan, aux prêtres morts en déportation pendant la Révolution française, aux nouveaux saints inscrits dans le calendrier ou bien au dernier congrès eucharistique de Lourdes en juillet 1914. L'archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain osait d'ailleurs encore croire à la paix⁷⁷.

⁷⁵ APPOLLINAIRE Guillaume, « La petite Auto » dans *Calligrammes*, Paris, Poésie Gallimard, 192 p.

⁷⁶ Un mois après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône de l'Empire austro-hongrois, le 28 juin 1914 par des nationalistes bosniaques menés par Gavrilo Princip, la double monarchie envoie un ultimatum à la Serbie. Contrairement à ses espérances, le conflit ne reste pas localisé et la Russie, protectrice autoproclamée des Slaves, apporte son soutien à son allié. Le 28 juillet au matin, la double-monarchie déclare la guerre à la Serbie. À l'annonce de la mobilisation générale russe, l'Allemagne envoie un ultimatum à la Russie, pour exiger l'arrêt de sa mobilisation et à la France pour réclamer sa neutralité en cas de conflit entre l'Allemagne et la Russie. Mais le 1^{er} août 1914, la mobilisation générale est décrétée en France faisant savoir à Guillaume II que l'État français agirait selon ses propres intérêts.

⁷⁷ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre de M^{gr} Germain, l'archevêque de Toulouse demandant des secours et des prières en faveur de notre armée pendant la guerre, 9 août 1914.

Durant la dernière semaine de juillet, l'actualité internationale occupe néanmoins toute la place qu'elle mérite en vue de la gravité de ce qui s'annonce. Le conflit austro-serbe fait l'objet d'explications. Des cartes de l'Europe balkanique comme dans *L'Express du Midi* tentent d'expliquer ce conflit lointain. L'assassinat de Jean Jaurès le 31 juillet est commenté par les journaux toulousains mais n'occupe pas toute la place qu'il aurait pu prendre. Dans *L'Express du Midi*, l'évènement est traité en troisième page⁷⁸. *La Dépêche* n'accorde que quelques colonnes à la mort d'un de ces plus illustres contributeurs⁷⁹. Le 1^{er} août les affiches annonçant la mobilisation générale sont placardées dans la France entière⁸⁰. À Toulouse, le maire, Jean Rieux reçoit un télégramme du ministre de la guerre annonçant la mobilisation générale le 1^{er} août 1914 à 16h30. A 17h45, les affiches sont remises par la gendarmerie et le premier exemplaire est placardé sur la porte de l'Hôtel de ville à 18h. L'affichage se serait poursuivi jusqu'à minuit. La photographie ci-dessous représente la découverte de l'annonce de la mobilisation par les Toulousains près des locaux de *La Dépêche*.



Figure1 : Photographie de l'annonce de la mobilisation près des locaux de *La Dépêche*⁸¹

⁷⁸ *L'Express du Midi*, 1^{er} août 1914.

⁷⁹ *La Dépêche de Toulouse*, le 4 août 1914.

⁸⁰ *L'Express du Midi*, « Chronique de Toulouse. Télégramme officiel », 2 août 1914.

⁸¹ Archives municipales de Toulouse, 1 NUM 6-44, « la mobilisation annoncée ».

Selon M^{gr} Joseph Chansou, « le samedi 1^{er} août, à 4 heures de l'après-midi, les cloches de toutes les églises de Toulouse et de la campagne sonnent pour la mobilisation⁸² ». Alors même que l'église ne marque plus autant les grands événements de l'année, le son des cloches des églises du diocèse annonce la nouvelle, marquant ainsi « de manière sonore le caractère dramatique de la mobilisation⁸³ ». Les habitants sont particulièrement sensibles au pouvoir émotionnel, qui était jusqu'alors un vague souvenir d'événements lointains.

La découverte d'affiches annonçant la mobilisation a lieu le samedi 1^{er} au soir ou le dimanche 2 août. L'affluence aux églises est nettement visible et s'explique aisément par la terrible nouvelle. *Les semaines catholiques* relatent ces messes, véritables lieux d'union nationale⁸⁴. Cette affluence conduit les membres du clergé et les intellectuels catholiques à parler d'un réveil religieux. J'évoquerai ce phénomène dans la deuxième partie de cette étude. Dans tous les cas, l'affluence inhabituelle des Toulousains dans les églises de la ville et du diocèse témoigne de la gravité des soldats mobilisés. Selon Xavier Boniface, cette présence est un signe de détermination des futurs combattants à accomplir leur devoir⁸⁵. Ce phénomène prouve également l'influence morale de l'Église, qui malgré le processus de sécularisation entamé depuis la fin du XIX^{ème} siècle, demeure présente en France. Le christianisme est désormais plus diffus. L'indifférence ne serait qu'apparente et l'adhésion à la foi plus personnelle.

A.2. Un discours patriotique et enthousiaste dissimulant un esprit de résignation

Les sources confirment aisément la thèse de Jean-Jacques Becker qui déconstruit l'idée fausse de « la fleur au fusil ». Il a été longtemps admis que la mobilisation et l'entrée en guerre de la France a provoqué un enthousiasme patriotique chez les Français, enfin heureux de récupérer les régions meurtries. Selon l'historien, l'état d'esprit qui régnait les premiers jours de la mobilisation s'apparente plus à un esprit de résignation qu'à un enthousiasme exacerbé. Nous pouvions lire dans *Les semaines catholiques* du 9 août 1914 la lettre d'un sergent, enfant de la paroisse Saint-François-de-Paule aux Minimes, adressée à sa mère le 30 juillet 1914 :

« Dans la situation actuelle, malgré toute l'affection que j'ai pour ceux qui me sont chers dans ma famille ou à venir, je n'ai qu'une chose à faire, mon devoir. ⁸⁶»

⁸² CHANSOU Joseph (Mgr), *Une Église change de siècle. Histoire du diocèse de Toulouse sous l'épiscopat de Mgr Germain (1899-1929)*, Toulouse, Privat, 1975, p. 183.

⁸³ BEAUPRE Nicolas, *op.cit.*, 1141 p.

⁸⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

⁸⁵ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 18-59.

⁸⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

À la lecture de cette lettre, on voit bien que le devoir et la résignation dominent chez ce sergent. Même si cette publication dans le journal officiel de l'Église toulousaine n'est pas anodine, elle démontre bel et bien l'état d'esprit du clergé les premières semaines de la guerre. *Les semaines catholiques* n'expriment jamais un enthousiasme exacerbé, mais insistent, au contraire, sur la peur face aux désastres qu'annonce la guerre. La lettre-circulaire de l'archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain est particulièrement éloquente à ce titre :

« Nous sommes épouvantés à la pensée de tous les maux qui sont la conséquence inévitable de la guerre et, en prévision de tous les bouleversements et de toutes les ruines qu'elle nous prépare, nous frémissions en songeant à cette moisson d'espoirs que va faucher le glaive et à cette belle jeunesse dont le sang va rougir notre sol, et de grand cœur nous nous associons à la douleur des épouses, des mères et à la désolation des foyers⁸⁷. »

La mort qu'annonce la guerre effraie l'archevêque de Toulouse et démontre plus la résignation du clergé toulousain face à celle-ci. M^{gr} Germain ne s'oppose en aucune manière à la guerre et à sa justification, mais déplore les souffrances qu'elle va causer. Toutefois l'enthousiasme n'est pas totalement absent chez les catholiques toulousains. Dans l'*Express du Midi*, un article est intitulé « Haut les cœurs ! C'est la guerre⁸⁸ ». Néanmoins, ces moments sont passagers et parfois exagérés. Il s'agit plus d'un enthousiasme de façade pour se donner du courage. La résignation et la peur généralement inavouée des futurs combattants et des familles demeurent.

D'ailleurs, selon les rapports qu'adresse quotidiennement Lucien Saint, préfet de Haute-Garonne, au ministre de l'Intérieur, les Toulousains affichent un certain calme à l'annonce de la mobilisation, confirmant l'idée que la résignation domine alors les esprits. L'entrain et l'enthousiasme se font parfois sentir, mais à des moments et dans des lieux particuliers: la gare Matabiau à Toulouse, lieu de départs des soldats toulousains, est l'endroit où la société toulousaine et particulièrement les hommes mobilisés expriment le plus leur enthousiasme⁸⁹. Ailleurs, l'état d'esprit général s'apparente à un calme, dissimulant sans aucun doute les interrogations de la société toulousaine. Selon les dires de Lucien Saint, la mobilisation s'est effectuée sans désordres⁹⁰.

⁸⁷ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre de M^{gr} Germain, l'archevêque de Toulouse demandant des secours et des prières en faveur de notre armée pendant la guerre, 9 août 1914.

⁸⁸ *L'Express du Midi*, 4 août 1914.

⁸⁹ Archives départementales de Haute-Garonne, M 909, La mobilisation en Haute-Garonne. - Rapports journaliers du préfet au ministre de l'Intérieur du 29 juillet au 3 septembre 1914, 3 août 1914.

⁹⁰ *Ibid.*

Mais comment expliquer, l'importance de cette image d'Épinal représentant les soldats heureux de rejoindre les rangs de l'armée pour venger la nation meurtrie de la défaite de 1871 ? Selon Jean-Jacques Becker⁹¹ et Nicolas Beaupré⁹² et Jay Winter⁹³ par la suite, la persistance de cette idée s'explique par plusieurs raisons : les nombreuses illustrations ou photographies largement publiées dans la presse diffusent un enthousiasme collectif, ou encore l'image de femmes déposant des fleurs aux fusils des combattants participe à la diffusion d'un stéréotype qui dépasse largement les bornes temporelles de la guerre.

La deuxième raison est à chercher dans le contexte politique des premières semaines du conflit. La déclaration d'« Union sacrée » de Raymond Poincaré le 4 août 1914 a surpris bon nombre de Français. Par l'émotion collective provoquée par l'annonce de la guerre, cette union d'abord politique est considérée non plus comme un calcul politique, mais bien comme une volonté émanant du peuple lui-même : « enthousiasme supposé des populations et Union sacrée finissaient par se confondre. Toutes ces dimensions concourraient à faire de "l'enthousiasme" une représentation performative, qui peut expliquer pourquoi cette idée a pu s'imposer rapidement. Fausse dans les faits, elle avait la vérité de son unité sociale et politique⁹⁴ ».

La large diffusion de cette idée fausse s'explique également par la signification que prit l'enthousiasme collectif dans les années d'après-guerre. Dans les années de l'entre-deux-guerres, dans le cadre d'un mouvement pacifiste, cet élan patriotique et cet enthousiasme collectif illustrent « la naïveté du peuple et la preuve de la manipulation des foules par les élites »⁹⁵.

A.3. L'organisation de la mobilisation

Une fois l'annonce de la mobilisation générale faite, celle-ci est de suite organisée à Toulouse. Les hommes en âge d'être appelés sont invités à se mettre en route.

⁹¹ BECKER Jean-Jacques, *op.cit.*, 637 p.

⁹² BEAUPRE Nicolas, *op.cit.*, 1141 p.

⁹³ WINTER JAY, *Sites of memory, sites of mourning. The Great war in European cultural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 310 p.

⁹⁴ BEAUPRE Nicolas, *op.cit.*, p.44.

⁹⁵ *Ibid.*, p.44.



Figure 2 : Scène de mobilisation à la gare Matabiau à Toulouse⁹⁶

La photo ci-dessus représente une scène de mobilisation à la gare Matabiau à Toulouse. Les hommes semblent empressés de rejoindre leur unité de combat. Si les Toulousains ont exprimé leur enthousiasme, c'est bien à ce moment-là. Mais il s'agirait plutôt d'un comportement de façade. On remarque les passants qui les observent partir, dubitatifs. La société toulousaine ne semble plus divisée en groupe politique, en classe d'âge, mais en deux groupes : ceux qui restent et ceux qui partent combattre.

Dans un avis officiel relatif à la mobilisation publié dans les journaux locaux, le maire de Toulouse Jean Rieux, appelle les militaires appartenant à l'armée d'active de partir le jour même de la mobilisation. Les hommes de réserve de l'armée active, territoriale et les hommes classés dans les services auxiliaires doivent se mettre en route pour arriver en jour et en heure. Le maire leur recommande de se munir de vêtements militaires dont ils sont les détenteurs⁹⁷ et dans un souci de gain de temps, il leur demande également de se couper les cheveux ras avant de partir. La transformation physique des Toulousains par le port de l'uniforme et les cheveux coupés courts illustre ce passage de l'homme civil au combattant. Cette image n'est pas sans conséquence dans l'évolution des mentalités des Toulousains en temps de guerre. Une nouvelle catégorie d'individu, les soldats-citoyens apparaît alors et concerne une grande part de la société toulousaine. Le maire de Toulouse poursuit ensuite sur les directives à respecter durant la

⁹⁶ Archives municipales de Toulouse, INUM 6 08, « scène de mobilisation ».

⁹⁷ Bibliothèque municipale de Toulouse, P014, *L'Express du Midi*, 2 août 1914, « Avis relatif à la mobilisation » http://numerique.bibliotheque.toulouse.fr/cgi-bin/library?a=d&c=presseregionale&d=/ark:/74899/B315556101_EXPRESS#.VyHI4pVJnIU en ligne, consulté le 5 avril 2016.

mobilisation. Tout retardataire sera puni par la loi et risque une peine de prison. Jean Rieux précise que tous les Français en Algérie, Tunisie ou en Europe à l'annonce de la mobilisation bénéficient d'un délai d'un mois pour rejoindre le sol français. Les Français présents dans d'autres pays du monde bénéficient d'un délai de trois mois. Cette mesure concernait particulièrement les prêtres partis en mission à l'étranger. À titre d'exemple, M. le chanoine Gondal, supérieur du Grand séminaire rentrait la semaine du 23 août à Toulouse⁹⁸. Il avait alors passé le mois de juillet en Amérique où il avait été appelé pour prêcher une retraite ecclésiastique, à Montréal. Son retour est raconté dans l'extrait suivant :

« Le 6 août, à Rome, de nombreux réservistes français, pour la plupart séminaristes portant la soutane, sont partis pour rejoindre leurs régiments. Une foule immense dans laquelle se trouvaient les socialistes et les républicains les a acclamés à la gare en chantant avec eux ; elle a acclamé la France⁹⁹. »

Même si ce mouvement est forcé, le retour des séminaristes, prêtres ou religieux en France est généralement très bien perçu par le reste de la population française, qui y voit une manifestation du patriotisme du clergé français. La mobilisation du clergé fut d'ailleurs l'objet d'illustration de cartes postales :



Figure 3 : Le défilé de prêtres rue Bayard à Toulouse en 1914¹⁰⁰

La photographie ci-dessus représente une dizaine de prêtres du diocèse de Toulouse défilant rue Bayard à Toulouse en vue de rejoindre la gare Matabiau et donc leur unité de

⁹⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 23 août 1914.

⁹⁹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 16 août 1914.

¹⁰⁰ Archives municipales de Toulouse, cartes postales, 9FI 5428, « Le défilé de prêtres rue Bayard à Toulouse en 1914 ».

combat. L'inscription de la carte postale, « On mobilise. Tout le monde part du bon pied. Des prêtres défilent rue Bayard » illustre la surprise mais aussi l'enthousiasme que suscite le défilé de prêtres allant au combat. L'incorporation de membres du clergé français dans les services armés est une nouveauté pour les Toulousains. Le couple sur le balcon regardant ces ecclésiastiques partir en guerre démontre la stupéfaction que pouvait susciter une telle mobilisation dans la société toulousaine.

B) L'adhésion des catholiques toulousains à l'Union sacrée

Le lendemain de la déclaration de la guerre par l'Allemagne, René Viviani lit à la chambre le message de Raymond Poincaré appelant les Français à l'union nationale : « dans la guerre qui s'engage, la France [...] sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée ». Le 4 août 1914 naît alors l'expression d'« Union sacrée », qui a été largement reprise durant tout le conflit. Cet appel à l'union de tous est visible dans les différents pays belligérants. Guillaume II appelle le peuple allemand à respecter le *Burgfrieden* (la trêve civile). Même si l'expression « union sacrée » passe inaperçue le 4 août 1914, il n'en reste pas moins que la déclaration de guerre est largement suivie par un soutien passif de toutes les forces vives des pays belligérants : partis politiques, associations, mouvements syndicaux et aussi, institutions ecclésiales se mobilisent idéologiquement contre l'ennemi déclaré. À vrai dire, la sacralité énoncée de cette union place aux dessus de toutes dissensions la symbiose et l'engagement nécessaire du peuple français devant la patrie en danger. Dans quelles mesures, l'idéal « d'Union sacrée », demandé par Raymond Poincaré aux représentants politiques des Français réussit-il à créer un consensus politique, puis social partagé par tous les Français et les catholiques ? Ainsi l'objectif de cette sous-partie est de saisir le degré d'adhésion des catholiques toulousains à l'Union sacrée. Comment une illusion d'union presque mise en scène parvient-elle tout de même à résonner dans toute la société française pour déclencher un patriotisme inouï chez les catholiques toulousains ?

B.1 La définition de l'Union sacrée

Avant même d'analyser le degré d'adhésion des catholiques toulousains à l'Union sacrée, il apparaît essentiel de comprendre les modalités d'une telle union en temps de guerre. Comme nous l'avons vu précédemment, la mobilisation générale le 1^{er} août 1914 provoque une stupeur générale, mais la résolution succède vite à la surprise. Le sentiment que la France est agressée de manière injustifiée par l'Allemagne consolide le sentiment national. Le 4 août 1914, le message de Poincaré est donc lu à la chambre. L'union est avant tout politique. La politique de guerre est votée à l'unanimité par la classe politique française. La conviction de la menace de la nation suffit à ce que la défense du pays devienne la seule priorité dans l'immédiat. L'état-nation prime sur les divisions politiques, désintégrant ainsi tous les mouvements antipatriotiques, mais aussi les luttes des classes et les divisions anticléricales. L'Union sacrée est la combinaison de l'union pour la défense nationale et la suspension pendant la durée de la guerre des oppositions politiques, sociales et spirituelles des Français.

Mais quelles sont les limites de l'Union sacrée en France ? À y regarder de plus près, ce consensus d'abord politique reste limité. Le remaniement du gouvernement français reste d'abord inchangé le 3 août. Ce n'est que lorsque la situation est aggravée, le 23 août, que des députés d'autres bords politiques sont invités à siéger au gouvernement. Les radicaux troisannistes (Millerand et Delcassé) et les socialistes (Jules Guesde comme ministre d'État, Marcel Sembat en tant que ministre des Travaux) rejoignent les autres membres du gouvernement. Toutefois la droite conservatrice et les catholiques ne sont pas représentés. Il faut attendre le nouveau remaniement de 1915 pour que le catholique Denys Cochin devienne un membre du gouvernement jusqu'en 1917. L'union politique est donc bel et bien limitée. Le consensus politique est visible, mais aucun homme politique ne change pour autant ses idées. Il s'agit surtout d'une mise sous silence des polémiques anciennes pour la durée de la guerre. La campagne anticléricale et les doctrines de haine telles que l'antisémitisme ou l'anti-protestantisme sont désormais mis en sourdine. L'union nationale permet de les atténuer sans les arrêter pour autant. À titre d'exemple, le ministre de l'Intérieur, Louis Malvy, suspend le 2 août 1914 l'application de la loi de 1904 contre les congrégations enseignantes. Cette politique illustre la relative bienveillance des partisans de la Séparation de l'Église et de l'État et facilite également le ralliement de l'Église à l'effort militaire de la nation. Mais cette bienveillance rencontre des limites : Louis Malvy s'est opposé à l'entrée de Denys Cochin et d'Albert de Mun au gouvernement, alors même que les socialistes Jules Guesde et Marcel Sembat sont nommés ministres.

La suspension des antagonismes n'est donc que provisoire et reste limitée. La rhétorique de haine est désormais dirigée vers l'ennemi. Les antagonismes persistent mais sont silencieux. Dans ces conditions, l'union nationale est difficilement pérenne sur le long terme. L'expression de la rumeur infâme à Toulouse, dès le printemps 1915, en atteste.

Mais n'est-ce pas paradoxal que les députés catholiques soient exclus du gouvernement français jusqu'à l'arrivée de Denys Cochin en 1915 alors même que l'expression d' « Union sacrée » de Raymond Poincaré présente en elle une dimension religieuse ? En effet l'union nationale telle qu'elle est présentée par le Président de la République possède une charge de sacralité. L'adjectif « sacré » est le fondement de toute religion et fait directement référence à une transcendance. Il est le lien médiateur entre les hommes, c'est-à-dire le monde profane et le divin et est le lieu où réside la manifestation d'une puissance divine et d'une énergie créatrice insaisissable pour l'homme. Toutefois, le discours de Raymond Poincaré recouvre avant tout une tonalité politique et militaire et non pas confessionnelle. Il s'en justifie dans ses mémoires :

« L'union sacrée, sacrée comme le bataillon thébain, dont les guerriers liés d'une indissoluble amitié, juraient de mourir ensemble, sacrée, comme les guerres entreprises par les Grecs pour la défense du temple de Delphes, sacrée, comme ce qui est grand, inviolable et presque surnaturel¹⁰¹. »

Les termes « temple » et « surnaturel » appartiennent néanmoins au champ lexical du religieux. Comme le souligne Xavier Boniface, une éventuelle dimension religieuse est rarement évoquée par les dirigeants politiques en faveur de l'Union sacrée. L'union nationale consiste avant tout à suspendre un temps les querelles partisans visibles en temps de paix. Toutefois, « le succès ultérieur de cette expression en France semble paradoxal dans une société et un État ouvertement laïque, moins de dix ans après la séparation des Églises et de l'État¹⁰² ». L'ambiguïté de cette notion permet finalement de nombreuses interprétations.

¹⁰¹ Cité dans BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p.31.

¹⁰² *Ibid.*, p.31.

B.2. La réception et la réappropriation du discours de Raymond Poincaré par les catholiques toulousains

L'Union sacrée n'a aucune connotation religieuse lorsqu'elle est prononcée par Raymond Poincaré, mais l'ambiguïté de cette expression permet aux catholiques d'y voir un retour de la France à ses origines catholiques. Dès lors, quelle est la réaction de ces derniers à l'appel de l'union nationale ? Selon Xavier Boniface, la surprise est générale chez le clergé français¹⁰³. L'union qui se réalise est à contre-courant des oppositions politiques et de la lutte anticléricale dont il était l'objet avant la guerre. Mais comme le souligne l'historien, « cela n'exclut pas, à cause de ce précédent, une prudence relative à l'égard de la participation des catholiques à l'effort commun de guerre¹⁰⁴ ».

L'Union sacrée n'est-elle pas finalement une occasion pour l'Église catholique toulousaine de rompre avec la marginalité dont elle était victime ? La participation des membres du clergé toulousain à la guerre permet à l'Église toulousaine de rejouer un rôle important dans la société, ce qu'elle ne faisait plus en temps de paix les vingt dernières années. Mais cette mobilisation participe également à provoquer une évolution des représentations des hommes d'église. Alors qu'ils étaient considérés comme des antipatriotes et des ennemis de la France républicaine, leur participation tend à bouleverser ces idées reçues. *Les semaines catholiques* relate d'ailleurs le fait suivant :

« Le 6 août, à Rome, de nombreux réservistes français, pour la plupart séminaristes portant la soutane, sont partis pour rejoindre leurs régiments. Une foule immense dans laquelle se trouvaient les socialistes et les républicains les a acclamés à la gare en chantant avec eux ; elle a acclamé la France¹⁰⁵. »

L'union nationale est donc visible ici. Les anciens ennemis des catholiques, les socialistes et les républicains acclament les séminaristes rentrant en France pour rejoindre leurs unités de combat. L'extrait *Des semaines catholiques* ne permet toutefois pas de généraliser sur cet enthousiasme partagé par tous. Le journal officiel de l'Église toulousaine tente ici de mettre en exergue le patriotisme du clergé français et la reconnaissance de leurs anciens ennemis. Les autres sources journalistiques n'expriment pas de sentiments hostiles vis-à-vis du personnel ecclésiastique les premières semaines de la guerre. Mais ce type de sources ne permet pas de connaître la pluralité des opinions des Toulousains, mais seulement une part de celle-ci. Toutefois, la campagne anticléricale exprimée par la polémique de la rumeur infâme dès

¹⁰³BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p.41.

¹⁰⁴*Ibid.*, p.41.

¹⁰⁵ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 16 août 1914.

l'automne 1914 laisse suggérer que la participation des membres du clergé catholique n'est pas reconnue par les anticléricaux¹⁰⁶.

Sur le plan religieux, la proclamation de l'Union sacrée et l'annonce de la mobilisation s'accompagnent très vite d'une forte affluence dans les églises du diocèse. Le 9 août 1914, nous pouvions lire dans *Les semaines catholiques de Toulouse* le compte-rendu suivant :

« De l'intensité de vie chrétienne qui s'affirme en ce douloureux moment, nous avons pour preuve l'affluence considérable des fidèles dans nos églises. Pendant cette dernière semaine, l'assistance à toutes les messes était partout exceptionnelle et le nombre de communions fort élevé¹⁰⁷. »

Après l'annonce de la mobilisation ayant lieu un dimanche, on assiste à une forte affluence dans les églises du diocèse. Ce mouvement a été considéré par les catholiques de l'époque et par bon nombre d'historiens comme une preuve d'un réveil religieux chez les Français. J'aborderai cette question des réveils et des retours religieux dans la deuxième partie de cette étude.

Aux yeux des catholiques, l'annonce de l'Union sacrée et l'affluence aux messes qui l'accompagne sont donc une surprise. Très vite le clergé toulousain prend part à sa manière à l'union nationale proclamée, dotant ainsi l'Union sacrée d'une interprétation religieuse. Le 9 août 1914, l'archevêque de Toulouse publie dans *La semaine catholique* du diocèse une première lettre pastorale en temps de guerre dans laquelle il appelle ses fidèles à la prière et à la pénitence en vue de favoriser le retour à un temps de paix¹⁰⁸. Il demande également aux prêtres d'ajouter aux messes l'oraison *pro tempore belli* et le dimanche de terminer les vêpres par une prière de 48 heures avant la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Dans l'église métropolitaine, la messe est suivie de la bénédiction du Très Saint-Sacrement dans la chapelle du Sacré-Cœur, tous les vendredis jusqu'à la fin de la guerre afin d'assurer le succès de l'armée française, et au nom des soldats morts. Le 16 août 1914, M^{gr} Germain publie une seconde lettre pastorale dans lequel il invite alternativement les paroisses de la ville rose à un pèlerinage auprès des reliques insignes de la basilique Saint-Sernin.

¹⁰⁶ La rumeur infâme est une polémique particulièrement virulente à Toulouse. Le quotidien toulousain, *La Dépêche de Toulouse* accuse les membres du clergé français d'être des embusqués, de ne pas participer à l'effort de guerre au même titre que les autres Français et d'être des traîtres. Les séries d'attaques de *La Dépêche* ont été largement démenties par les différents organes de presse catholique, notamment *Les semaines catholiques* du diocèse de Toulouse, *L'Express du Midi*, *La Croix du Midi*.

¹⁰⁷ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

¹⁰⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914, « lettre pastorale de l'archevêque de Toulouse aux clergé et aux fidèles de son diocèse ».

Mais la participation de la majorité- des fidèles catholiques à l'Union sacrée ne relève-t-elle pas moins d'une adhésion farouche à la lutte que d'une propagande bien acceptée ? Pour André Courvisier, le sentiment de cohésion nationale des Français relève plus d'une propagande bien acceptée par les Français que d'une réelle adhésion résolue du peuple Français à l'union nationale¹⁰⁹. Cette propagande d'union est véhiculée tant par le gouvernement français comme en témoigne le discours de Raymond Poincaré lu à la chambre le 4 août 1914 que par les forces vives du pays telles que l'Église catholique, comme le prouve les lettres pastorales de l'archevêque de Toulouse. La carte postale ci-dessous illustrant l'union d'un curé et d'un instituteur devant les allemands s'inscrit dans cette propagande.

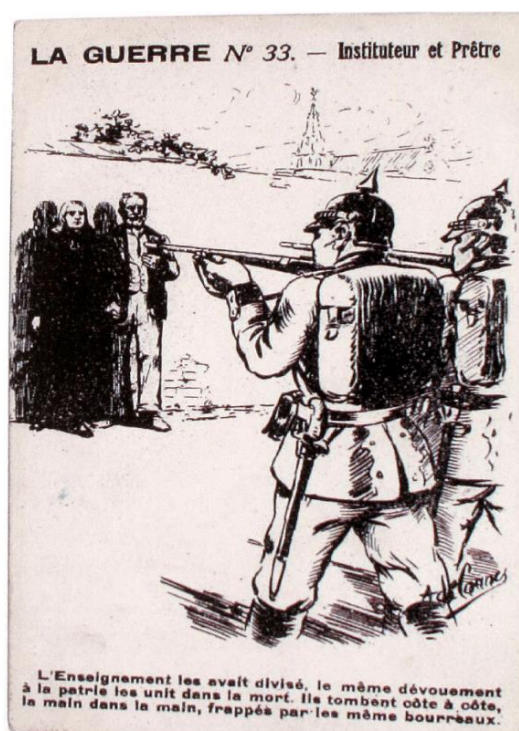


Figure 4 : Carte postale éditée à Toulouse : Instituteur et Prêtre¹¹⁰

L'illustrateur de cette carte postale, A. de Caunes fait référence ici aux meurtres de civils commis par les Allemands près du front. On peut distinguer au loin un prêtre et un instituteur unis par la main faisant face aux soldats allemands qui les visent avec leurs fusils. Cette illustration insiste d'une part sur l'agression et l'impunité des Allemands ne respectant pas la

¹⁰⁹ COURVISIER André, chapitre XI « Le peuple français en guerre » dans *Histoire militaire de la France de 1871 à 1940*, Paris, PUF, 1997, 528 p.

¹¹⁰ Archives municipales, 9 FI 6055, La Guerre. N°33 : [Instituteur et prêtres] « Prêtres et Instituteur. L'enseignement les avait divisés, la mort les rapproche, ils meurent en héros, la main dans la main », par A. de Caunes.

convention de la Haye¹¹¹. Les Français sont ici des victimes de la barbarie allemande. Mais A. de Caunes met en scène d'autre part l'union nationale des Français. Un prêtre et un instituteur se tiennent la main, témoignant leur solidarité. Le dessinateur revient ici sur la loi du 28 mars 1882 instaurant la laïcité à l'école et divisant les instituteurs et l'Église catholique, alors responsable de l'éducation des jeunes français. Désormais, comme l'intitulé de la carte postale l'indique, leur « même dévouement à la patrie les unit dans la mort ». Moins une réalité pérenne et visible toute la durée de la guerre, l'Union sacrée est une pure construction du gouvernement français, dont les forces vives du pays et les moyens de communications se sont saisies. Chacun illustre sa participation à l'union nationale en vue de témoigner son patriotisme d'une part et de jouer un rôle plus large dans la vie sociale et politique du pays d'autre part.

B.3. Les fondements d'une adhésion : les liens historiques entre foi et patriotisme

Le clergé catholique toulousain prend donc part activement à l'Union sacrée dès l'annonce de la mobilisation. Sans être totale et complètement belliciste, l'adhésion du clergé toulousain à la défense de la patrie en danger est assurée. Mais l'adhésion des catholiques toulousains n'est-elle possible que par l'actualisation de liens historiques entre foi et patriotisme ?

Dans un de ses ouvrages, Xavier Boniface souligne les liens historiques unissant les Églises avec les nationalismes¹¹². Selon lui, l'adhésion de l'Église catholique à la guerre n'est que le prolongement de convergences plus anciennes entre forces religieuses et nationalismes. En effet, à la fin du XIX^{ème} siècle, notamment durant l'affaire Dreyfus, bon nombre de catholiques se rapprochent des courants nationalistes, comme en témoignent ceux qui rejoignent le mouvement de l'Action française. Sans partager pour autant l'intégralité des idées défendues par ce courant nationaliste, une large partie du clergé et des fidèles catholiques épouse « cet attachement privilégié à la patrie, avec toute sa palette de nuances, qu'exprime la majorité du pays¹¹³ ». Ces liens politiques ont facilité l'adhésion des institutions religieuses à la guerre durant l'été 1914.

¹¹¹ Il s'agit de la seconde conférence de la Haye, organisée du 15 juin au 18 octobre 1907 sous l'égide de la Cour permanente d'arbitrage, sous l'initiative de Théodore Roosevelt. Cette conférence internationale, qui réunissait quarante-quatre États, avait pour objectif de réviser les dispositions de la Première conférence de la Haye organisée en 1899 sous l'initiative du tsar Nicolas II de Russie. Les deux textes de ces deux conventions présentent peu de différences et ont pour objectif de fixer les règles de droit coutumier de première importance, concernant le désarmement des nations et la prévention de guerre, les droits et devoirs de pays neutres, les règles de la guerre terrestre et maritime.

¹¹² BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p.47.

¹¹³ *Ibid.*, p.47.

On peut considérer la guerre comme une occasion pour le clergé français de prouver le patriotisme de ces membres et leur attachement à la défense et au sort de leur pays. Leur mobilisation tant à l'arrière que dans les unités de combat contredit les allégations qui accusaient le personnel ecclésiastique d'être un corps étranger à leur pays. Le récit du retour du supérieur du Grand séminaire de Toulouse, M. le chanoine Gondal dans *Les semaines catholiques* illustrent cet espoir de réconciliation nationale :

« Ainsi, cette guerre injuste que nous subissons avec courage et qui se terminera par la victoire de nos armes, nous vaudra l'estime encore plus grande des peuples, et, il faut l'espérer la complète réconciliation nationale¹¹⁴. »

Cette réconciliation semble en marche à l'été 1914 : l'Action française cesse de tenir son éphéméride sur l'affaire Dreyfus en août 1914. Sur le plan local, *La Dépêche de Toulouse* abandonne sa campagne anticléricale jusqu'à l'automne 1914. Finalement, comme le suggère Xavier Boniface, « l'engagement belliciste des Églises leur confère une nouvelle légitimité, plus temporelle que spirituelle, auprès de leur nation à l'heure où celle-ci se trouve menacée¹¹⁵ ». Toutefois la doctrine catholique s'oppose en soi à la pratique de la guerre. La formule du *Décatalogue* « Tu ne tueras point » ou celle des *Béatitudes* « Bienheureux les pacifistes, car ils verront Dieu » contredit la mobilisation active des catholiques et particulièrement du clergé dans la guerre. La position de l'Église toulousaine à ce sujet est donc ambiguë. L'invocation de la théorie de la guerre juste, notamment lors de l'invasion de la France et de la Belgique par l'Allemagne permet de justifier la participation du personnel ecclésiastique au conflit :

« Après des jours d'inquiétude, d'angoisse, voilà que le canon allemand donne aujourd'hui le signal d'une lutte barbare, et que nous venons de voir se lever l'aurore sanglante tant redoutée [...] D'autre part, nous comptons sur la justice de notre cause, sur les châtiments réservés à ceux dont les guerres faites par ambition ne sont, dit saint Augustin, qu'un vil brigandage¹¹⁶. »

La juste cause permet de justifier le conflit et donc la participation des catholiques à celle-ci. Le clergé toulousain profite de l'annonce de la guerre pour rappeler le passé militaire et religieux du pays. Cette rhétorique consistant à rappeler le passé militaire auquel d'imminentes figures catholiques telles que Jeanne d'Arc ont pris part, est largement utilisée pendant toute la durée de la guerre. La figure de Jeanne d'Arc incarne à la fois les valeurs catholiques et patriotiques de la France.

¹¹⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 20 août 1914.

¹¹⁵ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p.51.

¹¹⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

Ainsi les liens historiques entre foi et patriotisme facilitent l'adhésion des catholiques et plus particulièrement du clergé catholique toulousain à l'Union sacrée prônée par Raymond Poincaré. La convergence entre le catholicisme et certains courants nationalistes à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle a alimenté l'attachement des catholiques toulousains à la patrie. La participation à la guerre est justifiée par l'invocation de la théorie de la guerre juste et devient une occasion pour le personnel ecclésiastique de rompre avec sa marginalité au sein de la société française.

C) Retour des religieux chassés lors de la Séparation pour défendre la patrie en danger

La participation du clergé catholique français à l'Union sacrée trouve son illustration la plus probante dans le retour de religieux chassés de France au début du XX^{ème} siècle dans le cadre de la politique laïcisatrice de l'État. À l'annonce de la guerre, plusieurs religieux résidents dans les pays limitrophes de la France s'engagent volontairement dans l'armée et rejoignent leur unité combattante. Cette manière de prendre part à l'Union sacrée est censée prouver le patriotisme toujours intact de ces hommes malgré leur exil. À Toulouse, ce retour est connu et parfois observable dans les actes d'engagements volontaires.

Le retour de religieux à l'annonce de la mobilisation fait l'objet de peu d'études précises, alors même que ce phénomène est connu. Joseph Chansou l'évoque très furtivement. Il s'agit tout de même d'une zone grise de l'histoire de la Grande Guerre. Xavier Boniface offre certainement l'analyse la plus complète de ce phénomène¹¹⁷. Mais ce mouvement reste encore largement inexploré dans sa totalité. Une étude à l'échelle nationale mériterait d'être menée. Je me contenterai ainsi, faute de temps et de sources, d'aborder essentiellement ces retours dans une perspective locale, et de tenter de comprendre qu'elles sont les répercussions de ce mouvement dans l'évolution des mentalités des Toulousains. Ainsi dans quelle mesure ce retour des religieux, pour prendre part activement à la guerre démontre-t-il leur volonté de rejoindre l'Union sacrée française? Qu'elle est l'évolution des représentations du clergé après ce mouvement de retour?

¹¹⁷ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p.495.

C.1. L'exil des religieux depuis la politique de Séparation

Au début du XX^{ème} siècle, le gouvernement français entame une politique antireligieuse de valorisation du principe de laïcité, débouchant en 1905 sur la fin du concordat et la Séparation de l'Église et de l'État. Avant cette date, les lois et décrets anticléricaux se succèdent. La lutte commence sous le gouvernement de Waldeck-Rousseau avec le procès intenté aux assomptionnistes, suivi de la dissolution de cette congrégation en 1900. Un an plus tard, en 1901, une première loi organise un régime d'exception pour les congrégations. Celles-ci doivent désormais présenter une autorisation soumise à un vote du Parlement. Toutefois, certaines congrégations telles que les Bénédictins de Solesmes ou encore les Jésuites ne la demandent pas. Dans le cadre des élections de 1902, la France semble se diviser sur les questions religieuses. Les opposants à Waldeck-Rousseau mettent en avant la défense des libertés religieuses. Le bloc des gauches dénonce, au contraire, le cléricalisme et le nationalisme du camp clérical. Finalement le bloc des gauches l'emporte avec trois cents mille voix sur onze millions d'électeurs, gagnant ainsi une centaine de sièges. Les radicaux, quant à eux, en remportent une trentaine.

L'ancien séminariste, Émile Combes, sénateur de Charente inférieure, nommé président du conseil de juin 1902 à janvier 1906, poursuit la politique anticléricale débutée par Waldeck-Rousseau, mais en modifie l'esprit. L'acharnement contre les congrégations l'atteste. En effet de mars à juin 1903, les demandes d'autorisations des congrégations masculines et féminines sont transmises aux bureaux des Assemblées mais sont rejetées en bloc par la chambre à la demande de Combes. Seulement cinq congrégations hospitalières telles que les Pères blancs, les missions Africaines de Lyon, les cisterciens, les trappistes et les frères de Saint-Jean de Dieu, sont épargnées. La lutte contre les religions est soutenue par bon nombre de journaux anticléricaux, tels que *La Dépêche de Toulouse*. En 1904, une nouvelle loi interdisait l'enseignement aux congréganistes. Cette nouvelle mesure anticléricale est suivie par l'expulsion de nombreuses communautés. Certains religieux rejoignaient donc les pays européens limitrophes tandis que d'autres gagnaient les terres de mission d'outre-mer. Le 4 septembre 1904, Émile Combes se vantait d'avoir fait fermer quatorze mille établissements d'enseignements congréganistes (plus de quatre sur cinq). Cette fermeture s'accompagne par l'ouverture de très nombreuses écoles privées avec un personnel sécularisé ou laïc, mais soutenu par des associations religieuses conformes à la loi de 1901.

Ainsi, au début du XX^{ème} siècle, une grande partie de religieux furent chassés ou exilés de France. Rejoignant les pays limitrophes ou les terres de mission, bon nombre de congréganistes ne perdent pas leur attachement pour la France. En effet, à l'annonce de la

mobilisation, de nombreux religieux rentrent en France pour s'engager volontairement ou répondre à l'appel de mobilisation. Comme le souligne Xavier Boniface, une grande partie d'entre eux n'en restaient pas moins soumis aux obligations de leurs classes d'âge.

C.2. Le retour des religieux à Toulouse et l'impact de ce mouvement à Toulouse

Au vu des sources, très peu de religieux sont rentrés à Toulouse pour répondre à l'appel de mobilisation. Parmi les actes d'engagements volontaires, une minorité du clergé rejoignent les rangs de l'armée. Un ecclésiastique âgé de trente ans, un curé âgé de vingt-huit ans et finalement un étudiant ecclésiastique, vivant tous les trois en Haute-Garonne s'engagent en 1914. Par leur lieu de résidence, on peut supposer que ces trois individus ne sont pas des religieux exilés au début du siècle, et rentrés à Toulouse à l'annonce de la guerre. Il s'agirait plutôt d'hommes qui se seraient engagés avant d'attendre la mobilisation de leur classe d'âge les premières semaines de la guerre ou encore d'hommes exemptés. En effet, certains prêtres non concernés par la mobilisation car trop âgés ou exemptés, veulent tout de même s'engager. Ils rejoignent souvent les régiments en garnison près de leur résidence. En 1915, un prêtre résidant en Belgique s'engage à Toulouse. Pour cet individu, on peut penser qu'il s'agit bien d'un religieux rentré d'exil pour rejoindre l'armée française. En ce qui concerne l'année 1916, 1917 et 1918, aucun acte d'engagement volontaire ne signale l'incorporation d'un membre du clergé dans l'armée.

Cette faible proportion de religieux rentrant d'exil pour rejoindre l'armée et défendre leur pays d'origine s'explique certainement par la situation géographique de Toulouse. On peut imaginer que les congréganistes, mêmes originaires de Toulouse, ont rejoint les rangs de l'armée dans les premières villes de garnison qu'ils rencontraient. Les villes frontalières et ou portuaires, telles que Toulon, Marseille, Bordeaux, Lyon étaient peut-être préférées. Joseph Chansou évoque d'ailleurs un article publié dans l'*Écho de Paris*, dans lequel il était mentionné le retour de soixante-dix religieux venant de Constantinople ramenés par le vapeur de Saghalien, et deux autres paquebots avaient conduit à Marseille soixante-trois frères religieux venant d'Égypte et quatre-vingt-quatre venant de Smyre¹¹⁸. Une étude nationale de ce mouvement mériterait d'être menée pour valider ou invalider cette hypothèse.

Dans tous les cas, la mobilisation volontaire du clergé s'oppose en tout point de vue au droit de l'Église. Xavier Boniface résume très bien le problème que posent ces actes d'engagements volontaires: « en interdisant aux prêtres de porter les armes, le droit de l'Église ne leur permet pas en théorie de s'engager dans l'armée. Si la conscription et la mobilisation

¹¹⁸ CHANSOU Joseph (Mgr), *op.cit.*, p. 187.

sont tolérées dans la mesure où la loi civile s'impose à eux comme à tous les citoyens, il n'en va pas de même pour le volontariat¹¹⁹». Néanmoins, le Saint-Siège accepte ce mouvement et considère que les dispositions de l'indult¹²⁰ de 1912 s'appliquent également aux membres du clergé séculier.

Les publicistes catholiques et le clergé français vantent la hauteur d'âme des religieux, prêts à combattre et à mourir pour le pays qui les a chassés. Les articles publiés dans divers journaux catholiques soulignent la foi patriotique des clercs. *Les semaines catholiques* évoquent très peu ce mouvement, certainement par le fait même que très peu de religieux s'engagent à Toulouse. Néanmoins ce retour participe à faire évoluer les représentations des Français, même les plus anticléricaux, sur les membres du clergé. Les congréganistes étaient perçus comme de mauvais citoyens, partis en exil pour ne pas à avoir à respecter la loi. Leur arrivée prouve toutefois leur solidarité avec la communauté nationale devant le danger. Les paroles de Georges Clémenceau, publiées dans *l'Homme libre* illustre d'ailleurs cette évolution du regard des Français :

« Allemands, envoyez-nous des parlementaires dont nous débanderons les yeux à la porte de nos bureaux de recrutement. Ils y verront nos socialistes les plus farouches venir réclamer leur place de combat... Des moines s'y présentent, oui des moines que nous avons chassés, comme ils disent, non sans exagération. Ce geste de simple grandeur et le souvenir obsédant de ce pauvre curé de village dont vous avez troué la soutane de vos balles... tout cela cimente plus solidement les cœurs que vous avez crus divisés¹²¹. »

En dépit du fait que ce mouvement de retour de religieux n'est pas clairement observable à Toulouse, il s'agit d'un phénomène connu et vanté dans une certaine mesure par les publicistes catholiques locaux. Cette participation volontaire des religieux illustre la volonté des congréganistes de prendre part activement à l'Union sacrée pour la défense du pays qui les avait chassés quelques années auparavant. L'Union sacrée a ici tout son sens : les anciennes querelles sont surmontées et dépassées au nom de la préservation et de la défense du pays en danger. Leur retour participe également à faire évoluer les regards des Français sur le clergé catholique.

Durant les premières semaines de la guerre, les laïcs et le clergé catholique toulousain participent à la mobilisation générale dans un esprit de résignation. Par la volonté d'accomplir

¹¹⁹ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p.35.

¹²⁰ Indult est un terme de droit canonique qui désigne toute faveur par le Saint-Siège au bénéfice d'une communauté ou pour le bien d'un particulier.

¹²¹ CHANSOU Joseph (Mgr), *op.cit.*, p. 187-188.

un devoir patriotique, les catholiques prennent part à l'Union sacrée, défendue par Raymond Poincaré, le 4 août 1914. L'amour pour la patrie française et la participation des membres du clergé toulousain à l'union nationale trouve une de ces plus belles illustrations dans le retour de religieux chassés par la politique laïcisante de l'État du début du XX^{ème} siècle. Néanmoins, ces retours ne sont pas flagrants à Toulouse, mais sont plutôt visibles dans les villes de garnisons, situées à proximité des frontières et des ports français.

CHAPITRE 2 : La mobilisation du clergé toulousain au front

Saluant l'engagement massif du personnel ecclésiastique français, Barrès relève leur importance dans l'armée : « Les prêtres-soldats sont un des caractères les plus importants de nos armées de 1914 et une des plus saisissantes beautés¹²² ». La mobilisation active des ecclésiastiques au plus près du front constitue, il est vrai, un fait nouveau, conséquence de la mesure de 1889, dite la loi « curée sac au dos ». Entre trente et trente-deux mille prêtres, religieux et séminaristes sont mobilisés sous les drapeaux de l'armée française sur l'ensemble du conflit¹²³. Tout comme les autres soldats, ils sont dispersés sur les différentes lignes de feu à travers toute l'Europe, notamment en France et en Belgique. Etudier leur engagement massif dans les rangs de l'armée implique de s'intéresser à leurs conditions de vie et à leur relation avec les autres soldats, ainsi que leurs confrères restés à l'arrière du front.

Les historiens se sont très vite intéressés aux soldats mobilisés au front. Les études sérielles sur leur mobilisation ou encore les analyses portant sur le vécu de ces hommes ont fait l'objet de nombreuses publications. Au cours de cette partie, je me référerai essentiellement aux ouvrages de Nicolas Beaupré qui a fourni deux très bonnes synthèses sur le sujet¹²⁴. Concernant l'étude des ecclésiastiques mobilisés sur le champ de bataille, celle-ci ne fait pas l'objet de publications stigmatisées. L'intérêt pour la mobilisation du clergé catholique durant la Première Guerre mondiale est encore récent. Certes, les spécialistes de l'histoire religieuse à l'époque contemporaine, Gérard Cholvy et Yves-Marie Hilaire traitent ce sujet, mais non pas de manière suffisamment approfondie¹²⁵. Annette Becker relève les rencontres jusqu'alors improbables entre les différentes religions sur la ligne de feu¹²⁶. Mais l'étude la plus aboutie sur la question reste l'ouvrage de Xavier Boniface¹²⁷. Dans celui-ci, l'historien s'intéresse à la fois à la mobilisation du clergé, mais aussi au rôle de ces hommes auprès des autres soldats, la figure de l'aumônier militaire étant une figure particulière.

L'étude des modalités de la mobilisation des ecclésiastiques, mais aussi du vécu de ces hommes sur la ligne de feu, celle portant sur la relation entretenue entre le clergé mobilisé et les soldats ou encore l'analyse de l'évolution des représentations et du rôle du prêtre sont autant

¹²² CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, 1880-1930, Toulouse, Privat, 1986, p. 258.

¹²³ BONIFACE Xavier, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014, p. 30.

¹²⁴ BEAUPRE Nicolas, *La France en guerre 1914-1918*, Paris, Belin, 2013, 320 p et *Les Grandes guerres, 1914-1945*, Paris, Belin, 2012, 1141 p.

¹²⁵ CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, *op.cit.*, 457 p.

¹²⁶ BECKER Annette, « Églises et ferveurs religieuses » dans *Encyclopédie de la Grande Guerre*, tome II, sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker p267-281

¹²⁷ BONIFACE Xavier, *op.cit.*, 495 p.

d'enjeux qu'il est essentiel de traiter ici. Dans quelle mesure la mobilisation du clergé toulousain consacre un peu plus la fusion entre patriotisme et catholicisme ?

A. Les diverses modalités de la mobilisation du clergé toulousain au front

L'objectif de cette partie est de tenter de comprendre les modalités de la mobilisation d'une partie du personnel ecclésiastique toulousain durant la Grande Guerre. Par une étude sur le nombre de mobilisés et leurs témoignages de ce qu'ils ont vécu, il s'agit d'essayer d'analyser le rapport entretenu entre ces ecclésiastiques mobilisés et les autres soldats dans le cadre de la défense de l'État-nation, ainsi que la relation avec le clergé non mobilisé. Au nom de l'égalité devant l'impôt du sang, le clergé tout comme les autres Français deviennent de vrais citoyens-soldats. Comment réussissent-ils à concilier patriotisme et vie religieuse ?

A.1. L'égalité devant l'impôt du sang

Depuis la loi « curé sac à dos », les membres du clergé ne sont plus exemptés du service militaire et sont tenus à un an de service. Cette nouvelle loi militaire lancée par le président du conseil Charles Freycinet ne vise pas seulement les ecclésiastiques. De manière plus générale, les exemptés, les dispensés et les tirés au sort doivent payer une taxe militaire pour compenser leur régime de faveur.

Cette loi se veut plus égalitaire et est largement influencée par le général Boulanger. Ministre de la guerre en 1886, celui-ci prend une série de mesures techniques visant à améliorer la vie des soldats en caserne et parcourt la France en tenant divers discours belliqueux. Selon lui, la défense de la nation est l'affaire de tous. Le devoir militaire est l'incarnation de la citoyenneté. Le refus d'une armée de métier, encore trop associée à la monarchie d'Ancien Régime s'inscrit dans ce contexte idéologique. Mais comme le relève Annie Crépin, la conscription est née en France de la contingence et plus précisément de la pression de la guerre¹²⁸. Le modèle français du citoyen-soldat relève de la conjoncture et non de l'idéologie.

L'extension de l'universalisation du service et l'intensification de la préparation de la loi Freycinet du 15 juillet 1889 visent essentiellement les séminaristes. Or, la participation armée du clergé dans la guerre est contraire au droit canon, « qui affirme traditionnellement l'immunité des prêtres au regard de la conscription et leur interdit "l'effusion de sang" d'autrui – ce qui implique a priori la fonction de soldat¹²⁹ ». Cependant, l'État prend en compte cet

¹²⁸ CREPIN Annie, *Défendre la France. Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de 7 ans à Verdun*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, 424 p.

¹²⁹ BONIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 29.

élément en prévoyant de mobiliser le personnel ecclésiastique dans les services de santé. Les membres du clergé sont, en cas de guerre, mobilisables comme brancardiers ou infirmiers. Mais comment assurer l'adhésion du clergé catholique français à la mobilisation de son personnel dans l'armée ? Selon Annie Crépin, l'armée devient la nouvelle école de la nation¹³⁰. Dès la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle, la conscription est un bras armé de l'État centralisateur et un vecteur d'acculturation à la nation. Tout comme pour les milieux populaires français, l'encasernement des ecclésiastiques a été un moyen efficace de les acculturer au sentiment national. Le patriotisme l'emporte même parfois sur la religion comme en témoigne les discours ouvertement bellicistes de certains membres du clergé. J'aborderai cet aspect dans la seconde partie de ce développement.

Ce n'est qu'en 1905 qu'une nouvelle loi met tous les citoyens mâles à égalité devant l'obligation militaire. Désormais le personnel ecclésiastique peut être mobilisable comme combattant et non être destiné exclusivement au service de santé. Cette mesure illustre la volonté de la part de l'État français de bénéficier d'un nombre massif de soldats en cas de guerre. Comment alors concilier devoir patriotique et le devoir religieux du personnel ecclésiastique mobilisé ? Le Saint-Siège, et plus particulièrement la Sacrée Pénitencerie¹³¹ suspend en 1912 les effets de l'irrégularité canonique des ecclésiastiques mobilisés. L'incorporation dans les divers services armés apparaît comme une contrainte.

A.2. Etude sérielle sur le nombre de mobilisés parmi les ecclésiastiques du diocèse de Toulouse

Selon Xavier Boniface, plus d'un tiers des prêtres français partent combattre sous les drapeaux¹³². Durant la Première Guerre mondiale, la majorité du personnel ecclésiastique du diocèse de Toulouse a rejoint les divers services de l'armée française. En août 1914, *Les semaines catholiques* parlent de plus de deux cent cinquante prêtres du diocèse mobilisés sous les drapeaux¹³³. En 1917, ils étaient deux cent soixante-deux à être mobilisés dans les armées ou les formations sanitaires¹³⁴. Le tableau ci-dessous illustre la répartition des prêtres mobilisés dans les services armés.

¹³⁰ CREPIN Annie, *op.cit.*, 424 p.

¹³¹ La sacrée pénitencerie est le premier des trois tribunaux de la Curie romaine, chargé de la concession et l'usage des indulgences.

¹³² BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 114.

¹³³ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

¹³⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 14 novembre 1917.

Total	17 ^e section d'infirmiers	Infanterie (tous corps)	Artillerie	brancardiers	Autres
262	166	21	5	25	45
100%	62,4%	7,9%	1,9%	9,4%	18,4%

Figure 5 : La répartition des prêtres du diocèse de Toulouse dans les services de l'armée française

En dépit des lois de 1905 et de 1913, on s'aperçoit très vite qu'une grande partie des prêtres-soldats sont répartis dans les services de santé comme infirmiers. Ils rejoignent dans une grande majorité avec 62,4% la 17^e section d'infirmiers. Ils sont ensuite 9,4% à être brancardier au front. 10% d'entre eux sont ensuite répartis dans les différents corps d'infanterie et d'artillerie avec une nette majorité pour les corps d'infanterie. Cette répartition s'explique par les classes d'âge des mobilisés. En effet, comme le constate Xavier Boniface de manière plus générale, les prêtres les plus âgés, des classes de 1889 à 1905 sont versés dans un premier temps dans les services de santé, conformément à la loi de 1889¹³⁵. Ils deviennent infirmiers, brancardiers, secrétaires dans des formations sanitaires. À titre d'exemple, l'abbé Barbaste, né en 1884 et ancien professeur à l'école Ozaman devient agent de liaison affecté au 214^{ème} et est attaché au petit Etat-Major¹³⁶. Le prêtre Jean-Baptiste Birabent, né en 1880, curé de Gand, est infirmier militaire¹³⁷ tout comme le prêtre Edouard Dulon, né en 1877 et curé de Roquefort¹³⁸. Jean Dupouy, né en 1872 et curé de Saint-Marcet avant la guerre est, quant à lui, brancardier¹³⁹.

Les plus jeunes, au contraire, servent dans les unités de combat. Ils peuvent parfois être aumôniers bénévoles. Par exemple, Pierre Garric, né en 1892, clerc minoré, élève au Grand Séminaire de Toulouse, lors de sa mobilisation devient sergent major dans un régiment d'infanterie¹⁴⁰. Joseph Moussié, né en 1889, missionnaire en Afrique chez les Pères Blancs et ancien élève du Grand séminaire de Toulouse, est soldat au 4^{ème} régiment des Zouaves¹⁴¹.

La guerre provoque la mort d'une grande partie de ces ecclésiastiques. Le tableau ci-dessous illustre le nombre d'ecclésiastiques morts au champ d'honneur.

¹³⁵ BONNIFACE Xavier, *L'histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014, p. 30-31.

¹³⁶ *La revue des prêtres morts au champ d'honneur*, p. 12.

¹³⁷ *La revue des prêtres morts au champ d'honneur*, p. 13-14

¹³⁸ *La revue des prêtres morts au champ d'honneur*, p. 15-17

¹³⁹ *La revue des prêtres morts au champ d'honneur*, p. 18.

¹⁴⁰ *La revue des prêtres morts au champ d'honneur*, p. 30-31.

¹⁴¹ *La revue des prêtres morts au champ d'honneur*, p. 32-33.

	1914	1915	1916	1917	1918	TOTAL
Prêtres du diocèse morts au combat	Barbaste Birabent Laforgue	Daunic, Bonal,	Mauriès, Chatelard, Dupouy, Marc,	Dulon, Renaud, Bordes, Salies, Bertrand,	Oustric, Batut Grégory	17
Séminaristes du diocèse morts au combat	Dagras Galaup Vuathier* Cougot, Clochard*	Moussié, Baqué, Millet, Garric,		Bataille, Bouche, Restes,	Bourrel, Fieuzet, Cistac	15
Religieux de la compagnie de Jésus	Gilbert de Gironde Rouelle	Péry				3
Religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs						4
Frères mineurs Capucins		Edouard (Michel- Laffite)			Mathieu (Jean- Baptiste Talbot)	2

Figure 6 : La répartition du nombre de prêtres et séminaristes morts au front durant la guerre¹⁴²

Grâce à l'étude de diverses sources (monuments aux morts, livre d'or, *Semaines catholiques*), il est possible d'établir un tableau résumant le nombre de morts parmi les ecclésiastiques du diocèse en indiquant l'identité de chacun et sa date de décès. Parmi l'ensemble des ecclésiastiques du diocèse de Toulouse mobilisés au front, dix-sept prêtres et

¹⁴² Le tableau est une synthèse de diverses données récoltées dans plusieurs sources : les deux monuments aux morts rue des Teinturiers, l'article publié dans *les semaines catholiques* du 14 novembre 1915 « Liste des prêtres et Séminaristes du diocèse de Toulouse morts au champ d'honneur », et l'article du 24 novembre 1918, « prêtres, religieux et séminaristes morts au champ d'honneur »

quinze séminaristes et sept religieux sont morts durant la guerre. Les années 1914 et 1917 sont particulièrement meurtrières pour le diocèse de Toulouse.

Grâce au journal de Joseph Chansou¹⁴³ et aux journaux de marche des unités combattantes du XVII^{ème} Corps d'armée¹⁴⁴, nous sommes en mesure d'esquisser le parcours des Toulousains mobilisés dans l'armée. Le XVII^{ème} Corps¹⁴⁵ d'armée est subordonné à la IV^{ème} armée¹⁴⁶ durant la Première Guerre mondiale. Il s'agit d'une des cinq armées créées et mises sur le pied de guerre par le Grand quartier général lors du déclenchement du plan XVII¹⁴⁷ en réponse à l'attaque allemande d'août 1914. Du 5 au 11 août 1914, le Corps d'armée est transporté par voie ferrée dans la région de Suippes¹⁴⁸, pour ensuite rejoindre du 11 au 23 août 1914 la région de Saint-Médard¹⁴⁹. Le 22 août 1914, le XVII^{ème} Corps d'armée est engagé dans la bataille des Ardennes avec des combats vers Jehonville¹⁵⁰, dans la forêt de Luchy¹⁵¹ et de Bertrix¹⁵². Les pertes sont nombreuses et la IV^{ème} armée est obligée de se replier dans la Meuse dans la région de Mouzon¹⁵³, à la fin août, début septembre 1914. La carte extrait de l'ouvrage de Nicolas Beaupré permet d'avoir une idée de la situation militaire en septembre 1914.

¹⁴³ CHANSOU Joseph, *Un prêtre frontonnais pendant la Grande Guerre, Joseph Chansou journal 1914-1918*, Toulouse, Les Amis des archives de la Haute-Garonne, 2014, 113 p.

¹⁴⁴ Librement consultable sur le site memoiredeshommes.fr.

¹⁴⁵ Le XVII^{ème} Corps est dirigé successivement par le Général Dumas (21 août 1914 au 20 mai 1917), le Général Henrys (le 20 mai 1917 au 11 décembre 1917), le Général Graziani (le 11 décembre 1917 au 29 mars 1918), le Général Buat (le 29 mars 1918 au 10 juin 1918), le Général Claudel (le 10 juin 1918 au 27 octobre 1918) et le Général Hellot (le 27 octobre 1918 au 17 juin 1919).

¹⁴⁶ La IV^{ème} armée est dirigée successivement par le Général de Langle de Cary (2 août 1914 au 11 novembre 1915), par le Général Gouraud (11 décembre 1915 au 14 décembre 1916), par le Général Fayolle (14 décembre 1916 au 31 décembre 1916), par le Général Roques (31 décembre 1916 au 23 mars 1917) et par le Général Gouraud (15 juin 1917 au 8 octobre 1919).

¹⁴⁷ Le plan XVII est un plan de guerre établi par le chef d'état-major de l'armée française, Joseph Joffre et le colonel Louis de Grandmaison en prévision d'une guerre avec l'Allemagne. Ce plan consiste à préconiser une offensive des troupes actives en Lorraine et Alsace avec suffisamment de troupes pour couvrir l'intégralité de la frontière belge. Nommé en 1913 commandant en chef des armées du nord et de l'est, Joffre applique son plan en août 1914. Mais celui-ci est pris de cours devant l'offensive allemande en Belgique, beaucoup plus importante qu'il ne l'avait imaginé. Il est donc contraint à la retraite. L'armée française est sauvée in extremis par la contre-offensive de la Marne.

¹⁴⁸ Suippes est une commune de la Marne

¹⁴⁹ Saint-Médard

¹⁵⁰ Jehonville est une section de la commune belge de Bertrix située en région wallonne.

¹⁵¹ Luchy est une commune située dans le département de l'Oise.

¹⁵² Bertrix est une commune francophone de Belgique située en région wallonne dans la province de Luxembourg

¹⁵³ Mouzon est une commune française située dans le département des Ardennes.

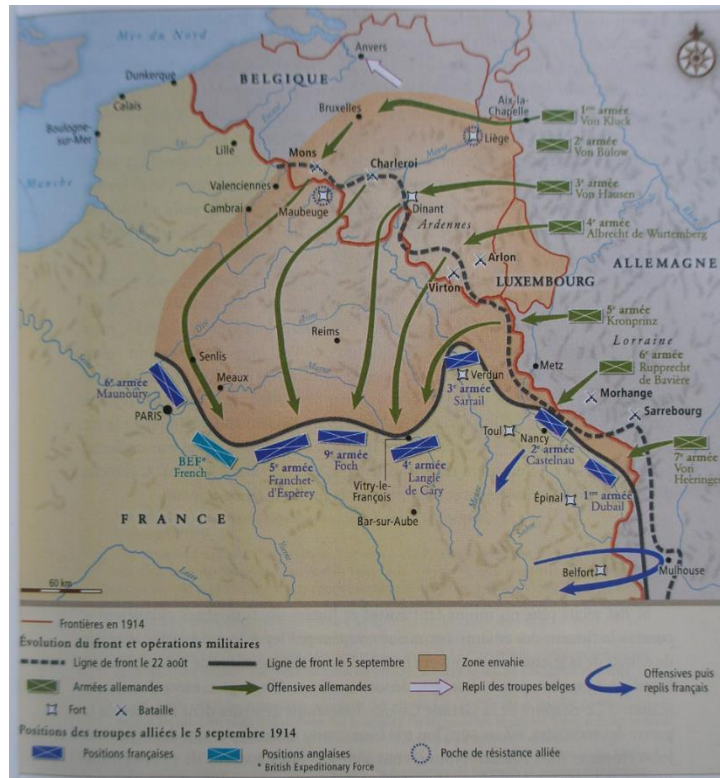


Figure 7 : La situation militaire du 2 août au 5 septembre 1914¹⁵⁴

Du 6 au 13 septembre, le XVII^{ème} Corps d'armée est engagé dans la bataille de la Marne. Les combats ont lieu essentiellement vers la ferme des Grandes Perthes. Du 13 septembre au 20 décembre 1914, le front se stabilise et le corps d'armée occupe le secteur vers la ferme de Beauséjour et Perthes-lès-Hurlus¹⁵⁵. Du 20 décembre 1914 au 3 avril 1915, le corps armé prend part à la première bataille de Champagne et participe notamment aux attaques françaises engagées vers Perthes-lès-Hurlus. Au printemps 1915, du 3 avril au 1^{er} mai, on observe un retrait du front et le corps rejoint la région de Triaucourt, vers Souilly¹⁵⁶. Le 1^{er} mai 1915, le XVII^{ème} Corps d'armée s'engage dans la deuxième bataille d'Artois, pour se retirer du front le 4 mars 1916 une fois relevée par l'armée britannique. Du 7 juillet 1916 au 17 avril 1917, le XVII^{ème} Corps d'armée occupe un nouveau secteur entre la ferme des Marquises et Auberive-sur-Suippe¹⁵⁷. Dans la même région, la bataille des Monts¹⁵⁸ est engagée du 17 avril au 24 juin 1917. La progression française permet aux unités combattantes d'occuper un nouveau secteur, vers le bois Loclont et l'étang de Vargévaux. Du 18 novembre 1917 au 6 octobre 1918,

¹⁵⁴ BEAUPRE Nicolas, *op.cit.*, p. 47.

¹⁵⁵ Perthes-lès-Hurlus est une commune de la Marne.

¹⁵⁶ Souilly est une commune française située dans la Meuse.

¹⁵⁷ Auberive-sur-Suippe est une commune de la Marne.

¹⁵⁸ En Champagne

l'avancée française permet l'occupation d'un nouveau secteur vers Damloup¹⁵⁹, près de la ferme Mormont. Dans la même région, une offensive franco-américaine est engagée sur le front Damloup du 6 au 10 octobre 1918. La fin du mois d'octobre au début de mois de novembre, les combats sont toujours aussi offensifs et permettent une progression du corps armée au nord de Consenvoye¹⁶⁰. D'après les carnets de Joseph Chansou, celui-ci rejoint avec son unité combattante Thielt¹⁶¹ le 30 décembre 1918 jusqu'au 2 janvier 1919 en vue d'une occupation de la Belgique. Alors les régiments sont dissous et les groupes fusionnés, les plus âgés sont démobilisés, Joseph Chansou doit, au contraire, rester. Le 18 février 1919, il part pour l'Allemagne, de Loot-en-Halle, où il était cantonné. En passant par Bruxelles, Louvain, Liège et finalement Aix-la-Chapelle, il arrive le 25 février en Allemagne. Le 14 mars, il peut enfin rejoindre la France pour une dernière permission. Le 20 avril 1919, il arrive à Fronton¹⁶². Il semble que celui-ci n'est pas eu à rejoindre son régiment en vue de la fin des hostilités. Une fois l'étude sérielle de la mobilisation des ecclésiastiques faite, il apparaît essentiel d'étudier les conditions de vie de ces hommes et leur vécu.

A.3. La vie au front raconté par les ecclésiastiques du diocèse de Toulouse mobilisés

La vie des soldats est complètement transformée par la guerre. Jusqu'alors étrangers à elle, les citoyens-soldats mobilisés découvrent les divers lots d'atrocités et de souffrances qui l'accompagnent. Ils rencontrent souvent des difficultés pour parler de leurs expériences combattantes, et particulièrement celles au plus proches de la ligne de feu, « Je ne vous ferai pas le tableau de la guerre¹⁶³ ». En dépit de ce blocage, l'objectif de cette sous-partie est de comprendre les conditions de vie des clercs toulousains mobilisés. Pour ce faire, rien de mieux qu'étudier les témoignages dont nous avons hérité. Je dispose de plusieurs lettres ou extraits de lettres publiés dans *Les semaines catholiques*. Leur lecture doit être prudente, car leur publication est soumise doublement à la censure : l'officielle et celle du comité de rédaction du journal du diocèse. Je dispose également d'une série de lettres et d'un journal d'un prêtre frontonnais, Joseph Chansou, mobilisé dans l'artillerie du XVII^{ème} Corps armée. Ces sources ont fait l'objet d'une publication bien des années après la guerre. Elles sont d'une extrême richesse dans la mesure où elles n'ont pas été soumises à une quelconque censure, hormis peut-

¹⁵⁹ Damloup est une commune française dans la Meuse.

¹⁶⁰ Consenvoye est une commune française dans la Meuse.

¹⁶¹ Thielt est une ville belge située en région flamande.

¹⁶² Fronton est une ville de la Haute-Garonne, d'où est originaire Joseph Chansou.

¹⁶³ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 28 février 1915.

être celle de son auteur lui-même. Elles viennent très bien nuancer les idées que les sources officielles pourraient nous faire sous-entendre.

Le témoignage suivant est une lettre écrite par l'abbé Laugé, caporal-brancardier, adressée au chanoine Charpentier de Carcassonne et publiée dans *Les semaines catholiques* du diocèse de Toulouse le 18 juin 1916:

« En ce moment, nous cantonnons sous la tente, à la lisière d'un bois. Quand il ne pleut pas, ça va, mais avec la pluie, dame, ce n'est pas le rêve. (...) Nous étions partis le 8 mai et jusqu'au 12, nous n'avons pas vu le jour. Nous étions enfermés dans un fort qui reçoit, en demi-heure, plus de 320 obus de gros calibre. Aussi nous était-il interdit de flâner aux portes et dans les couloirs peu résistants: danger de morts à se montrer aux portes, danger de mort à traverser la cour, danger de mort à aller chercher de l'eau (quand il y en avait). (...)

"Puis on descendait en vitesse la première côte. Là, il ne fallait pas traîner, et ne pas craindre les plats-ventres, on montait, ensuite, sur un petit plateau, on longeait un petit plateau, on longeait un petit bois et on entra dans le Ravin de la Mort, un enfer... là; on s'abandonnait à la Providence... on dévalait la pente, en passant par-dessus les arbres écroulés, déchiquetés et les cadavres, et on arrivait, enfin, au poste de secours.

Immédiatement après l'éclatement de l'obus, on reprenait le blessé et en route. Ceux de devant commandaient: appuyez à droite... gare au trou... un cadavre à gauche... un arbre, des fils de fer... halte! Une fusée éclairante... terre... un obus. (...) Quand on arrivait au sommet, on était en nage, et l'on soufflait comme des phoques. On avait des tremblements nerveux dans les jambes et les bras... ¹⁶⁴»

Cet extrait est particulièrement intéressant et résume à merveille ce que l'on pouvait lire dans les autres lettres d'ecclésiastiques mobilisés. Toutefois, sa publication dans le journal officiel du diocèse n'est pas anodine. En effet, l'objectif ici, est de glorifier l'héroïsme des ecclésiastiques, et plus particulièrement ceux mobilisés dans les services de santé comme brancardier ou infirmier. L'insistance sur le danger mortel auquel sont confrontés ces hommes: « danger de morts à se montrer aux portes, danger de mort à traverser la cour, danger de mort à aller chercher de l'eau » rappelle que les ecclésiastiques ne sont pas des « planqués ». Cette lettre est d'ailleurs publiée dans le contexte de la rumeur infâme¹⁶⁵, sujet que j'aborderai dans ma troisième et dernière partie.

À la lecture de ce témoignage très riche en informations, on apprend que les cinq sens des soldats sont agressés. Ils sont parfois amenés à se terrer et ne pas voir la lumière du jour

¹⁶⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 18 juin 1916.

¹⁶⁵ Voir Partie 3, chapitre 4.

pendant des journées entières : « nous étions partis le 8 mai et jusqu'au 12, nous n'avons pas vu le jour ». L'ouïe est agressée par les tirs constants d'obus: « nous étions enfermés dans un fort qui reçoit, en demi-heure, plus de 320 obus de gros calibre ». Un effort physique surhumain leur est demandé s'ils souhaitent échapper aux tirs: « là, il ne fallait pas traîner, et ne pas craindre les plats-ventres » ou encore « quand on arrivait au sommet, on était en nage, et l'on soufflait comme des phoques ». Les soldats sont soumis au froid et à la saleté: « quand il ne pleut pas, ça va, mais avec la pluie, dame, ce n'est pas le rêve » et vivent dans la peur continue de la mort: « on avait des tremblements nerveux dans les jambes et les bras... » ou encore « on entrait dans le Ravin de la Mort, un enfer ». Toutefois la peur n'est généralement pas assumée. Pour des raisons de virilité, les soldats évoquent très peu l'angoisse à laquelle ils ont pu être confrontés. Dans la lettre d'un sergent adressée à sa mère, le soldat écrit : « vous me dites de ne pas avoir peur; vous savez que la seule peur que je puis avoir, c'est de vous faire de peine. (...) Je n'ai qu'une chose à faire, mon devoir¹⁶⁶ ». Néanmoins, le caporal brancardier, cité ci-dessus, avoue avoir eu des tremblements dans les jambes et dans les bras, provoqués certainement par l'effort, l'adrénaline, mais aussi par la peur de succomber.

Le journal de Joseph Chansou décrit les mêmes conditions de vie. Les sens sont agressés: « On respire encore la poudre, l'odeur de brûlé, de cadavres¹⁶⁷. » Les soldats vivent continuellement dans la saleté et la boue: « Temps très mauvais: de la pluie à peu près tous les jours et une boue qui était pour nous un tourment continu¹⁶⁸ ». Le temps est une préoccupation essentielle de Joseph Chansou. Il décrit presque tous les jours le temps qu'il fait et les difficultés que celui-ci peut provoquer. À la différence des précédentes lettres citées ci-dessus et publiées dans *Les semaines catholiques*, le journal de Joseph Chansou livre plus librement les doutes, les angoisses et le désespoir de son auteur:

« 24 Février: Nuit triste et lugubre. A 11 heures, comme j'étais de garde, on vient nous avertir qu'il faudra peut-être évacuer la position, et, une heure après, on annonce qu'il faut partir. J'en éprouve un mal au cœur très pénible et je puis assurer que cette nuit a été une des plus tristes de ma vie de guerre. Douleur de quitter mes habitudes, ma chapelle; douleur pour la France surtout: il faut reculer et cela me rappelait un peu la nuit de Bertrix. Qui d'entre nous aurait cru qu'il fallait encore reculer, abandonner un terrain qui avait coûté tant de sang¹⁶⁹. »

Cet extrait est particulièrement édifiant et contredit les lettres publiées dans *Les semaines catholiques* qui n'évoquent pas la peur et le désespoir des soldats. Joseph Chansou

¹⁶⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

¹⁶⁷ Le 16 juillet 1917 dans CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p.

¹⁶⁸ Le 14-22 septembre 1914 dans *Ibid.*, 113 p.

¹⁶⁹ Le 24 février 1916 dans *Ibid.*, 113 p

s'exprime ici à cœur ouvert et avoue son désespoir face à la durée de la guerre. La défaite de l'armée française en février 1916 qui doit reculer, lui provoque une profonde tristesse. Toutes les souffrances morales et physiques finissent par provoquer une transformation nette du corps et plus précisément la vieillesse prématurée de celui-ci:

« Nous devons avoir tous vieilli pendant cette guerre: je causais tout à l'heure avec le concierge de la maison, un excellent frère Mariste. Incidemment, je lui ai dit que j'avais 28 ans. Il en conçut un profond étonnement: "je vous en aurais donné au moins 35", me dit-il. J'étais mal rasé: il a dû se laisser impressionner par ça¹⁷⁰. »

Comme le relève Nicolas Beaupré, la vie au front comprend deux types de moments: les moments paroxystiques de combat comme ceux cités ci-dessus et l'attente interminable durant laquelle les hommes tentent de surmonter l'ennui par des lectures, l'artisanat ou des moments de partage entre soldats¹⁷¹. Mais la peur de la mort ne les abandonne jamais et ponctue même ces périodes d'inaction. Il existe une diversité de moments d'affrontement intense : les combats en rase campagne de 1914, les bombardements intenses, la préparation d'artillerie et les assauts répétés. Mais ces derniers sont généralement moins longs et moins fréquents que la quotidienne guerre des tranchées. Il est très difficile d'avoir des témoignages évoquant ces moments. Les soldats ont généralement dû mal à partager avec leurs proches, leur expérience du combat, bien souvent traumatisante. L'extrait ci-dessus, publié dans *Les semaines catholiques* est finalement une exception en la matière; mais comme je l'ai dit, son analyse doit être prudente par la nature et la raison de sa publication. Joseph Chansou décrit également par moment ces moments paroxystiques. Sa mobilisation dans l'artillerie lui permet toutefois d'être éloigné des combats les plus violents. Il a ainsi plus de facilité à évoquer ces moments dans son journal, d'autant plus que celui-ci n'est pas destiné à être lu par quelqu'un que d'autre que lui-même.

Mais une chose est sûre: la violence rythme constamment ces moments et plus particulièrement les périodes de combat. Selon le sociologue allemand, Wolfgang Sofsky, la violence ne touche pas que l'extérieur du corps, mais aussi l'intérieur¹⁷². Elle se propage et déclenche peur, souffrance, désespoir ou encore sentiment d'abandon. La peur saisit le corps, provoque parfois des convulsions et annule toutes perspectives d'avenir. La violence perdure chez l'homme au-delà du moment de la blessure, dans la mesure où elle provoque une

¹⁷⁰ Le 3 août 1918 dans CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p

¹⁷¹ BEAUPRE Nicolas, *op.cit.*, p. 42-46.

¹⁷² SOFSKY Wolfgang, Chapitre 4 « La violence, la peur et la souffrance », *Traité de la violence*, Paris, Gallimard, 1998, p. 63-78.

dévastation de la condition humaine, expliquant ainsi les difficultés des soldats à s'habituer à une vie normale à leur retour du front. La violence, la peur et la souffrance ont confronté la victime à sa propre mort, laissant ainsi une place indélébile dans son esprit.

Comme nous le présente le témoignage cité ci-dessus, le quotidien des soldats déshumanise ces hommes qui vivent comme des animaux dans la saleté et le froid. Constamment ils croisent sur leur passage des cadavres ou des corps déchiquetés: « on dévalait la pente, en passant par-dessus les arbres écroulés, déchiquetés et les cadavres ». Cette transformation du corps fait d'eux des « animaux » à la limite de la civilisation. Cette vision tranche avec l'image héroïque et virile de ces hommes. Leur déshumanisation est très peu traitée dans les sources locales à la différence de celles des Allemands, que l'on associe volontiers à des monstres. J'aborderai plus amplement cette représentation monstrueuse de l'ennemi dans la deuxième partie de cette étude.

De la même manière, l'action meurtrière du soldat français et *a fortiori* des ecclésiastiques-soldats n'est jamais évoquée. Comme le souligne Nicolas Beaupré, le soldat n'est pas seulement une victime de la guerre mais aussi un acteur¹⁷³. Celui-ci est amené à tuer et devient un acteur de la violence. On tue beaucoup à distance par l'intermédiaire de machines, déshumanisant le taux de violence. La Première Guerre mondiale se caractérise par un large développement des techniques de destruction et d'armement. Les armes ont à la fois pour but de permettre de tuer, par l'extension, la soudaineté, l'accélération du corps du tueur, et permettre l'autoconservation de la cible par la dissimulation et l'obstruction. L'imagination et l'inventivité de l'homme ont rendu possible le développement d'armes toujours plus efficaces, autant dans un but d'autoconservation, que de destruction¹⁷⁴. Selon le sociologue allemand, Wolfgang Sofsky, la violence n'est pas la régression d'un état primitif de l'homme, mais plutôt produit par la culture humaine. Celle-ci multiplie le potentiel de la violence, en mettant au point de nouvelles technologies visant à la destruction. Le rêve d'immortalité, issu de l'expérience culturelle débouche sur une violence absolue. Seules les formes de violence changent. Selon lui, il est donc nécessaire de rompre avec cette illusion que le progrès de l'équipement moral de l'homme tend à une disparition de la violence¹⁷⁵. Joseph Chansou est d'ailleurs mobilisé dans l'artillerie. Les seules fois où il croise les Allemands, sont lorsque ces derniers sont faits prisonniers par l'armée française. Lors de leurs traversées des camps de cantonnement, le prêtre

¹⁷³ BEAUPRE Nicolas, *op.cit.*, p 47-51.

¹⁷⁴ SOFSKY Wolfgang *op.cit.*, p. 27-43.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 195-211.

frontonnais les rencontre alors. Les combats corps à corps restent pour autant encore présents chez les hommes mobilisés dans l'infanterie.

La mort est donc omniprésente chez les soldats. Pierre Chainé fait la remarque suivante : « Pour le soldat qui combat dans le rang, la guerre n'est qu'un long tête-à-tête avec la mort¹⁷⁶ ». Comme le souligne Joseph Chansou, les soldats qui n'ont jamais été blessés pendant la guerre ont eu beaucoup de chance. Le prêtre frontonnais est finalement blessé le 21 juillet 1918 à l'épaule droite et au côté droit¹⁷⁷. L'éclat d'un obus tombé à trois cent mètres de lui a déchiré ses vêtements, a glissé sur le côté droit en lui laissant deux plaies: une à l'épaule et une contusion à la hanche. Par la violence du choc, il est projeté quatre mètres plus loin. Mais heureusement, ces blessures n'étaient pas si graves et il a pu rejoindre la batterie pour s'y faire soigner. Il a ensuite passé dix jours dans l'hôpital de Saint-Dizier¹⁷⁸.

La mort des soldats n'est pas seulement provoquée par des blessures de guerre, les maladies peuvent en être également la cause. Les journaux de marches du service de santé du XVII^{ème} Corps d'armée mentionnent à plusieurs reprises les différentes maladies contractées par les soldats. Après avoir signalé des cas typhiques en septembre 1914, les soldats sont vaccinés du typhus en octobre 1914 par les services de santé du XVII^{ème} Corps d'armée¹⁷⁹. D'après le journal de Joseph Chansou, la grippe contamine bon nombre de soldats de son régiment¹⁸⁰. La contraction de diverses maladies et la fatigue engendrée par la dureté des combats et des conditions de vie affaiblissent considérablement les unités combattantes et peuvent provoquer la disparition d'un grand nombre de soldats.

Cette expérience de guerre caractérisée par l'omniprésence de la mort et de la violence bouleverse catégoriquement le rapport des soldats au temps. Selon la thèse défendue par Nicolas Beaupré, dans un article publié dans la revue *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, la transformation du rapport au temps des combattants a permis à ces derniers de supporter si longtemps la guerre et le lot de souffrances qu'elle implique¹⁸¹. Le temps est comme suspendu : les soldats attendent la fin de la guerre ou leur propre fin. La guerre ne peut être un état

¹⁷⁶ BECKER Annette, *op.cit.*, p. 60.

¹⁷⁷ Le 22 juillet 1918 dans CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p.

¹⁷⁸ Le 23, 24 et 26 juillet 1918 dans *Ibid.*, 113 p.

¹⁷⁹ Archives de la défense, 26 N 190/12, XVII^{ème} Corps d'armée, Direction du service de santé, journaux de marches, 2 août 1914- 30 juin 1915, http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/inventaires/ead_ir_consult.php?fam=3&ref=7&le_id=4143 consulté le 5 avril 2016.

¹⁸⁰ Le 7 mai et le 10 mai 1918 dans *Ibid.*, 113 p.

¹⁸¹ BEAUPRE Nicolas, « La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de guerre. Hypothèses pour une histoire du rapport au temps des soldats français de la Grande Guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013/1 N° 117, p. 166-181.

permanent: « une fois entré dans le conflit, il n'y a pour ainsi dire que deux issues: la mort ou la paix¹⁸² ». Cette paix est le principal horizon d'attente. Elle est autant désirée qu'inéluctable. La mort de masse et la forte probabilité de leur propre mort impliquent que les soldats subissent le présent. Les souvenirs d'un passé récent sont, selon l'historien, mis entre parenthèse. L'issue binaire du conflit, qui ne peut se solder que par une défaite ou une victoire, est un second élément qui tend à modifier le rapport au temps des combattants. Les soldats attendent la paix mais aussi la victoire de leur armée. Ainsi, lorsque l'armée française se trouve, comme en 1917, dans une impasse stratégique, bon nombre de soldats n'aurait pas accepté la défaite. Cette réalité est visible dans le journal de Joseph Chansou: le 11 novembre 1917, celui-ci écrivait que ses compagnons d'armes et lui espéraient une victoire prochaine qui leur assurerait un retour à un temps de paix¹⁸³. À travers cet article, Nicolas Beaupré s'intéresse à un champ d'étude encore neuf, celui de l'inscription des hommes dans le passé, le présent et l'avenir et l'appréhension par ces mêmes hommes de cette inscription dans le temps. Catholiques ou non, croyants ou pratiquants, fidèles ou clergé, tous les hommes mobilisés modifient leur rapport au temps au contact de la guerre.

A.4. L'encadrement à distance des prêtres mobilisés par le clergé toulousain

On ne peut comprendre le quotidien et le vécu des ecclésiastiques toulousains mobilisés au front sans envisager le lien qui perdure entre eux et leurs confrères restés à l'arrière. Le retour des soldats en permission et l'abondante correspondance des mobilisés avec leurs proches permettent la conservation d'un lien entre l'espace du front et de l'arrière en dépit des différences fondamentales qui opposent ces deux milieux. À la lecture des sources, on s'aperçoit que les membres du clergé catholique, et particulièrement les chefs spirituels de l'institution ecclésiale souhaitent préserver un droit de regard sur la vie des ecclésiastiques mobilisés. L'archevêque de Toulouse adresse d'ailleurs une lettre mensuelle à son clergé au front :

« Dans ce but, je suis décidé, puisque la chose est aujourd'hui possible, à vous adresser directement par moi-même ou par M. le Supérieur du Grand-Séminaire, une lettre mensuelle. Elle vous apportera mes encouragements et mes conseils sur quelques points de votre vie de prêtre-soldat¹⁸⁴. »

¹⁸² BEAUPRE Nicolas, « La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de guerre. Hypothèses pour une histoire du rapport au temps des soldats français de la Grande Guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013/1 N° 117, p. 177.

¹⁸³ Le 11 novembre 1917 dans CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p

¹⁸⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 2 avril 1916.

M^{gr} Germain souhaite préserver, en dépit des longues distances qui le séparent d'une partie du clergé de son diocèse, sa relation paternelle avec les prêtres-soldats. Ces lettres mensuelles, dont certaines sont publiées dans *Les semaines catholiques* du diocèse lui permettent d'exprimer son soutien et sa sollicitude pour ces hommes. Elles sont aussi un moyen de préserver l'ascendant paternel qu'il détient sur eux. Il est vrai que les distances et la vie brutale des prêtres-soldats rendaient difficiles la conservation de l'autorité de l'archevêque, différente de l'autorité militaire omniprésente au front.

Toutefois, M^{gr} Germain a conscience de ces difficultés. Dans sa lettre du mois d'avril 1916, l'archevêque de Toulouse joint un règlement contenant un minimum de vie religieuse et sacerdotale. Il demande aux prêtres mobilisés et spécialement aux ecclésiastiques mobilisés dans les ambulances de le considérer comme une consigne sacerdotale avec le même empressement qu'ils mettent à obéir à leurs chefs militaires. Pour les autres, où il est plus difficile d'observer cette même ligne de conduite religieuse, l'archevêque de Toulouse demande aux prêtres-soldats de se réunir, lorsque cela est possible, autour de leur aumônier ou d'un prêtre choisi comme leur chef spirituel. Devant toutes ces recommandations, on distingue bien la crainte de l'archevêque de voir les membres du clergé de son diocèse dispensés de tout soutien de la part de la communauté catholique et de tout encadrement religieux. Ainsi, en dépit des difficultés, l'Église toulousaine tente de préserver le lien qui unit l'ensemble de la communauté catholique avec son clergé.

B) L'aumônier militaire, dernier repère dans un monde de souffrances

« Un aumônier le suit, barbu, casqué, boité,
Aux yeux rayonnants de bonté,
Fidèle ami, qui sait consoler ceux qui pleurent,
Aider à mourir, ceux qui meurent¹⁸⁵. »

Ces quelques vers résument remarquablement l'importance que revêt l'aumônier militaire aux yeux des soldats. Alors même que la Séparation de l'Église et de l'État consacre un peu plus la sécularisation de la société et la laïcisation des institutions étatiques, l'armée française continue de mobiliser des aumôniers militaires dans ses rangs. Bon nombre d'ecclésiastiques sont incorporés dans l'armée comme aumôniers, ou se portent volontaires pour le devenir. Mais qui sont ces hommes et qu'elles sont leurs relations avec les soldats ?

¹⁸⁵ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 17 juin 1917.

Comment envisagent-ils leur mission ? Après une étude sérielle visant à déterminer le nombre d'aumôniers militaires parmi le clergé toulousain, il s'agit de comprendre le rôle joué par ces hommes auprès des soldats. Dans quelle mesure les aumôniers militaires deviennent-ils les derniers repères pour les soldats, même pour les non religieux ?

B.1. Nombre d'aumôniers dans le diocèse de Toulouse et leurs affectations

Toutes les armées présentent une aumônerie militaire. L'armée française avec l'armée d'Italie sont celles qui comptent le plus d'aumôniers dans leurs rangs¹⁸⁶. Par ce biais, les Églises peuvent être présentes de manière officielle auprès des soldats. Mais toutes les armées ne suivent pas le même modèle d'organisation quant à leur aumônerie. Le cas français est bien spécifique. En raison de son régime de laïcité, l'armée ne comprend pas une institution spécifique, une hiérarchie et un service particulier. Plus que de véritables aumôniers, il s'agit surtout de ministres de cultes, dont la loi de 1880 érigeait leur statut. Les décrets de 1881 et 1913 précisent les modalités de recrutement, de statut et d'affectation de ces aumôniers. Le décret du 5 mai 1913 prévoit : « pour chaque groupe de brancardier divisionnaires [GBD] ainsi que pour chaque division de cavalerie un ministre du culte catholique [...] nommé par le ministre de guerre ¹⁸⁷ ».

Les religions majoritaires y sont représentées ; aumôniers catholiques, israélites et protestants se côtoient au sein de corps armés. Ils sont rattachés dans les services de santé et répartis de manière égale dans les groupes de brancardiers et les corps armés, provoquant une surreprésentation des religions minoritaires. Les aumôniers titulaires seraient environ une centaine en 1914 et cent cinquante-un en novembre 1915, d'après Gérard Cholvy et Yves-Marie Hilaire¹⁸⁸. L'effectif des aumôniers est amplifié par la venue de prêtres se portant volontaires pour accompagner les troupes. Ce n'est qu'après l'intervention d'Albert de Mun, largement relayée par la presse catholique nationale et locale¹⁸⁹ auprès du célèbre député et président du conseil Viviani, le 11 août 1914, que leur situation est régularisée avec la circulaire Millerand du 12 novembre 1914. Les prêtres volontaires obtiennent désormais le statut d' « aumônier volontaire » et une solde. Les aumôniers bénévoles s'ajoutent aux aumôniers officiels. Ils sont désignés comme des prêtres combattants ou comme des membres du service auxiliaire et sont

¹⁸⁶ CHALINE Nadine-Josette, « les aumôniers catholiques dans l'armée française » dans *Chrétiens dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Cerf, 1993, p. 97.

¹⁸⁷ Cité dans *Ibid.*, p. 97.

¹⁸⁸ CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine 1880-1830*, p.239.

¹⁸⁹ Pour la presse nationale, on peut citer l'appel « aux volontaires » d'Albert de Mun dans *l'Écho de Paris*, le 3 août 1914.

généralement mieux répartis auprès des unités d'infanterie que celle d'artillerie. Mais comme le souligne Gérard Cholvy et Yves-Marie Hilaire, le gouvernement anticlérical refuse de les reconnaître¹⁹⁰.



Figure 8 : Carte postale représentant un prêtre mobilisé au front ¹⁹¹

Comme dans les autres pays, les aumôniers sont nommés par l'armée et demeurent attachés à leur Église : « ils se mettent au service de ces deux institutions, qui représentent leur patrie et leur foi, au risque peut-être cependant de conflits de fidélités. Cette situation ambivalente, ajoutée à leur statut de non-combattants, peut les marginaliser au sein de leurs armées respectives¹⁹². » Les aumôniers ne portent pas les armes et sont recrutés parmi le personnel ecclésiastique non mobilisable. Comme sur la carte-postale ci-dessus, ils peuvent donc être plus âgés que la moyenne d'âge des soldats. En dépit de leur solde d'officier, ils n'ont ni grade ni rang et conserve la soutane. Ce statut participe à leur marginalisation au sein de

¹⁹⁰ CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, *op.cit.*, p.239-240.

¹⁹¹ Archives départementales de Haute-Garonne, 45 FI 452, « Que tout s'arme contre eux, contre eux que tout conspire, que, quels que soient le chef, la route et les moyens, la France et les français n'aient qu'un seul but : détruire la Prusse et les Prussiens ! Paul Déroulède. - Paris : édition Ch. Fontane, marque Croissant, [entre 1914 et 1918]. - Carte postale ».

¹⁹² BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 63.

l'armée. Faute d'une hiérarchie établie et en l'absence d'un aumônier-chef, l'organisation des aumôniers et des prêtres-soldats s'improvise au sein des corps armés.

D'après *Les semaines catholiques*, le XVII^{ème} Corps d'armée dont Toulouse est le quartier général compte plusieurs aumôniers. M.M. Morette de Montauban, aumônier volontaire au groupe de brancardiers de corps. Dans la 33^{ème} division, on retrouve M. Castaing, comme aumônier titulaire du groupe divisionnaire de brancardiers et M. Bernadeau comme aumônier volontaire. M. Mandret de Toulouse est quant à lui aumônier titulaire au groupe divisionnaire de brancardiers dans la 35^{ème} division du XVII^{ème} Corps armée. Et finalement MM. Renaud de Toulouse est aumônier titulaire. Le parcours de Louis-Marie-Léonard Renaud, ancien vicaire aux Minimes à Toulouse est original. Tout comme la grande majorité des prêtres du diocèse, il intègre le petit et le grand Séminaire de Toulouse. Ayant eu une éducation militaire par sa famille, il s' enrôle dans le régiment des spahis, et ensuite dans la Grande Chartreuse. Son parcours religieux et militaire le désigne comme aumônier titulaire du XVII^{ème} Corps d'armée. Il perd finalement la vie le 12 avril 1917 au front en allant aider les soldats. D'après *La revue des prêtres tombés au champ d'honneur*, il fut cité trois fois à l'ordre du jour et reçut la Croix de guerre pour être allé voir et soutenir les soldats mobilisés au front¹⁹³.

B.2. Le rôle des aumôniers militaires

Pourquoi la France a-t-elle recruté des « ministres du culte » jouant le rôle d'aumônier militaire au sein de l'armée, alors même que cette mesure est contradictoire avec son régime de laïcité ? La raison est simple : ils sont indispensables pour assurer le moral des troupes et donc pour les déterminer à combattre. Ils sont généralement bien appréciés des soldats qu'ils accompagnent, écoutent et soutiennent :

« C'est par vous, Monsieur l'Aumônier, que nous avons appris à aimer Dieu davantage. C'est avec vos douces paroles d'encouragement au bien que plusieurs d'entre nous ont pu remplir leur devoir de chrétien avant de repartir de nouveau sur la ligne de bataille.

Vos visites laissent, chaque fois, pour nous, une profonde satisfaction. Aux uns, vous donnez des paroles d'encouragement ; aux autres, des pensées de douce résignation. Cela, Monsieur l'Aumônier, fait du bien au cœur des blessés. »

L'aumônier militaire est une figure à part dans l'armée. Il est celui qui sait tendre une oreille attentive, qui sait consoler ces hommes tourmentés par la peur de la mort et par une série d'événements et d'images traumatisantes. Il apaise les souffrances morales et physiques. L'aumônier militaire apporte par moments quelques petits cadeaux (cigarette, bouteille de vins)

¹⁹³ *La revue des prêtres tombés au champ d'honneur*, p. 23-25

aux soldats. Il est également celui qui prononce les dernières prières en cas de malheur et assiste les hommes dans leurs derniers moments. Finalement, « l'aumônier est l'homme de Dieu et sait souvent être aussi l'ami, le confident, celui à qui l'on peut tout dire¹⁹⁴ ». Généralement apprécié par les officiers, l'aumônier militaire est capable de galvaniser les soldats dans la lutte armée.

Il permet également de préserver un lien entre les soldats et l'Église, mais aussi, de canaliser les sentiments religieux des soldats en quête de nouveaux repères. Grâce aux aumôniers militaires, les soldats catholiques peuvent communier ou encore assister à la messe que les aumôniers improvisent à l'aide de « chapelle portative » non loin de la ligne de feu. Pour ceux ne pouvant assister aux messes, l'aumônier apporte le « Viatique » jusque dans les tranchées. Comme le souligne Nadine-Josette Chaline : « par l'eucharistie et l'absolution, les prêtres tempèrent l'angoisse de la mort¹⁹⁵. »

Devenant de véritables relais des soldats auprès des familles ou inversement, ils garantissent la préservation d'un lien entre le front et l'arrière. *Les semaines catholiques* relayent aux laïcs les adresses des aumôniers par lesquels les familles devaient échanger pour obtenir des informations de leurs proches¹⁹⁶. Leur rôle de relais est particulièrement visible lorsque ces derniers annoncent la disparition d'un proche à la famille. Souvent l'occasion de relater les exploits héroïques des soldats morts au front, ces lettres permettent d'humaniser un peu plus cette terrible nouvelle, à la différence des annonces froides de l'armée. *Les semaines catholiques* ont publié quelques-unes de ces lettres¹⁹⁷.

Les fonctions de l'aumônier sont donc multiples et nécessitent bien souvent d'effectuer de longues distances. En effet, les aumôniers militaires, qu'ils soient volontaires ou titulaires, sont cantonnés à distance de la ligne de feu, auprès des blessés. Mais leur fonction exige qu'ils soient présents sur tous les terrains. Effectuant de grandes distances pour rejoindre les soldats dans les tranchées ou récupérer les blessés, les aumôniers militaires doivent se débrouiller pour trouver un moyen de transport (vélo ou cheval). Ce parcours les soumet à de grands dangers, qui causent la mort de certains d'entre eux.

¹⁹⁴ CHALINE Nadine-Josette, « Les aumôniers catholiques dans l'armée française » dans *Chrétiens dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Cerf, 1993, p. 103.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 104.

¹⁹⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 14 janvier 1917 et 4 août 1918.

¹⁹⁷ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 17 janvier 1915.

B.3. La figure de l'aumônier, le dernier repère pour les soldats

Au vu des témoignages de soldats et du nombre important d'aumônier dans les rangs des armées, on peut considérer que le rôle de celui-ci est primordial. Par son écoute et son soutien, l'aumônier militaire est une personne à part dans l'armée généralement très vite appréciée des soldats :

« Si nous n'avons pas nos parents pour nous encourager, nous avons cependant de bons aumôniers. Eux ont toujours de bonnes paroles ; eux nous consolent, eux nous donnent du courage. Ils viennent au milieu des obus, en troisième ligne, installent leur petit autel et disent la messe pendant que les sauvages bombardent¹⁹⁸. »

Loin de leurs proches, les soldats trouvent dans les aumôniers militaires leurs parents spirituels. Il peut être même considéré comme un nouveau repère pour ces hommes éloignés de chez eux et confrontés à une des guerres les plus meurtrières de l'Histoire.

Pour les chrétiens, la présence de cet ecclésiastique au milieu du champ de bataille leur permet de conserver un lien avec leur église locale et d'échanger à propos de la religion. La guerre a pu susciter des interrogations chez les soldats en matière de religion, auxquelles les aumôniers sont invités à répondre. Le port d'une courte soutane, permettant logiquement de mieux se déplacer, distingue les aumôniers des autres soldats. Comme le constate un aumônier militaire français cité par Nadine-Josette Chaline, la soutane redevient ce qu'elle est censée être : « une sorte de signal avertisseur pour les consciences¹⁹⁹ ». À la différence du port de l'uniforme d'officier chez les aumôniers des autres armées, le port de la soutane permet de ne pas créer trop de distance avec le soldat. L'écoute et l'intérêt que peuvent porter ces ecclésiastiques pour les souffrances des hommes font d'eux des figures appréciées par les soldats, même par ceux, qui jusqu'alors étaient réfractaires à la religion.

Toutefois l'aumônier reste encore dans certains milieux une figure très critiquée. *La Dépêche de Toulouse*, dans le cadre de la polémique de la rumeur infâme, accuse d'ailleurs les curés de s'être planqués dans les services de santé.

¹⁹⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 28 février 1915.

¹⁹⁹ CHALINE Nadine-Josette, *op.cit.*, p. 103.

C) Evolution de l'image du prêtre

Par leur rôle de consolateur auprès des soldats, par les diverses souffrances morales et physiques et par leurs expériences combattantes, la guerre a transformé l'image du prêtre français. Comme nous l'avons vu, notamment pour les aumôniers militaires, les ecclésiastiques mobilisés au front deviennent de nouveaux repères pour les soldats éloignés de leurs proches et soumis aux pires souffrances. Cette représentation positive du prêtre a-t-elle touchée le front intérieur ? La guerre n'a-t-elle pas provoquée, en plus d'une évolution des représentations, une évolution du prêtre, devenant désormais plus entreprenant ?

C.1 La reconnaissance nationale de l'engagement patriotique du clergé toulousain

« Il nous est très agréable d'enregistrer ici une autre citation dont un jeune élève de notre Grand séminaire, M. l'abbé Louis Durrieu, a été récemment honoré. L'abbé Durrieu est sous-officier au *** d'infanterie et sa bravoure est ainsi mentionnée :

« Sous-officier énergique, plein d'entrain. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. A rempli avec beaucoup d'intelligence et de sang-froid les fonctions d'observateur. Brillante conduite depuis qu'il fait campagne. »

M. l'abbé Durrieu est le second fils de M. Félix Durrieu, caporal au *** territorial, au front ainsi que son fils aîné, le sergent Joseph Durrieu²⁰⁰. »

Des citations d'honneur telles que celles-ci sont très régulièrement publiées dans les bulletins du diocèse de Toulouse (*Les semaines catholiques* ou bulletins paroissiaux et ultérieurement dans la *Revue des prêtres tombés au champ d'honneur*). Tous les ecclésiastiques mobilisés du diocèse ont leur citation d'honneur publiée dans *Les semaines catholiques* du diocèse de Toulouse. Le journal officiel de l'Église toulousaine publie également une note lorsqu'un ecclésiastique du diocèse est décoré par la Croix de la Légion d'honneur, la médaille militaire ou encore la croix de guerre.

Ce procédé illustre dans un premier temps la volonté du clergé toulousain d'insister sur l'héroïsme de leur[s] soldat[s]. Bien entendu, ces publications s'inscrivent dans la polémique de la rumeur infâme, particulièrement virulente. Elles viennent répondre aux attaques des radicaux. Outre cette polémique, la publication de diverses citations d'honneur nous renseigne sur le rôle des ecclésiastiques sur le champ de bataille. Ces derniers sont les premiers à prendre des risques, à prouver leur solidarité pour la défense de la Nation. Mais à la lecture des diverses citations d'honneur, on observe que celles rendant hommage aux exploits des prêtres concernent généralement leur aide pour les blessés : dons de soins, aide au rapatriement des

²⁰⁰ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 27 août 1916.

soldats. Mais très peu évoquent la participation des prêtres aux combats. Ce fait s'explique facilement par la grande part d'ecclésiastiques versés dans les corps armés comme brancardiers, infirmiers ou aumôniers militaires. Toutefois cette réalité ne se vérifie pas chez les séminaristes du diocèse. La part de citation évoquant leur courage dans les combats et non pas seulement dans l'aide ou le soutien apporté aux autres soldats est plus important. Sur les treize citations de séminaristes, six évoquent les risques encourus dans l'aide médicale apportée aux soldats (soigne et/ou rapatrie les blessés) et dans le rôle d'informateur ou d'observateur. Les sept autres citations concernent, au contraire, les combats auxquels ont pris part les séminaristes. La citation de l'abbé Jean Vincens, publiée dans *La revue des prêtres morts au champ d'honneur*, est particulièrement parlante :

« Sergent-major Vincens Jean, belle conduite au feu : s'est emparé le 25 décembre avec sa section d'une tranchée allemande où il s'est battu dans un corps à corps avec l'ennemi²⁰¹. »

Cette citation décrit très bien la violence du front. Les combats au corps à corps sont toujours présents. Mais surtout, cette citation prouve la difficulté, voire l'impossibilité pour les ecclésiastiques de ne pas prendre part au combat. En dépit du code canon, l'incorporation des ecclésiastiques dans les services armés empêche les prêtres ou séminaristes de ne pas être eux-mêmes des tueurs. Ces comportements, provoqués par la situation guerrière, ne peut que participer à l'évolution du prêtre. L'usage de la violence et la peur omniprésente de la mort ne peut être sans conséquence sur le psychisme de ces hommes.

En dehors des interrogations portant sur le moral et le psychisme des ecclésiastiques, le courage démontré par ces hommes fait la fierté du clergé toulousain, mais aussi celle du Pape :

« Aujourd'hui, je viens à vous, heureux de vous donner l'assurance que N.S.P. le Pape, dont les sollicitudes paternelles s'étendent à tous, à toutes les nations, ne cache point ses prédilections pour la France [...].

Mais dans cette France héroïque, ce qui le touche particulièrement c'est l'attitude du clergé et surtout des prêtres-soldats. [...] Mais il connaît vos actes de vaillance, votre héroïsme qui force le respect, votre courage pour le sacrifice, votre intrépidité et votre force devant la mort. Aussi il vous bénit, il prie pour vous²⁰². »

L'abnégation et le courage des prêtres, séminaristes et religieux mobilisés témoignent de l'engagement patriotique du clergé toulousain dans la défense de la Nation. La publication de *La revue des prêtres tombés au champ d'honneur* après la guerre illustre la volonté du clergé

²⁰¹ *La revue des prêtres morts au champ d'honneur*, p. 48.

²⁰² Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 18 juin 1916.

toulousain de faire d'une part perdurer la mémoire de ces hommes morts pour la France, mais aussi insister d'autre part sur les actes héroïques de ces ecclésiastiques durant la guerre. Dans cette revue, les citations d'honneur de tous les prêtres et séminaristes sont regroupées, ainsi qu'une petite biographie de tous les ecclésiastiques ayant perdus la vie au combat.

C.2. La guerre formatrice de prêtres plus entreprenants

Par les souffrances et les épreuves qu'elle provoque, la Première Guerre mondiale transforme profondément les mentalités des individus. La brutalisation des sociétés qu'étudie George Mosse illustre parfaitement ce phénomène²⁰³. La guerre a eu des conséquences non seulement diplomatiques, matérielles et humaines, mais aussi des répercussions sur les mentalités et les comportements des hommes. J'aborderai la thèse de George Mosse sur la brutalisation des sociétés dans la deuxième partie de ce mémoire.

Mais l'évolution des comportements par la guerre est visible également chez les ecclésiastiques toulousains. Par les épreuves qu'ils ont surmontées, ils ont appris à être plus entreprenants.

« Si l'on m'a confié une section à commander, c'est que l'on me juge apte à accomplir la tâche qui m'incombe. Jusqu'ici, un signe me suffit à entraîner mes hommes ; je les ai toujours gouvernés en leur donnant l'exemple²⁰⁴. »

Ou encore dans la citation suivante :

« Mauquier André, caporal-brancardier, au 14^{ème} régiment d'infanterie, d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Exemple de bravoure et d'entrain. Le 30 avril a contribué pour une large part, à l'évacuation rapide des blessés de son bataillon, et ramené des premières lignes, sous le feu des mitrailleuses ennemies, le corps de nombreux officiers et soldats²⁰⁵. »

Hormis les nombreux renseignements que nous livrent ces extraits sur les conditions de vie des ecclésiastiques mobilisés, ces trois exemples sont très utiles pour comprendre les raisons d'un changement de mentalités chez ces hommes. On apprend dans un premier temps que ces hommes peuvent être amenés à exercer un commandement sur plusieurs autres soldats. Ils ont une responsabilité sur ces hommes, qui est une responsabilité sur leur vie. Même si le prêtre détient une autorité sur les fidèles de son église, cette autorité n'engendre pas de responsabilité de vie ou de mort. Le commandement au sein de l'armée les force inévitablement à prendre des initiatives, à réfléchir à des plans d'attaques, à des stratégies et tactiques militaires. Le dernier

²⁰³ MOSSE George, *De la Grande Guerre au totalitarisme : La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 291 p.

²⁰⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

²⁰⁵ *La revue prêtres morts au champ d'honneur*, p. 48.

exemple nous renseigne de manière plus générale sur le type d'initiatives qu'étaient amenés à prendre les ecclésiastiques mobilisés. Ils sont confrontés à la mort et à des blessures atroces. Ils doivent subir le froid, la saleté, prendre des initiatives pour survivre et protéger leurs camarades. Tous ces éléments participent à l'évolution des mentalités et des comportements de ces hommes. Les ecclésiastiques mobilisés de retour du front sont désormais plus entreprenants.

C.3. La guerre formatrice de prêtres plus proches de leurs fidèles

La guerre n'a pas seulement rendu les prêtres plus entreprenants, elle a aussi permis aux ecclésiastiques de se rapprocher des laïcs.

« Ici, je me trouve tout à fait à ma place, au milieu de jeunes gens chrétiens convertis, certains depuis peu, enthousiastes, généreux, ne rêvant que l'apostolat futur, jeunes hommes, ou mariés, de toutes les situations, de toutes les conditions ; par ma qualité de séminariste, j'ai tout de suite conquis leur confiance et leur sympathie, j'ai reçu leurs confidences, pénétré dans leur intimité...²⁰⁶ »

La lettre de ce jeune sous-diacre du diocèse de Toulouse adressée à ses parents témoigne de l'enthousiasme de certains ecclésiastiques suite à sa rencontre avec les soldats. Il est heureux d'apprendre à connaître ces hommes et d'être leur confident. La guerre est propice à ce genre de rencontre. Les difficiles conditions de vie (peur de la mort, froid, saleté, mais aussi l'éloignement des proches) isolent les soldats. Ainsi, lorsqu'un jeune ecclésiastique propose son soutien, d'écouter ou encore d'accompagner les soldats, ce comportement ne peut susciter que de la sympathie. Comme le souligne Nadine-Josette Chaline, le prêtre n'est plus un étranger, rencontré par hasard au cours de cérémonies familiales. Il est un homme parmi les soldats, avec qui il est possible d'échanger. Il est aussi celui qui a subi les mêmes souffrances. Ce partage rompt avec l'image d'un prêtre distant, vivant différemment et à l'écart des laïcs. Une proximité encore inédite s'installe alors peu à peu entre les ecclésiastiques mobilisés et les soldats. La guerre est aussi considérée par certains prêtres et séminaristes comme une nouvelle terres de missions:

« Sans le vouloir, par le fait même des circonstances, j'ai été appelé à commencer mon apostolat ; quand je vois tout ce qui s'est passé en moi depuis mon arrivée, je me sens ému et joyeux. J'ai commencé à connaître, j'ai senti les joies du ministère qui m'étaient inconnues jusque-là ; j'ai pu, bien que dans une faible mesure, me rendre compte de la beauté du rôle de prêtre²⁰⁷. »

²⁰⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 4 mars 1917.

²⁰⁷ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 4 mars 1917.

Les propos tenus par le même séminariste nous informent sur la représentation que pouvaient avoir les ecclésiastiques du front. Celui-ci devient une terre de mission inespérée et inédite. Par la proximité avec les autres soldats, les prêtres peuvent pénétrer dans leur intimité et réussir à les convertir au catholicisme. Certains d'entre eux sauvegardent certaines relations nouées au front. Toutefois, les prêtres mobilisés se heurtent parfois à des discours révolutionnaires ou du moins hostiles à la religion. Dans son journal, Joseph Chansou évoque ce problème. Après en avoir discuté avec un de ces camarades, lui aussi prêtre, M. Michelet, Joseph Chansou décide de « ne rien brusquer, de ne pas heurter trop ouvertement ces plaintes²⁰⁸ » et d' « essayer doucement d'amener les esprits à des pensées meilleures²⁰⁹ ». Le retour du front d'une génération de prêtres change profondément « l'esprit et l'image de ce corps²¹⁰ ». Un nouveau type de prêtre apparaît donc à la fin de la guerre, à la fois plus entreprenant et plus proches des laïcs.

La mobilisation massive du personnel ecclésiastique durant la guerre entraîne un vide du clergé dans le diocèse de Toulouse. Cette situation nécessite de la part de l'Eglise toulousaine de repenser son organisation interne. Laïcs comme ecclésiastiques restés à Toulouse sont mobilisés afin d'assurer la permanence et le bon déroulement de la vie religieuse dans le diocèse de Toulouse. Grâce aux sources disponibles, il est possible de retracer le parcours des prêtres-soldats toulousains au front, d'étudier leurs activités et leur acceptation par les autres combattants. L'aumônier militaire, voir même le prêtre-soldat sont souvent considérés aux yeux des soldats français comme des nouveaux repères.

²⁰⁸ Le 15 juin 1917 dans CHANSOU Joseph *op.cit.*, 113 p

²⁰⁹ Le 15 juin 1917 dans *Ibid.*, 113 p

²¹⁰ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 119.

CHAPITRE 3 : La mobilisation des catholiques toulousains restés à l'arrière du front

La Première Guerre mondiale est une guerre totale. Nombreuses sont les études consacrées à cet aspect de la Grande Guerre²¹¹. Elle s'exprime à la fois sur le champ de bataille, mais aussi à l'arrière, espace reculé où la bataille se prépare. En France, la majorité des combats se situent sur le front occidental. L'arrière correspond à la zone de l'intérieur, dans lequel il n'y a pas d'opérations militaires contre l'ennemi. Cet espace reste toutefois pris dans la logique totalisatrice de la Première Guerre mondiale. Comme le suggère Nicolas Beaupré, « l'arrière est donc un vaste espace relié symboliquement, politiquement, affectivement ou économiquement aux territoires, parfois occupés par l'ennemi, où se déroulent les combats. Lieu de refuge et de réparation, de deuil et de ressourcement, l'arrière participe ainsi pleinement à la guerre mais sous des modalités et des temporalités spécifiques²¹² ». Les spécificités de cet espace nous conduisent à nous questionner sur la relation du front intérieur avec les zones de combat et la mobilisation des catholiques à l'arrière.

Par son aspect total, la guerre devient cette nouvelle norme sociale touchant l'ensemble de la société française. Cette mobilisation guerrière est également visible à l'arrière comme à Toulouse. La ville rose est une de ces villes où on prépare intensivement le combat, comme en témoigne le développement des industries de guerre (Arsenal et Poudrerie)²¹³. Tout comme l'ensemble de la société toulousaine, le clergé catholique toulousain prend part à la mobilisation à l'arrière du front. Xavier Boniface résume d'ailleurs cette situation de la manière suivante : « À l'arrière, l'ample mobilisation des Églises au profit de l'effort de guerre couvre toutes sortes de domaine : moral, spirituel, caritatif et patriotique, à l'image du caractère total du conflit. Elle révèle aussi leur adhésion et leur participation aux Unions sacrées²¹⁴ ».

²¹¹ Les différents manuels de Nicolas Beaupré offrent une première approche très riche sur la question. Nous pouvons citer les deux ouvrages suivants : BEAUPRÉ Nicolas, *La France en guerre 1914-1918*, Paris, Belin, 2013, 320 p et BEAUPRÉ Nicolas, *Les Grandes guerres, 1914-1945*, Paris, Belin, 2012, 1141 p.

²¹² BEAUPRÉ Nicolas, Appel à communication pour le colloque international intitulé « Les fronts intérieurs européens : l'arrière en guerre (1914-1920) » consulté le 5 mai 2015, <http://1418.hypotheses.org/tag/arriere>.

²¹³ Avec l'Arsenal et la Poudrerie, établissements d'Etat, Toulouse est l'un des plus grands centres français de l'industrie de l'armement avant Bordeaux, Marseille et Nantes. Selon Pierre Bouyoux, l'Arsenal faisait travailler en 1914, sept cent personnes et avait été agrandie d'une petite cartoucherie installée route de Bayonne (BOUYOUX Pierre, *L'opinion publique à Toulouse pendant la première guerre mondiale (1914-1918)*, Thèse 3e cycle : Histoire : Toulouse 2, 2 vol. 1970, 528 p. Thèse dirigé par Jacques Godechot. p. 170). A la fin de la guerre, l'Arsenal et la cartoucherie employaient environs quinze mille personnes (*Ibid.*, p. 171). La Poudrerie connaît également un fort développement. Le nombre d'ouvriers y travaillant passant de quatre mille en juin 1915 à trente mille à l'armistice (*Ibid.*, p.171).

²¹⁴ BONIFACE Xavier, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, p. 169.

Au vu des nombreuses études menées sur les causes de la guerre ou encore sur les opérations militaires et diplomatiques de la Première Guerre mondiale, peu d'analyses ont été conduites sur l'histoire de ce front intérieur, autrement dit l'arrière. En effet, l'historiographie européenne de la Première Guerre mondiale a longtemps été indifférente à ce sujet. Pourtant, la mobilisation propre aux sociétés civiles européennes traversées par la guerre est un champ d'étude très vaste. Comme le suggère Jean-Jacques Becker, l'étude de la société, des mouvements sociaux pendant la guerre ne relève pas d'une seule histoire²¹⁵. À titre d'exemple, sans la mobilisation du front intérieur dans la préparation de l'armement, les combats auraient été paralysés. De la même manière, les « commissions parlementaires » françaises ont joué un rôle décisif. Cependant l'historiographie européenne de la Première Guerre mondiale porte de plus en plus sur la place qu'occupent les représentations dans les mentalités des sociétés belligérantes. Selon lui, « dans une guerre comme la Grande Guerre, pour tous les peuples belligérants et bien souvent pour les autres aussi, tout résulte d'une intégration mentale à la guerre qui commande aussi bien la vie des soldats que des civils, tout est lié à la guerre, développant ainsi une culture nouvelle et provisoire qui est la "culture de guerre"²¹⁶ ». Ainsi, l'ouvrage de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'Annette Becker portant sur la culture de guerre s'inscrit dans cette perspective²¹⁷. Dans celle-ci, les deux historiens cherchent à évaluer l'outillage mental mis en œuvre par les sociétés belligérantes pour comprendre le monde en guerre dans lequel ils vivent et lui donner une signification. Néanmoins, ces thèmes restent encore largement inexplorés. Mais plus encore, la religion, les femmes ou encore les prisonniers et les réfugiés sont d'autres champs d'étude encore insuffisamment défrichés. L'ouvrage de Xavier Boniface consacre un chapitre à la mobilisation des églises à l'arrière²¹⁸.

Concernant Toulouse, la thèse de Pierre Bouyoux nous renseigne davantage sur l'opinion des Toulousains durant la guerre à travers l'étude des divers journaux locaux²¹⁹. Toutefois, le lien entre le front et la ville de Toulouse reste néanmoins inexploré. Or, cette relation ininterrompue est essentielle pour comprendre l'évolution de l'opinion publique. Dans

²¹⁵ BECKER Jean-Jacques, « L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale », *Revue historique des armées* 242 | 2006, p. 4-15.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 4-15.

²¹⁷ AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane) et BECKER (Annette), *14-18, Retrouver la guerre*, Gallimard, 2000 ou encore BECKER (Jean-Jacques), WINTER (Jay M.), KRUMEICH (Gerd), BECKER (Annette), AUDOIN-ROUZEAU (sous la direction de Stéphane), *Guerres et cultures (1914-1918)*, Armand Colin, 1994 et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, "Historiographie et histoire culturelle du Premier Conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ?", Jules Maurin, Jean-Charles Jauffret (éd.), *La Grande Guerre 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations (colloque international- Montpellier 20-21 novembre 1998)*, Montpellier, Université Paul Valéry - Montpellier III (E.S.I.D.), 2002, pp. 323-337.

²¹⁸ BONIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 169.

²¹⁹ BOUYOUX Pierre, *op.cit.* 509 p.

son ouvrage, Joseph Chansou relève les différentes actions du clergé en temps de guerre (œuvres de guerre, présence dans les hôpitaux de la ville, *etc.*)²²⁰. En dehors de toute histoire religieuse, l'historiographie portant sur la mobilisation de Toulouse et ses alentours durant la Grande Guerre présente de nombreuses lacunes. Une étude sur les prisonniers de guerre, essentiellement allemands ou encore sur les réfugiés de guerre, majoritairement belges, mais aussi italiens mériterait d'être menée, d'autant plus que de nombreuses sources sont disponibles concernant ces questions. L'action des catholiques toulousains dans la durée de la guerre concerne dans une certaine mesure ces populations étrangères. En effet, bon nombre d'œuvres se sont occupées des réfugiés ou encore des prêtres furent chargés de se rendre auprès des prisonniers allemands dans les camps toulousains pour leur dispenser un service religieux et leur servir d'intermédiaire avec leurs familles en Allemagne.

Par l'étude des adaptations et de la mobilisation du clergé toulousain à la guerre à Toulouse, pouvons-nous affirmer que les échanges entre l'avant et l'arrière participent à la construction de cultures de guerre auxquelles les catholiques toulousains (clergé et laïcs) prennent part ? Il s'agit donc de se demander si à travers une tentative de légitimer leurs actions, la guerre devient une occasion pour le clergé toulousain de rejouer un rôle important dans la société toulousaine. Cette mobilisation et l'organisation du diocèse qu'elle impliqua se sont-elles accompagnées d'une évolution des représentations des catholiques mobilisés, hommes comme femmes ?

A) Réorganisation concrète du diocèse suite à la guerre

La France entière est bouleversée par la Grande Guerre, mais plus encore la Première Guerre mondiale provoque une réorganisation complète de la vie économique, politique et sociale du pays. Temps malheureux mais aussi temps extraordinaire, la Grande Guerre donne à ceux qui n'ont pas la possibilité de prendre les rênes de la vie politique et ou économique, de désormais jouer un rôle. L'exemple des femmes remplaçant les hommes aux champs et à l'usine est particulièrement parlant. Les membres du clergé catholique sont de nouvelles figures délaissées avant la guerre, qui lors du conflit vont pouvoir jouer un rôle et prouver à la société entière leur importance.

Mais comme nous l'avons vu, ce rôle commence d'abord par la mobilisation générale des jeunes prêtres et séminaristes pour rejoindre les différents corps armés. Leur absence est un

²²⁰ CHANSOU Joseph (Mgr), *Une Église change de siècle. Histoire du diocèse de Toulouse sous l'épiscopat de Mgr Germain (1899-1929)*, Toulouse, Privat, 1975, 317 p.

énorme choc pour le diocèse toulousain. Comment l'Église toulousaine a-t-elle fait face à ce vide du clergé dans le diocèse à un moment où le besoin de religion était le plus intense ?

A.1 Vide du diocèse parmi le clergé

Depuis la loi du 15 juillet 1889, les membres du clergé ne sont plus exemptés du service militaire et sont tenus à un an de service. Selon Xavier Boniface, plus d'un tiers des prêtres français part combattre sous les drapeaux²²¹. Durant la Première Guerre mondiale, le diocèse de Toulouse voit la majorité de son personnel ecclésiastique rejoindre le front. Parmi eux, vingt prêtres et seize séminaristes sont morts durant la guerre²²². Une grande partie des œuvres de jeunesse et des hommes ont été momentanément arrêtées par la mobilisation. Seuls les ecclésiastiques les plus âgés restent dans le diocèse. Selon M^{gr} Chanson, le diocèse de Toulouse compte à cette époque environs huit cent prêtres, qui s'occupent des paroisses voisines privées de prêtre²²³. Les responsables de l'Église toulousaine craignent à terme le vieillissement du clergé. À ce déficit provoqué par la mobilisation s'ajoute le nombre décroissant de vocations sacerdotales chez les jeunes toulousains. Quand ils le veulent, ils peuvent être appelés à rejoindre leurs frères d'armes sous les drapeaux. Ce déficit augmente en partie suite aux morts naturelles des prêtres restés à l'arrière. On peut donc parler de vide du diocèse parmi le personnel ecclésiastique. Le clergé toulousain s'inquiète dès lors de l'avenir du diocèse. Le manque de prêtres est d'autant plus problématique que, d'une part, le retour vers le religieux est important et, d'autre part, que la société a besoin de toutes les aides humanitaires disponibles.

A.2. La réorganisation du diocèse pendant la guerre

La guerre complique considérablement l'organisation du culte dans le diocèse. Elle a à la fois des conséquences matérielles et culturelles, qui peuvent à terme fragiliser un peu plus le lien entre les fidèles et l'institution ecclésiale. La baisse du nombre de fidèles par la mobilisation, la fermeture temporaire de lieux de culte les premiers mois de la guerre, la hausse des prix et les difficultés d'approvisionnement sont responsables des difficultés matérielles rencontrées par les institutions ecclésiales.

Face au vide, le diocèse de Toulouse doit s'adapter. Dans une lettre pastorale de l'archevêque de Toulouse, adressée aux prêtres du diocèse, M^{gr} Germain indique l'annulation

²²¹ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 114.

²²² Monuments aux morts au Grand Séminaire de Toulouse rue des Teinturiers.

²²³ CHANSOU Joseph (Mgr), *op.cit.*, 317 p.

des retraites ecclésiastiques et des examens des jeunes prêtres²²⁴. Il en appelle également aux ecclésiastiques non mobilisés pour venir remplacer leurs frères enrôlés sous les drapeaux, et pour faire preuve d'autant de courage pour leur « vie de missionnaire ». En dépit de leur âge parfois avancé ou de leurs infirmités, ils doivent exhorter les fidèles à la prière. Il leur est demandé de montrer l'exemple en menant une vie plus austère qu'à l'accoutumé. Leur rôle est aussi d'accompagner les familles éplorées. Missionnaires, mais aussi consolateurs, tels sont les divers rôles de ces prêtres mobilisés à l'arrière.

L'autre solution trouvée pour surmonter ce vide du diocèse est la mobilisation des laïcs eux-mêmes pour venir suppléer le prêtre pour tout ce qui ne touche pas au cultuel. Durant toute la guerre, l'aide humanitaire proposée par le diocèse de Toulouse est à la fois l'œuvre des membres du clergé et des laïcs les plus sensibles à la cause. Mais les membres du clergé ont bien à l'esprit que l'avenir même du diocèse est mis en péril par la guerre. La baisse du nombre de prêtres et d'ordinations du fait de la mobilisation provoque un vide dans le diocèse qui pourrait bien se pérenniser après le conflit. Afin de pallier ce problème, les contributeurs du journal officiel de l'Église toulousaine sollicitent dans leurs colonnes, les parents catholiques à pousser ou à accompagner leurs enfants qui souhaiteraient embrasser une carrière ecclésiastique :

« La guerre a fait des vides dans les rangs du clergé. Nous avons appris tout récemment la mort de deux jeunes clercs. D'autres encore, peut-être, tomberont sur le champ de bataille ou dans les ambulances du front. À nous de susciter des vocations, de favoriser celles qui se manifestent, de prêter un concours efficace à tous ceux qui travaillent à repeupler nos séminaires²²⁵. »

Les jeunes séminaristes du Grand Séminaire sont les premiers à être mobilisés. Seize d'entre eux perdent la vie de 1915 à 1918. Sans eux, l'avenir du diocèse et plus précisément l'encadrement religieux des diverses paroisses est mis en péril.

Mais, en plus de la diminution du personnel ecclésiastique dans le diocèse, l'éducation religieuse des jeunes enfants catholiques toulousains est aussi menacée. La mobilisation d'une grande partie du clergé toulousain rend difficile le prolongement des cours de catéchisme par le personnel ecclésiastique non mobilisé. L'âge ou les infirmités d'une partie des prêtres du diocèse ne permettent pas de répondre au besoin. Or, l'éducation chrétienne des jeunes est essentielle pour l'Église, qui souhaite diffuser dans la société les valeurs et la morale

²²⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

²²⁵ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Appel de Monseigneur l'Archevêque aux fidèles du diocèse, aux zéloteurs et zélatrices de l'œuvre des Vocations. », 25 novembre 1917

chrétiennes. Les cours de catéchismes sont d'autant plus importants, que les institutions ecclésiales jouent un moindre rôle dans l'éducation des Français depuis la loi de 1882 rendant l'instruction obligatoire et l'école publique laïque. Afin de pallier ce problème, l'archevêque de Toulouse fait appel aux fidèles²²⁶. Les œuvres d'éducation morale et d'instruction religieuses, les instituteurs libres, les dames catéchistes et les « bons chrétiens » sont conviés à venir remplacer les prêtres pour enseigner le catéchisme aux enfants. Cette initiative est présentée par le clergé du diocèse comme un acte chrétien, mais aussi patriotique.

A.3. La tenue de guerre d'après le clergé toulousain

La guerre ne désorganise pas seulement le diocèse, mais modifie également les comportements. Le deuil est omniprésent chez les Français et les Toulousains. D'après Joseph Chansou, le moral à l'arrière est accablant²²⁷. Durant ses diverses permissions, il est surpris du moral de la population toulousaine. Au contraire, les soldats supportent mieux la guerre. Ce n'est que lors de sa cinquième permission de guerre, la première quinzaine de juin 1917, qu'il remarque un changement : l'arrière semble avoir un moral meilleur que l'avant. L'enlèvement et la durée du conflit décourage profondément les soldats au front, alors même que l'arrière s'est habituée à cette situation. Néanmoins, l'omniprésence de la mort désespère les populations de l'avant comme de l'arrière.

Au nom du respect des familles éplorées par les diverses souffrances liées à la guerre, le clergé toulousain engage ses fidèles à adopter une tenue correcte et s'indigne de tous les comportements pouvant outrager le deuil des familles meurtries²²⁸. Mais cette tenue de guerre concerne non seulement les discours que peuvent avoir les Toulousains, susceptibles de vexer les personnes les plus démunies, mais implique également la vie culturelle de la ville. Le 21 février 1915, le clergé toulousain s'indigne de la représentation de certaines pièces de théâtre et œuvres cinématographiques jugées indécentes en temps de guerre tant pour la morale que pour le sens patriotique²²⁹. Une communication officielle de l'archevêché publiée dans le journal officiel du diocèse le 23 mai 1915 recommande aux fidèles toulousains d'adopter une tenue vestimentaire décente en accord avec la douleur des familles et de la patrie lors des cérémonies religieuses²³⁰.

²²⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 1er avril 1917, lettre de Monseigneur l'Archevêque annonçant la prochaine visite pastorale.

²²⁷ Le 15 juin 1917 dans CHANSOU Joseph, *Un prêtre frontonnais pendant la Grande Guerre*, Joseph Chansou journal 1914-1918, Toulouse, Les Amis des archives de la Haute-Garonne, 2014, 113 p.

²²⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 19 février 1916.

²²⁹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 21 février 1915.

²³⁰ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 23 mai 1915.

B) L'engagement caritatif et social de la communauté catholique toulousaine

Tout comme au front, l'Église participe de diverses manières à l'effort de guerre. Pouvant compter sur le soutien des laïcs, le clergé toulousain s'organise pour venir en aide aux soldats, à leurs familles ou encore aux populations touchées par les combats. Comme le remarque Xavier Boniface, « peut-être plus que d'autres organisations, les institutions religieuses et les communautés de croyants, encouragés par leurs clergés, peuvent s'appuyer sur les réseaux d'œuvres, leurs pratiques discursives et leur tradition d'engagement au service d'une cause pour mener à bien une mobilisation qui privilégie les solidarités nationales sur la fraternité confessionnelle vis-à-vis de l'adversaire²³¹ ».

Cette aide est autant motivée par la charité chrétienne que par la volonté du clergé toulousain de prendre part activement à l'Union sacrée. Quelles furent l'attitude et les réactions des catholiques et plus particulièrement du clergé toulousain face à la forte demande d'aide? D'après Xavier Boniface, l'engagement belliciste des forces religieuses revêt plusieurs aspects²³². Il peut s'agir d'actions purement caritatives ou encore d'une participation à la propagande ou d'initiatives spirituelles.

L'enjeu ici est d'étudier les différentes modalités de l'aide proposée par le clergé du diocèse de Toulouse dans le cadre d'une mobilisation générale de la population française dans la guerre. La Première Guerre mondiale a-t-elle été une occasion pour le clergé du diocèse et les laïcs d'œuvrer ensemble? Leur participation à l'effort de guerre est-elle une occasion de prendre part plus intensément à l'Union sacrée ?

B.1. Le réseau de l'Église catholique mis au service des familles des soldats

La mobilisation du clergé catholique a l'avantage de bénéficier d'un important réseau. Celui-ci recouvre l'ensemble du territoire français et même parfois européen. La configuration pyramidale de la hiérarchie du clergé catholique facilite la circulation des informations au sein de l'Église. Les prêtres, les aumôniers militaires, évêques, archevêque et cardinaux en constituent d'importants relais. L'efficacité d'un tel réseau est accentuée par la maîtrise des différents outils de communication. L'échange de lettres entre les membres du clergé, mais aussi la publication de tribunes dans les journaux officiels des diocèses, l'organisation de nombreuses œuvres charitables ou encore la bonne connaissance des diverses institutions politiques et religieuses accroissent l'utilité du clergé catholique en temps de guerre. Comme

²³¹ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 169-170.

²³² *Ibid.*, p. 126.

le souligne Xavier Boniface, « les formes de cette mobilisation rappellent aussi des modes d'actions habituels des Églises, la parole et les œuvres²³³ ». Les aumôniers militaires se sont faits les relais d'informations pour les familles à la recherche d'un proche :

« Un ecclésiastique du diocèse, aumônier militaire, nous écrit du front des armées pour nous assurer que les familles inquiètes sur le sort des leurs qui sont dans les zones de guerre auraient grand intérêt à adresser à l'aumônier militaire toutes demandes de renseignements et recommandations utiles²³⁴. »

L'éparpillement des aumôniers militaires et des prêtres rend leur rôle de relais encore plus utile. L'abbé Jean-Baptiste Birabent, curé de Gand est par exemple infirmier militaire à Saint-Dizier en Haute-Marne et l'abbé Lucien Chatelard, ancien directeur des Étudiants catholiques de Toulouse est aumônier volontaire pendant la guerre²³⁵. Leur parcours bien distinct leur permet de délivrer des informations utiles sur les personnes qu'ils rencontraient. Dans *La revue des prêtres tombés au champ d'honneur*, il est rapporté que Lucien Chatelard pouvait écrire une douzaine voire une vingtaine de lettres par soir²³⁶. Tous deux ont perdu la vie durant la guerre²³⁷. Dans un autre article publié le 4 août 1918 dans *Les semaines catholiques*, on apprend que les familles doivent s'adresser à M. l'Aumônier du bataillon où se trouve leur soldat²³⁸. Et si jamais, ce bataillon ne présente pas de prêtre-aumônier, celles-ci doivent s'adresser à l'aumônier chargé du régiment. On voit bien ici l'utilité *Des semaines catholiques*. Plus qu'une simple tribune pour le clergé toulousain, elles sont un moyen de communication parmi tant d'autres permettant de faire circuler les indispensables nouvelles des proches éloignés par le conflit.

²³³ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 126.

²³⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 14 janvier 1917.

²³⁵ *La revue des prêtres tombés au champ d'honneur*.

²³⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 12 novembre 1916.

²³⁷ Monuments aux morts au Grand-Séminaire, rue des Teinturiers.

²³⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 4 août 1918.

B.2. Les catholiques toulousains dans les hôpitaux de guerre

Selon Pierre Bouyoux, l'engagement caritatif et social des Toulousains s'opère en deux temps²³⁹. La surprise générale domine d'abord face à l'afflux des nombreux blessés et des premiers réfugiés. Les œuvres sont débordées alors même qu'un élan de solidarité s'empare immédiatement de la population toulousaine.

« La souscription de 1914 (contre notre attente, nous l'avouons, malgré l'expérience tant de fois faite de votre générosité) a dépassé celle de 1870, et c'est pour nous une douce consolation de venir vous dire toute notre reconnaissance. Inutile d'ajouter qu'avec nos 35 hôpitaux ou ambulances et nos 10.000 blessés dans la seule ville de Toulouse, ces ressources ont trouvé bon emploi.²⁴⁰ »

Il est vrai, que les Toulousains participent aux souscriptions dès les premiers mois de la guerre. Cet élan de générosité peut s'expliquer d'une part par la volonté d'en finir très vite avec une guerre que personne ne souhaite, et d'autre part, par le patriotisme plus présent dans les mentalités au début de la guerre, que lors de la guerre de 1870. Mais très vite, l'improvisation laisse place à l'organisation systématique de l'aide humanitaire proposée par les Toulousains. Les œuvres humanitaires et de charité se multiplient dans la ville rose mais aussi dans l'ensemble du diocèse. Le clergé et les laïcs participent pleinement à ces œuvres de guerre, comme en témoigne la présence de l'archevêque de Toulouse au comité de secours général.

Selon le *Cri de Toulouse*, trente-trois hôpitaux se répartissent en 1916 les millions de blessés et malades, qui sont passés à Toulouse durant la guerre²⁴¹. Les premiers mois de la guerre, le nombre de blessés hébergés à Toulouse est considérable. Pierre Bouyoux estime leur nombre à dix mille en novembre 1914²⁴². *Les semaines catholiques* parlent de six mille blessés en septembre 1915²⁴³. Plus d'une centaine d'hôpitaux est improvisée pour répondre au fort besoin. Plus tard, leur nombre est moins important et atteint environ le chiffre de trois mille cinq cents. L'hôpital miliaire et l'hôpital auxiliaire ne suffisent pas pour venir répondre aux besoins médicaux. Les autorités civiles et militaires installent des couchages dans les lycées, collèges et autres établissements publics et font très vite appel aux Toulousains pour venir répondre aux besoins de lits, de matelas, de couverture, habits, *etc.* Ainsi lors de l'établissement

²³⁹ BOUYOUX Pierre, *op.cit.*, p. 253.

²⁴⁰ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 22 novembre 1914, Lettre circulaire de monseigneur l'archevêque de Toulouse.

²⁴¹ BOUYOUX Pierre, *op.cit.*, p. 511.

²⁴² *Ibid.*, p. 269.

²⁴³ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 20 septembre 1915.

d'une ambulance dans le Grand Séminaire de Toulouse, les dons ont été, selon *Les semaines religieuses*, particulièrement généreux:

" Il a fallu faire appel à la charité pour combler les vides. [...] Il (cet appel) a été admirablement entendu: lits, matelas, couverture, draps, chemises, serviettes, vieux linge usagé, espèces, voire même quelques provisions, tout a été offert avec une générosité vraiment touchante²⁴⁴"

À Toulouse, une douzaine d'hôpitaux bénévoles sont installés dans des établissements privés mis à la disposition du Service de Santé militaire. L'hôpital installé dans le réfectoire du Grand Séminaire est l'un d'eux. La photographie ci-dessous illustre cette mobilisation du clergé catholique toulousain dans l'aide humanitaire.



Figure 9 : Photographie de la salle St-Vincent de l'Hôpital 312. Du Grand Séminaire de Toulouse²⁴⁵

La salle St-Vincent dans laquelle est installé l'hôpital est l'ancien réfectoire des séminaristes. On distingue bien sur cette photographie le personnel ecclésiastique mobilisé auprès des soldats blessés. Cette ambulance est établie dès le mois de septembre 1914. Une grande partie du matériel du Grand Séminaire a déjà été réquisitionnée par l'administration militaire en août 1914. Afin de combler les vides, le personnel ecclésiastique du Grand

²⁴⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 20 septembre 1914, établissement d'une ambulance au Grand Séminaire de Toulouse.

²⁴⁵ Archives du Grand séminaire de Toulouse, rue des Teinturiers.

Séminaire en appelle aux dons des Toulousains²⁴⁶. Lits, matelas, couvertures, draps, vieux linges, et même quelques provisions sont généreusement donnés à l'ambulance. Le service aux blessés est assuré par les Religieuses de Saint-Vincent de Paul placées sous la direction du docteur Py. Elles sont assistées par les séminaristes non mobilisés et par quelques dames dévouées. Hôpital et séminaire coexistent toute de même. Selon M^{gr} Chansou, les professeurs du Grand Séminaire sont également mobilisés comme infirmiers²⁴⁷. À l'image de l'ambulance du Grand Séminaire, de nombreuses ambulances ou hôpitaux sont créées dans tout le diocèse. Mais l'ambulance de Caraman détient une certaine particularité. D'après *Les semaines catholiques*, celle-ci aurait été fondée après l'accord intervenu entre les maires et les curés du canton et aurait été subventionnée à part égale sur les fonds des communes et grâce aux quêtes faites dans les églises²⁴⁸. Cette ambulance est sous le contrôle d'un Conseil d'administration composé à moitié par les représentants des autorités civiles et par le personnel ecclésiastique. La volonté d'incarner l'Union sacrée est visible ici-dans cette entreprise.

Tout comme les représentants des pouvoirs publics locaux, l'archevêque de Toulouse effectue de nombreuses visites dans les hôpitaux de la ville et du diocèse²⁴⁹. Le 4 avril 1915, *Les semaines catholiques* racontent, par exemple, la visite du 16 mars précédent de M^{gr} Germain, accompagné des vicaires généraux, M^{gr} Dubois et M^{gr} Assieu dans les ambulances installées dans le château du comte de Pibrac. Il vient constater l'organisation de ces hôpitaux, l'aide et le soutien apportés aux blessés ou malades de guerre. Ces visites sont souvent des occasions de rencontre entre le personnel ecclésiastique et les représentants des pouvoirs publics locaux : l'archevêque de Toulouse, le préfet de la Haute-Garonne, Lucien Saint, l'ancien président du conseil, M. Barthou, M. l'inspecteur général, M. Geschwind et le maire de Toulouse se seraient rencontrés lors d'une visite dans une ambulance de Toulouse²⁵⁰.

Ces comptes rendus ont pour but de prouver d'une part, l'intérêt certain de l'archevêque et *in extenso* du clergé toulousain pour la situation des hôpitaux et des blessés de guerre, et d'autre part insister sur la participation du clergé catholique à l'Union sacrée. Le clergé réussit à dépasser les querelles anciennes, liées à la politique de Séparation menée par l'État dès le milieu du XIX^{ème} siècle jusqu'au début du XX^{ème} siècle. L'Union sacrée revêt par la mobilisation du clergé catholique une dimension religieuse. En effet, les visites de M^{gr} Germain

²⁴⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 20 septembre 1914, établissement d'une ambulance au Grand Séminaire de Toulouse.

²⁴⁷ CHANSOU Joseph (Mgr), *op.cit.*, p. 197.

²⁴⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 2 mai 1915.

²⁴⁹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 20 septembre 1914, 29 novembre 1914, 14 février 1915, 25 avril 1915, 2 mai 1915, 11 juillet 1915, etc.

²⁵⁰ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 20 septembre 1914.

ou l'encadrement de ces hôpitaux par le personnel ecclésiastique du diocèse offrent un accompagnement religieux à ces hommes blessés, malades ou mourants. La possibilité d'un tel encadrement dans les hôpitaux tenus par le personnel ecclésiastique du diocèse est particulièrement critiquée par certains journaux radicaux locaux, tels que *La Dépêche de Toulouse*. À plusieurs reprises, le quotidien toulousain dénonce une pression religieuse exercée sur les blessés par le clergé catholique²⁵¹. Celle-ci est vivement contredite par les personnes concernées²⁵².

B.3. Les catholiques toulousains dans les œuvres de guerre à Toulouse

Alors même que les mouvements de luttes pour la défense des libertés se sont momentanément effacés durant les années du conflit, les catholiques toulousains non mobilisés sont aussi très présents dans les œuvres de guerre. Celles-ci sont très nombreuses à Toulouse et proposent une aide spécifique pour chaque type d'individus touché par la guerre. Il existe une œuvre pour les réfugiés de guerre, les orphelins, les veuves de guerre, les blessés, les prisonniers et les mutilés. Celles-ci sont le fruit d'initiatives publiques ou privées.

Victor Lespine, directeur du journal catholique, *l'Express du Midi*, multiplie, par exemple, la création d'œuvres de guerre. Il crée notamment « l'œuvre du paquet d'Hiver », « Œuvre toulousaine d'Assistance aux Prisonniers de guerre, « Service de Recherches des Disparus », « Œuvre des Tombes des Héros Morts au Champ d'Honneur ». Au contraire, les œuvres telles que « Le Souvenir français », « l'œuvre municipale des orphelins Toulousains de la Guerre » sont, des créations issues d'initiatives publiques. *L'Express du Midi* ouvre d'ailleurs ces colonnes à ceux qui recherchent un proche disparu ou à ceux qui se préoccupent des conditions de vie des prisonniers. Selon l'étude de M^{gr} Chansou, Victor Lespine se rend en Suisse et en Italie, où il rencontre le pape, dans le cadre de sa mobilisation pour les prisonniers de guerre²⁵³. Selon la même étude, Victor Lespine rend compte des efforts accomplis par l'œuvre le 18 décembre 1916, dans une réunion à l'amphithéâtre, rue Rémusat. Elle aurait récolté à la fin de l'année 1916, deux cents trente-trois mille francs. Le cardinal Gasparri, secrétaire d'État de Benoît XV félicite le rédacteur en chef de *l'Express du Midi* par lettre :

²⁵¹ Arch. Dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 23 avril 1915, « En Marge de l'Union sacrée. Vous avez des idées singulières : allez-vous soigner chez vous ».

²⁵² À maintes reprises, les journaux catholiques répondirent aux attaques de la *Dépêche de Toulouse*, mais la réponse la plus remarquable reste sans doute la lettre de l'archevêque de Toulouse dénonçant le quotidien toulousain. Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 juillet 1915, « Lettre pastorale de monseigneur l'archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles dénonçant et condamnant *La Dépêche de Toulouse* ».

²⁵³ CHANSOU Joseph (Mgr), *op.cit.*, p.212.

« Monsieur,

Notre Saint Père le pape, Benoît XV a agréé avec bienveillance, l'hommage de fidélité et de soumission de l'Express du Midi que vous venez de lui offrir en qualité de rédacteur en chef de ce journal.

Le noble but de la défense religieuse par l'union de toutes les bonnes volontés catholiques que s'est assigné et que poursuit l'Express du Midi, les généreuses et multiples initiatives qu'il a prises, en vue d'atténuer les douloureuses conséquences de la guerre, témoignent à la fois de son dévouement à l'Église et aux intérêts du pays. Le Souverain Pontife se plaît à vous féliciter, ainsi que vos collaborateurs, de la tâche que vous accomplissez avec l'approbation et les encouragements de l'autorité diocésaine. Afin que vos efforts soient toujours plus féconds pour le bien des âmes, il vous accorde très volontiers, à vous et à vos collaborateurs, et pour vos œuvres, la Bénédiction Apostolique.

Cardinal Gasparri²⁵⁴ »

Selon Pierre Bouyoux, des milliers de blessés et réfugiés seraient passés à Toulouse durant le conflit pour y être soignés²⁵⁵. Leur multiplication à Toulouse illustre l'omniprésence d'un esprit de solidarité et de charité chez les Toulousains qui s'inscrit dans cette volonté d'union nationale. Mais comme le souligne Pierre Bouyoux, l'amateurisme qui règne durant les premiers mois du conflit ne peut garantir l'efficacité d'une telle aide²⁵⁶. Ainsi afin de regrouper les efforts des Toulousains et d'éviter les rivalités, le Préfet décide de créer en mars 1915 un comité central chargé de gérer et de regrouper toutes ces œuvres. Les catholiques, le personnel ecclésiastique tout comme les fidèles prennent part intensément à ces œuvres humanitaires. M^{gr} Germain est d'ailleurs président d'honneur du comité central des œuvres de guerre, tout comme le pasteur et le rabbin de Toulouse. La volonté affichée du préfet est d'incarner l'Union sacrée. Toutes les œuvres ainsi regroupées sont organisées de la manière suivante : elles sont dirigées par plusieurs présidents d'honneur et par un bureau dont les membres viennent d'horizons politiques et sociaux différents.

Les différentes œuvres créées sont indispensables à l'organisation de la vie à l'arrière en temps de guerre. Face aux nombreux blessés et réfugiés venant de Belgique, mais aussi des régions occupées et dévastées par les combats, face aux orphelins et aux veuves de guerre, les œuvres apportent une aide à la fois matérielle et morale à ces personnes démunies. L'œuvre des veuves et orphelins de guerre est très souvent mentionnée dans *Les semaines catholiques*. Cette œuvre ancienne, a été créée lors de la guerre de 1870 par M^{gr} Desprez, archevêque de Toulouse et sa sœur²⁵⁷ et est reprise durant la Première Guerre mondiale. Elle bénéficie du soutien de

²⁵⁴ Cité in CHANSOU Joseph (Mgr), *op.cit.*, p.213.

²⁵⁵ BOUYOUX Pierre, *op.cit.*, p. 255.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 256.

²⁵⁷ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 24 janvier 1915.

l'archevêque de Toulouse, qui n'hésite pas à publier des appels aux dons dans le journal officiel de son diocèse. L'appel à la quête le 23 mai 1915 en est un parfait exemple²⁵⁸.

La guerre détruit les repères traditionnels de la société française et notamment le repère familial, cher aux catholiques. La mort de nombreux pères de familles transforme le schéma familial traditionnel. De plus en plus de femmes doivent élever seules leurs enfants tout en travaillant. Ceux-ci se trouvent alors sans encadrement. De la même manière, la guerre augmente le nombre d'orphelins. Ces derniers ont été l'objet d'une polémique religieuse et politique à Toulouse. Les milieux catholiques reprochent à l'œuvre des Pupilles des Ecoles Publiques, l'œuvre municipale Toulousaine des Orphelins de la guerre et à l'Orphelinat des Armées d'être des « entreprises laïques, radicales et franc-maçonnes, destinés à mettre les enfants sous "la coupe de l'État athée" »²⁵⁹. Ainsi le 20 juin 1915, le clergé catholique du diocèse recommande par l'intermédiaire *Des semaines catholiques* de s'abstenir de toute participation à la « Journée pour l'Orphelinat aux Armées »²⁶⁰. D'après Pierre Bouyoux, une fois la loi votée en 1917 au sujet des pupilles de la Nation, la polémique prit fin²⁶¹.

Concernant les réfugiés, ces derniers sont pris en charge par les œuvres charitables de Toulouse. Il est fait régulièrement mention des réfugiés belges, ayant fui le conflit. Bon nombre d'entre eux se rendent à Toulouse. La chapelle Sainte-Anne est mise à leur disposition et le prêtre belge, l'abbé Wychaert est envoyé de Belgique afin d'être leur aumônier. À l'occasion de la fête de l'indépendance de la Belgique, une cérémonie officielle, présidée par M^{gr} Germain, les réunit le soir du 23 juillet 1916. D'après l'étude de M^{gr} Chansou, le consul de Belgique et le Comité des Œuvres belges sont présents²⁶². Une cérémonie plus solennelle est organisée le 18 novembre 1917 à l'église Saint-Etienne, durant laquelle le Père Hénusse, prédicateur de la Cour royale de Belgique, sollicite la générosité des Toulousains. Les enfants de réfugiés et les personnes âgées sont hospitalisés, et pris en charge par les Petites sœurs des Pauvres en mars 1915²⁶³. Cette solidarité est avant tout favorisée par la solidarité interne à l'institution ecclésiastique qui dépasse largement les simples frontières des États. L'évêque de Tournai, en Belgique demande, par exemple, au cardinal Mercier de faire circuler un appel au don pour son diocèse envahi et dévasté par les affrontements²⁶⁴.

²⁵⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 23 mai 1915.

²⁵⁹ BOUYOUX Pierre, *op.cit.*, p. 277.

²⁶⁰ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 20 juin 1915.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 278.

²⁶² CHANSOU Joseph (Mgr), *op.cit.*, p.212.

²⁶³ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 7 mars 1915.

²⁶⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 17 janvier 1915, lettre de l'Evêque de Tournai et de l'archevêque de Paris.

Concernant les diocèses français envahis et ravagés par la guerre, leurs évêques s'adressent généralement directement à M^{gr} Germain pour organiser des quêtes à leur faveur. L'évêque de Verdun, M^{gr} Ginisty se rend lui-même à Toulouse en juillet 1917 pour témoigner et solliciter la générosité des Toulousains. Comme le souligne M^{gr} Chansou, l'évêque de Verdun dresse le dimanche 24 juillet 1917 à la Métropole un tableau édifiant de la situation de son diocèse durant la guerre²⁶⁵. Verdun apparaît aux yeux des Toulousains comme « le symbole de tous les sacrifices et de toutes les espérances de la guerre²⁶⁶ ».

Les actions menées par les catholiques membres des œuvres de guerre sont diverses. Elles prennent parfois la forme d'une aide matérielle, telle que le don de vivres, de couvertures, de lits ou la forme d'une aide financière. Régulièrement l'archevêque de Toulouse appelle ses diocésains à participer aux quêtes organisées dans le cadre de ces œuvres de guerre. Le 22 novembre 1914, il fait publier une lettre circulaire prescrivant une quête pour venir en aide aux diocèses envahis et ravagés par la guerre²⁶⁷. Un appel à la quête pour les orphelins est publié dans le journal officiel du diocèse le 20 juin 1915²⁶⁸. Cette aide financière permet à celles-ci de venir en aide aux plus démunis. *L'œuvre toulousaine de Recherches des soldats disparus et d'Assistance aux prisonniers de guerre*, placée sous le patronage de M^{gr} Germain se charge, par exemple, de faire envoyer gratuitement du pain, des provisions et des vêtements aux soldats captifs en Allemagne²⁶⁹.

L'organisation d'expositions s'inscrit également dans cette aide humanitaire. Le 5 juin 1918 une exposition de l'œuvre des Tabernacles est organisée pour venir en aide aux églises dévastées par la guerre²⁷⁰. La vente d'insigne de la statue de Jeanne d'Arc, figure patriotique et catholique, est également organisée pour venir en aide aux régions envahies. En février 1918, les profits récoltés par cette vente sont destinés à venir en aide aux femmes privées de ressources dans les régions envahies par la guerre²⁷¹.

À vrai dire, l'Église est généralement à l'aise avec ces diverses actions. Celle-ci est avant tout une communauté de croyants solidaires, dont les œuvres charitables et humanitaires sont nombreuses. Maîtrisant les outils de communication de l'époque, elle sait mobiliser ses diocésains par l'intermédiaire des journaux catholiques, mais aussi du personnel ecclésiastique.

²⁶⁵ CHANSOU Joseph (Mgr), *op.cit.*, p.212.

²⁶⁶ *Ibid.*, p.212.

²⁶⁷ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 22 novembre 1914.

²⁶⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 20 juin 1915.

²⁶⁹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 5 décembre 1915.

²⁷⁰ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines religieuses*, le 19 mai 1918, 2 juin 1918 et le 28 juillet 1918.

²⁷¹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 3 février 1918.

Elle bénéficie également d'un important réseau. La hiérarchie pyramidale de l'Église catholique permet la circulation efficace et rapide d'informations entre le front et l'arrière.

La participation du clergé catholique toulousain soutenu par les laïcs illustre une volonté de la part du personnel ecclésiastique de prendre part pleinement à l'Union sacrée, et donc de réintégrer la norme sociale en vigueur. Si on envisage la norme comme l'activité la plus importante d'une société, alors la guerre devient de 1914 à 1918 cette norme. En effet, à la différence des autres conflits du XIX^{ème} siècle, où la guerre est rejetée aux frontières du pays et n'implique pas des changements essentiels dans le quotidien des Français, la Grande Guerre devient l'activité fondamentale de la société française. Elle est désormais tout. On pourrait d'ailleurs citer Jean-Jacques Becker qui relève le fait suivant : « la participation à la survie du pays est devenue l'essentiel et participer à cette survie est devenue la norme sociale ²⁷² ». Ainsi dans cette période, « les marginaux sont ceux qui ne se sont pas liés d'une manière ou d'une autre à la guerre ²⁷³ ». L'Église catholique toulousaine tente donc de réintégrer cette norme en participant à la mobilisation générale à l'arrière. La présence de l'archevêque de Toulouse au comité de sûreté général en tant que président d'honneur témoigne non seulement de la volonté d'incarner une France unie et solidaire, dépassant les divergences d'antan au nom de la protection de la Nation, mais aussi illustre le désir du personnel ecclésiastique toulousain d'intégrer la nouvelle norme sociale.

Mais cette intégration à l'Union sacrée ne peut se faire sans référence aux valeurs et aux pratiques catholiques. Le discours d'union nationale affiché par le clergé toulousain est largement teinté de valeurs chrétiennes. De la même manière, le clergé organise régulièrement des messes pour les diverses œuvres de guerre. Par exemple, le 3 décembre 1918, M^{gr} Germain tient une messe pour les veuves de guerre dans la chapelle de l'archevêché ²⁷⁴ ou encore la fête annuelle de l'indépendance de la Belgique est célébrée le 28 juillet 1918 dans la chapelle de l'archevêché ²⁷⁵.

²⁷² AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd, CABANES Bruno, BEAUPRE Nicolas, DUMENIL Anne, « Marginaux, marginalité, marginalisation » dans *14-18, aujourd'hui, today, heute*, Cahors, Editions Noesis, 2001, p. 53.

²⁷³ *Ibid.*, p. 53.

²⁷⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 3 décembre 1918 et le 9 décembre 1918.

²⁷⁵ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 28 juillet 1918.

B.4. La participation du clergé catholique à la propagande nationale

Selon Xavier Boniface, « l'une des caractéristiques de la guerre totale est la place qu'occupe la propagande dans le soutien moral des populations, la dénonciation de l'adversaire et le ralliement des neutres²⁷⁶. » Il est vrai que, dans une guerre totale, comme la Grande Guerre, la mobilisation du clergé catholique toulousain ne concerne pas seulement les œuvres de guerre ou l'aide hospitalière, mais implique également la réappropriation du discours de propagande nationale par le personnel ecclésiastique. Les Églises nationales sont généralement à l'aise avec ce type d'entreprise: « Par leur dimension internationale, et donc par les liens qu'elles entretiennent avec leurs coreligionnaires de différents pays, les Églises sont à même de relayer la propagande des États au sein desquels elles participent à l'Union sacrée. Elles ont en outre l'habitude de diffuser un message, une doctrine, une Parole, d'essence spirituelle : elles disposent donc des savoir-faire, des vecteurs et des relais pour faire de même dans l'ordre temporel et politico-religieux²⁷⁷ ». D'ailleurs le substantif « propagande » a une origine catholique²⁷⁸. Ce discours de propagande nationaliste comporte inévitablement un volet religieux.

La diffusion de la propagande nationale touche dans un premier temps les pays neutres catholiques, dont les opinions ne sont pas acquises à la France. La politique laïcisante, dont la loi de la Séparation en 1905 est le point culminant, l'athéisme et l'anticléricalisme de certains dirigeants français font de la France une nation ennemie du catholicisme aux yeux de certains pays neutres. Certains souhaitent même la victoire de l'Empire austro-hongrois. Les carlistes espagnols reprochent, par exemple, au clergé français et à ses fidèles d'avoir peu réagit contre la politique de sécularisation qui leur était imposée. Jacques de Dampierre, archiviste et publiciste, travaillant pour le ministère des affaires étrangères est l'un des premiers à prendre conscience de cette réalité à l'automne 1914. Il fait part de ses constations à Paul Claudel, attaché à la direction des affaires politiques au Quai d'Orsay. Sensible aux observations de l'archiviste, celui-ci charge le recteur de l'Institut catholique de Paris, M^{gr} Baudrillart de former un comité catholique français, dont le rôle est de publier une série d'ouvrages et de brochures dans le but de défendre la cause de la France auprès des chrétiens des pays neutres. Selon Xavier Boniface, le comité publie pas moins de trois millions et demi d'imprimés, tracts, brochures, albums et bulletins de l'organisation, distribués par environs cinq cents correspondants et treize

²⁷⁶ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 131.

²⁷⁷ *Ibid.* p. 131.

²⁷⁸ Le substantif serait apparu en 1622 lorsque le pape Grégoire XV institue la congrégation *De propaganda fide*, dont le but est la propagation de la foi dans les terres de missions.

mille relais dans une trentaine de pays²⁷⁹. Le comité s'étoffe peu à peu et comprend sous son patronage les archevêques de Paris et de Reims, des évêques de diocèse envahis et des académiciens et personnalités catholiques.

Le comité Baudrillart entretient une polémique avec l'Allemagne, qui riposte aux attaques formulées contre eux. Quatre-vingt-treize intellectuels publient un *Appel au monde civilisé* dans lequel ils s'indignent de ces « mensonges et calomnies ». L'ouvrage, *La guerre allemande et l'Église catholique* est d'ailleurs plébiscité par *Les semaines catholiques*²⁸⁰. Dans celui-ci, une série d'articles est destinée à prouver la monstruosité et la barbarie du peuple allemand et l'intolérance de l'Allemagne pour le catholicisme. L'article de George Goyau, historien spécialiste de l'Allemagne religieuse, intitulé « Le rôle anticatholique de l'Allemagne » ou encore celui de François Veuillot, intitulé « Les attentats commis par les Allemands contre les prêtres et les églises » en attestent²⁸¹. Les catholiques toulousains sont conviés par le clergé toulousain à participer à cette entreprise de propagande. *Les semaines catholiques* du 2 mai 1915 invitent les diocésains toulousains à soit envoyer des fonds au comité, soit acheter des exemplaires de l'édition française et de les répandre judicieusement, soit d'acheter ces mêmes ouvrages édités en langues étrangères et les faire parvenir à des amis, des hôtes résidant à l'étranger²⁸².

Toutefois, la propagande nationale relayée par l'Église toulousaine ne concerne pas seulement les pays neutres, mais les fidèles eux-mêmes. Le clergé toulousain s'adresse aux diocésains par l'intermédiaire *Des semaines catholiques* ou des bulletins paroissiaux pour les inciter à contribuer aux emprunts de guerre, à verser leur or ou à souscrire aux obligations et bons de défense nationale. D'après l'étude de Xavier Boniface, l'épiscopat français n'est contacté discrètement par l'État français qu'en 1915²⁸³. Ainsi le 24 octobre 1915, nous pouvions lire le communiqué officiel dans *Les semaines catholiques* :

« Ces jours derniers, sur décision de la Chambre de Commerce de Toulouse, les membres du Bureau ont fait une démarche auprès de Monseigneur l'Archevêque, le priant de vouloir bien user de sa haute influence auprès de ses diocésains pour les inviter à verser leur or pour la défense nationale.

Monseigneur a été très touché par cette démarche à laquelle il a fait le plus favorable accueil. Déjà, sa Grandeur a fait insérer, à ce sujet, dans la Semaine catholique, deux notes manifestant clairement son désir. Très heureux aujourd'hui de répondre à une demande aussi honorable et

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 133.

²⁸⁰ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 avril 1915.

²⁸¹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 avril 1915.

²⁸² Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 2 mai 1915.

²⁸³ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 136-137.

aussi légitime, Monseigneur redit à son clergé et à ses fidèles combien il compte sur leur patriotisme et, malgré tant de preuves déjà données de leur générosité, il les exhorte de nouveau à verser l'or qui peut leur rester encore dans la caisse du Trésor public. Il s'agit du salut de la France²⁸⁴ ».

Le clergé du diocèse appelle ses diocésains à verser leur or. Les journaux officiels de l'Église deviennent de vraies tribunes pour vanter la nécessité de ces dons. Il est désormais possible pour les catholiques de concilier leur attitude patriotique avec leurs croyances religieuses. La participation du clergé toulousain illustre la volonté de la part du personnel ecclésiastique de prendre part pleinement à l'Union sacrée. Ils considèrent également cette participation comme une opportunité de rejouer un rôle dans la société. En faisant appel à eux, l'État français a bien conscience de leur importance auprès de bon nombre d'individus.

C) Le rôle des femmes catholiques dans la mobilisation

Nous l'avons vu, les catholiques toulousains, les laïcs comme le personnel ecclésiastique, participent intensément à la mobilisation dans la guerre de 1914 à 1918. Mais derrière l'expression générique « catholiques toulousains » se cache une réalité plurielle. Les fidèles et le clergé mais aussi les hommes et les femmes prennent part à cette mobilisation. Cette partie a pour but d'étudier le rapport entretenu entre les hommes et les femmes dans le cadre de la mobilisation des catholiques toulousains.

L'étude de la mobilisation des femmes catholiques dans les services hospitaliers ou dans les œuvres de guerre est l'un des enjeux de ce développement. On s'aperçoit que leurs actions dépendent des représentations rattachées à leur égard. L'évolution des représentations de la femme catholique durant le conflit est donc un autre aspect de cette étude. Les femmes catholiques sont un objet historique encore mal connu et trop peu traité. Leur quasi-absence dans l'historiographie de la Première Guerre mondiale, mais aussi dans les sources est à questionner.

Alors même qu'elle est doublement marginale par sa qualité de femme et de catholique, son action n'est-elle pas indispensable dans la préparation de la guerre ? Alors même qu'elles sont quasi-absentes des sources et des études historiques, l'action des femmes catholiques toulousaines ne révèle-t-elle pas le succès du catholicisme social²⁸⁵ féminin à Toulouse ?

²⁸⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 24 octobre 1915.

²⁸⁵ Le catholicisme social est un courant de pensée qui émergea à la fin du XIX^{ème} siècle. Il tente d'assurer la présence du christianisme dans la société contemporaine et a le souci de défendre les libertés des individus. Les partisans du catholicisme social considèrent que le catholicisme ne doit pas rester une affaire privée, mais doit, au contraire, jouer un rôle dans la société. Selon eux, le christianisme doit être insérer dans l'organisation de la société.

C.1. La quasi-absence des femmes catholiques dans les sources et l'historiographie de la Première Guerre mondiale

Avant de tenter de répondre à ces interrogations, il est primordial de faire un rapide constat des sources disponibles et un constat historiographique concernant l'histoire des femmes catholiques durant la Première Guerre mondiale. Leur absence dans les sources s'explique certainement par l'impossibilité qu'elles ont à prendre ouvertement la parole. Très peu de témoignages de femmes catholiques sont publiés dans *Les semaines catholiques*, dans les organes du diocèse ou dans les journaux catholiques locaux. Le journal officiel de l'Église toulousaine nous permet tout de même de connaître l'actualité des œuvres ou des ligues féminines auxquelles elles participent. L'iconographie (cartes postales, photographies, monuments) est utile pour envisager les représentations attachées à leur égard durant la guerre. Ne pouvant qu'insuffisamment exprimer leurs voix, l'action des femmes catholiques toulousaines n'est visible dans les sources qu'à travers le prisme d'un regard masculin.

Leur quasi-absence dans les sources explique-t-elle la faible part d'étude menée les concernant dans le vaste champ historiographique de la Première Guerre mondiale ? Il est vrai que les femmes ne sont devenues un objet historique que très récemment. Ce n'est qu'à partir des années 1970, que l'histoire des femmes et du genre fait son apparition. Le séminaire organisé en 1973-1974 durant lequel les historiennes, Michelle Perrot et Pauline Schmidt posent la question « les femmes ont-elles une histoire ? » inaugure de nouvelles perspectives de recherches. Comme le souligne Fabrice Virgile, « le développement de l'histoire des femmes au cours des années 1970 est indissociable du mouvement des femmes²⁸⁶ ». Ce développement illustre la volonté des historiennes de les rendre visibles dans l'histoire. L'évolution de cet intérêt pour les femmes chez les historiens est particulièrement observable avec les rencontres et nombreux articles et ouvrages qui suivirent ce séminaire²⁸⁷. Lors des rencontres de Saint-Maximin, dix ans plus tard, les historiens se demandent si une histoire des femmes est possible. Le colloque de Rouen organisé en 1998 inversait la formule de la rencontre précédente pour poser la question suivante : « Une histoire sans les femmes est-elle possible ? ». Par la suite,

Le catholicisme social s'oppose à la fois au libéralisme, qu'il considère comme le responsable des maux de la société (pauvreté et misère des ouvriers essentiellement) et au socialisme dont il reproche le procès intenté au droit de propriété.

²⁸⁶ VIRGILE Fabrice, « L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2002/3 (no 75), p. 6.

²⁸⁷ FRAISSE Geneviève, *Les femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, Folio, 1998 et PERROT Michelle, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris Flammarion, 1998. ; PERROT Michelle, « L'Histoire saisie par le genre », dans université de tous les savoirs, *L'Histoire la sociologie et l'anthropologie*, vol. 2, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 123-137 ; RIOT-SARCEY Michèle, « L'Historiographie française et le "genre" », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 47-4, octobre-décembre 2000, p. 805-814.

l'ouvrage de François Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes* est une référence en la matière²⁸⁸. L'historiographie s'est donc peu à peu intéressée aux femmes, non pas en les considérant comme un objet historique propre, mais comme un sujet permettant de connaître un peu mieux la société dans laquelle elles évoluent. Leur condition, leur rôle, leur place, leurs formes d'actions mais aussi leur silence, la diversité de leurs représentations sont autant de thèmes qui interrogent la société toute entière.

Concernant la place accordée aux femmes dans les études liées à la Première Guerre mondiale, l'ouvrage de François Thébaud, *Les femmes au temps de la guerre de 1914*, est une référence en la matière²⁸⁹. Cette étude est l'une des premières à avoir pensé la guerre à travers l'étude des femmes. L'historienne tente de comprendre l'expérience des Françaises durant le grand conflit en étudiant l'intime et les bouleversements identitaires. Toutefois, l'auteur ne prend pas en compte l'aspect religieux. Or être croyante voire même pratiquante et être une femme posent de nouvelles questions quant à leur mobilisation dans la guerre et à leur vécu. À vrai dire, comme le souligne Etienne Fouilloux, l'histoire des femmes s'est peu intéressée au facteur religieux²⁹⁰. Les études dans ce domaine sont toutefois plus abondantes pour le XIX^{ème} siècle que pour le XX^{ème} siècle. Dans son ouvrage, *Le catholicisme et les femmes en France au XIX^{ème} siècle*, Ralph Gibson établit un bilan complet sur la question²⁹¹. Mais des zones grises demeurent concernant le XX^{ème} siècle et notamment concernant la Première Guerre mondiale. Leur situation est doublement marginale : à la fois femmes et catholiques, elles sont rejetées aux marges de l'historiographie de la Grande Guerre. Ceci s'explique certainement en partie par la difficulté d'accéder aux sources. Celles-ci appartiennent à la sphère privée, nécessitant divers accords avec les autorités ecclésiastiques, à la différence des sources religieuses du XIX^{ème} siècle consultables dans les archives publiques.

²⁸⁸ THEBAUD Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay/Saint-Cloud, ENS Éditions, 1998.

²⁸⁹ THEBAUD Françoise, *La Femme au temps de la guerre de 14*, Paris Stock, 2^{ème} éd., 1994, 478 p.

²⁹⁰ FOUILLOUX Etienne, « Femmes et catholicisme dans la France contemporaine », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 2 | 1995, 7 p.

²⁹¹ GIBSON Ralph, « Le catholicisme et les femmes en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, LXXIX : 63-93.

C.2. Le réconfort moral des femmes catholiques

Epargnées du combat, les femmes sont celles, qui restées à l'arrière, attendent les proches partis au front. Tourmentées par la terrible attente de nouvelles ou du retour des êtres aimés, ou encore profondément meurtries par l'annonce de la mort de ces proches, les femmes incarnent à elles seules la souffrance de la nation française. Dans son journal Joseph Chansou relève l'inquiétude et la fatigue de sa mère lors de sa permission en août 1915 :

« Papa et Maman me revoient avec grande joie. Maman a maigri et pâli depuis cette guerre. Pauvre femme ! Combien d'inquiétudes et de souffrances n'a-t-elle pas dû supporter²⁹². »

Cette souffrance est d'autant plus amplifiée par la perte d'êtres chers. J'aborderai dans le troisième chapitre de la deuxième partie, le deuil, le veuvage de ces femmes et la gestion du mythe de la veuve éternelle par l'Église toulousaine. Cet extrait insiste sur l'inquiétude de la mère et omet d'évoquer l'état d'esprit du père, lui aussi, dans l'attente ou dans le deuil. Sans nier l'émotivité des mères, cette omission traduit la dichotomie traditionnelle de féminité-fragilité / virilité-bravoure. Comme le souligne Stéphanie Petit, l'époux est le protecteur de la famille, tandis que les larmes et l'inquiétude de la mère ou de l'épouse viennent rehausser le discours d'« héroïsation » des hommes partis au combat²⁹³. Selon l'historienne, « si dans un premier temps, ce discours vise à mieux investir l'époux de sa mission de protecteur afin de convaincre tout homme de son utilité en tant que soldat, dans un second temps, il aide à exorciser la mort de masse de près de 1 400 000 Français²⁹⁴ ».

Quel est alors le discours de l'Église toulousaine au sujet de cette nouvelle figure féminine, désormais incontournable ? La même dichotomie est observable dans les discours du clergé toulousain : « nos soldats tombent glorieusement sur les champs de bataille et, dans les foyers en deuil, des mères et des épouses pleurent ceux qui ne reviendront pas²⁹⁵ ». Les larmes soulignent l'héroïsme des hommes mobilisés et insistent sur l'utilité de leur participation au combat. Mais le clergé toulousain insiste également par l'intermédiaire *Des semaines catholique*, sur le courage de ces femmes pour surmonter leur deuil et ainsi faire honneur à la nation :

« Le plus grand nombre, à la vérité, disons-le, à l'honneur des femmes françaises, acceptent bravement, chrétiennement la dure épreuve, mais quelques-unes, hélas ! trop

²⁹² 21 août 1915 in CHANSOU Joseph, *Un prêtre frontonnais pendant la Grande Guerre, Joseph Chansou journal 1914-1918*, Toulouse, Les Amis des archives de la Haute-Garonne, 2014, 113 p.

²⁹³ PETIT Stéphanie, « Les veuves de la Grande Guerre ou le mythe de la veuve éternelle » in *Guerres mondiales et Conflits contemporains*, n° 197, Presses universitaires de France, mars 2001, p 65.

²⁹⁴ *Ibid.*, p 65

²⁹⁵ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 28 mars 1915.

étrangères aux fortes pensées de la foi et à ses consolations, seules vraies et efficaces, se désespèrent²⁹⁶. »

Le désespoir de certaines de ces femmes inquiète le clergé toulousain. Une série d'articles publiée dans *Les semaines catholiques* révèle cette inquiétude et prescrit des conseils à ces femmes pour surmonter ce deuil. Pour le personnel ecclésiastique toulousain, cette peine est justifiée et prouve l'attachement des femmes à leurs proches, mais celle-ci ne doit pas être affichée publiquement. Au contraire, les femmes doivent pouvoir surmonter leur deuil, tout en préservant la mémoire des hommes de leur famille morts aux champs d'honneur et donc, par extension, préserver la mémoire de la nation. La religion permettrait de surmonter le deuil. Seules les femmes, étrangères au catholicisme ne réussissent pas à surmonter leurs peines et leurs souffrances. En effet, comme le souligne Stéphanie Petit, « vieillir, mourir ou perdre un être proche apparaissent inacceptables à l'homme du XXI^{ème} siècle. Cette évolution des mentalités est liée en partie à la déchristianisation et aux progrès scientifiques qui ont notamment permis l'allongement de l'espérance de vie²⁹⁷ ». Sans que ces phénomènes soient aussi aboutis durant la Première Guerre mondiale, on peut penser que les individus qui avaient déjà entamé le processus de mise à distance avec le christianisme, rencontraient plus de difficulté pour surmonter leur deuil. La croyance au Paradis et à la vie après la mort rendent peut-être plus aisé le passage du deuil : « Nos aimés sont morts en braves, en s'immolant à leur idéal du devoir. Nous sommes sûres de les retrouver, et ils sont heureux²⁹⁸ ». Finalement le courage qui est demandé aux femmes catholiques a pour but de prolonger l'héroïsme de leurs fils ou de leurs époux :

« Il faut être courageuse, du courage laissé aux femmes, courage humble, obscur, patient, persévérant. Il faut compter sur le bon Dieu. [...] Qu'importe que le cœur saigne, pourvu qu'il reste à la hauteur du devoir à remplir ! [...] à l'heure de notre mort il ne nous restera que ce nous aurons donné, sacrifié pendant notre vie²⁹⁹. »

Tout comme les larmes rehaussent le courage masculin, le courage des femmes, l'intériorisation de leur peine une fois l'annonce de la mort passée prolonge l'héroïsme des hommes tombés au champ d'honneur. Il est question ici d'un devoir à la fois religieux et patriotique : religieux dans le sens, où la femme réussit à supporter le deuil grâce à la religion,

²⁹⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 28 mars 1915.

²⁹⁷ PETIT Stéphanie, *op.cit.*, p. 54-55.

²⁹⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 28 mars 1915.

²⁹⁹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 28 mars 1915.

et patriotique dans le sens où elle honore par son comportement le souvenir et la mémoire de ses proches et de la nation.

Mais le rôle des femmes et plus particulièrement encore des femmes catholiques à Toulouse durant la guerre et après 1919, est primordial pour sa fonction de mère. À la lecture des différents articles *Des semaines catholiques*, la figure de la mère chrétienne est bien plus traitée que la figure de l'épouse chrétienne. En effet, les différents articles évoquent essentiellement la mère éplorée attendant des nouvelles de son/ses fil(s) ou abordent la figure de la veuve récente, devenue ainsi mère célibataire. La filiation mère/fils est primordiale dans la religion catholique comme l'atteste la prépondérance de la figure de Marie. Une assimilation est donc ainsi faite entre la Vierge Marie et les mères des défunts ou les mères célibataires.



Figure 10 : Carte postale publiée à Toulouse, la Mère des Mères³⁰⁰

Par cette illustration, le dessinateur A. de Caunes représente la Vierge consolant une mère en larmes. On ignore si la peine de cette femme est due à l'annonce de la mort de son fils ou à l'absence de celui-ci. Le commentaire : « Console-toi, mère éplorée. Moi aussi, j'ai connu ton martyr. Réfugie-toi dans mon sein, je sécherai les saintes larmes » insiste sur l'assimilation entre la Vierge et la mère éplorée, qui sous-entend une seconde assimilation, celle du Christ

³⁰⁰ *Drôle de guerre !? Catalogue des cartes postales dessinées. 1-Série « La guerre », n° 58 : [La Mère des mères] « La Mère des Mères. La Sainte-Vierge console une mère éplorée » par A. de Caunes, (9 FI 6448)*

avec les soldats qui ont vécu le même martyr. Le crucifix en arrière-plan est là pour signifier cette assimilation. De même, la Vierge arbore le Sacré-Cœur de Marie (ou Cœur immaculé de Marie). Il s'agit du symbole de la puissance de la foi de la Vierge et du fait que l'amour du Christ est présent au plus intime de sa personne : le cœur est en feu, embrasé de l'amour divin. Il existe une dévotion au Sacré-Cœur de Marie où le cœur est vénéré comme le symbole de la foi mariale et de sa dévotion au Ciel et à son fils.

La figure des mères célibataires est également un enjeu essentiel pour le clergé toulousain. En plus de poursuivre l'héroïsme de leurs maris, les mères célibataires doivent inculquer à leurs enfants le souvenir de leur père mort en héros. Le témoignage d'une femme, présenté dans *Les semaines catholiques*, à vocation d'exemple par l'insistance faite au rôle de mère :

« J'ai trente-six ans : je n'ai plus mes parents : je n'ai plus ni frères, ni sœurs ; il faut que je sois le père et la mère de mes six petits, de mes cinq fils !

« Il faut que je les rende dignes du nom qu'ils portent et que leur père vient de rendre sacré³⁰¹. »

Les mères doivent donc entretenir le souvenir d'un père mort en héros pour la nation. En montrant l'exemple et en poursuivant le courage de leurs époux, le rôle maternel consiste désormais à transmettre ce souvenir. Le nom de ces enfants est devenu sacré par le sacrifice de leur père pour la nation. Le témoignage de Julie Lavergne publié le 4 avril 1915 est dans ce sens éloquent³⁰². Nous apprenons que cette mère chrétienne a refusé de partir de Paris aux jours les plus sombres de la Commune pour confronter ses enfants au danger : « Je reste à cause de mes enfants. [...] Tous doivent être braves, les filles comme les garçons, et je veux les voir au feu³⁰³ ». Ce témoignage a pour but d'inciter les mères chrétiennes à ne pas dissimuler les dures réalités de la guerre à leurs enfants.

³⁰¹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 28 mars 1915.

³⁰² Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 avril 1915.

³⁰³ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 avril 1915.

C.3. La mobilisation des femmes catholiques dans les œuvres de guerre pendant la Première Guerre mondiale

Il aurait été utile d'étudier le rôle des religieuses dans les hôpitaux toulousains. Mais faute de temps, je n'ai pu demander diverses autorisations afin de consulter les sources des congrégations. Or, cet aspect de la mobilisation des catholiques toulousains reste un sujet encore trop largement méconnu. Il aurait pu éclairer l'importance du catholicisme social féminin à Toulouse durant la Première Guerre mondiale. Ainsi, je me concentrerai ici sur l'implication des femmes catholiques, essentiellement des laïcs, dans les œuvres de guerre à Toulouse.

Les hommes ne sont pas les seuls à prendre part aux œuvres de guerre à Toulouse. Au contraire, les femmes sont certainement les principaux membres de ces œuvres. Leur participation illustre leur volonté de prendre part de manière intensive à l'effort de guerre. Tout comme la représentation des femmes chrétiennes, leur action est une manière de prolonger l'héroïsme des hommes mobilisés au front. Dans quelle mesure la participation des femmes catholiques toulousaines, illustre l'importance d'un catholicisme social féminin ? Au vu des sources, il est difficile d'évaluer précisément le nombre de femmes participant à de telles œuvres de guerre. Leur mobilisation dans ces œuvres peut autant être visible sur la durée complète de la guerre, comme s'opérer de manière ponctuelle.

Mais la présence des femmes catholiques toulousaines est peut-être la plus importante dans la Ligue patriotique des Françaises. Celle-ci naît de la protestation contre l'agitation anticléricale en 1901-1902 exprimée autour des élections législatives et de la loi des associations. À vrai dire, deux ligues féminines voient le jour : la Ligue des femmes françaises créée en 1901 par Madame Jean Lestra, épouse d'un avocat royaliste et la Ligue patriotique des Françaises (L.P.D.F) fondée en 1902 par les baronnes de Brigode et Reille³⁰⁴.

³⁰⁴ Des femmes issues de l'ancienne aristocratie française sont à l'initiative de ces deux ligues. La première ligue est d'ailleurs proche de la tendance royaliste et s'entoure de monarchistes de l'Action Française. Son action concerne essentiellement la ville de Lyon, tandis que l'influence de la Ligue patriotique des Françaises touche l'ensemble de l'hexagone. Cette dernière juge un accord impossible avec la Ligue des femmes françaises et s'approche, au contraire, de l'Action libérale populaire de Jacques Piou³⁰⁴. En mai 1902, Jacques Piou fonde l'Action Libérale Populaire. La création de ce parti de droite républicaine répond aux directives de Léon XIII. Dans celles-ci, le pape recommande aux catholiques français de fonder une droite républicaine démarquée des royalistes et des nationalistes. Par la création de comités dynamiques, le leader de l'Action Libérale Populaire réussit à initier les électeurs à une véritable organisation partisane. La L.P.D.F bénéficie du soutien du clergé français, comme en témoigne les nombreux articles publiés à leur sujet dans *Les semaines catholiques du diocèse de Toulouse*. Elle connaît, grâce en partie à ce soutien, un fort essor et réussit à s'implanter dans la plupart des diocèses, à l'exception de la ville de Lyon. Le journal *L'Écho* est l'organe par excellence des L.P.D.F dès 1903. Ce n'est qu'en 1905 qu'apparaît *Le petit écho de la Ligue patriotique des Françaises*, qui sert de support à l'apostolat des femmes de la petite bourgeoisie et des classes populaires.

Née de la lutte anticléricale, la ligue patriotique des Françaises joua un rôle indéniable durant la guerre, dans la mobilisation active sur le front intérieur. Leur participation à l'effort de guerre concerne d'abord l'apport d'une aide humanitaire. La L.P.D.F aide les combattants, accueille et loge les réfugiés ou encore ouvre des ateliers pour donner du travail aux femmes démunies par l'absence de leurs époux. À titre d'exemple, la L.P.D.F organise le lundi 11 et le mardi 12 mars 1918, une vente pour les aumôniers militaires, les prisonniers, les soldats et les rapatriés à Paris³⁰⁵. Les produits proposés au marché sont des produits alimentaires, des vêtements, de la lingerie pour enfants, des tricotés, des lainages, des chaussettes et des objets de bienveillance. La vicomtesse de Vélard est chargée de cette vente. De la même manière, la L.P.D.F participe, après l'armistice, à la recherche des militaires disparus et aux enquêtes relatives aux familles du Nord et de la Belgique, restées en territoire envahi ou dispersées. Dans un article publié dans *Les semaines catholiques du diocèse de Toulouse*, il est recommandé aux familles de transmettre au L.P.D.F le maximum d'informations sur le disparu (nom, prénom, classe, régiment, compagnie, batterie ou peloton, numéro matricule, bureau de recrutement et si possible le lieu, la date et les circonstances de la disparition) ou les civils recherchés (nom, prénom, profession et adresse exacte avant la guerre).

L'action des L.P.D.F à Toulouse est également religieuse. En effet, *Les semaines catholiques* mentionnent régulièrement leur participation à des journées de prières et d'études à Lourdes pour hâter la fin de la guerre, comme le 14, 15 et 16 juillet 1918 sous le haut patronage du cardinal archevêque de Paris et sous la présidence de l'archevêque d'Albi³⁰⁶. Les membres de la ligue participent également au *Triduum*³⁰⁷ célébré à la basilique Saint-Sernin³⁰⁸ ou encore à des pèlerinages paroissiaux, comme à la chapelle de la Visitation le 19 juin 1918³⁰⁹.

L'action des L.P.D.F à Toulouse s'inscrit dans un catholicisme social féminin caractérisé par des actions sociales afin de soutenir les populations en difficultés. Les membres des L.P.D.F considèrent que le catholicisme doit jouer un rôle dans la société. Il doit être capable de proposer des remèdes aux maux auxquels sont confrontées les populations durant la guerre. La mobilisation de ces femmes et l'apport d'une aide humanitaire indispensable a pour conséquence l'évolution des mentalités au sujet de ces femmes mobilisées dix ans plus tôt dans une lutte conservatrice et perdue d'avance contre l'anticléricisme. En effet, leur mobilisation

³⁰⁵ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 3 mars 1918.

³⁰⁶ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 16 juin 1918.

³⁰⁷ Le Triduum pascale désigne les trois jours durant lesquels les catholiques commémorent la Passion du Christ : sa mort et sa résurrection. Il va du jeudi Saint à l'office de la Vigile Pascale.

³⁰⁸ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 20 décembre 1917 et le 30 décembre 1917.

³⁰⁹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 16 juin 1918.

permet de gérer les divers bouleversements provoqués par la guerre (arrivée de réfugiés, augmentation du nombre d'orphelins, de veuves, de blessés, de prisonniers), assurant ainsi l'ordre intérieur. Pour ces raisons, leurs actions sont généralement bien appréciées des autorités, de la population et du clergé toulousain. Un changement d'opinion sur les catholiques s'opère donc grâce à cette mobilisation. Le catholicisme social n'est plus présenté comme quelque chose d'hostile à la culture politique républicaine dans la mesure où cette mobilisation s'effectue au nom de la préservation de la nation française et de ses valeurs, qui sont alors celles de la République française. Mais la participation à la L.P.D.F est aussi pour les femmes catholiques source d'émancipation, à l'image de la baronne Reille qui est à la fois dame d'œuvre, politicienne et fondatrice de la ligue. Toutefois, je ne suis pas en mesure de donner le nombre exact de femmes toulousaines membres de la ligue. Les sources relatives au L.P.D.F tout comme au L.D.F sont des sources privées qui n'ont pas toujours été déversées dans les archives diocésaines. En ce qui concerne le cas toulousain, je ne dispose que des sources journalistiques, qui restent très vagues sur les membres de la ligue. Dans tous les cas, les sources permettent d'esquisser un premier aperçu de l'aide sociale apportée par les membres de la L.P.D.F.

Par la mobilisation des prêtres et des séminaristes, la guerre bouleverse radicalement l'organisation du diocèse de Toulouse. Néanmoins, une fois l'ordre rétabli, le clergé toulousain soutenu par les laïcs les plus dévoués se mobilise pour mettre en place une aide humanitaire en faveur des soldats, de leurs familles et des populations touchées par l'horreur des combats. Présente dans les hôpitaux ou encore figure incontournable de la mère, de l'épouse, de la sœur éplorées, la femme catholique joue un rôle central dans cette mobilisation. Trop souvent oubliées par les historiens et très peu visibles dans les sources, les femmes catholiques ont pourtant été essentielles dans l'organisation de diverses œuvres de guerre ou encore dans leur participation dans les hôpitaux et ambulances du diocèse. Leurs actions s'inscrivent dans un catholicisme social féminin. Ce mouvement de pensée considère que le catholicisme doit jouer un rôle dans la société afin de mettre fin aux inégalités sociales et à la misère.

PARTIE 2 :

La mobilisation spirituelle des catholiques toulousains durant la Première Guerre mondiale

Introduction

Tout comme les hommes, la religion catholique est mobilisée à Toulouse durant la Grande Guerre. L'enjeu de cette deuxième partie est de comprendre les représentations de nature religieuse et les croyances des Toulousains engagés dans la Grande Guerre. Étudier les croyances et les pratiques des catholiques toulousains implique de s'intéresser à l'intime des fidèles, à leur moi intérieur et à leur vécu de la foi durant la guerre. Il s'agit donc de dépasser une simple étude institutionnelle qui n'aborderait que les positions et l'organisation de l'Église toulousaine face à la guerre. Il est donc nécessaire de s'intéresser avant tout à l'histoire des fidèles et non pas exclusivement à celle des responsables du clergé toulousain. Ceci implique de faire une vraie histoire par le bas. Comme le souligne François Lebrun, le champ religieux est avant tout un champ d'échange et de réciprocité entre une demande de besoins spirituels venant des masses et une offre correspondante proposée par l'institution ecclésiastique³¹⁰. Il s'agira donc d'interroger également cet échange et les relations entretenus entre les masses et le clergé toulousain.

L'enjeu de cette étude est de s'interroger sur l'évolution des pratiques et des croyances des catholiques toulousains durant la guerre et sur l'importance accordée à la religion dans les discours patriotiques. Qu'elle est la place du catholicisme, de la foi et du sens du sacré chez les Toulousains, notamment dans leur rapport à la guerre et au patriotisme ? La fusion opérée entre catholicisme et patriotisme à Toulouse révèle-t-elle une instrumentalisation des nationalismes par le catholicisme ou bien une nationalisation du catholicisme durant le conflit visible à Toulouse ?

La mobilisation active des catholiques toulousains se traduit par un retour religieux, caractérisée par une augmentation des pratiques et des ferveurs religieuses durant la guerre chez des individus déjà proches du catholicisme. Cette mobilisation religieuse et spirituelle opère une fusion entre catholicisme et patriotisme, visible notamment dans les discours assimilant la Première Guerre mondiale à une guerre juste. Le conflit bouleverse les représentations concernant la mort, engendrant ainsi un discours mémoriel particulier de la guerre.

³¹⁰ LEBRUN François (dir.), *Histoire des catholiques en France du XV^e siècle à nos jours*, Paris, Hachette, Pluriel, 1980, p. 440-451.

Chapitre 1 : La mobilisation spirituelle des catholiques toulousains durant la guerre

L'objectif de cette étude est de tenter de comprendre quelle place le catholicisme tient-il dans les esprits et les cœurs des Toulousains durant la guerre. Mais n'est-ce pas paradoxal d'étudier la place de la religion catholique dans une société moderne de plus en plus sécularisée où la confiance dans le progrès technique viendrait se substituer aux ferveurs et pratiques religieuses ? L'ethnologue Robert Hertz fait en 1914 l'observation suivante : « comment méconnaître dans la guerre les forces mystérieuses qui tantôt nous écrasent et tantôt nous sauvent. Je n'aurais jamais imaginé à quel point la guerre, même cette guerre moderne toute industrielle et savante, est pleine de religion³¹¹ ». Ainsi, la nature de cette guerre, à la fois moderne, massive et industrielle ne signifie pas l'abandon de la religion, mais peut, au contraire, être un facteur de retour à certaines ferveurs et pratiques religieuses.

Tout comme l'ensemble des Français, les Toulousains se sont mobilisés activement dans la guerre. À l'arrière comme au front, ils ont pris part à la lutte menée contre l'ennemi germanique. Mais cette mobilisation active des catholiques se traduit également par une mobilisation spirituelle : la religion elle-même est mobilisée au service de la patrie. Les croyances et pratiques évoluent à l'aune de ce nouveau contexte de guerre.

Pouvons-nous affirmer que les pratiques et les croyances des fidèles catholiques toulousains sont foncièrement différentes aux usages des décennies précédentes ou s'inscrivent-ils dans une sorte de continuité temporelle ? Autrement dit, observe-t-on une renaissance spirituelle que l'on pourrait qualifier de « réveil religieux » ou au contraire, la religion ne deviendrait-elle seulement qu'une « béquille du combattant, lui permettant de supporter l'insupportable³¹² » ?

³¹¹ BONNIFACE Xavier, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, p. 98.

³¹² *Ibid.*, p. 98.

A) La mobilisation religieuse de l'ensemble des catholiques toulousains

A.1. État des lieux historiographiques

Avant même d'étudier les modalités et l'évolution des croyances et des pratiques des catholiques en temps de guerre, il est primordial de faire un rapide constat historiographique concernant la mobilisation de la religion durant la Grande Guerre. L'historiographie religieuse de la Première Guerre mondiale s'est avant tout attardée à étudier l'implication et la compréhension des membres du clergé catholique français durant le conflit. L'ouvrage de François Lebrun, *Histoire des catholiques en France du XV^e siècle à nos jours* s'inscrit dans ce premier mouvement historiographique³¹³. Dans cette étude, l'auteur analyse l'évolution de la fonction sacerdotale des prêtres. Ces derniers, par la guerre, deviennent plus entreprenants provoquant une amélioration de leur place au sein des combattants et de la société. De la même manière le manuel d'histoire religieuse de Gérard Cholvy et Yves-Marie Hilaire aborde essentiellement l'histoire de l'épiscopat français³¹⁴. L'aumônerie militaire, l'adhésion à l'Union sacrée par les responsables de l'Églises catholiques ou encore la participation des membres du clergé français au comité de propagande française sont autant d'objets d'études traités par ces historiens. Concernant Toulouse, l'ouvrage de M^{gr} Chansou ne s'intéresse qu'à l'histoire de l'épiscopat de M^{gr} Germain et non pas aux fidèles catholiques du diocèse de Toulouse.

À vrai dire, l'intérêt pour les fidèles n'est que récent. Les ouvrages d'Annette Becker³¹⁵ ou encore de Xavier Boniface³¹⁶ s'inscrivent dans ce renouvellement historiographique. Se référant à l'histoire de la culture de guerre, ils tentent de comprendre et d'analyser le fait religieux durant la Première Guerre mondiale et plus particulièrement l'évolution des ferveurs et des pratiques du croyant catholique en guerre. Cette longue absence d'intérêt s'explique peut-être par la difficulté à trouver des sources abordant directement le vécu et l'intime des fidèles catholiques durant le conflit. Très peu de correspondances, de mémoires ou de journaux intimes font part des expériences religieuses des fidèles catholiques durant les hostilités. Les sources

³¹³ LEBRUN François (dir.), *Histoire des catholiques en France du XV^e siècle à nos jours*, Paris, Hachette, Pluriel, 1980, 488 p.

³¹⁴ CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine, 1880-1930*, Toulouse, Privat, 1986, 457 p.

³¹⁵ BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914- 1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 142 p. BECKER Annette, « Églises et ferveurs religieuses », in *Encyclopédie de la Grande Guerre, tome II*, sous la direction de AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques, Paris, Perrin, 2012, p. 267-281

³¹⁶ BONNIFACE Xavier et BETHOUART (dir.), *Les Chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, PUR, 2012, p. 209-225. BONNIFACE Xavier et COCHET François (dir.), *Foi, religion et sacré dans la Grande Guerre*, Nancy, Artois Presses Université, 2014, 295 p. BONNIFACE Xavier, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 495p.

les plus accessibles pour l'historien restent sans aucun doute celles des archives épiscopales, concernant essentiellement les membres du clergé.

Finalement, ce n'est que depuis le recours à la sociologie et à l'anthropologie, que l'étude historique des fidèles catholiques durant la guerre peut être réalisée. La sociologie des religions tente de comprendre le fait religieux rapporté à son contexte social. Elle a permis d'établir un tableau des différents types de fidèles, allant du pratiquant régulier à l'occasionnel. Cette grille de lecture est particulièrement intéressante pour évaluer les différents degrés de retour au catholicisme durant le conflit par les fidèles toulousains.

Une approche marxiste de la sociologie des religions permet de poser plusieurs problématiques. Ce courant de la sociologie, dont Karl Marx, Gramsci ou encore Engels sont les grands noms, pose la question de la méconnaissance des religions : quels sont les effets de méconnaissance et de connaissance des visions religieuses de l'homme et du monde. Ce même courant tente d'évaluer l'instrumentalisation politique du religieux avec notamment la problématique « de l'utilisation des systèmes de symboliques dans les rapports sociaux de domination et de légitimation du pouvoir³¹⁷ ». Une dernière approche de ce courant marxiste essaie d'analyser « les différenciations des pratiques et des messages religieux en fonction des milieux sociaux³¹⁸ ». Ces problématiques peuvent être particulièrement intéressantes pour mon étude sur le cas toulousain durant la Grande Guerre dans la mesure où elles permettent d'examiner l'évolution du rapport de domination entre les responsables du clergé catholique et les fidèles durant la guerre concernant les ferveurs et pratiques religieuses : comment réagit le clergé toulousain face à la résurgence de nouvelles pratiques et ferveurs issues directement du comportement des laïcs toulousains ? Les rejettent-ils ou les acceptent-ils ? De la même manière, cette approche permet de se demander s'il existe une différenciation des comportements religieux chez les fidèles toulousains suivant leur classe sociale et leur éducation, et on pourrait rajouter, leur milieu géographique (urbain ou rural).

Dans son étude sociologique des religions, Emile Durkheim définit la religion par rapport au sacré, et plus particulièrement, par rapport à la distinction entre le sacré et le profane. La religion est ce qui crée de la distance entre le sacré et le profane et anime également un groupe collectif réuni pour partager ces deux mêmes notions et croyances. L'étude du précurseur de l'école française de sociologie est particulièrement utile pour analyser l'organisation de cérémonies religieuses au front ou encore pour examiner le culte donné aux morts : comment créer un espace sacré, indispensable pour la célébration de cérémonies

³¹⁷WILLAIME Jean-Paul, *La sociologie des religions*, Paris, P.U.F, 5^{ème} édition, 2015, p. 13.

³¹⁸ Ibid., p. 13

religieuses dans un espace de combat intense ? Est-ce que les notions de sacré et de profane évoluèrent durant la guerre ?

Ces champs de recherche restent pour autant inépuisés et posent de nouvelles questions à l'historien. Cependant, très peu d'ouvrages étudient précisément les comportements religieux des fidèles catholiques restés à l'arrière des combats. Or leur foi et leurs pratiques religieuses ont pu être influencées par ce nouveau contexte guerrier. Les historiens se sont davantage intéressés aux comportements de ces hommes mobilisés au front. L'ouvrage de Xavier Boniface en atteste³¹⁹. Cette prédilection pour l'étude des ferveurs et des pratiques des catholiques mobilisés au front s'explique peut-être par l'important impact qu'a suscité la guerre sur ces hommes. Il est indéniable que l'effet des combats est plus remarquable sur les populations touchées directement par les combats que par celles restées à l'arrière. Mais tout de même, la guerre, par les nombreuses pertes humaines qui l'accompagnent, n'a pas été sans conséquence dans les transformations des comportements, religieux notamment, et a pu engendrer des introspections de types spirituelles chez ces hommes et femmes à l'abri des combats.

De la même manière, des lacunes persistent concernant la différence entre les fidèles catholiques issus de milieux urbains et ceux issus de milieux ruraux. Suivant leur environnement, les catholiques n'ont pas complètement les mêmes croyances et pratiques. Leur quotidien et leurs préoccupations diffèrent, engendrant probablement des comportements bien distincts. Le diocèse de Toulouse a la richesse de comprendre à la fois un milieu urbain avec la ville de Toulouse, comptant cent cinquante mille d'habitants en 1914³²⁰ et des espaces de ruralité.

A.2) Un réveil religieux chez les catholiques toulousains ?

Beaucoup de ces ecclésiastiques mobilisés parmi les laïcs font état d'un réveil religieux chez les Français durant les premiers mois du conflit. Nous pouvions d'ailleurs lire dans *Les semaines catholiques*, le 9 août 1914, le compte-rendu suivant :

« De l'intensité de vie chrétienne qui s'affirme en ce douloureux moment, nous avons pour preuve l'affluence considérable des fidèles dans nos églises. Pendant cette dernière semaine, l'assistance à toutes les messes était partout exceptionnelle et le nombre des communions fort élevé. Autour des autels, hommes, femmes, militaires de tous grades et de toutes armes se pressaient, graves, recueillis, confondus, dans une même pensée et unis dans une même espérance. [...]

³¹⁹ BONNIFACE Xavier et COCHET François, *Foi, religions et sacré dans la Grande Guerre*, Nancy, Artois Presses Universitaires, 2014, 295 p.

³²⁰ WOLFF Philippe (dir.), *Histoire de Toulouse*, Toulouse, Privat, p. 495.

Nos officiers, nos soldats, si pleins d'énergie, d'entrain patriotique et de confiance ont eu à cœur d'invoquer le Dieu des armées. En est-il beaucoup qui ne prient pas ? A cette heure nous ne le pensons pas ; par centaines, par milliers, ils se sont approchés des sacrements³²¹ ».

On apprend ainsi que la participation des Toulousains aux cérémonies religieuses augmentent considérablement les premiers mois du conflit. La grande originalité de cette affluence soudaine à la messe n'est pas tant l'aspect quantitatif de cette participation que le type d'individu se joignant à ces cérémonies religieuses. Alors même qu'au début du XX^{ème} siècle les femmes sont plus pieuses que les hommes, ces derniers les accompagnent à l'Église. De la même manière, les soldats de tous grades s'y mêlent. Quand on sait, que la hiérarchie militaire dépend du niveau d'instruction des hommes mobilisés et donc de leur appartenance à un type de classe sociale bien déterminée, on apprend ici que les hommes de toutes les classes sociales retournent sur les bancs de l'Église : « Autour des autels, hommes, femmes, militaires de tous grades et de toutes armes se pressaient ». Les contributeurs *Des semaines catholiques* interprètent cette affluence par un retour vers Dieu. Dans ces moments de troubles, les catholiques toulousains décident de retourner aux autels dans le but de se rapprocher de Dieu et de demander sa protection. Mais le Dieu, dont font référence ici les auteurs de ce compte-rendu est le Dieu des armées, c'est-à-dire un Dieu protecteur et fort. Une certaine masculinité est redonnée aux ferveurs catholiques par son invocation. J'aborderai cette question dans le chapitre suivant.

Mais ce réveil est-il véridique ? S'agit-il d'un réveil ou d'un simple retour au catholicisme ? Un réveil religieux ferait référence à une expérience religieuse soudaine, à une « illumination » qui conduirait l'individu à se convertir à une religion particulière. Ce processus est comparable aux revivals protestants³²². Au contraire, un retour désignerait plutôt des pratiquants ponctuels, qui durant la guerre participeraient plus intensément à la vie religieuse. À la lecture de sources épiscopales, un phénomène de réveil religieux est visible en France. Celui-ci se caractérise autant par des retours de catholiques par tradition familiale aux églises que par des conversions massives d'individus au catholicisme. Afin de vérifier ces affirmations, je propose de comparer les mouvements de populations et plus particulièrement les mariages des années 1913, 1914 et 1915.

³²¹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 9 août 1914.

³²² L'expression « réveil religieux » est une traduction anglaise du terme « revivals ». Les revivals protestants désignent un ressourcement religieux périodique observé chez les différentes branches du protestantisme. Ce réveil est à la fois quantitatif (s'observe par l'augmentation du nombre de conversions) et qualitatif par le renouvellement et l'approfondissement de la foi.

Paroisses	1913	1914
Métropole	110	82
Saint-Sernin	160	114
la Daurade	53	31
Saint-Nicolas	50	43
la Dalbade	39	29
Saint-Jérôme	57	38
Saint-Exupère	67	36
Saint-Aubin	61	38
Notre-Dame du Taur	36	35
Saint-Pierre	42	22
Les Minimes		35
l'Immaculée conception	40	25
Saint-François Xavier	19	4
Saint-Joseph	12	
Saint-Sylve	50	
Sacré-Cœur	22	
Saint-François D'assise	18	13
Sainte-Germaine	53	37
Saint-François de -Paule	39	
Saunt-Jean Baptise	5	5
total	933	587

Figure 11 : L'évolution du nombre de mariage dans la ville de Toulouse de 1913 à 1914 ³²³

Nous pouvons constater que le nombre de mariage diminue fortement entre 1913 et 1914 dans la ville rose. Ces données ne nous confirment donc pas l'observation d'un retour ou d'un réveil religieux chez les habitants de Toulouse, qui s'observerait par l'augmentation des mariages catholiques. Les soldats mobilisés ne se sont pas mariés avant de partir au front. Ces données ont toutefois une limite : elles ne concernent que Toulouse. Je n'ai pu avoir à ma disposition les mouvements de population dans les autres paroisses du diocèse. Ainsi nous ne pouvons pas savoir si un même mouvement est observable dans la campagne toulousaine.

³²³ Ces données ont été rassemblées grâce aux tableaux de mouvements de population publiés dans *les semaines catholiques*

Dans un deuxième temps, je dispose de sources relevant cette fois-ci de l'intime. Il s'agit du journal de Joseph Chansou, ecclésiastique du diocèse. Dans celui-ci, le prêtre frontonnais livre sa perception des mouvements vers la religion durant la Première Guerre mondiale :

« 21 juin 1915: [...] J'ai cru comprendre qu'il y avait en France des traces de découragement. Et puis la France n'est pas revenue suffisamment à Dieu encore. L'élite pratique, est devenue plus fervente ; mais la masse n'est pas encore docile et c'est la raison de son découragement³²⁴. »

D'après lui, un phénomène de retour serait plus visible au front qu'un véritable réveil religieux chez les soldats. Les hommes ayant reçu une éducation catholique durant la jeunesse sont les premiers concernés par ce phénomène. Alors même qu'ils n'avaient pas ou peu l'habitude de pratiquer ou de se rendre aux diverses cérémonies religieuses, leurs pratiques deviennent plus assidues les premiers mois de la guerre. Au contraire, peu d'hommes radicalement étrangers au catholicisme se convertissent pendant la guerre. Nous avons donc plus affaire à un phénomène de retour qu'à un réveil religieux chez les soldats mobilisés au front. Mais ce mouvement concerne davantage, ceux que Joseph Chansou désigne « l'élite », que « la masse ». Finalement, d'après le prêtre frontonnais, les plus touchés par ce phénomène restent ceux qui ont eu le plus de contact avec la religion durant leur jeunesse, à travers leur éducation et leur tradition familiale. Les classes bourgeoises recevaient davantage une éducation religieuse que les classes plus populaires. Une autre allusion de Joseph Chansou dans son journal à ce phénomène de retour permet de préciser un peu plus encore ce mouvement :

« 29 avril 1917 : [...] Il est visible qu'il y a un ralentissement dans la piété des soldats. On a remarqué cela dans tous les régiments. La ferveur des premiers temps a disparu. Les âmes de bonne volonté sont devenues plus ferventes, mais combien restent encore indifférents³²⁵. »

Lorsque Joseph Chansou fait cette contestation, nous sommes fin avril 1917. La guerre dure déjà depuis plus de deux ans. Les premiers retours religieux et la ferveur des premiers mois semblent s'affaiblir. Alors que l'on pensait que la guerre serait courte et que la Providence participerait à réduire sa durée, les soldats sont confrontés à une guerre d'un nouveau genre : longue et statique. De nombreux hommes perdent la vie pour gagner seulement parfois un kilomètre de terre ou pire, pour reculer. Les déceptions sont vives. La religion est la première à en subir les conséquences. Les témoignages de Joseph Chansou ne peuvent être généralisés. Ils

³²⁴ Le 21 juin 1915 in CHANSOU Joseph, *Un prêtre frontonnais pendant la Grande Guerre, Joseph Chansou journal 1914-1918*, Toulouse, Les Amis des archives de la Haute-Garonne, 2014, 113 p.

³²⁵ Le 29 avril 1917 in *Ibid.*

ne traduisent que la perception d'un seul individu. Néanmoins, ils viennent contredire les propos officiels de l'église toulousaine. Ainsi, cette source riche permet de nuancer mon propos et d'esquisser au mieux le phénomène de retour.

En conclusion, il est possible de penser que plus qu'un véritable réveil religieux, nous avons affaire à un phénomène de retour au catholicisme. Néanmoins ce mouvement a tendance à s'affaiblir durant la guerre. Il atteint probablement son paroxysme les premières semaines du conflit. Ce phénomène est autant visible au front qu'à l'arrière. On peut toutefois penser qu'en ce qui concerne l'arrière, ce mouvement de retour prend plus de temps à s'affaiblir qu'au front. Je sou mets cette hypothèse pour deux raisons. La première s'explique par la nature des individus concernés par ce retour. À l'arrière, ce sont davantage les femmes qui donnent lieu à ce phénomène. Or celles-ci sont davantage pratiquantes que les hommes bien avant la guerre. La pratique religieuse s'est donc peut-être plus facilement pérennisée chez elles. La deuxième raison concerne leur rapport à la mort et au temps. Les femmes sont celles, qui loin du front, attendent des nouvelles de leurs proches. Elles sont également celles qui entretiennent le souvenir de l'absent ou du disparu. Le recours à la religion par la prière entre autre, permet de sauvegarder le lien entre les femmes et les hommes absents ou morts.

Mais la pratique ne suffit pas. Comme le rappelle Annette Becker, « il faut aussi une réactivation réelle de la ferveur et un changement très visible de la façon de vivre en communautés entières³²⁶ ». Selon François Lebrun, ces retours sont particulièrement visibles dans les églises villageoises³²⁷. Mais face à l'enlisement du pays dans la guerre, les sentiments de ferveurs qui s'étaient réveillés les premiers mois du conflit ont tendance à s'atténuer tout le long de la guerre, comme en témoigne la baisse du nombre de pèlerinages. Le pèlerinage national de Lourdes est d'ailleurs suspendu pendant le conflit. Finalement, les pratiques religieuses tendent à rejoindre les chiffres d'avant-guerre. La vie au front est de plus en plus animale. Les prêtres mobilisés répondent plus à une demande de chaleur humaine qu'à une demande religieuse.

³²⁶ BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914-1930*, Armand Colin p. 95.

³²⁷ LEBRUN François (dir.), *Histoire des catholiques en France du XV^e siècle à nos jours*, Paris, Hachette, Pluriel, 1980, p. 441-446.

A.3. Pourquoi un tel retour religieux ?

Maintenant que nous avons évalué la mesure des conversions et des retours des Toulousains à la religion catholique, il est désormais essentiel de comprendre les raisons d'un tel comportement. S'agit-il de véritables renaissances spirituelles, ou si on reprend l'expression de Xavier Boniface d'une « béquille permettant de supporter l'insupportable³²⁸ » ? Le 10 janvier 1915, *Les semaines catholiques* relatent le retour des soldats aux autels dans une ambulance toulousaine. On pouvait y lire la remarque suivante :

« Vraiment, ces chers soldats sentent bien, au moment de l'épreuve, que les consolations, le vrai réconfort ne se trouvent que dans le réveil des sentiments religieux³²⁹ ».

Il semble donc que ce retour aux sentiments religieux ne répond qu'à un besoin de réconfort et de consolation. Comme le note Annette Becker et Xavier Boniface, ces retours ou réveils sont d'abord conduits face aux souffrances endurées et par les horreurs subies ou vues. Les combattants sont en quête de spiritualité et de transcendance. Une véritable religion de guerre se développe et peut être considérée comme une sorte de « paratonnerre » face à un destin menaçant³³⁰. Ce réveil peut également s'expliquer par le changement de vie dû à la guerre, qui favorise les introspections spirituelles et métaphysiques. Il tient également du calendrier liturgique et des circonstances. Lors des grandes fêtes religieuses comme Noël ou encore lors de sépultures, les hommes sont plus nombreux à assister aux cérémonies religieuses.

Le catholicisme est la religion la plus suivie par les nouveaux convertis dans la mesure où elle est la religion majoritaire en France : « La conversion au catholicisme l'emporte très largement en France parce que le catholicisme est la religion principale et que les conversions sont bien souvent des retours tardifs de baptisés au sein de l'Église³³¹. » De la même manière, le catholicisme apparaît comme la religion du miracle. Or rester en vie durant la guerre est jugé comme un acte miraculeux.

D'après Xavier Boniface, la guerre peut être aussi une occasion pour certains individus, dont les ecclésiastiques de prendre des distances avec la religion³³². Les souffrances endurées, la violence vécue atteignent un tel degré de barbarie qu'elles peuvent semer le doute chez le fidèle et le questionner sur le sens véritable de la vie et de Dieu. Comme le relève Annette Becker, la guerre est un véritable obstacle à la rencontre spirituelle, dans la mesure où les

³²⁸ BONIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 9-15.

³²⁹ Archives du diocèse de Toulouse, Semaine catholique du diocèse de Toulouse, 10 janvier 1915.

³³⁰ BONIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 98.

³³¹ BECKER Annette, *op.cit.*, 142 p.

³³² *Ibid.*, p. 103.

conditions d'existence de la guerre sont un obstacle à la vie chrétienne, à toute vie³³³. Certains abandonnent donc la foi.

À Toulouse, aucune source que j'ai consultée, ne traite d'un tel phénomène. Mais l'absence de sources ne signifie pas pour autant que cette distanciation et ce doute vis-à-vis de la religion est inexistant. Comme le fait remarquer Xavier Boniface, les témoignages sont rares, comme s'il était moins honorable d'avouer ces doutes³³⁴. Les personnes concernées ne jugent peut-être pas utile de parler de cette prise de conscience à un moment où bon nombre de leurs concitoyens rencontraient le besoin de se réfugier dans la religion. Quand on sait qu'une forte tradition anticléricale est présente à Toulouse au début du XX^{ème} siècle, on peut très bien imaginer que les sceptiques vis-à-vis des religions furent confortées dans leurs opinions³³⁵.

A.4. La réaction du clergé toulousain face à ce retour religieux

Même s'il est difficile de mesurer précisément l'ampleur des retours au catholicisme, il n'y a aucun doute qu'un tel phénomène ait été observable durant le conflit. René Rémond écrit d'ailleurs : « les comportements ne livrent jamais qu'une part de la personnalité : or la croyance religieuse reste la part la plus intime de l'être et les structures ne témoignent pour elle qu'indirectement³³⁶ ». Dans une lettre circulaire rédigée par l'évêque d'Agen en juin 1915 à propos de la polémique de la rumeur infâme, il est fait mention de ce retour aux autels. Celui-ci serait la principale cause d'irritation des détracteurs du clergé français. Dans cette même lettre, il fait la constatation suivante :

« Et si, presque partout, à l'heure de la prière pour la France, nos églises se remplissent de foules émues, c'est que l'idée de Dieu surgit spontanément des faits dont nous sommes les témoins et sous l'influence irrésistible de nos douloureuses angoisses³³⁷. »

Comment le clergé réagit à ce changement de comportement ? Un véritable débat chez les intellectuels catholiques a lieu dès les premiers mois du conflit afin de bien comprendre ce mouvement massif de retour aux pratiques religieuses. Bon nombre de soldats se mettent à porter des insignes religieux (croix, médailles, images pieuses, bible) en guise de protection

³³³ BECKER Annette, *op.cit.*, p. 50-52.

³³⁴ *Ibid.*, p.103.

³³⁵ Arch. dép. Aude/JOURNAUX/ 588 PER 42/ *La Dépêche*- quotidien/ 1 Mai 1915/ « En Marge de l'Union sacrée. L'heureuse conversion et le bon mariage. ». Ou encore, arch. dép. Aude/JOURNAUX/ 588 PER 42/ *La Dépêche*- quotidien/ 4 Mai 1915/ « Une religion pathologique »

³³⁶ REMOND René, « les structures religieuses du XVIII au XX^{ème} siècle », *La France et les Français*, Encyclopédie de la Pléiade, 1972, 1 675pages, p618

³³⁷ Archives du diocèse de Toulouse, Documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 8, « Lettre circulaire de S. G Monseigneur l'évêque d'Agen au clergé et aux fidèles de son diocèse au sujet de la campagne antireligieuse du journal *La Dépêche de Toulouse* », juin 1915.

divine ou encore à participer aux cérémonies religieuses. Mais est-ce que cette pratique est synonyme d'un réveil ou d'un retour spirituel sincère ? Ces retours ou réveils sont-ils sincères ou seulement une dernière « béquille » pour le soldat en proie aux plus terribles souffrances ? Comment pérenniser ce mouvement ? Telles étaient les grandes questions auxquelles sont confrontées le clergé français et les intellectuels catholiques. Selon Annette Becker, ce qui fait le réveil religieux de la France, notamment pour le clergé ce n'est pas la somme des conversions, mais la pérennité d'un phénomène collectif³³⁸.

Dans *Les semaines catholiques* du 14 novembre 1915, un extrait de la revue de Jean Giraud, *Dieu, Patrie, Liberté* paraît et aborde cette question³³⁹. Dans cet article, cet intellectuel catholique analyse ce renouveau religieux. En s'appuyant sur une enquête fondée sur la réception de quinze cents lettres de soldats au front comme à l'arrière, il fait état de la diversité des comportements religieux, allant de la grande indifférence à la complète mobilisation. Selon lui, plus on se rapproche de la ligne de feu plus les sentiments religieux sont forts.

Toutefois, il fait état d'une importante ignorance en matière de religion. Beaucoup de soldats méconnaissent les principales prières religieuses ou ne sont pas baptisés. À vrai dire, la plupart de ces hommes n'ont pas eu d'éducation religieuse. Depuis la séparation de l'Église et de l'État et la sécularisation progressive de la société française, la connaissance de la doctrine religieuse ou des grands textes du christianisme présente plusieurs lacunes chez les Français. Certains réveils ou retours religieux opérés durant leur mobilisation au front s'évanouissent aussitôt les hommes rentrés à l'arrière des combats. Cette ignorance religieuse serait, selon l'auteur, le principal obstacle à la pérennisation d'un retour aux sentiments religieux de la France. La guerre ne serait finalement qu'une sorte de période de préparation. Le rapprochement des prêtres avec les soldats rend le clergé plus sympathique pour ces hommes, souvent bercés, dans l'anticléricalisme ou du moins dans l'indifférence pour la religion. Après la guerre, l'auteur recommande d'enseigner la doctrine à ces hommes, désormais touchés une première fois par la religion.

Cet article est très intéressant dans la mesure où il fait un juste constat de la situation. Les historiens arrivent bien souvent à la même constatation: un véritable retour est observable. Celui-ci est plus intense près de la ligne de feu et s'estompe au fur et à mesure que l'on s'éloigne du champ de bataille. De la même manière, l'ignorance religieuse chez une grande majorité de Français est indéniable. Xavier Boniface fait d'ailleurs le même constat concernant la corrélation entre le rapprochement du soldat avec la ligne de feu et sa conversion. Ce réveil

³³⁸ BECKER Annette, *op.cit.*, p. 48.

³³⁹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaine catholiques*, 14 novembre 1915, « Le principal obstacle ».

dépend des armes d'appartenance : les fantassins sont plus exposés et donc peut-être plus sensibles à ce réveil. Mais celui-ci dépend également des origines sociales, géographiques des combattants et également du grade des soldats: les officiers fréquentent plus les cérémonies religieuses que les sous-officiers. Ils suivent le comportement des classes bourgeoises et des notables dont ils sont issus.

Toutefois, on pourrait s'opposer à Jean Giraud, lorsque celui-ci affirme que l'ignorance religieuse serait le principal obstacle à la pérennisation de ce renouveau religieux en France. Dans la mesure où un retour sincère consisterait à faire état dans son intime d'une révélation spirituelle sur l'existence d'un être transcendant et protecteur ; l'absence d'enseignement de la doctrine ne devrait en rien contrecarrer la durée de tels sentiments. Il est possible de croire en Dieu sans pour autant manifester une connaissance précise de la doctrine et des prières. Toutefois, la volonté pour le nouveau converti de se renseigner un peu plus et de mieux respecter la doctrine religieuse est un merveilleux test pour mesurer la sincérité d'un tel comportement. Afin d'accompagner un peu plus ce mouvement, les évêques n'ont cessé de solliciter les prêtres et les séminaristes mobilisés au front à enseigner la doctrine religieuse aux soldats de la manière la plus simple et adéquate au contexte de guerre³⁴⁰.

A.5. Derrière ce retour religieux, des buts politiques ?

On pourrait se demander avec Annette Becker si le réveil religieux de bon nombre de Français favorise la réintégration de l'Église dans la Nation. Sans aucun doute l'image du prêtre est profondément modifiée par la guerre. Les membres du clergé sont susceptibles d'être mobilisés et partagent les mêmes souffrances et le même quotidien que les laïcs. Étant au plus près des hommes mobilisés, l'Église catholique devient plus visible durant la guerre. Elle participe également aux cérémonies patriotiques et vante bien souvent les mêmes valeurs belliqueuses. Ce mouvement de conversion ou de retours permet à l'Église catholique de rejouer un rôle dans la société française. Mais, ces comportements sont majoritairement passagers. Une fois loin des combats, le dieu protecteur invoqué n'a plus lieu d'être.

Même si la Première Guerre mondiale apparaît comme une parenthèse historique dans le processus de sécularisation, la société française continue après le conflit à se détacher de plus en plus de la religion et des institutions ecclésiales. La Grande Guerre n'a pas débouché sur un mouvement massif de conversion qui aurait contraint l'État français à modifier sa politique de

³⁴⁰ Voir Partie 1, chapitre 2.

séparation avec les institutions de l'Église catholique. Ainsi, la politique de séparation demeure et ce mouvement de conversion s'estompe.

Toutefois, on ne peut nier que derrière ce mouvement d'accompagnement de ces retours ou conversions par le clergé se cache certainement une volonté politique de favoriser la réintégration de l'Église en France. La persistance des campagnes anticléricales à Toulouse durant la guerre est certainement un des obstacles à ce que ce rôle social du clergé plus important de 1914 à 1918 ne se transforme après le conflit en véritable pouvoir politique.

B) Participation spirituelle à la guerre

Maintenant que nous avons essayé d'évaluer et de comprendre ce phénomène de retour à la religion durant la Grande Guerre, il est essentiel d'appréhender la participation spirituelle au conflit. Il s'agit d'analyser les pratiques et ferveurs des catholiques toulousains de 1914 à 1918. Ce temps de guerre introduit-il une rupture dans l'expression de la religion, du sacré et de la foi, ou ne fait-il que prolonger des attitudes déjà observables en temps de paix ? Ou bien, n'y a-t-il que des pratiques adaptées aux circonstances pour faire face aux angoisses, aux attentes, que l'on pourrait presque qualifier de messianiques, et aux deuils suscités par le conflit ?

B.1 La prière, une action efficace pour une paix victorieuse

La prière³⁴¹ est l'action fondamentale du chrétien. Celle-ci est donc tout naturellement proscrite et appliquée par le croyant en temps de guerre. Dans une lettre publiée le 31 janvier 1915 dans *Les semaines catholiques* du diocèse, M^{gr} Germain rappelle que la prière est une véritable action : « La prière, Nos Très chers Frères, est l'arme des bons combats »³⁴². Mais il est précisé par l'archevêque que les fidèles doivent persévérer dans la prière et s'unir :

« Ce qu'il nous demande en même temps c'est d'unir à la prière, la pénitence et il veut que cette offrande de nous-mêmes à Dieu dans une oraison unanime et persévérante soit faite *solennellement, le même jour d'un bout du monde à l'autre*. Si la prière d'un seul est toujours

³⁴¹ Le petit catéchisme de Paris définit la prière de la manière suivante : « Prier c'est s'adresser à Dieu pour l'adorer, lui rendre gloire et lui demander ses grâces³⁴¹ ». La prière regroupe en elle deux intentions : l'adoration et la demande. Une volonté d'adoration à l'égard de Dieu tout puissant et un désir de bénéficier de sa richesse et de sa bonté sont observables dans l'expression de la prière. Celle-ci est une union de l'homme avec Dieu. Celui-ci à la fois lointain et toujours proche est l'unique source de la prière. Elle est un don de Dieu à sa créature, une expression supplémentaire de son amour. Mais le chrétien doit être humble devant lui dans la prière. Il ne doit pas croire qu'il lui ait possible d'influencer Dieu par sa demande ou encore de modifier le plan de la Providence. La prière doit partir du cœur plus que des lèvres

³⁴² Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, «Lettre de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse publiant le Décret du Souverain Pontife, relatif aux prières pour la paix qui seront dites le dimanche 7 février. », 31 janvier 1915.

efficace quand elle est dans les conditions voulues, que sera-ce de celle de plusieurs ensembles qui sollicitent le ciel à la fois pour obtenir la même faveur ³⁴³ ? »

Son efficacité est ici soulignée. Celle-ci augmente par l'union et la persévérance des fidèles d'où la nécessité de mobiliser l'ensemble des catholiques du diocèse de Toulouse. L'importance de la prière prouve bel et bien la vision providentialiste, voire surnaturelle de M^{gr} Germain. Prier est une véritable action qui permet de hâter la fin du conflit. De nombreuses prières sont organisées à Toulouse, que ce soit à l'initiative du Saint-Père, comme c'est le cas ici ou de celle de l'archevêque de Toulouse ou encore des autres évêques et cardinaux de France. Par exemple, le 5 décembre 1915, M^{gr} Germain invite les fidèles à persévérer dans leur prière notamment lors de la fête de l'Immaculée-Conception³⁴⁴.

Le véritable but ici est de favoriser la victoire de l'armée française. Cette demande doit être humble. Le fidèle ne doit pas avoir l'ambition d'influencer Dieu. Ainsi, *Les semaines catholiques* font état le 28 janvier 1917 de la célébration d'une « journée de prière » par les Enfants de Marie³⁴⁵ de Toulouse en union avec leurs sœurs de Paris. L'archevêque de Toulouse les aurait sollicités à persévérer dans la prière au nom de la victoire de la France :

« Il les a encouragés, enfin, à la prière, ardente, persévérante pour la France, pour nos chers combattants, afin que la victoire accompagne leurs drapeaux et que, par la vaillance des uns, par la prière soutenue des autres, et par les sacrifices de tous, il soit donné bientôt à notre chère patrie de jouir des fruits du triomphe final et de l'inestimable bienfait de la paix³⁴⁶. »

Les contributeurs *Des semaines catholiques* évoquent d'ailleurs une coïncidence : la même journée, l'armée française remportait plusieurs victoires sur le front de l'Aisne. Selon eux, cette coïncidence n'est en aucun cas anodine, mais prouve, au contraire, l'efficacité que peut avoir la prière sur le déroulement des affrontements. L'humilité et la persévérance des Enfants de Marie sont en partie responsables de cette victoire.

³⁴³ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse publiant le Décret du Souverain Pontife, relatif aux prières pour la paix qui seront dites le dimanche 7 février. », 31 janvier 1915.

³⁴⁴ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Avis officiel », le 5 décembre 1915.

³⁴⁵ En 1830, les Filles de la Charité fondent l'Association des Enfants de Marie Immaculée dans laquelle sont rassemblées de jeunes adolescentes susceptibles de fonder une élite de piété au sein des milieux populaires. Pour ce faire, celles-ci reçoivent un enseignement religieux intensif. Le but d'une telle entreprise est la diffusion de la culture et des pratiques du catholicisme social fondé sur la dévotion mariale.

³⁴⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, compte-rendu de la « journée de Prière » des Enfants de Marie de Toulouse le 21 janvier 1917, le 28 janvier 1917.

B.2 La guerre au centre de la prière

La prière est une véritable action en vue d'hâter la fin du conflit et de préparer une paix victorieuse. Dès le premier mois du conflit, le 19 août 1914, M^{gr} Germain prescrit une prière pour la paix dans le diocèse de Toulouse³⁴⁷. Les évêques et archevêques de France en organisent une autre, le dimanche de l'Avent, le 3 décembre 1914³⁴⁸, le jour où la plupart des diocèses français célèbre l'Immaculée-Conception. Une journée de prières pour les alliés est organisée par les membres du clergé catholique des nations alliées le 3 janvier 1915³⁴⁹. Concernant Benoît XV, le pape prescrit une journée de prière le 7 février 1915³⁵⁰, qu'il compose expressément pour l'occasion. Celle-ci est renouvelée durant le mois de Marie, en mai 1915³⁵¹. Les fidèles catholiques ont l'obligation de la lire durant tout le mois. Mais le type de paix recommandée varie selon les commanditaires. Le clergé français souhaite une paix victorieuse pour la France, alors que Benoît XV prône une paix neutre, favorable aux deux camps³⁵².

L'Église catholique de Toulouse accompagne les soldats mobilisés. Les prières évoquées témoignent également de ce désir d'accompagner les morts et de commémorer les soldats morts au champ d'honneur. De la même manière, chaque année des messes pour les classes d'âges sont organisées et dirigées par l'archevêque de Toulouse. Ainsi le 13 décembre 1914, est célébrée une messe de départ des conscrits de la classe 1915 à la chapelle Sainte-Anne, annexe de la Métropole. Des conférences préparatoires sont proposées aux conscrits dans la chapelle de l'œuvre militaire, rue Sainte-Anne du 7 décembre 1914 au 13 décembre 1914³⁵³. On retrouve ce même genre de messes 21 mars 1916 pour la classe de 1917, en 1917 pour la classe de 1918³⁵⁴. Ces célébrations ont pour but de préparer spirituellement le soldat à la guerre, mais sont aussi une occasion pour les fidèles du diocèse de se réunir et de dire leurs adieux aux jeunes conscrits toulousains. Les familles et proches des conscrits sont particulièrement appelés à se réunir. *Les semaines catholiques* parlent d'un « devoir de prier en union ³⁵⁵ » avec leurs enfants pour les parents chrétiens. Le modèle du vrai patriote et jeune chrétien est incarné dans les jeunes conscrits, venus assistés à ces messes de départ. Celles-ci sont l'occasion pour

³⁴⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 19 août 1914.

³⁴⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 6 décembre 1914 et 20 décembre 1914.

³⁴⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 3 janvier 1915 et 10 janvier 1915.

³⁵⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 31 janvier 1915 et 7 février 1915.

³⁵¹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 25 avril 1915.

³⁵² Voir Partie 3, chapitre 1.

³⁵³ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 6 décembre 1914.

³⁵⁴ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 14 mars 1915, 21 mars 1915, 28 mars 1915, 9 janvier 1916

³⁵⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 21 mars 1915.

l'archevêque de Toulouse de bénir l'assistance et les médailles dont une grande majorité de soldats catholiques sont munis comme gage de protection divine.

Désormais, pour la plupart des fêtes religieuses, les messes ou les prières sont célébrées au nom d'un saint ou d'un événement marquant de la Bible, mais aussi au nom de la guerre. L'héroïsme des soldats français, le courage de la patrie sont largement vantés dans les lettres pastorales de l'archevêque de Toulouse. Nous n'observons donc pas un bouleversement radical du calendrier religieux en temps de guerre, mais plutôt une transformation. De nouvelles prières, ayant trait au sacrifice, à la guerre, à l'héroïsme sont rajoutées aux événements religieux anciens. Les oraisons du Missel *Tempore belli*, autrement dit messe en temps de guerre, sont ajoutées à la messe, après l'oraison de *Spiritu Sancto* dès le premier mois du conflit³⁵⁶. Cette prière composée par le compositeur Joseph Haydn évoque la tristesse et la colère face à la guerre.

L'archevêque de Toulouse recommande également l'exposition solennelle du Très Saint-Sacrement et de chanter intégralement ce qui est marqué au Rituel : « Quarante heures pour un temps de guerre ». Toutes ces cérémonies sont renouvelées tous les dimanches jusqu'à la fin de la guerre. À ces cérémonies s'ajoute tous les vendredis, la célébration d'une messe basse suivie de la bénédiction du Très Saint-Sacrement pour demander à Dieu la victoire de l'armée française et pour faire mémoire aux âmes des soldats morts au front³⁵⁷. Le 23 août 1914, on apprend dans *Les semaines catholiques* la volonté de l'archevêque de Toulouse d'ajouter aux prières déjà ordonnées pour la bénédiction de Dieu sur la France et son armée, la récitation du *De profundis* pour les soldats décédés³⁵⁸. Un petit fascicule, intitulé « Prières pour la France en temps de guerre » est vendu dès le mois d'août dans lequel sont répertoriées les différentes prières liturgiques telles que l'a ordonné M^{gr} Germain, mais aussi les prières de dévotion privée conseillées par le pape Pie X et les prières pour le pèlerinage des paroisses de Toulouse³⁵⁹. L'argent récolté est mis au profit des blessés et des familles des soldats pauvres.

Toutefois, les préoccupations des Toulousains demeurent. En effet, nous pouvons lire le 2 avril 1916 dans *Les semaines catholiques*, la demande des agriculteurs du diocèse d'organiser une journée de prières pour l'armée française mais aussi pour les récoltes. Cette demande illustre d'une part une différence de préoccupation entre les catholiques du diocèse issus de milieux ruraux et des catholiques toulousains et prouve d'autre part la persistance de

³⁵⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

³⁵⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 août 1914.

³⁵⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 23 août 1914.

³⁵⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 23 août 1914.

préoccupations habituelles, relatives aux récoltes. L'archevêque de Toulouse donne son accord pour l'organisation d'une telle journée de prière. Même en temps de guerre, le souci du rendement des récoltes reste très présent dans les esprits³⁶⁰. Même si certaines journées de prières pour la paix sont organisées par le clergé catholique, le calendrier religieux n'est pas radicalement bouleversé.

Par la suite, lorsque la confiance en Dieu s'atténue peu à peu face à l'enlèvement de la France dans la guerre, le clergé catholique toulousain insiste à plusieurs reprises sur l'importance de la persévérance dans la prière et dans la croyance à la miséricorde de Dieu³⁶¹.

C. La guerre, évolution de la distinction entre sacré et profane ?

La guerre a-t-elle été un facteur de transformation de la pratique religieuse, et particulièrement de la distinction entre ce qui relève du sacré et ce qui est profane ? Afin d'y répondre, il est utile de se référer à l'ouvrage, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, du sociologue français, Emile Durkheim³⁶². Par l'analyse des religions australiennes, le père de la sociologie française tente d'établir les fondements sociologiques du religieux. Un des aspects de son étude qui nous est particulièrement utile ici, est sa définition de la notion de sacré et la distinction entre sacré et profane que celle-ci induit.

Cette notion a une valeur polysémique. Elle recourt à diverses réalités. Dans un premier sens, le sacré constitue ce qui est interdit car réglé de manière transcendante, dangereuse et fondamentale, s'opposant au monde profane, où l'homme peut agir et penser en toute liberté. Et dans un deuxième sens, le sacré est le siège d'une puissance transcendante pouvant se manifester dans certaines circonstances.

Pour ce qui est du premier sens, il existe deux domaines, un circonscrit qui est celui du sacré et un deuxième, qui se trouve devant l'enceinte réservée et isolée, le profane. Les choses sacrées sont définies comme « celles que les interdits protègent et isolent », alors que les choses profanes sont « celles auxquelles ces interdits s'appliquent et qui doivent rester à l'écart des premières³⁶³ ». La coexistence de ces domaines assure un équilibre de la société qui obéit à des règles et respectent des interdits particuliers. La guerre a-t-elle engendré la production de nouveaux types d'espaces et d'objets sacrés au front ?

³⁶⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 2 avril 1916.

³⁶¹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 28 novembre 1915, 19 mars 1916, 19 novembre 1916, 18 février 1917, 13 mai 1917, 30 septembre 1917, 1 octobre 1917.

³⁶² DURKHEIM Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, 1912, Librairie générale française, Paris, 1991. P. 639

³⁶³ DURKHEIM Emile, *op.cit.*, p. 435-471.

C.1 Les pèlerinages en temps de guerre

L'étude des pèlerinages³⁶⁴ en temps de guerre permet d'appréhender les notions de sacré et de profane, dans la mesure où ils impliquent une distinction entre des lieux saints et des lieux profanes.

Par la forte mobilisation du clergé catholique toulousain et plus généralement des catholiques toulousains dans la guerre, les pèlerinages ont-ils été des pratiques religieuses importantes en temps de guerre ? *Les semaines catholiques* nous renseignent sur l'organisation de nombreux pèlerinages paroissiaux à Toulouse et plus particulièrement à la basilique Saint-Sernin. Celle-ci est un des plus importants centres de pèlerinage de l'Occident. Elle abrite les reliques de Saint Saturnin, premier évêque de la ville de Toulouse, martyrisé en 250. Dès les premiers mois du conflit, l'archevêque de Toulouse appelle tous les fidèles du diocèse à effectuer un pèlerinage à la Basilique Saint-Sernin. Selon *Les semaines catholiques*, les fidèles furent nombreux à répondre à l'appel de M^{gr} Germain³⁶⁵. Le 16 août 1914, M^{gr} Germain convoque le clergé et les fidèles du diocèse à effectuer un pèlerinage auprès des reliques insignes de la basilique Saint-Sernin³⁶⁶. Les reliques sont exposées dans la basilique durant toute la durée de la guerre. Cette mesure apparaît extraordinaire et se justifie par la gravité des événements. Par l'exposition des reliques, la basilique de Saint-Sernin revêt un degré de sacralité plus important

D'autres pèlerinages à Lourdes ou à Pibrac à l'occasion de la fête du diocèse, sont organisés durant la guerre, notamment par la Ligue Patriotique des françaises. Celle-ci organise des neuvaines de prières à Lourdes en mars 1916³⁶⁷ ou encore un pèlerinage le 7, 8 et 9 octobre de l'année 1917 sous le patronage du cardinal de Paris et un dernier en juillet 1918³⁶⁸. Dès les premiers mois de 1914 jusqu'à la fin de l'année 1915 aucun pèlerinage n'est organisé. Mais on apprend toutefois que de nombreux pèlerins se rendent à Pibrac de leurs propres initiatives. Deux-cents pèlerins auraient rejoint l'église de Pibrac en mars 1915, sous l'initiative de la

³⁶⁴ On pourrait définir le pèlerinage chrétien de la manière suivante : il s'agit d'un voyage d'un ou de plusieurs fidèles d'une religion vers un lieu saint pour des motivations religieuses et dans un esprit de foi. Plus généralement, elle établit une unité organique entre une démarche humaine individuelle ou collective et l'existence de réalités sacrales. Le pèlerinage est un des faits essentiels de l'expérience religieuse, ainsi qu'une donnée quasi universelle de l'anthropologie religieuse. Les multiples pèlerinages des diverses religions organisés à travers les âges l'attestent.

³⁶⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 22 novembre 1914.

³⁶⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre circulaire de monseigneur l'Archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles de la ville métropolitaine, convoquant alternativement les paroisses de la ville à un pèlerinage auprès des Reliques insignes de l'église Saint-Sernin. » 16 août 1914.

³⁶⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 23 mars 1916.

³⁶⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 16 juin 1918.

Ligue Patriotique des françaises. L'ampleur de cet événement peut être assimilé à un véritable pèlerinage. Il est possible de penser que c'est pour cette raison, face à la volonté des fidèles catholiques du diocèse de participer à des pèlerinages durant la guerre, que de nouveaux pèlerinages d'ampleur plus grande sont organisés à Lourdes en 1916, 1917 et 1918 par la Ligue Patriotique des françaises. Les cardinaux et évêques de France appellent à organiser un pèlerinage national à Lourdes le premier octobre 1916, lors de la fête du Saint-Rosaire³⁶⁹.

À vrai dire, le pèlerinage implique la vie d'un temps sacré et une sacralisation de l'espace. La définition de cette expérience religieuse insiste sur la réalité complexe, qu'est la route du pèlerin. Le pèlerinage est une manière pour lui de se diriger vers la maison de Dieu sur terre. Cette route est une épreuve de l'espace. En effet le christianisme insiste sur la dynamique de l'acte d'aller vers, qui implique efforts et épreuves. La guerre ne complique-t-elle pas l'organisation de pèlerinage? Les pèlerinages nationaux vers Lourdes sont suspendus jusqu'en 1916. Mais des pèlerinages paroissiaux sont organisés dès le premier mois du conflit.

Le pèlerinage revêt également un aspect psycho-spirituel : la route impose un travail sur soi et permet au pèlerin de tenter d'accéder à une transcendance. Il est une occasion de se faire étranger à soi-même, telle une naissance de l'autre sur la route. Le pèlerinage est dans le christianisme un cheminement vers un lieu saint impliquant efforts et épreuves. Il s'agit d'aller vers un lieu saint, plus qu'un lieu sacré. L'expression « lieux sacrés » insiste sur une réalité statique fixée sur un point d'espace donné³⁷⁰. Le sacré chrétien est marqué par une histoire. Ces lieux saints correspondent, au contraire, à des lieux d'accomplissement du mystère sauveur de la Rédemption au cours des siècles³⁷¹. Ainsi les lieux où les saints ont été martyrisés, comme la basilique Saint-Sernin pour Saint-Saturnin, deviennent les lieux saints du christianisme. En temps de guerre, ces lieux saints sont encore fréquentés par les fidèles

Les pèlerinages paroissiaux organisés tout le long de la guerre à la basilique Saint-Sernin sont donc une occasion pour se rapprocher de ces martyrs, se rappeler leurs souffrances, mais aussi une manière de protéger ceux qui sont partis accomplir leur devoir patriotique³⁷². L'union des catholiques dans la prière comme dans le pèlerinage est une véritable action qui a pour but d'hâter l'heure de la victoire décisive des armées françaises.

³⁶⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 24 septembre 1916.

³⁷⁰ DUPRONT Alphonse, « Pèlerinages et lieux sacrés », *Encycloardia Universalis* [en ligne], consulté le 28 décembre 2015. URL : <https://www-universalis--edu-com.nomade.univ-tlse2.fr/encyclopedia/pelerinages-et-lieux-sacres/>.

³⁷¹ *Ibid.*

³⁷² Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 juillet 1916.

C.2 L'organisation de la vie religieuse au front d'après les Toulousains mobilisés

Alors même que les membres du clergé peuvent désormais être mobilisés dans le conflit, la vie religieuse s'intensifie à l'arrière du champ de bataille. En dépit de l'incorporation du clergé français dans les différents services de l'armée, la vie religieuse au front continue et s'adapte aux conditions inédites du champ de bataille, provoquant une transformation de la distinction entre sacré et profane.



Figure 12 : Guerre européenne de 1914. La messe en campagne³⁷³

La photographie de cette carte postale représente la célébration d'une messe en campagne, près du champ de bataille. La légende de la carte postale ne nous renseigne pas sur le lieu d'une telle célébration, ni sur sa date précise. On peut seulement en déduire, par son titre, que celle-ci est célébrée durant les premiers mois du conflit, en 1914. On voit bien que la pratique religieuse, notamment par la célébration de messes continue durant la guerre. La photographie nous montre bien, fait inédit, que la messe est célébrée non pas dans un lieu saint, tel une église, mais à l'extérieur, en plein milieu d'un champ. Rien dans cet espace ne manifeste un caractère sacré. Cet espace est ouvert. Rien ne nous renseigne donc sur une quelconque délimitation de cet espace, nécessaire à tout espace sacré.

³⁷³Archives départementales de Haute-Garonne, Première guerre mondiale : collection de documents, cartes postales, 45 FI 447, 2214. Guerre européenne de 1914. La messe en campagne = mass on active service = traduction en russe. - Paris : édition patriotique, marque IML, [entre 1914 et 1918], (Paris : imp. I. Lapina). - Carte postale. .

Cette ouverture est envisageable pour plusieurs raisons. D'une part, une délimitation d'un espace sacré dans le cadre de célébrations religieuses apparaît difficile voire impossible au plus près du champ de bataille. Or, comme nous l'avons vu, les soldats trouvent dans la religion un besoin de réconfort. Celle-ci devient donc indispensable. Il est donc nécessaire que les messes puissent être célébrées, même si elles ne peuvent pas recourir à une totale sacralité. D'autre part, on peut supposer que la délimitation de cet espace sacré n'est pas non plus totalement absente. Certes elle n'est pas visible physiquement, mais elle reste présente dans les esprits des soldats. Eux-mêmes se font une propre représentation des frontières de ces champs, grottes ou autres lieux où sont célébrées les messes. Ils établiraient dans leur esprit une distinction entre d'un côté, ce temps suspendu et cet espace situé en dehors du champ de bataille et d'un autre côté la ligne de feu parfois toute proche.

Mais la célébration d'une messe pouvait-elle avoir lieu au front aussi souvent que le permet la vie à l'arrière ? Comment le clergé et les armées se sont-ils adaptés aux combats pour respecter aux mieux les pratiques et les ferveurs du croyant ? Autrement dit, la vie religieuse au front a-t-elle fait évoluer cette distinction entre un espace sacré et un espace profane, créant ainsi une religion catholique spécifique à la Première guerre mondiale ?

Les célébrations religieuses revêtent bien souvent un caractère improvisé. Les clercs s'adaptent à l'espace et aux objets qu'ils ont à leur disposition pour délivrer à ces cérémonies un degré de sacralité nécessaire à leur célébration. Les armes elles-mêmes sont réutilisées par les ecclésiastiques. Les obus servent ici de vases et remplacent le Très Saint Sacrement, indispensable à la célébration de la messe. La guerre est partout présente. Même à l'écart de la ligne de feu, les bruits du canon se font entendre, et viennent rythmer la célébration. Le rythme de la semaine est radicalement différent que celui que les soldats ont pu connaître à l'arrière : « Aujourd'hui, dimanche ! On ne s'en serait pas aperçu³⁷⁴ ». Par les lieux occupés, les objets utilisés et le temps consacré, on s'aperçoit que la guerre est omniprésente. Mais plus encore, la guerre n'empêche pas la production de sacralité. Les armes des soldats sont réutilisées pour célébrer la messe, dans un espace qui le temps de la célébration devient sacré³⁷⁵. En dépit de la perte de repères temporels, qu'impliquent les affrontements, la guerre est un moment suspendu pour vivre ce temps sacré, celui de la célébration. Toutefois, cet espace et ce temps sont éphémères et évoluent constamment au gré des combats.

³⁷⁴ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « le bois noir », le 17 janvier 1915.

³⁷⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « le bois noir », le 17 janvier 1915.

Dès l'annonce de la guerre, le diocèse de Toulouse rappelle les pouvoirs accordés aux prêtres mobilisés en temps de guerre³⁷⁶. Désormais tout soldat mobilisé peut être absou par n'importe quel prêtre présent. Les prêtres-soldats ont le droit de célébrer la messe et d'administrer les sacrements au milieu des opérations militaires, et eux même peuvent bénéficier de tous les secours religieux. On apprend également que durant la guerre, les clercs engagés dans les ordres sacrés et mobilisés, dans l'armée active ou encore dans le corps des infirmiers, sont dispensés de l'obligation de l'office divin. Le pape, Benoît XV établit plusieurs décrets pour faciliter la vie religieuse au front. Dans le décret en date du 11 novembre 1915, il accorde par exemple, à tous les prêtres qui donnent les secours spirituels de leur ministère aux soldats de terre et de mer, le pouvoir de bénir par un seul signe de croix les crucifix de métal ou de toute autre matière solide et d'y attacher les indulgences du Chemin de Croix, en faveur des soldats. Ces derniers peuvent gagner ces indulgences en tenant de la main un de ces crucifix bénits et en récitant cinq fois le *Pater*, l'*Ave*, et le *Gloria*.

Le témoignage d'un soldat du diocèse publié dans *Les semaines catholiques* affirme que les soldats de tous grades assistent en masse à ces célébrations³⁷⁷. Toutefois, le journal de Joseph Chansou vient contredire cette interprétation³⁷⁸. Selon lui, l'affluence aux messes sur le front serait surtout visible durant les premiers mois de la guerre et aurait tendance à s'estomper par la suite. Finalement, la participation aux célébrations religieuses correspond à l'augmentation puis au recul du nombre de retours religieux.

Mais, lorsque les soldats y participent, le font-ils uniquement pour des raisons religieuses ? La messe est parfois l'occasion pour les soldats de se retrouver un peu à l'écart de la ligne de feu, un temps déconnecté du quotidien de la guerre. On peut parfois lire que les hommes les plus réfractaires à la religion assistent à ces messes célébrées au front³⁷⁹. Finalement, ces célébrations religieuses sont des occasions pour les soldats de se retrouver, de se recueillir et de s'unir un temps. Les hommes peuvent parfois participer à de telles cérémonies par respect pour leurs camarades tombés au champ d'honneur ou pour leurs familles inquiètes³⁸⁰.

Pourtant, on peut supposer que cette pratique s'est peu à peu perdue au fur et à mesure où le front devient de plus en plus un lieu d'animalité. Tout comme l'atténuation des retours

³⁷⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Avis importants. Pouvoirs accordés aux prêtres mobilisés en temps de guerre », le 9 août 1914.

³⁷⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « le bois noir », le 17 janvier 1915.

³⁷⁸ CHANSOU Joseph, *Un prêtre frontonnais pendant la Grande Guerre, Joseph Chansou journal 1914-1918*, Toulouse, Les Amis des archives de la Haute-Garonne, 2014, p. 209

³⁷⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 28 février 1915.

³⁸⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « le bois noir », le 17 janvier 1915.

religieux, une baisse de participation à ces messes religieuses a pu se faire sentir sur le front. Mais qu'en est-il de la réception par le clergé toulousain de tels témoignages du front ? Observe-t-on une récupération de ces récits durant la guerre ? Une chose est sûre : bon nombre de récits du front publiés dans l'organe officiel du diocèse de Toulouse relate ce genre de célébrations religieuses visibles au plus près des lignes de feu. Ces comptes rendus de messe ou ces témoignages font tous état d'une union parfaite et émouvante des soldats de tous grades et de tous bords politiques. Mais la mise en valeur de tels récits ou témoignages par le diocèse illustre la volonté du clergé toulousain d'insister sur l'Union sacrée visible au front. Il s'agit ici de faire de cette union nationale, une union sous le couvert et la protection du catholicisme.

Il ne faut pas non plus imaginer que l'espace du front et l'arrière sont radicalement séparés. Au contraire, des liens et des échanges persistent. Ainsi en plus de justifier une union sacrée, placée sous la protection du catholicisme, visible au front, ces témoignages et récits ont pour vocation d'influencer les populations catholiques restées à l'arrière sur la réalité d'une telle union française catholique durant la guerre.

D. L'émergence de nouvelles pratiques religieuses en temps de guerre

Tout comme l'évolution de la distinction entre espace sacré et espace profane chez les soldats toulousains mobilisés sur le champ de bataille, la guerre s'accompagne de l'émergence de nouvelles pratiques religieuses.

Alors même que ces nouvelles pratiques sont peu étudiées dans les années 1980 par les spécialistes, la dernière génération d'historiens s'est plus particulièrement attardée sur la question. François Lebrun l'évoque rapidement dans son ouvrage sur l'histoire des catholiques en France³⁸¹. L'étude la plus approfondie sur ce sujet reste sans aucun doute les ouvrages publiés par Annette Becker³⁸². Dans son ouvrage intitulé *histoire religieuse de la Grande Guerre*, Xavier Boniface souligne que ces nouvelles pratiques sont objets d'échanges entre le front et l'arrière. L'utilisation d'images pieuses, de médailles mais aussi d'objets appartenant plus au domaine de la superstition serait davantage l'apanage des hommes mobilisés au front³⁸³. Ce n'est que par la suite que ces pratiques auraient touchés la population restée à l'arrière. Il remarque également que même si les retours religieux semblent s'estomper dès d'hiver 1915,

³⁸¹ LEBRUN François (dir.), *Histoire des catholiques en France*, p. 441-446.

³⁸² BECKER Annette, « Églises et ferveurs religieuses », in *Encyclopédie de la Grande Guerre, tome II*, sous la direction de AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques, Paris, Perrin, 2012, p. 267-281. et BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914- 1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 142 p.

³⁸³ BONIFACE Xavier, *op.cit.*, p. 122.

les pratiques superstitieuses peuvent continuer. En effet, les attentes spirituelles peuvent dès lors être exprimées d'une autre façon³⁸⁴.

D.1 Emergence de nouvelles pratiques religieuses et superstitieuses

Comme en témoigne certaines lettres ou articles publiés dans *Les semaines catholiques*, la guerre s'accompagne incontestablement de l'émergence de nouvelles pratiques religieuses. Selon Annette Becker, celles-ci peuvent être des médailles, des images, des reliques, des chaînes de prières, des prières en formes de neuvaines ou bien l'usage d'un clou planté dans une statue en bois ou encore l'attache pour une bible, qui devient une sorte d'amulette pour le croyant. On peut déjà s'en douter, ces pratiques ne sont pas toujours conformes à la liturgie catholique, prônée par le clergé toulousain. Les conversions au christianisme durant la guerre n'excluent pas les pratiques superstitieuses. Dans les sources, que j'ai pu consulter à Toulouse, il n'est pas fait mention de l'attache à la Bible ni à la pratique du clou planté sur un bois. Joseph Chansou ne mentionne pas ce genre de pratiques au front. Néanmoins, certains articles publiés dans *Les semaines catholiques* évoquent régulièrement la récitation de neuvaines de prières faisant directement référence à l'actualité de la guerre ou des chaînes de prières ou encore le port de médailles ou d'images pieuses³⁸⁵.

Comme le constate Annette Becker, « ce mélange d'objets de piété et de superstition, sans être une particularité de la Grande Guerre _ les archéologues en rappellent l'importance prophylaxique³⁸⁶ dans l'Antiquité _ semble avoir été particulièrement développé au front³⁸⁷ ». Finalement ces pratiques sont essentiellement visibles sur le champ de bataille. *Les semaines catholiques* évoquent le port d'images pieuses ou de médailles par des soldats essentiellement. Ces pratiques peuvent également toucher dans une moindre mesure les croyants restés à l'arrière du front. Le rôle de ces médailles, images pieuses, ou chaînes de prières est de protéger avant tout le soldat mobilisé, la famille laissée à l'arrière ou encore la maison abandonnée faute d'insécurité. La médaille de la Vierge est la plus utilisée dès les premiers mois du conflit par les croyants toulousains à en croire *Les semaines catholiques* :

³⁸⁴ BONNIFACE Xavier, *op.cit.*, p.119.

³⁸⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 22 novembre 1914, le 13 juin 1915, le 8 août 1915, le 5 décembre 1915 et le 27 août 1916.

³⁸⁶ Une prophylaxie désigne le processus actif ou passif ayant pour but de prévenir l'apparition ou la propagation d'une maladie.

³⁸⁷ BECKER Annette, *op.cit.*, 142 p.

« La médaille miraculeuse s'est répandue dans le monde entier et, partout, a opéré des prodiges. En ce moment d'épreuves, elle brille sur la poitrine de la plupart de nos soldats³⁸⁸. »

Le port de médailles miraculeuses accompagne bien souvent les retours religieux visibles à Toulouse les premiers mois du conflit. La particularité toulousaine d'un tel phénomène est sans doute la distribution de médaille miraculeuse de Saint-Sernin.

L'émergence d'un tel phénomène témoigne du besoin chez le soldat d'assurances multiples. Afin de supporter l'insupportable une fois mobilisé sur le champ de bataille, le soldat a besoin de l'assurance de l'affection de sa famille, mais aussi celle de sa patrie, de sa foi et parfois même de la superstition. Alors même que certaines pratiques sont critiquées par certains, celles-ci sont la preuve au contraire, aux yeux des historiens, de la vitalité des hommes et de leurs forces de vie : « Face à la modernité par trop rationnelle mais totalement incompréhensible du conflit, l'irrationnel faisait un retour en force, dans ce que les observateurs américains ont appelé une « relation d'urgence »³⁸⁹.

D.2. La position de l'Église toulousaine face à ces phénomènes

La position du clergé toulousain face à l'émergence de ces nouvelles pratiques diffère selon le type de dévotion. Le clergé toulousain a pu effectivement manifester son soutien et parfois même prôner de telles pratiques auprès de ses fidèles, comme *a contrario* condamner sévèrement d'autres usages en rapport avec ce besoin de protection et de consolation dont les soldats sont demandeurs. Concernant les neuvaines de prières et le port de médailles miraculeuses ou d'images pieuses, celles-ci sont prônées par le clergé toulousain dans les colonnes du journal officiel de l'église toulousaine. Le récit évoqué plus haut s'inscrit même dans une propagande religieuse dont l'objectif est d'inciter les Toulousains et particulièrement les hommes mobilisés au front à porter ces insignes religieux en guise de protection³⁹⁰.

Toutefois, les médailles utilisées ne doivent pas être de n'importe quelle nature. Leur caractère sacré doit être garanti. *Les semaines religieuses* mettent d'ailleurs en garde leur lectorat contre la vente de médailles de Lourdes qui ne sont en fait que des médailles de pacotilles, vendues dans un but lucratif³⁹¹. Le 30 mai 1915, l'Église toulousaine dénonce l'utilisation d'une médaille de pacotille dont l'inscription au dos, « Nouvelle apparition de Notre-Dame de Lourdes _ Porte-bonheur du commerce et de la santé » est suspecte³⁹². Les

³⁸⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 22 novembre 1914.

³⁸⁹ BECKER Annette, *op.cit.*, 142 p.

³⁹⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 5 décembre 1915.

³⁹¹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 27 août 1916.

³⁹² Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 30 mai 1915. .

chaînes de prières sont également ouvertement et sévèrement condamnées par le clergé³⁹³. Elles sont donc reléguées à des pratiques superstitieuses. La principale cause de leur condamnation est leur dimension utilitariste et donc anti-spirituelle. D'après les conclusions d'Annette Becker, elles sont, aux yeux du clergé, trop empreintes de fatalisme pour ne pas révéler en fond une paresse mentale voire morale³⁹⁴.

Il est difficile de savoir si ce genre de pratiques est dû à une profonde ignorance religieuse chez les soldats ou si, au contraire, cette ignorance empêcherait tout retour religieux et donc serait propice à la multiplication de ces pratiques. Dans tous les cas, il est possible de remarquer que les condamnations formulées par le clergé toulousain dans son journal officiel sont très peu nombreuses. Deux fois seulement, durant tout le conflit, *Les semaines catholiques* mettent en garde les fidèles contre ces pratiques superstitieuses. Joseph Chansou n'évoque pas ce phénomène dans son journal. Ceci s'explique-t-il par le fait que peu de fidèles ont de telles pratiques? Ou s'agit-il seulement d'une forme de laxisme du clergé toulousain? Le peu de sources à Toulouse concernant ce phénomène nous empêche de formuler une réponse catégorique. Sans pour autant valoriser la propagation de chaîne de prières ou encore le port de marques superstitieuses, il est possible de penser que le clergé toulousain ait pu fermer les yeux sur ce genre de pratiques, qui permettait dans une moindre mesure de favoriser les retours des fidèles en recherche de protection et de consolation vers le catholicisme. De la même manière, il était difficile d'empêcher les familles de croire à ce qu'ils voulaient. Comme le souligne Annette Becker, certaines de ces pratiques superstitieuses durant la guerre sont selon les historiens et anthropologues d'anciennes pratiques réactualisées par le conflit.

Tout comme une mobilisation active du clergé et des laïcs catholiques toulousains, une mobilisation, cette fois-ci spirituelle est visible à Toulouse et sur le champ de bataille durant la guerre. Les souffrances, l'incertitude pour le futur, les peurs des hommes mobilisés et des familles, sans nouvelles de leurs proches facilitent des retours à la religion observables durant les premiers mois du conflit. Plus que de véritables réveils religieux, on aurait plus affaire ici à des retours religieux, autrement dit à des croyants qui se tourneraient plus intensément vers la religion en temps de guerre. Ce phénomène aurait tendance à se tarir devant l'enlisement de la France dans la guerre. Les nombreux appels à la prière et plus encore à la persévérance prouveraient ce phénomène. La religion catholique elle-même est mobilisée. Les cérémonies

³⁹³ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 18 août 1915.

³⁹⁴ BECKER Annette, *op.cit.*, 142 p.

religieuses, les pèlerinages, la prière sont autant d'actes religieux, indispensables pour hâter la fin de la guerre et favoriser une paix victorieuse. Cette mobilisation spirituelle des catholiques dans la guerre est observable jusque sur le champ de bataille. La guerre devient omniprésente dans les pratiques et les ferveurs religieuses. Cette référence à la guerre dans la religion catholique de 1914 à 1918 n'annonce-t-elle pas l'émergence d'une fusion entre catholicisme et patriotisme observable dans le diocèse de Toulouse ?

CHAPITRE 2 : La fusion entre catholicisme et patriotisme visible dans le diocèse de Toulouse durant la Grande Guerre

Les catholiques toulousains, à l'arrière comme au front, se mobilisent spirituellement dans le conflit. De véritables retours religieux sont observables durant les premiers mois de la guerre. Elle est désormais omniprésente dans les pratiques et les ferveurs religieuses. Mais pouvons-nous affirmer que plus qu'une adaptation du catholicisme à la Première Guerre mondiale, l'émergence d'une véritable religion de guerre serait observable ? Jusqu'à quel point y-a-t-il eu une fusion entre le catholicisme et le patriotisme à Toulouse durant la guerre ? Afin de répondre à ces différentes problématiques, il apparaît essentiel d'analyser d'une part le type de discours tenu par le clergé catholique toulousain dans la justification ou la condamnation potentielle du conflit et d'autre part le type de dévotions célébrées durant ces cinq années de guerre.

A) L'exemple d'une litanie : l'expression de la fusion entre patriotisme et catholicisme

Avant même d'essayer de répondre aux diverses problématiques soulevées plus haut, il est important d'illustrer un des aspects de cette fusion entre catholicisme et patriotisme visible à Toulouse durant la guerre. Les exemples sont nombreux : prières, litanies, monuments aux morts, ou encore photographies et illustrations. Mais la litanie suivante, publiée le 24 janvier 1915 dans *Les semaines catholiques* est peut-être la plus parlante. Celle-ci est prononcée par des soldats durant les messes organisées tout près des champs de bataille :

« Sur la sentinelle avancée qui, dans la nuit froide et noire, veille sur nos armées... O Mère, veillez !

« Sur l'éclaireur qui s'avance à travers bois et qu'une surprise peut prendre... O Mère veillez !

« Sur le chasseur, le dragon, le hussard, le cuirassier et tous nos hardis cavaliers volant partout pour surprendre l'Allemand et le tailler en pièce... O Mère veillez !

Sur l'artilleur dont le canon gronde sans cesse et que les batteries ennemies voudraient anéantir... O Mère, veillez !

« Sur l'oiseau de France qui survole les positions teutonnes, et qu'ils voudraient blesser à mort... O Mère veillez !

« Sur l'officier sans peur qui commande, tout droit, sous les obus qui pleuvent et les balles qui sifflent... O Mère veillez !

« Sur tous nos soldats terrés dans la tranchée, épiant le Prussien, et que la mitraille arrosa sans relâche.... O Mère, veillez !

« Sur le pauvre blessé qui tombe, souffre et gémit dans la nuit glacée, sur le champ de bataille....
O Mère veillez !

« Sur les malades et les mourants dans un lit d'hôpital, attendant la santé ou la mort... O Mère,
veillez !

« Sur l'âme de tous nos soldats qui s'envole vers l'autre monde... O Mère veillez !

« Sur le brancardier qui relève les blessés et les morts, sur l'infirmier, sur le major qui se
dévouent sans trêve.... O Mère veillez !

« Sur le malheureux prisonnier, sans nouvelles des siens et de la France... O Mère, veillez !

« Sur le pauvre envahi que le barbare vole, massacre et brûle sans merci... O Mère, veillez !

« Sur le prêtre-soldat que la guerre a contraint d'abandonner sa paroisse, sur le curé qui gémit
sur son église détruite et ses fidèles dispersés... O Mère veillez !

« Sur les veuves et les orphelins en larmes, la sœur qui pleure son frère, la mère qui a perdu son
fils, l'épouse qui ne sait rien de son mari, et le petit enfant qui prie pour son père... O Mère
veillez !

« Sur la France dont le cœur saigne, qui veut le bonheur de ses enfants et attend la victoire et la
paix... O Mère veillez³⁹⁵ ! »

Dans cette litanie prononcée durant les messes organisées au plus près du front, la guerre est un sujet omniprésent. L'ensemble des hommes et femmes concernés par la guerre, est évoqué. Il est d'abord question des hommes placés en première ligne, au front : l'artilleur, la sentinelle, l'éclaireur, le soldat, l'officier. Les hommes mobilisés au front, à des postes moins risqués sont ensuite mentionnés : les infirmiers, les brancardiers, et finalement les prisonniers. Les populations restées à l'arrière ou dans les régions envahies, composées essentiellement de femmes et d'enfants sont citées à la fin de la litanie. Il est possible de remarquer que toutes ces personnes touchées par le conflit sont mises en difficulté par la guerre. Les femmes et enfants restés à l'arrière sont veuves ou orphelins. La sentinelle peut être surprise par l'ennemi, l'officier est la cible de toutes les balles allemandes, le blessé est seul dans une nuit glacée. Le champ lexical de la souffrance est omniprésent: « le pauvre blessé qui tombe, souffre et gémit dans la nuit glacée », « les malades et les mourants », « attendant la santé ou la mort », « malheureux prisonniers », « sans nouvelles des siens », « le pauvre envahi », « veuves et orphelins en larmes », « la sœur qui pleure », « la mère qui a perdu son fils », « l'épouse qui ne sait rien », « le cœur saigne ». Cette souffrance est à la fois physique et morale et est toujours provoquée par des crimes perpétrés par l'ennemi. Ceci dit, dans le christianisme, la souffrance est une valeur essentielle. Le Christ est celui qui a souffert sur la Croix. Or, comment expliquer

³⁹⁵Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, litanies de guerre : « O Mère, veillez ! », 24 janvier 1915.

que le Père ait pu abandonner de la sorte, le Messie, le Christ et le laisser mourir d'une façon aussi ignominieuse ? La réponse trouvée assez vite à cette problématique est la suivante : la souffrance du Christ sur la croix a permis d'assurer le salut des hommes, la croix représentant le mal en général. La souffrance est ici acceptée et permet de sauver l'humanité. Ainsi les diverses expériences décrites dans la litanie sont assimilées à la souffrance du Christ. Tous les hommes et femmes sont présentés comme des victimes d'une guerre, voulue par les Allemands. La responsabilité des Allemands leur permet d'être un peu plus associés à des martyrs. Ainsi, c'est avec humilité que la protection de la Vierge Marie, une protection maternelle, est demandée, illustrant un peu plus la vision surnaturelle et providentialiste de la guerre par les catholiques. En effet, ils demandent par la prière la protection d'une puissance absolue, transcendante. Prier est ici considéré comme une véritable action et non comme un acte passif.

La fusion entre catholicisme et patriotisme est particulièrement visible lorsqu'il est demandé à la Vierge Marie de veiller sur la France. La litanie ne concerne pas seulement les catholiques, mais l'ensemble des Français, touchés par les affrontements. Cette prière répond à une actualité, celle de la guerre. Les valeurs patriotiques telles que le courage (« la sentinelle avancée », « l'éclaireur qui s'avance à travers bois », « et tous nos hardis cavaliers », « l'artilleur dont le canon gronde sans cesse », « l'officier sans peur ») ou l'amour pour la France (« le cœur saigne ») sont ici mêlées aux valeurs du christianisme, telles que la souffrance et la demande de protection divine. L'image du prêtre-soldat, qui abandonne sa paroisse pour défendre sa patrie en danger, incarne cette fusion entre catholicisme et patriotisme. De la même manière, l'évocation de l'âme des soldats qui s'élève vers les cieux atteste cette fusion. Ainsi une fusion entre catholicisme et patriotisme est bel et bien à l'œuvre à Toulouse durant la guerre, ou du moins, celle-ci est prônée par les journaux catholiques locaux. Il est difficile de savoir quelle influence a eu la publication de cette litanie sur les catholiques toulousains, mais il est possible toutefois de supposer que celle-ci répond à une attente de ces derniers. Les références à une actualité et à une souffrance vécue par tous, permettent une identification des catholiques toulousains aux expériences évoquées.

B) Assimilation de la Première Guerre mondiale à une guerre de civilisation chez les catholiques toulousains

Comme semble l'illustrer la litanie présentée ci-dessus, une certaine fusion entre catholicisme et patriotisme s'exprime à Toulouse chez les catholiques durant la Première Guerre mondiale. Dans une lettre circulaire publiée le 15 janvier 1915, l'archevêque de Toulouse affirme que « notre cause est celle de la civilisation elle-même ³⁹⁶ ». Qu'est-ce qui permet à M^{gr} Germain d'établir une assimilation entre la Première Guerre mondiale, guerre dont on ignore encore aujourd'hui les causes précises de son déclenchement, à une guerre de civilisation ? Le but de cette partie est d'une part de comprendre les ressorts qui permettent une telle assimilation et d'autre part de prouver cette fusion entre patriotisme et catholicisme à l'œuvre dans la justification de la guerre. L'étude des représentations (du peuple allemand, par exemple, ennemi juré par excellence), mais aussi l'analyse des discours de justification de la guerre qui émanent des catholiques (clergé et laïcs compris) ou des pouvoirs politiques toulousains sont autant d'enjeux qu'il s'avère nécessaire d'aborder dans cette étude.

Sans pour autant employer l'expression de fusion entre catholicisme et patriotisme, bon nombre d'historiens se sont intéressés à cette assimilation de la Grande Guerre à une nouvelle croisade, à une guerre de civilisation ou encore à une guerre juste. L'étude d'Yves-Marie Hilaire et de Robert Armogathe, dans laquelle ils se demandent si la Première guerre mondiale est une nouvelle guerre sainte l'atteste³⁹⁷. Dans son ouvrage sur la guerre et la foi et sa contribution à l'encyclopédie de la Grande Guerre codirigée par Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker analyse cette assimilation de la guerre à une guerre juste et à une guerre de civilisation. Dans cette étude, elle analyse également la représentation de la mort du soldat comme un nouveau type de martyr³⁹⁸. L'ouvrage de Joseph Joblin permet, quant à lui, de mieux comprendre les diverses réalités auxquelles recourt la théorie de la guerre juste dans le catholicisme³⁹⁹.

³⁹⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre-circulaire de Monseigneur l'archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles de son diocèse ordonnant des prières pour la France à l'occasion de la fête de l'Assomption », 15 août 1915.

³⁹⁷ HILAIRE Yves-Marie et ARMOGATHE Jean-Robert (dir.), *Histoire générale du christianisme, t. II., Du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Quadrige /PUF, 2010, 2 vol. (XII-1533, XII-1317 p.)

³⁹⁸ BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914- 1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 142 p et BECKER Annette, « Églises et ferveurs religieuses », in *Encyclopédie de la Grande Guerre, tome II*, sous la direction de AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques, Paris, Perrin, 2012, p. 267-281.

³⁹⁹ JOBLIN Joseph, *l'Église et la guerre, conscience, violence, pouvoir*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, 350 p.

B. 1. La religion au service du contrôle de la peur : le rôle de la propagande catholique à Toulouse

Avant même d'essayer de comprendre les modalités de cette assimilation entre la Première Guerre mondiale et une guerre de civilisation, il apparaît essentiel d'étudier les émotions qui sont responsables d'un tel phénomène. Dans un contexte de guerre, la peur est l'émotion qui prédomine largement dans les esprits des individus. La crainte de la mort, l'angoisse face à un avenir incertain sont autant d'émotions qui peuvent être vectrices de discours et de pratiques violentes.

L'ouvrage de Jean Delumeau sur *La peur en Occident* est particulièrement utile afin de comprendre les différents ressorts de la peur dans les sociétés occidentales⁴⁰⁰. Même si cette étude se concentre avant tout sur la peur du XIV^{ème} jusqu'au XVIII^{ème} siècle, l'analyse de Jean Delumeau offre plusieurs instruments de recherche indispensables à la compréhension de la peur. Comme le souligne l'historien, celle-ci s'inscrit toujours dans un environnement donné et peut donc évoluer selon le contexte historique et les individus concernés par elle. Les diverses émotions ont une histoire : elles livrent des réponses à des problèmes particuliers auxquels les sociétés sont confrontées, ces réponses évoluant sans cesse. Ainsi, les chevaliers du Moyen-âge ne vivent pas la même peur que celle qu'éprouvent les soldats de la Grande Guerre.

La grande difficulté en étudiant une telle émotion concerne bien évidemment les sources, d'autant que la peur laisse peu de traces à reformuler. Elle est, l'émotion par excellence associée à la lâcheté. Peu d'individus font état de leur sentiment de crainte ou d'angoisse. Le courage et l'héroïsme sont au contraire associés à une absence de peur. Celle-ci est donc largement dévalorisée, donc peu présente dans les sources. Mais à travers l'étude des représentations et certaines sources relevant de l'intime des individus, il est possible d'aborder cette question. Toutefois la peur n'est pas complètement absente des sources. Elle est certes peu valorisée par les récits des soldats publiés dans les journaux, mais reste très présente dans la représentation de la femme en temps de guerre. La mère, l'épouse, la fiancée, la sœur sont autant de figures qui incarnent l'attente et la peur de la mort de leurs proches. Joseph Chansou évoque la fatigue de sa mère tourmentée par la peur et l'attente. Il avoue également dans son journal avoir peur et vouloir mourir⁴⁰¹.

⁴⁰⁰ DELUMEAU Jean, *La peur en Occident (XIV-XVIII^e siècles)*. Une citée assiégée, Paris, Fayard, 1978, 485 p.

⁴⁰¹ CHANSOU Joseph, *Un prêtre frontonnais pendant la Grande Guerre, Joseph Chansou journal 1914-1918*, Toulouse, Les Amis des archives de la Haute-Garonne, 2014, 113 p.

Comme le soutient Jean Delumeau, la peur est naturelle et est une « composante majeure de l'expérience humaine, en dépit des efforts tentés pour la dépasser⁴⁰² ». L'homme est l'être par excellence qui a peur, car il sait qu'un jour, il va mourir. Il existe plusieurs types de peur : la peur individuelle et la peur collective. Jean Delumeau dresse un portrait de ces deux émotions très proches, mais distinctes sur certains points. Dans son sens strict, la peur autrement dit, la peur individuelle est « une émotion-choc, souvent précédée de surprise, provoquée par la prise de conscience d'un danger présent et pressant qui menace, croyons-nous, notre conservation⁴⁰³ ». Cette émotion-choc libère une énergie dans tout l'organisme qui n'est pas toujours utilisée à bon escient et peut au contraire engendrer des pratiques ou des paroles violentes. Concernant l'expérience collective, Jean Delumeau affirme que « ce singulier collectif recouvre une gamme d'émotions allant de la crainte et de l'appréhension aux terreurs les plus vives. La peur est ici l'habitude que l'on a, dans un groupe humain, de redouter telle ou telle menace (réelle ou imaginaire)⁴⁰⁴ ». La Grande Guerre produit à la fois des peurs individuelles et des peurs collectives. Les peurs du soldat mobilisé au front ou encore de la mère rongée par l'inquiétude concernant l'avenir incertain de ses fils, se mêlent aux peurs de la nation en situation de crise.

Le besoin de sécurité est ici essentiel : il est au fondement de l'affectivité et de la morale humaine. Alors que la sécurité est par excellence le symbole de vie, l'insécurité devient symbole de mort. La peur de celle-ci est donc profondément liée à un sentiment d'insécurité de la part des individus. Les guerres et particulièrement la Première Guerre mondiale sont productrices d'un tel ressentiment. La menace du non-respect des frontières par l'ennemi et donc, la propagation par la suite de celui-ci sur le territoire est à l'origine de la peur chez la population menacée et justifie un besoin sécuritaire. L'émotion que provoque l'ennemi clairement identifié serait plus de l'ordre de la peur. Au contraire, l'angoisse porterait sur l'inconnu. Ainsi le soldat mobilisé pour la première fois serait plus l'objet de la crainte face à une situation et à un destin qu'il ignore.

Selon Jean Delumeau, les peurs réfléchies, c'est-à-dire celles découlant d'une interrogation sur le malheur des hommes conduites par les directeurs de conscience de la collectivité (hommes politiques ou clergé) nécessitent de nommer des boucs-émissaires, des responsables. Toute une propagande se met en place par ces directeurs de conscience pour pointer du doigt la grande menace et le grand responsable des troubles auxquels la société en

⁴⁰² DELUMEAU Jean, *op.cit.*, p. 15.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 23.

crise est confrontée. Toute une propagande antiallemande se développe à Toulouse. Cette assimilation de la guerre à une guerre de civilisation est prônée par le clergé toulousain par de nombreuses lettres pastorales. Mais la publication de lettres de soldats allant dans ce sens vient intensifier cette propagande antiallemande. Le 28 février 1915, nous pouvons lire la lettre suivante rédigée semble-t-il le 13 février 1915 :

« Ce que je puis vous dire, c'est que les Boches ne respectent rien. Ils bombardent tout, même, et surtout les églises. Quand on arrive dans un village, qu'on se trouve devant l'église et qu'on voit le missel ouvert sur l'autel, le clocher, la voûte, les ornements en miettes, cela fait mal au cœur. Si vraiment les Boches étaient si civilisés qu'ils le prétendent, ils respecteraient au moins la maison de Dieu⁴⁰⁵. »

Ce type de récit insiste donc bien sur la barbarie du peuple Allemand, qui ne respecte aucune règle de conduite en temps de guerre : même les lieux et les objets sacrés sont bombardés. La tuerie ne laisse place à aucun respect, même à l'égard des choses sacrées. Ce type de récits a été de nombreuses fois publié dans *Les semaines catholiques* et témoigne de la volonté du clergé toulousain d'insister sur cette barbarie allemande, irrespectueuse de la religion catholique. Il nous est impossible de vérifier la véracité de telles lettres. On ignore ici le nom de l'auteur et celui du destinataire de la lettre, ni même le lieu dans lequel elle est rédigée. Le respect de la vie privée peut justifier de tels manques. Toutefois l'absence de telles informations laisse à penser que ce genre de récits peut être une invention de toute pièce, qui viendrait s'ajouter à cette propagande antiallemande à l'œuvre dans *Les semaines catholiques*. De toute évidence, le doute est réel.

Les directeurs de conscience tels que les membres du clergé catholique toulousain participent par une propagande religieuse et morale à dresser une liste des maux de la société (la profanation des choses sacrées par exemple) et la liste des agents qui en sont responsables. Il s'agit essentiellement des « boches ». En donnant un nom aux responsables de cette situation de crise, ils répondent à la peur et la cristallise autour d'une figure connue et représentable. Ainsi l'angoisse, pire que la peur, car portant sur l'inconnu est remplacée par une peur réfléchie, celle du « boche ». Mais cette propagande se poursuit par la distinction entre un « Nous » qui doit être préservé, et un « Eux » qui doit être éliminée pour la garantie de la pureté du « Nous »

⁴⁰⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 28 février 1915.

B.2. Une guerre contre l'obscurantisme

Dans une lettre-circulaire, publiée le 15 août 1915, l'archevêque de Toulouse ordonne au clergé et aux fidèles de son diocèse, une série de prières pour la France à l'occasion de la fête de l'Assomption. Après avoir protesté contre la violation de la neutralité belge par les Allemands et rappelé les souffrances des Français, l'archevêque de Toulouse livre plus clairement sa vision de la guerre. Celle-ci n'est pas sans influence sur l'ensemble des catholiques toulousains :

« Notre cause est la cause de la justice, puisque nous combattons pour sauvegarder l'intégrité de notre territoire, et notre indépendance nationale. Notre cause est la cause de la civilisation elle-même, car nous sommes les défenseurs des principes de droit de fidélité aux traités et d'humanité, en dehors desquels il n'y a pas de civilisations dignes de ce nom. Et cette cause a pour soutien une armée que la valeur de ses chefs et l'héroïsme de ses soldats rendent invincible⁴⁰⁶. »

Ces propos résument remarquablement bien la vision prônée par le clergé du diocèse de Toulouse, concernant la guerre. Cette vision de la Grande Guerre et du patriotisme n'évolue que très peu durant ces cinq années d'affrontements. Le patriotisme prôné ici est avant tout un patriotisme défensif. Il s'agit de préserver, par le combat, la nation et le territoire français, ainsi que la place de la France dans le concert des nations contre un ennemi clairement désigné : « nous combattons pour sauvegarder l'intégrité de notre territoire, et notre indépendance nationale ». On pourrait reprendre en partie l'analyse de Jacques Sémelin sur les massacres en la rabaisant d'un degré pour l'appliquer à la Grande Guerre⁴⁰⁷. Selon lui, les logiques de violences à l'œuvre dans les massacres, mais également dans les guerres s'appuient sur la radicalité de la dualité amis/ennemis. L'ennemi, c'est-à-dire les « boches », est clairement désigné comme le coupable et le responsable des affrontements.

La France n'est pas à l'origine de l'ouverture des hostilités. Toutefois, elle ne demeure pas passive. Celle-ci, au nom de son histoire et de la justice, du droit et du respect, répond par les armes. En dépit des souffrances qu'elle éprouve, la France résiste et combat : « au nom de

⁴⁰⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre-circulaire de Monseigneur l'archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles de son diocèse ordonnant des prières pour la France à l'occasion de la fête de l'Assomption », 15 août 1915.

⁴⁰⁷ SEMELIN Jacques, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 2005, p. 26.

la France meurtrie et mutilée, de la France qui souffre et qui combat »⁴⁰⁸. Les raisons de son engagement dans le conflit, qui sont donc purement défensives, lui enlèvent toutes responsabilités.

Mais le grand intérêt de cet extrait est l'utilisation systématique du « nous » pour désigner la nation française ou encore l'Union sacrée : « Notre cause », « nous combattons », « notre indépendance internationale », « nous sommes les défenseurs ». Jacques Sémelin étudie particulièrement ce processus d'unification d'un « Nous » par rapport à un Autre différent, parfois menaçant, à l'origine des logiques de violences à l'œuvre dans les massacres et dans les guerres⁴⁰⁹. Un groupe semble se constituer autour de l'idée de former un « Nous » unique pour se distinguer voire s'opposer à un autre groupe, celui de l'Autre. La Grande Guerre tout comme le massacre procède d'abord d'une opération de l'esprit : « une manière de voir un "Autre", de le stigmatiser, de le rabaisser, de l'anéantir avant de le tuer vraiment. La maturation de ce processus mental toujours complexe prend généralement du temps. Mais il peut aussi connaître des accélérations stupéfiantes, notamment quand la guerre est là⁴¹⁰. » L'identité du « nous » affirme son marquage par rapport à un autre groupe, ici les Allemands. Ainsi, se crée la différence entre un Nous français et un Autre boche. L'essentialisation de cette différence est indispensable dans le combat. L'identité de l'Autre doit être assimilée à un Autre menaçant et dangereux vis-à-vis du Nous afin que le combat ait lieu. Mais cette volonté identitaire exprime selon l'historien « ce désir régressif d'une « unité » parfaite. [...] Cette reconstruction identitaire de l'Un contre un Autre atteste le désir fantasmatique de retrouver cet Un sans l'Autre. Le désir fusionnel de l'Un avec l'Un ou du Soi avec Soi interdit toute velléité de discussion ou de compromis⁴¹¹. » Ainsi l'identité de la nation se caractérise par ce critère d'exclusion de l'Autre, responsable de la guerre et donc menaçant pour la préservation de la nation française.

La guerre est ici assimilée par l'hebdomadaire du diocèse à une lutte entre deux civilisations : « notre cause est la cause de la civilisation elle-même ». Le substantif « civilisation » a une valeur polysémique. Il désigne à la fois l'ensemble des caractères propres à la vie intellectuelle, artistique, morale, sociale et matérielle d'un pays ou d'une société. Il peut y en avoir plusieurs modèles, sans qu'il existe pour autant un idéal. Mais dans son deuxième sens, le terme « civilisation » désigne, au contraire, un état de développement à la fois

⁴⁰⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, lettre des cardinaux de France pour ordonner une prière pour la France, 28 juillet 1918.

⁴⁰⁹ SEMELIN Jacques, *op.cit.*, p. 25.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p.25 ;

⁴¹¹ *Ibid.*, p.52.

économique, social, politique, mais aussi culturel auquel sont parvenues certaines sociétés et qui est considéré comme un idéal à atteindre par les autres. L'utilisation du singulier insiste non pas sur la diversité des civilisations et sur leur propre logique de développement, mais plutôt sur l'idée, qu'une seule civilisation idéale existerait. La Grande Guerre est donc assimilée à une lutte entre une civilisation éclairée, celle des Alliés et une civilisation barbare, celle des Germains.

Le clergé toulousain rejoint ainsi la conception adoptée par les chefs des nations belligérantes. Le substantif : « civilisation » est ouvertement utilisé et à maintes reprises par les contributeurs des *Semaines catholiques* du diocèse de Toulouse : « pour la cause de la civilisation et pour le salut de la patrie »⁴¹², « cette protestation, nous la formulons au nom de la civilisation qui a horreur des procédés barbares qui nous font reculer de quinze siècles »⁴¹³. La notion de progrès est ici évoquée : les crimes « barbares » des Allemands prouveraient le retard de cette société. L'expression « font reculer de quinze siècle » évoque un sombre passé moyenâgeux.

À l'image de cet extrait, les acteurs politiques et sociaux prennent en charge les émotions collectives suscitées par une situation de crise et essayent de proposer un autre imaginaire qui offre de nouveaux repères à la société. L'assimilation de la Première Guerre mondiale à une guerre de civilisation est l'un de ces discours. Cette rhétorique permet d'échapper à un présent insupportable : « les armées invincibles » garantissent la victoire et la survie de la civilisation face au barbare allemand. Le « Nous » devient la victime. Sa plainte et sa déchirure justifient l'exclusion et la lutte de l'Autre différent et responsable de ce traumatisme de masse. La victoire est assurée, dans la mesure où la cause de la guerre est juste. D'après les conclusions de Jacques Sémelin, cette rhétorique peut s'appuyer sur trois thématiques : l'identité, la pureté et la sécurité « touchant à la vie, à la mort et au sacré, elles ne peuvent laisser indifférent : elles « parlent » à tout le monde, entremêlant imaginaire et réalité⁴¹⁴ ». On comprend bien mieux le succès d'une telle assimilation et plus encore celle de la représentation de l'Allemand comme le barbare à tuer.

⁴¹²Archives du Diocèse de Toulouse, *Semaine catholique*, « Lettre-circulaire de monseigneur l'archevêque de Toulouse, au clergé et aux fidèles de son archidiocèse à l'occasion de la nouvelle année », 17 décembre 1916.

⁴¹³Archives du Diocèse de Toulouse, *Semaine catholique*, « Lettre de Monseigneur l'Archevêque à Son Eminence le cardinal Amette, Archevêque de Paris », 14 janvier 1918.

⁴¹⁴SEMELIN Jacques, *op.cit.*, p. 40.

B.3. La représentation du Germain barbare

Cette assimilation de la Première Guerre mondiale à une guerre de civilisation s'accompagne sans aucun doute d'une évolution des représentations du peuple allemand, qui devient désormais l'ennemi à anéantir. L'identité française se façonne désormais en miroir avec l'identité allemande : la première incarnant la pureté de la civilisation éclairée qu'il est nécessaire de préserver et de protéger et la deuxième cet Autre menaçant et barbare. Ainsi l'étude des représentations des Allemands par les catholiques toulousains permet de mieux comprendre l'identité française, ou du moins comment celle-ci est perçue, c'est-à-dire pure, avec un besoin sécuritaire. À en croire les sources iconographiques (des cartes postales essentiellement) et les discours du clergé du diocèse de Toulouse, dans *Les semaines catholiques*, la civilisation barbare est essentiellement associée à la société allemande et dans un deuxième temps aux Austro-Hongrois.

L'histoire douloureuse avec l'Empire prussien (notamment avec la guerre franco-prussienne de 1870-1871) et la proximité des champs de bataille avec l'Allemagne expliquent une telle détestation. Le récit identitaire, servant de support à des discours de rejet et de haine, se construit essentiellement sur la base d'une mémoire collective. Comme le soutient Jacques Sémelin, « le réveil de souvenirs douloureux, de traumatismes encore vivaces, permet précisément de faire monter la peur et de construire la haine. Une haine qui peut alors se projeter dans l'action, forte d'un désir de vengeance⁴¹⁵ ». Mais finalement ce qui compte le plus n'est pas tant les événements historiques que les représentations que l'on se fait de ce passé. La mémoire joue ici un rôle primordial. Celle-ci est convoquée pour susciter ce devoir, cette obligation, mais aussi ce désir de vengeance. Ce type de discours propose un nouveau type de récit national, qui viendrait sauver l'honneur du pays.

Cette vision de la barbarie des Germains est d'autant plus renforcée lors de la violation de la neutralité belge par les Allemands. Lorsqu'il s'agit d'évoquer cette barbarie et justifier ainsi la guerre comme une lutte au nom de la civilisation, l'annexion de la Belgique est régulièrement citée. Le 14 janvier 1918, l'archevêque de Toulouse adressa une lettre au cardinal Amette, afin d'apporter son soutien à l'initiative de l'archevêque de Paris, consistant à protester contre les souffrances endurées par le peuple belge⁴¹⁶.

Dans cette lettre, M^{gr} Germain proteste contre l'utilisation de la force par les Allemands, le non-respect des traités réglementant la conduite de la guerre, tels que la Convention de La

⁴¹⁵ SEMELIN Jacques, *op.cit.*, p.64.

⁴¹⁶Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre de Monseigneur l'Archevêque à Son Eminence le cardinal Amette, Archevêque de Paris », 14 janvier 1918.

Haye et le mépris pour l'honneur, la justice et le respect de la propriété et de l'inviolabilité des personnes. Finalement la civilisation allemande se résume facilement à la « Kultur » de la destruction. Les atrocités commises par les Allemands, telles que la violation de la neutralité belge ou l'occupation du Nord de la France, ne peuvent être l'œuvre d'un peuple civilisé. Selon Annette Becker, cette idée de la barbarie allemande est cultivée avec sérieux par le ministère de la guerre⁴¹⁷. Les discours idéologiques des directeurs de conscience (membres du clergé mais aussi hommes politiques) orientent l'angoisse de la population vers un ennemi clairement identifiable, dont on dénonce la malignité. Les discours les plus extrêmes peuvent aussi représenter cet ennemi comme effrayant voire diabolique et inhumain.

Nombreuses sont les cartes postales éditées à Toulouse représentant les Allemands sous la forme d'animaux. L'assimilation de l'Allemand à un cochon est fréquente et ancienne⁴¹⁸, mais l'assimilation à des corbeaux⁴¹⁹, à une bête féroce⁴²⁰ ou encore au diable⁴²¹ apparaît essentiellement durant le conflit. Les journaux catholiques toulousains rejoignent ce même type de représentations :

« Ces cerveaux épais, ces cœurs pétris de haine contre tout ce qui n'est pas de leur race, sont rebelles à toute entreprise de civilisations. La brutalité est un mal atavique et indélébile chez ce peuple à peine sortir de l'âpre culte d'Odin, de Freya et des Walkyries. L'Allemand est cruel par atavisme, par éducation, par besoin... De cette bête fauve, il ne faut rien espérer, nous n'avons qu'à l'enchaîner et à la réduire à l'impuissance ⁴²²».

La sévérité de tels propos est particulièrement visible ici : le journaliste ne se contente pas de comparer, il assimile complètement les Allemands à des « bêtes fauves » à l'aide de tout un vocabulaire propre à la bestialité, à la violence et à la sauvagerie. Le peuple allemand est du côté de la sauvagerie. La réalité est entièrement déformée. Un « imaginaire, qui puise dans les angoisses les plus archaïques de l'être humain, se nourrit du réel pour déformer la réalité de ceux-là mêmes qu'il désigne comme victimes afin de la rendre vraiment effrayante. Imaginaire et réel semblent donc inextricablement liés⁴²³ ». Cet « Autre » allemand devient tout à coup non

⁴¹⁷BECKER Annette, *op.cit.*, p.18.

⁴¹⁸ Archives municipales de Toulouse, Cartes postales éditées par A.-F. Laclau, Série « La guerre », 9 FI 7052, N°31, [Rêve de goinfres] « Rêves de goinfres, les Allemands rêvaient la France comme une immense charcuterie où chaque Allemand aurait son cochon. Autant d'Allemands, autant de porcs », par A. de Caunes (9 FI 7052)

⁴¹⁹ Archives municipales de Toulouse, Cartes postales éditées par A.-F. Laclau, Série « La Guerre », N° 42 : [Les corbeaux], « Les corbeaux. Plus rapaces que ces oiseaux, les Allemands s'acharnent sur les blessés et les achèvent », par Auglay (Coll. Part.)

⁴²⁰ Archives municipales de Toulouse, Cartes postales éditées par A.-F. Laclau, Série « La Guerre », N° 46 : [La curée], « La curée. Quand sonnera l'hallali, nous dépècerons la bête » par Metteix (9 FI 6066)

⁴²¹ Archives municipales de Toulouse, Cartes postales éditées par Jan Metteix, Série « La Guerre. Série comique », N°1 : « Le diable l'emporte !... (Le dernier des Hohenzollern) (9 FI 6067)

⁴²² *Le Télégramme*, 10 août 1915

⁴²³ SEMELIN Jacques, *op.cit.*, p. 39.

plus un groupe humain distinct du « Nous », mais un groupe de bêtes dangereuses et nuisibles. Un processus de deshumanisation de l'ennemi s'opère donc. Son assimilation à une bête sauvage permet d'exprimer la haine et le rejet de ce groupe. Ce type de discours a surtout pour vocation de discréditer l'ennemi et se persuader que l'on ne tue pas des hommes, mais plutôt des bêtes dangereuses et menaçantes prétendument humaines. Ces animaux apparaissent comme nuisibles pour la pureté du corps social du « Nous ».

Que nous apprend cette assimilation du premier conflit du XX^{ème} siècle à une guerre de civilisation et cette représentation de l'Allemand à un barbare ou encore à une bête dangereuse ? À vrai dire, dans ce contexte de guerre, la dualité entre sécurité et insécurité atteint son paroxysme suscitant à la fois angoisse et paranoïa chez les Toulousains vis-à-vis de l'ennemi national, l'Allemand. Tout un discours de stigmatisation autour de la figure du peuple allemand se développe à Toulouse dans les colonnes des journaux catholiques et dans *les semaines catholiques*. Dans sa radicalité, l'Allemand devient le contraire du Français. Le peuple allemand doit être repoussé en dehors des frontières du pays, à la marge de la nation française. Il s'agit donc d'abord d'une marginalité géographique mais aussi d'une marginalité sociale voire même morale. L'Allemand est tout ce qui est contraire à la pureté d'une civilisation éclairée, dont le Français est le grand représentant. Toute une essentialisation de l'Allemand allant de la simple figure du barbare à une bête sauvage s'exprime dans les discours des catholiques toulousains. Mais cette vision est-elle partagée par l'ensemble des Toulousains durant la Grande Guerre ?

B.4. Une vision partagée par tous les Toulousains ?

Cette vision des Allemands comme un peuple barbare voire comme des bêtes féroces est partagée par une grande majorité de Toulousains, en dehors des seuls catholiques. Au cours de ses recherches, Pierre Bouyoux a eu la chance d'interroger plusieurs Toulousains sur leurs souvenirs de la guerre⁴²⁴. Selon lui, ces souvenirs sont souvent édulcorés, les témoins affirmant avoir toujours réussi à faire la différence entre le peuple allemand et ses dirigeants responsables du conflit, véritables objets de haine. Mais parmi ceux qui reconnaissent que l'opinion était « chauffée à blanc », ils livrent un aspect intéressant de l'opinion publique toulousaine durant la Grande Guerre. Par exemple, l'ancien bibliothécaire de la ville se souvient avoir failli être pris à parti dans une échauffourée dans un tramway, après avoir affirmé que les Allemands

⁴²⁴ BOUYOUX Pierre, *L'opinion publique à Toulouse pendant la première guerre mondiale (1914-1918)*, Thèse 3e cycle : Histoire : Toulouse 2, 2 vol. 1970, 528 p. Thèse dirigé par Jacques Godechot.

étaient des hommes comme les autres⁴²⁵. La presse toulousaine de l'époque confirme cet état de haine générale pour le peuple allemand.

Dans les discours, toute l'histoire des peuples germaniques est là pour prouver cette barbarie et cette brutalité. C'est d'ailleurs l'un des thèmes d'une conférence tenue le 10 février 1917 par Monsieur Geschwind, président de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse⁴²⁶. Selon lui, les Grandes Invasions en allant jusqu'à celles de 1792, 1814, 1815 et même 1870 sont là pour le prouver. Après cette déshumanisation générale de l'Allemand, la montée en puissance de la violence est désormais possible. En effet, la haine produite par la peur et cette représentation de l'ennemi peut permettre le passage à l'acte. Selon Jacques Sémelin, la haine n'est pas une donnée de base qui définirait des rapports sociaux, mais plutôt une passion construite, produite tout à la fois par les circonstances qui favorisent sa propagation (l'actualité de la Grande Guerre, ici) mais aussi par l'action volontaire des directeurs de conscience, qui formulent des discours haineux⁴²⁷. Ainsi, « l'issue logique et redoutable de cette dynamique- de l'angoisse à la haine- revient inévitablement à faire émerger dans une société le désir de détruire ce qu'on lui désigne comme cause de la peur. Certes il ne s'agit encore que d'un désir ; nous restons bien dans le registre de l'imaginaire. Mais c'est un imaginaire de mort ⁴²⁸ ». Selon l'historien, ce type de discours est de nature paranoïde, capable d'unir le « Nous » contre la nature maléfique de l' « Autre ». Ces discours sont particulièrement attractifs et ont la capacité de capter l'émotion collective, désormais focalisée sur un ennemi clairement identifié. La représentation de l'ennemi comme un barbare permet de façonner une identité française. Celle-ci devient donc le cadre dans lequel le processus de violence peut s'opérer. Face à une haine si intense et à de telles tensions chez les Toulousains, *Le Midi socialiste*, met en garde à quiconque de manifester une certaine amicalité pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'Allemagne :

« Compte-tenu des sentiments de la population, je ne conseillerais pas à un Toulousain de parler allemand, rue d'Alsace⁴²⁹. »

Finalement, seul *Le Midi socialiste* s'oppose à l'idée que les Allemands portent seuls cette lourde responsabilité du déclenchement de la guerre. Préparés à la guerre comme les autres nations belliqueuses, ils ne la souhaitent pas⁴³⁰. La foule ouvrière allemande a été prise dans

⁴²⁵ BOUYOUX Pierre, *op.cit.*, p.349.

⁴²⁶ *Ibid.*, p352 ;

⁴²⁷ SEMELIN Jacques, *op.cit.*, p.33.

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 33.

⁴²⁹ *Le Midi socialiste*, 3 janvier 1917.

⁴³⁰ *Le Midi socialiste*, le 30 octobre 1917.

l'ordre de mobilisation sans qu'on lui ait donné le temps à la réflexion⁴³¹. Pour les autres journaux catholiques et *La Dépêche de Toulouse*, journal anticlérical par excellence, s'entendent au moins sur un point : l'Allemagne est l'incarnation du Mal, de la barbarie, de la brutalité et de la bestialité. Chacun à leur manière, ils propagent cette vision plus que négative du peuple allemand.

Toutefois, les points de vue présentés ici sont ceux de la population à l'arrière du front, et plus particulièrement les représentations véhiculées par les médias et l'État. En ce qui concerne les soldats mobilisés au front et plus particulièrement les ecclésiastiques du diocèse, il est nécessaire de nuancer ce propos. Dans son journal Joseph Chansou n'emploie que quatre fois en cinq ans le substantif « boche » pour désigner les Allemands⁴³². Cet usage exceptionnel est un premier indice pour évaluer sa vision de l'ennemi. L'emploi du terme « Boche » correspond souvent à un lendemain de bataille, où l'armée française a pu subir une importante défaite. La déception du moment facilite l'usage d'un terme largement péjoratif et dépréciatif. Généralement, Joseph Chansou emploie le substantif « Allemand » pour désigner l'ennemi, révélant ainsi un respect pour l'adversaire. L'extrait suivant est encore plus édifiant :

« Mardi 16 février 1915 : [...] La première tranchée ne coûte qu'un ou deux blessés et on fait des prisonniers (200). J'ai vu passer devant nos canons une centaine de prisonniers, dont trois officiers. J'ai causé avec un capitaine d'infanterie qui parlait le français. Je lui ai dit que les Français avaient bon cœur et qu'on ne le maltraiterait pas. Il m'a dit qu'il le savait et qu'en Allemagne on traitait ainsi nos prisonniers. C'était un Prussien du Hanovre : il avait la Croix de Fer. En partant, je lui ai demandé s'il pensait que la guerre serait bientôt finie. Il m'a dit qu'il l'espérait et que ce serait bon pour tout le monde.

J'éprouvai pour ces prisonniers un sentiment de pitié et les fantassins eux-mêmes n'avaient que de la pitié pour eux⁴³³. »

Joseph Chansou témoigne ici sa pitié pour les Allemands qu'il respecte. Il n'hésite pas à échanger avec l'un d'entre eux pour le rassurer quant à sa détention par l'armée française. Mais ce point de vue ne peut-il être partagé que par des ecclésiastiques ? À vrai dire, on pourrait penser que la morale chrétienne facilite ce genre de représentation de l'ennemi et donc ce type d'échange. Le catholique est celui qui doit aimer son prochain. L'Église catholique trouve également des membres de son clergé dans tous les pays d'Europe, y compris l'Allemagne. Néanmoins, Joseph Chansou note que les fantassins français eux-mêmes éprouvent également

⁴³¹ *Le Midi socialiste*, le 10 janvier 1915.

⁴³² Le 8 et 17 novembre 1917, le 16 juillet 1918, le 3 et 4 novembre 1918 dans CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p.

⁴³³ Le 16 février 1915 dans *Ibid.*, 113 p.

de la pitié pour les prisonniers allemands. Ce sentiment semblerait donc partagé par une partie des soldats. Le partage d'un quotidien et de destin commun permet aux soldats de se reconnaître dans leur ennemi, parfois plus que dans leurs proches restés à l'arrière.

C. Le recours à la théorie de la guerre juste

Assimiler la Grande Guerre à une lutte pour la civilisation revient à donner à la poursuite des affrontements une justification raisonnable, pouvant se confondre avec la juste cause, indispensable à la conduite d'une guerre juste. L'objectif de cette sous-partie est d'étudier les modalités de la théorie de la guerre juste et son expression durant la Grande Guerre. Que révèle la référence de la théorie de la guerre juste durant la Première Guerre mondiale sur l'identité de la société toulousaine ?

C.1 La Grande Guerre, une nouvelle croisade ?

Comme l'explique Joseph Joblin, la théorie de la guerre juste, élaborée par des théologiens catholiques, tente de comprendre lorsqu'une guerre est juste et légitime⁴³⁴. Une guerre de civilisation a pour but de préserver la pureté d'une collectivité- ici la nation française- contre l'impureté d'un autre groupe : les Allemands. Jacques Sémelin se demande d'ailleurs si « nos aspirations religieuses ne se fondent pas sur une recherche fondamentale de pureté contre un monde perçu comme impur ⁴³⁵ ». L'assimilation de la Grande Guerre avec une guerre de civilisation rend donc aisée le recours à la théorie de la guerre juste afin de justifier le conflit. Cette théorie religieuse, élaborée par des théologies catholiques, tels que saint-Augustin est composée de ce que l'on nomme le *Jus ad Bellum* et le *Jus in Bello*. Le *Jus ad Bellum* concerne l'autorité légitime (la guerre doit être déclarée par une autorité reconnue et légitime aux yeux de tous), la juste cause (celle-ci réclame une volonté de restauration d'un droit bafoué), l'intention droite (la guerre doit viser le bien commun de tous et non d'un groupe ou d'une personne particulière). Selon le *Jus ad Bellum*, la guerre doit être déclarée en dernier ressort et de manière formelle pour éviter les escarmouches, et celui qui entreprend la guerre doit avoir l'espoir raisonnable de la gagner. Le *Jus in Bello* précise plus particulièrement la manière d'user de la guerre : l'immunité des non-combattants et le principe de proportionnalité des moyens employés pour faire la guerre doivent être assurés.

Même si les termes précis de « guerre juste » ou de « croisade » sont très peu utilisés par *Les semaines catholiques* ; la Grande Guerre, telle qu'elle est présentée par l'hebdomadaire

⁴³⁴ JOBLIN Joseph, *op.cit.*, p. 91.

⁴³⁵ SEMELIN Jacques, *op.cit.*, p. 26.

toulousain, présente toutes les caractéristiques d'une guerre juste : celle-ci n'est poursuivie par les Alliés qu'en dernier recours, en accord avec les grands traités européens et au nom d'une cause juste, celle de la civilisation. Les Français considèrent qu'ils participent à une lutte de civilisation pour la civilisation. Selon Annette Becker, la propagande catholique joue un grand rôle dans la construction et l'enracinement d'une telle certitude⁴³⁶. Mais celle-ci n'a pu avoir un tel impact, si elle ne répondait pas d'abord à des attentes particulières. En effet, l'angoisse vers un avenir incertain provoque cette construction binaire de l'identité : le Nous contre cet Autre menaçant. Le discours de deshumanisation de l'ennemi, l'essentialisation de sa représentation comme une bête ou encore la justification de la guerre à une guerre juste sont essentiels pour permettre au soldat de tuer. Mais peut-être que croire à la cause juste de cette guerre est un critère essentiel pour mener à bien les affrontements ? Comme l'affirme Jacques Rivière : « On fait la guerre pour une certaine manière de voir le monde. Toute guerre est une guerre de religion. Et en effet qui ne serait pas prêt à se faire tuer plutôt que d'accepter de voir désormais le bien et le mal, le beau et le laid, là où le voient nos ennemis ?⁴³⁷ ». Comme l'affirme Annette Becker, la guerre est, pour les militants de la foi, une véritable croisade : on se bat contre le mal et contre le diable, contre cette mort négative, opérée par une Allemagne qui a une infériorité morale. L'ennemi est perçu comme un assassin, un barbare et même une bête dangereuse. Cette représentation de l'ennemi apparaît primordiale pour permettre au soldat de tuer et de résister. Ces valeurs spirituelles (le Bien et le Mal) permettent aux Toulousains d'avoir l'impression de participer à une véritable croisade.

C.2 Le recours à la théorie de la guerre juste par les non-catholiques toulousains

On remarque que les pouvoirs publics toulousains font de nombreux emprunts au registre sacré et catholique pour désigner la Grande Guerre. Tout un vocabulaire propre à la culture religieuse est de plus en plus employé durant la guerre et non pas seulement par les catholiques toulousains. Les thèmes tels que l'espoir, le désespoir, le sacrifice, la souffrance, le péché, le sacrifice, la punition ou encore la rédemption, l'apocalypse sont autant de thèmes fréquemment employés par les journaux toulousains et relevant de la culture religieuse.

Cela peut paraître paradoxal de percevoir une telle similitude dans une société laïcisée. Ce paradoxe peut s'expliquer de la manière suivante : en temps de crise, où l'avenir du groupe collectif est incertain, les hommes sont appelés à se référer à une certaine religiosité pour

⁴³⁶SEMELIN Jacques, *op.cit.*, p.16.

⁴³⁷RIVIERE Jacques, *Ô la trace de Dieu*, Paris, Gallimard, 1925, p. 37, in BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, p.15.

trouver la force de combattre et de préserver l'unité du corps social. De la même manière, l'idée de pureté du groupe est un ressort du vocable religieux. L'assimilation de la Première Guerre mondiale à une croisade s'explique peut-être par l'histoire de la nation française et plus particulièrement par l'histoire de la construction de cette identité nationale. Selon J.C Carron, la nation s'appuie d'une part sur des éléments objectifs (la présence d'une langue, d'une tradition, d'une histoire commune, d'un territoire) et sur des caractères subjectifs tels que le sentiment d'appartenance ou de supériorité, l'idée d'unité du groupe⁴³⁸. Or l'histoire de la nation française est largement marquée par la forte influence du catholicisme. Ancien royaume catholique de droit divin, la religion était au centre de la vie politique, mais aussi sociale du pays pendant de nombreux siècles. Ainsi, le recours à la théorie de la guerre juste peut s'expliquer par la forte influence de cette longue histoire marquée par le catholicisme. Il serait possible de penser qu'en temps de crise, de vieux réflexes reprennent le dessus, même chez les individus les plus anticléricaux.

C.3. Un discours affaibli par l'enlèvement de la nation française dans la guerre

Mais ce discours prônant la guerre comme une nouvelle croisade par les autorités politiques comme par le clergé toulousain ne peut tenir face à l'enlèvement de la France dans le conflit. La durée de la guerre provoque une remise en doute de la politique du gouvernement, mais aussi de sa justification. Dans une lettre adressée au Ministre de l'Intérieur, le préfet de Toulouse, M. Lucien, le 21 juin 1917, établit un rapport sur l'état d'esprit des Toulousains en cette quatrième année de guerre :

« Il serait puéril de se refuser à reconnaître que la population se montre inquiète, nerveuse, irritable. Cet état d'esprit se manifeste par des conversations fâcheuses dans les tramways, dans les trains, dans les cafés, - propos difficiles à saisir en vue d'une agression. [...] Bruits pessimistes, vœux pour la paix à tout prix, propos violents à l'adresse du Gouvernement, menace à l'adresse du Parlement, telles sont les manifestations les plus fréquentes de cet état d'esprit. Les campagnes n'en sont pas indemnes, et un producteur parle de ne plus produire, afin d'amener rapidement la fin de la guerre. [...] Les œuvres de cet état d'esprit sont faciles à déduire. Durée de la guerre, cherté de la vie, difficultés quotidiennes à se procurer les choses essentielles à la vie, l'échec de l'offensive d'Avril sur les ... étaient fondées les espérances les plus ardentes, sont les principales

⁴³⁸ CARON J.-C., *La nation, l'État et la démocratie en France de 1789 à 1914*, Paris, Colin, 1995, p. 10.

[...] Aussi, si les campagnes sont calmes, une agitation assez vive se manifeste à Toulouse dans le monde ouvrier⁴³⁹. »

Selon le rapport du préfet, la tension est palpable à Toulouse au cours de l'année 1917. La lassitude, le doute et l'angoisse se font sentir. Les conditions de vie quotidiennes, mais aussi l'actualité militaire parfois négative comme en avril sont à l'origine d'une telle situation. La meilleure connaissance de la vie au front en 1917, rendue possible par le retour des mobilisés dispensés ou exemptés pour cause de blessures, expliquent une telle anxiété chez les Toulousains. L'expérience des tranchées avec ce qu'elle implique d'horreurs et de souffrance, est désormais un fait connu. L'agitation est plus intense dans la ville rose, que dans les campagnes limitrophes de Toulouse où toutefois certains producteurs menacent d'arrêter leur production pour hâter la fin de la guerre. Face à une telle situation, la justification du conflit par le recours à la théorie de la guerre juste ne peut porter ses fruits. Dans cette idée, Ives-Marie Hilaire et Robert Armogathe remarquent le fait suivant : « l'expérience du front ayant désormais assez d'épaisseur pour ne plus se référer qu'à elle-même et n'importe quel discours de mobilisation se perdant dans la polyphonie du "bourrage de crâne".⁴⁴⁰ ». La théorie de la guerre juste ne devient qu'un discours parmi tant d'autres inscrit dans cette propagande de justification de la guerre. À l'image de l'affaiblissement des retours religieux, le recours à la théorie de la guerre juste perd tout son sens et son efficacité auprès des Toulousains.

C.4. Le soldat français : nouveaux héros et nouveaux martyrs

Dans cette assimilation de la Grande Guerre à une guerre juste ou encore à une croisade, la figure du soldat est incontestablement modifiée. Désormais celui qui est appelé à payer l'impôt du sang se sacrifie pour sa patrie, souffre et subit les pires atrocités pour sa préservation. La comparaison entre le poilu et le Christ crucifié est fréquente, comme en témoigne ces deux cartes postales.

⁴³⁹ Archives départementales de Haute-Garonne, 15 Z 520, Lettre du Préfet de la Haute-Garonne à Monsieur le Ministre de l'Intérieur, le 21 juin 1917.

⁴⁴⁰ HILAIRE Yves-Marie et ARMOGATHE Jean-Robert (dir), *op.cit.*, p. 869.



Figure 13 : cartes postales éditées à Toulouse⁴⁴¹

Ces deux cartes postales éditées à Toulouse sont particulièrement intéressantes pour percevoir la représentation du soldat français par les Toulousains. La première carte postale, à gauche représente quatre soldats français partant au combat. Le Christ au-dessus d'eux signifie d'une part la protection de Jésus-Christ (« mon cœur vous suit au combat et vous protégera ») et d'autre part la légitimité d'une telle guerre. Ici le cœur qui saigne du Christ illustre la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Ce symbole fait référence au Christ qui s'est fait homme et qui a donné sa vie pour sauver l'humanité. Cette carte postale procède sans doute à une assimilation des deux sacrifices : celui du Christ pour l'humanité et des soldats pour la Nation. La deuxième carte postale à droite représente au premier plan un soldat vivant ses dernières heures dans les bras de la Vierge, qui semble prier pour lui. Cette représentation fait directement référence à La Pietà, et plus particulièrement à celle d'Anibale Carache. Au second plan, il est possible de voir trois soldats, que l'on peut penser français, crucifiés de la manière que dont le Christ a péri sur la croix. Une assimilation entre la mort du Christ et celle des soldats est donc faite ici. Ces derniers deviennent les contre-modèles des barbares allemands. Par ses hautes vertus, le poilu est comparé au Christ et est considéré comme le nouveau martyr du XX^{ème} siècle. Ce genre de représentation inscrit dans une véritable propagande catholique, a pour vocation de rassurer les

⁴⁴¹ Archives municipales de Toulouse, La guerre, 9 FI 6192 et 9 FI 60 99, publiées dans *Drôle de guerre !? - Centenaire de la Grande Guerre, Catalogue de cartes postales dessinées éditées à Toulouse (1914-1918)*, édité par les Archives de Toulouse.

soldats sur leur supériorité morale et physique. Le soldat français devient par la guerre le meilleur de l'humanité, à la différence des Allemands réduits à des animaux. Ce genre de d'illustration est l'expression d'une religion de guerre, qu'Hertz définit comme une religion fondée sur le sens du sacrifice et l'intériorisation de la mort⁴⁴². Cette religion de guerre se distingue, selon lui, d'une religiosité de guerre, qu'il assimile à une « religion de la frousse », caractérisée par la méprise, la peur. Il s'agirait finalement d'une religion paratonnerre motivée par le risque omniprésent de mourir. Comme le souligne Annette Becker, que ce soit dans le consentement (Dieu et la patrie) ou dans le refus (le pacifisme qui peut parfois dénoncer la guerre comme un châtiment de Dieu), l'homme en guerre (*homo credens*) est un des aspects de la culture du conflit⁴⁴³.

Néanmoins, les croyants ne s'étaient pas préparés, selon Annette Becker, à une mort massive dans une Europe que l'on avait cru « civilisée » et où devant le progrès et l'augmentation de l'espérance de vie, on en avait fini par oublier la mort⁴⁴⁴. Même si les messages centraux du catholicisme concernant la passion et la résurrection poussent les catholiques à réfléchir sur le sens donné à la mort, ces derniers ne sont pas préparés à faire face à un tel désastre humain. Selon l'historienne, les militants de la foi, autrement dit le clergé, ont la difficile tâche de préparer leurs contemporains à la mort. La participation à la guerre devient donc dans les discours des militants de la foi, l'acte religieux suprême, le don de soi, un sacrifice spirituel.

Un vocabulaire propre à la souffrance du Christ est employé pour désigner les soldats non seulement par les membres du clergé et par les catholiques toulousains mais aussi par les représentants des pouvoirs publics français et par la presse anticléricale toulousaine. Un des articles de *La Dépêche* s'intitule « Sacrifice ». Pour les catholiques, l'utilisation d'un tel vocabulaire porte un sens plus sacré encore. Au contraire, les soldats sont ces nouveaux croisés prêts à sacrifier leur vie⁴⁴⁵. Ce sacrifice leur permet de se rapprocher de Dieu : « Ce sacrifice suprême est vécu comme l'acte religieux suprême, le don à Dieu en imitation de Dieu : ils sont prêts pour le martyr⁴⁴⁶ ». Le don de leur vie leur assure une « vie supérieure et triomphante de la mort⁴⁴⁷ ». On comprend donc mieux pourquoi les soldats sont représentés en nouveaux martyrs

⁴⁴² Cité dans BECKER Annette, *op.cit.*, p. 267-281.

⁴⁴³ Cité dans *Ibid.*, p 269-270.

⁴⁴⁴ BECKER Annette *op.cit.*, p.25.

⁴⁴⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre circulaire de Monseigneur l'archevêque de Toulouse prescrivant un service funèbre pour les victimes de la guerre », 20 septembre 1914.

⁴⁴⁶ BECKER Annette, *op.cit.*, p 270.

⁴⁴⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre circulaire de Monseigneur l'archevêque de Toulouse prescrivant un service funèbre pour les victimes de la guerre », 20 septembre 1914.

crucifiés. Mais pour l'historienne Annette Becker ce don de soi par le sacrifice est avant tout un choix du soldat : « Chez certains une véritable vague de sainteté passe dans le désastre de la guerre, entre la fascination pour la souffrance et la sublimation⁴⁴⁸ ». La mort semble constamment liée à l'idée de résurrection. Mais, celle-ci est à la fois individuelle, celle du soldat qui sacrifie sa vie, et collective, celle de patrie. La sainteté de la guerre exprimée par le recours à la théorie de la guerre juste permet une telle assimilation.

Mais pour les membres du clergé toulousain, le soldat français n'est pas que souffrance, il est aussi l'incarnation de valeurs héroïques propres au soldat catholique prêt à sacrifier sa vie pour une juste cause :

« Jamais au cours des âges, on ne vit héroïsmes pareil, des légions plus fières, des cœurs plus hauts ; que jamais on ne vit unanimes dans la fumée des batailles, des âmes resplendir ⁴⁴⁹ ».

Le poilu, le soldat mobilisé devient ce nouveau croisé. Pour le clergé toulousain le soldat trouve ces valeurs héroïques en Dieu lui-même. C'est grâce à sa croyance et à sa fidélité pour le Christ que le soldat trouve la force, le courage et la consolation nécessaire à la victoire⁴⁵⁰. Cette assimilation de la mort du soldat au sacrifice du martyr chrétien donne du sens à la mort, dans une guerre qui semble dénuée de toute signification profonde.

D. Les saints au service de la nation catholique française

Durant les premiers mois du conflit, les catholiques toulousains se tournent rapidement vers les saints nationaux, intercesseurs les plus aptes à les soutenir. Toute prière chrétienne est offerte à Dieu à travers et par les saints invoqués. Nombreuses sont les prières adressées à la vierge Marie, à Jeanne d'arc ou encore à Thérèse de Lisieux durant la guerre en France. Concernant le diocèse de Toulouse, Thérèse de Lisieux n'est quasiment jamais évoquée dans *Les semaines catholiques* du diocèse. Dans les journaux officiels du diocèse (*Les semaines catholiques* et bulletin paroissiaux), il est surtout fait mention de la vierge, de Jeanne d'Arc et du Sacré-Cœur de Jésus. En plus des sources journalistiques du diocèse de Toulouse, l'étude des cartes postales éditées à Toulouse nous renseigne un peu plus sur ces dévotions. Dans son journal, Joseph Chansou évoque particulièrement la Vierge⁴⁵¹.

⁴⁴⁸ BECKER Annette, *op.cit.*, p 270.

⁴⁴⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre circulaire de Monseigneur l'archevêque de Toulouse prescrivant un service funèbre pour les victimes de la guerre », 20 septembre 1914.

⁴⁵⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, messe de départ pour la classe d'âge de 1916, le 28 mars 1915.

⁴⁵¹ CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p.

Devant l'urgence de la guerre, bon nombre de fidèles recherchent un réconfort temporel face aux souffrances endurées. Lorsqu'un soldat survie à une attaque, alors même que les chances de survie sont faibles, les catholiques considèrent avoir à faire à un miracle, qui ne peut être l'œuvre que de l'un des nombreux intercesseurs catholiques. Toutefois, ces dévotions ne suivent pas la même configuration. Selon Annette Becker, certaines d'entre elles, telles que celles concernant la vierge Marie ou encore Jeanne d'Arc sont avant tout impulsées par les fidèles eux-mêmes⁴⁵². L'Église soutient ces pratiques, mais se trouve souvent submergée par leur multiplication comme en témoigne l'importance des pèlerinages à Lourdes organisés durant le conflit en vue de demander la protection de la vierge. Au contraire, d'autres dévotions, comme celles du Sacré-Cœur de Jésus sont davantage des initiatives de l'Église toulousaine. Par la propagande, le clergé toulousain recommande certains intercesseurs. Par exemple, le 6 février 1916, *Les semaines catholiques* promeuvent les dévotions du Sacré-Cœur pour favoriser la paix de la France⁴⁵³. La Grande guerre s'accompagne donc de la multiplication des dévotions liées à des intercesseurs. Les plus optimistes y ont vu un signe du réveil religieux chez les Toulousains, d'autres au contraire on craint le retour à des pratiques superstitieuses. Pour Jean Giraud, auteur de l'article « Le principal obstacle » publié dans la revue *Dieu, Patrie, liberté* et dans *Les semaines catholiques*, les réveils religieux observés au cours du conflit risquent fort de ne pas se pérenniser face à l'ignorance religieuse de ces nouveaux fidèles⁴⁵⁴.

D.1. La figure particulière de la vierge Marie

Sans aucun doute, la vierge Marie est l'intercesseur le plus invoqué et prié pendant toute la durée de la guerre à Toulouse. Les soldats mobilisés comme la population toulousaine restée à l'arrière font appel à Marie pour lui demander aide et protection. Le Saint-Père, Benoît XV rédige une prière lui étant adressée lors du mois de Marie en 1915⁴⁵⁵. Dans celle-ci, il en appelle à sa protection pour tous les hommes et femmes qui souffrent de la guerre. Les nombreuses apparitions sur le sol de l'hexagone de celle qu'on nomme « la grande consolatrice du XIX^{ème} siècle⁴⁵⁶ » prouvent son attachement particulier pour la nation française :

⁴⁵² BECKER Annette, *op.cit.*, 142 p.

⁴⁵³ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 6 février 1916.

⁴⁵⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 14 novembre 1915, « Le principal obstacle ».

⁴⁵⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Prière composée par le Saint-Père », le 2 mai 1915.

⁴⁵⁶ Apparition en 1830 Rue du Bac, en 1846 apparition de la vierge de la Salette, en 1858 apparition dans la grotte de Lourdes et à Pont-main en 1871.

« Marie aime la France aux sentiments délicats et purs, elle l'aime dans son dévouement et sa fidélité. Elle ne pouvait permettre que la France fut Allemande⁴⁵⁷. »

Depuis son apparition dans la grotte de Lourdes en 1858, Marie est particulièrement populaire dans le diocèse de Toulouse. Toutes les dévotions liées au culte de la vierge sont suivies par bon nombre de catholiques toulousains⁴⁵⁸. Au cours du XIX^{ème} siècle, durant ses nombreuses apparitions en France, la vierge protège les bergers et bergères. Elle devient ainsi durant la guerre la protectrice de la jeune génération et plus particulièrement des jeunes soldats. Hormis ses nombreuses apparitions, la vierge est très populaire en France car elle incarne la mère de toutes les mères. Elle représente l'image de la famille lointaine, déchirée par la séparation. Par sa capacité à souffrir, beaucoup de catholiques toulousains, tourmentés par la guerre se reconnaissent sensiblement en elle. Les exemples sont nombreux pour illustrer les différentes fonctions de Marie mobilisées durant la guerre. Dans la litanie publiée le 24 janvier 1915 dans *Les semaines catholiques* du diocèse de Toulouse, le croyant s'adresse à Marie⁴⁵⁹. Mais c'est bel et bien la mère des mères, protectrice de la jeune génération qui est ici invoquée :

« Sur les veuves et les orphelins en larmes, la sœur qui pleure son frère, la mère qui a perdu son fils, l'épouse qui ne sait rien de son mari, et le petit enfant qui prie pour son père... O Mère veillez !

« Sur la France dont le cœur saigne, qui veut le bonheur de ses enfants et attend la victoire et la paix... O Mère veillez⁴⁶⁰ ! »

Les exemples abondent lorsqu'il s'agit d'illustrer les diverses fonctions de la Vierge mobilisées durant le conflit. L'étude des cartes postales, pouvant devenir de véritables images pieuses pour le croyant est également très enrichissante pour appréhender les différentes figurations de la vierge.

⁴⁵⁷ Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, Histoire, science de l'homme, B-1 (TOULOUSE, IMMACULEE-CONCEPTION). La croisade mariale : bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception, mai-juin 1917. Accessible sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k929002j.r>

⁴⁵⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Semaine catholique*, « Indulgences attachés au mois de Marie », le 2 mai 1915.

⁴⁵⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, litanies de guerre : « O Mère, veillez ! », 24 janvier 1915.

⁴⁶⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, litanies de guerre : « O Mère, veillez ! », 24 janvier 1915.



Figure 14 : Cartes postales éditées à Toulouse par A. de Caunes, représentant la Mère des mères et Mater dolorosa⁴⁶¹

La première carte postale représente la vierge consolant une mère éplorée après avoir lu ou écrit une lettre. La Vierge tient à la main un cœur ensanglanté transpercé, symbolisant le cœur de Marie. Sur la deuxième carte postale, la Vierge tenant un soldat mourant semble pleurer ce combattant. A. de Caunes, l'illustrateur des deux cartes postales représentées ci-dessus, souhaite ici représenter la *Pièta*, symbole de la douleur des hommes. Ces deux cartes postales représentent donc Marie, comme la Mère des Mères, mais aussi comme la vierge dont la capacité à souffrir est inouïe.

L'Église toulousaine prend en compte tous les actes de foi, notamment ceux ayant rapport avec la Vierge Marie. Ils sont propagés par les organes officiels de l'Église, comme *Les semaines religieuses* ou encore les bulletins paroissiaux, à l'exemple de la *Croisade mariale de l'Immaculée-Conception*. Comme le prouvent très bien les deux cartes postales ci-dessus, la Vierge est à maintes reprises représentée sur les cartes postales, véritables vectrices de

⁴⁶¹ Cartes postales éditées par A.-F Laclau, 1- Série « La guerre », 9 FI 6448 « La Mère des Mères. La Sainte-Vierge console une mère éplorée » par A. de Caunes et Cartes postales éditées par A.-F Laclau, 1- Série « La guerre », 9 FI 6099, « Mater dolorosa, la vierge soutenant dans ses bras un petit soldat français blessé » par A. de Caunes et publiée dans *Drôle de guerre !? - Centenaire de la Grande Guerre, Catalogue de cartes postales dessinées éditées à Toulouse (1914-1918)*, édité par les Archives de Toulouse.

l'importante correspondance durant la guerre. Sans message écrit à leur dos, celles-ci deviennent des images pieuses.

D.2. La figure de Jeanne d'Arc et autres dévotions

Jeanne d'Arc est, d'après les sources, une autre figure chrétienne et féminine largement invoquée par les catholiques toulousains durant la Première Guerre mondiale. *Les semaines catholiques* insistent régulièrement sur sa popularité auprès des fidèles⁴⁶². L'invocation de celle qui a souffert pour la patrie, donne du sens à la guerre. Les catholiques toulousains font encore plus appel à elle lorsqu'ils assimilent la Grande Guerre à une guerre de civilisation ou encore à une nouvelle croisade. Nous aborderons ce thème plus tard. Elle est à la fois célébrée par les catholiques toulousains et par le clergé de Toulouse. Son histoire de combattante de Dieu et de la patrie fait d'elle un intercesseur de choix durant le conflit :

« Elle disait ce mot profond : « les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. » Nos soldats bataillent. Supplions Dieu par Jeanne de leur donner une victoire qui sera celle de l'héroïsme, mais aussi de l'honneur et du Droit.⁴⁶³ »

Jeanne d'Arc est priée tout le long du conflit comme une sainte alors même qu'elle n'est toujours pas canonisée. La canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc n'est faite qu'en 1920, autrement dit, deux ans après la fin du conflit par le pape Benoît XV. Comment expliquer alors un tel succès et sa canonisation rapide à la fin de la guerre ? À vrai dire tout comme la vierge, Jeanne d'Arc donne la victoire. En elle, patriotisme et religion sont inséparables :

« Jeanne est une libératrice ! comme Clovis à Tolbiac, Philippe-Auguste à Bouvines, Villars à Denain, Joffre à la Marne, Castelnau et Pétain à Verdun. Elle appartient à la douzaine de sauveurs qui ont relevé les destins de la Patrie en danger. [...] Jeanne est l'Epée de Dieu. Va, fille de Dieu !... Va ! Va ! Et les saintes du Paradis la guident.⁴⁶⁴ »

Figure incontournable de l'histoire française et présente dans le panthéon civil, elle incarne à la fois la sauveuse de la Nation et la pucelle protégée de Dieu. Grâce à elle, le roi Charles VII a pu repousser l'envahisseur anglais. Selon Nadine-Josette Chaline, Jeanne d'Arc devient après la défaite française de 1870, le nouveau symbole de la France occupée et de la nécessaire conquête. L'extrait cité ci-dessus montre très bien l'assimilation faite entre tous les grands chefs de guerre français et Jeanne d'Arc. Les derniers chefs de guerre qui sont d'ailleurs

⁴⁶² Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 mai 1915.

⁴⁶³ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Jeanne et les Allemands », extrait du discours prononcé le 14 mai 1916 par M^{gr} l'Evêque d'Orléans dans sa cathédrale, le 4 juin 1916.

⁴⁶⁴ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Jeanne et les Allemands », extrait du discours prononcé le 14 mai 1916 par M^{gr} l'Evêque d'Orléans dans sa cathédrale, le 4 juin 1916.

évoqués, sont les généraux Joffre, Castelnau et le maréchal Pétain, nouvelles figures du patriotisme guerrier français durant la Grande Guerre. Son profil de combattante courageuse et intrépide permet aux soldats français de s'identifier facilement à cette figure nationale. Comme le souligne Nadine-Josette Chaline, Jeanne d'Arc exhorte les soldats au combat et, est donc finalement plus proche des soldats combattants que des soldats mourants⁴⁶⁵ à la différence de Marie. Même si la figure de Jeanne d'Arc est invoquée par l'ensemble des Français, catholiques ou non, l'Église française et notamment toulousaine privilégia toujours le caractère miraculeux de ses succès et sa foi inébranlable lors de son martyre. Désormais, elle est la sainte, qui par son action divine et son amour inconditionnel pour la Patrie française favorise la victoire de la nation :

« Il n'est pas téméraire d'espérer qu'après avoir sauvé la France sur les champs de bataille d'ici-bas, Dieu lui réserve encore la mission, du haut du Ciel, de la délivrer une seconde fois. Oui, il est permis d'attendre d'elle ce suprême secours qui doit décider de l'avenir des nations⁴⁶⁶. »

D'après l'extrait ci-dessus, le caractère divin de Jeanne d'Arc est essentiel aux yeux du clergé toulousain. Elle souligne l'intervention divine dans l'histoire des nations. À l'image de Jeanne d'Arc, tous les saints qui ont participé à glorifier la nation française tels saint Martin, saint Rémi, saint Michel, saint Louis et bien d'autres encore, sont invoqués par les catholiques du diocèse⁴⁶⁷. Mais il s'agit plus ici d'un procédé impulsé par les membres du clergé que par les fidèles eux-mêmes

D.3. La dévotion du Sacré-Cœur de Jésus

Contrairement aux dévotions pour Marie et Jeanne d'Arc, la dévotion du Sacré-Cœur fut avant tout impulsée par le clergé français et non pas une initiative des fidèles catholiques eux-mêmes. Régulièrement *Les semaines catholiques* recommandent des prières ou une amende honorable pour le Sacré-Cœur de Jésus. Le 4 février 1917, M^{gr} Germain formule le vœu suivant :

« Cœur de Jésus, accordez-nous la paix dans la vérité, la justice et la charité. [...] »

« Et à cette fin, non seulement nous promettons de vous offrir en amende honorable nos prières et nos pénitences ; mais nous faisons le vœu de contribuer à l'érection, à Jérusalem,

⁴⁶⁵ CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la Première guerre mondiale*, Paris, Ed. Du Cerf, 1993, 201 p.

⁴⁶⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre de Monseigneur l'Archevêque ordonnant un Triduum de prières préparatoires à la fête de la bienheureuse Jeanne d'Arc. », le 13 mai 1917.

⁴⁶⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Invocations aux saints Patrons de France », le 16 août 1914.

d'une basilique dédiée à votre Cœur Sacré, sur cette terre bénie qui a vu votre Agonie, votre Passion et votre Résurrection⁴⁶⁸. »

L'archevêque de Toulouse appelle donc tous les fidèles du diocèse à prier et à apporter une contribution financière dans le but d'ériger une basilique à Jérusalem. Les textes bibliques font fréquemment référence au cœur pour désigner l'intérieur des hommes et ce qu'il y a de plus secret en eux. Le cœur de Jésus, « la fournaise de la charité » pour reprendre l'expression de Charles Berthelot du Chesnay⁴⁶⁹, fait l'objet d'une dévotion toute particulière durant la guerre. Impulsée par le clergé français, cette dévotion trouve, selon Annette Becker, un écho considérable chez les soldats : « Parce que la famille tient une place fondamentale dans la dévotion du Sacré-Cœur, elle rencontre facilement les préoccupations principales des soldats de la Grande Guerre »⁴⁷⁰. Éloignés de leurs proches dans un environnement hostile et inconnu, la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus permet de répondre aux principales préoccupations des soldats : leur famille.

Finalement, cette vision de l'Allemand comme un barbare, comme un monstre est une représentation largement véhiculée à l'arrière à travers les divers types de médias pour justifier la guerre et sa durée et mobiliser les populations dans son soutien. Néanmoins, pour les populations, au plus près de l'ennemi, ces représentations semblent moins systématiques. Le partage d'un quotidien et d'un destin commun font des soldats français et allemands des êtres plus proches que ne semblent le suggérer les sources officielles.

⁴⁶⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, Vœu du Sacré-Cœur de Jésus célébrée dans la chapelle de la Visitation, le 4 février 1917.

⁴⁶⁹ BERTHELOT DU CHESNAY Charles, « **SACRÉ-CŒUR DÉVOTION AU** », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 31 janvier 2016. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/devotion-au-sacre-coeur>

⁴⁷⁰ BECKER Annette, *Op.cit.*, p. 78. (la guerre et la foi)

CHAPITRE 3: La mort et les catholiques toulousains durant la guerre

« Toujours
Nous irons plus loin sans avancer jamais (...)
Perdre
Mais perdre vraiment
Pour laisser place à la trouvaille
Perdre
La vie pour trouver la victoire⁴⁷¹ »
Guillaume Apollinaire

Par ces vers, le poète, Guillaume Apollinaire, décrit bien la destinée des soldats de la Première Guerre mondiale : mourir pour la victoire. Comme je l'ai soulignée dans les chapitres précédents, la mort ne peut avoir un sens aux yeux des combattants que si les Alliés remportent la guerre⁴⁷². Présentée par la propagande officielle et soutenue par l'Église toulousaine, la guerre devient un conflit de civilisation, où la mort des soldats est alors assimilée à un sacrifice⁴⁷³. Cette compréhension du conflit et cette quête de sens prouvent l'impact de la guerre sur l'imaginaire des sociétés en guerre. Par sa massification et sa brutalité, la mort bouleverse les représentations des sociétés en guerre : les populations mobilisées au front, comme à l'arrière. La modernité et la technicité des machines meurtrières (char d'assaut, obus, armes..) bouleversent les représentations traditionnelles de la mort. Désormais, celle-ci peut être provoquée sans véritable intentionnalité humaine directe. Les références patriotiques, ainsi que la signification religieuse et civilisationnelle du conflit, ne cachent-elles pas en fond cette volonté de donner du sens au néant et à cette mort moderne afin de mieux surmonter ce cataclysme ? Il est vrai, que la religion propose une alternative au néant provoquée par la mort. La croyance à la vie après la mort permet de mieux supporter l'idée de la disparition d'êtres chers et même de sa propre disparition. La séparation des individus ne serait que temporaire. Mais comme j'ai pu le souligner, la religion catholique rencontre parfois des difficultés à donner du sens à une mort massive sans se référer à des concepts purement patriotiques ou à la théorie de la guerre juste. La mort de masse peut-elle avoir du sens pour elle-même ? À vrai dire, cette

⁴⁷¹ APOLLINAIRE Guillaume, « Toujours » in *Calligrammes*,

⁴⁷² Voir Partie 1, chapitre 2.

⁴⁷³ Voir Partie 2, chapitre 1 et 2.

question est difficile à élucider et n'est pas l'enjeu de ce chapitre. Toutefois, au vue des nombreuses significations accordées au conflit et à la mort, on peut répondre par la négative.

L'enjeu de ce chapitre est bien plutôt d'analyser cette production de sens en étudiant plus spécifiquement la gestion de la mort et du corps du disparu. Il apparaît essentiel d'étudier également les répercussions de la mort dans l'imaginaire collectif et individuel, telles qu'elles sont présentées par les fidèles et le clergé. Pour ce faire, nous nous concentrerons sur le cas toulousain. L'étude de la commémoration des morts tombés au champ d'honneur est alors essentielle pour comprendre comment la société toulousaine a pu collectivement et individuellement faire son deuil et surmonter les nombreuses et douloureuses pertes. Le souvenir et la volonté de faire mémoire sont autant de champs d'étude essentiels pour mieux comprendre la gestion de la mort par la société catholique toulousaine. Cette manière de vivre la mort et de la surmonter chez les catholiques ne s'emboîtent-ils pas avec la gestion et les représentations des pouvoirs laïcs ? Dans quelle mesure, la façon de surmonter la mort est créatrice d'une identité commune entre pouvoirs laïcs et catholicisme ?

A. La mort omniprésente et l'absence du corps du défunt : la difficulté de faire son deuil

De manière paradoxale, la mort est omniprésente à Toulouse alors même que le corps du défunt est absent. Quelque part près du front, enterrés ou non ; les corps des combattants morts durant la Grande Guerre ne cessent de hanter les esprits des Toulousains en deuil. L'enjeu de cette partie est de comprendre ce paradoxe.

A.1. La mort massive des Toulousains mobilisés et ses conséquences sur les catholiques

Selon les données de Nicolas Beaupré, près de sept millions neuf cents mille Français sont mobilisés entre 1914 et 1918⁴⁷⁴. Parmi eux, un million trois cent soixante-quinze mille sont tués, quatre millions deux cent mille sont blessés, et cinq cent mille sont faits prisonniers⁴⁷⁵. L'expérience de la guerre, aussi diverse qu'elle soit selon les individus et les périodes, toucha une grande majorité de Français. Parmi eux, deux mille Toulousains sont morts à la guerre⁴⁷⁶. Environs deux cent soixante-six prêtres et une vingtaine de séminaristes du diocèse de Toulouse ont été mobilisés. Dix-sept prêtres, sept religieux et quinze séminaristes ont perdu la vie dans les combats durant la Guerre. Comme je l'ai soulignée précédemment, la Grande Guerre est

⁴⁷⁴ BEAUPRÉ, Nicolas, *Les Grandes Guerres, 1914-1945*, Paris, Belin, p. 61.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁷⁶ WOLFF Philippe, *Histoire de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1994, p. 501.

présentée par la propagande officielle et celle de l'Eglise comme un conflit de civilisation. Ainsi la mort de masse ne peut qu'être perpétrée par un ennemi barbare.



Figure 15 : Derrière l'Allemagne, le masque de la mort de masse⁴⁷⁷

Contrairement à l'arrière, la mort des combattants est d'abord visible et omniprésente sur le champ de bataille. Les cartes postales ci-dessus sont particulièrement éloquentes afin de saisir l'une des significations accordées à la mort de masse. Celle-ci est entièrement l'œuvre de l'Allemagne et plus particulièrement de Guillaume II. La carte postale illustrée par A. de Caunes représente une pile de corps nus et ensanglantés au-dessus duquel le casque de l'empereur allemand rayonne. La masse des corps fait référence ici à la puissance économique de l'Allemagne. Celle-ci est au XIX^{ème} siècle, la première puissance économique d'Europe grâce notamment à son industrie. L'illustrateur tend ici à signifier que cette dernière a été mise au profit d'une destruction à grande échelle. Le fond noir évoque le néant accompagnant la mort. La deuxième carte postale précise un peu plus la première. Cette fois-ci, on apprend que derrière le visage de l'empereur allemand, Guillaume III, crachant du sang et au teint cadavérique, se cache, en réalité, la mort. La représentation macabre de la mort sous les traits d'un squelette, esquissant un large sourire provoque la peur mais a l'avantage de désigner clairement le véritable responsable du cataclysme de la Première Guerre mondiale, selon la

⁴⁷⁷ Archives municipales de Toulouse, La Guerre. N°27 : (Made in Germany) « *Made in Germany. Négociants, commerçants, Français, Souvenez-vous !* », par A. de Caunes (coll. Part.) et « *Le masque.* » (9 FI 7238) et publiée dans *Drôle de guerre !? Catalogue des cartes postales dessinées*

propagande officielle. Cette assimilation de l'empereur allemand à l'agent de l'Apocalypse⁴⁷⁸, référence religieuse par excellence, est une représentation relativement commune dans la presse française durant la Première Guerre mondiale.

La mort est omniprésente dans tous les esprits, mais pourtant, elle n'est pas visible aux yeux de tous. Seuls les combattants ont un contact direct avec elle pour la voir sans cesse sur le champ de bataille. Dans son journal, Joseph Chansou raconte une journée particulièrement violente, où sa batterie est bombardée à plusieurs reprises par les Allemands, causant ainsi de nombreuses pertes :

« Le soir à 5 heures, comme nous tirions, les obus tombèrent brusquement sur la batterie. Les premiers vinrent à côté de la deuxième pièce et sur la troisième. A la deuxième, il n'y eut personne d'atteint sérieusement : Tardos, Marty et Soulié légèrement blessés. A la troisième : catastrophe, Casemajou, Vernies, Rouède et Laffont occupés à arranger la casemate de leur pièce absente furent tués sur le coup. (...) Les obus brûlaient encore : le cadavre de Casemajou et celui de Rouède au milieu des décombres ; celui de Laffont et de Vernies dans l'escalier de la cabine. En attendant qu'on pût enlever leur corps sur un brancard, on alla s'abriter dans la cabane de la 4^{ème} pièce⁴⁷⁹. »

Cet extrait donne un très bon aperçu de l'intensité de certaines attaques durant la guerre. Même si Joseph Chansou est mobilisé dans l'artillerie et est donc de fait moins exposé au danger que les hommes mobilisés dans l'infanterie, certains combats sont d'une rare violence et causent de nombreuses pertes humaines. À la lecture de cet extrait, il se dégage une l'impression de mort massive et facile. Les soldats encore vivants sont obligés de passer à travers les corps des cadavres pour se mettre à l'abri. Ces derniers sont donc laissés là où ils sont tombés, en attendant que l'attaque soit finie pour pouvoir être récupérés par des brancards. Ainsi la mort est ici directement visible, à la différence de l'arrière, où celle-ci n'est que la dernière information reçue à propos d'un proche tombé. L'absence des corps des défunts à l'arrière rend difficile pour les familles de croire en cette réalité.

La société toulousaine durant la guerre et *a fortiori* après-guerre est une société en deuil. Il est difficile de répondre cette question en apparence fort simple : comment ont souffert les endeuillés de la guerre ? Même si la souffrance peut être considérée comme un invariant, le deuil provoqué par la guerre revêt certaines particularités. Dans un premier temps, il est essentiellement provoqué par la mort de jeunes. Il est vrai, que le large recrutement des soldats avait entraîné la mort de bon nombre de soldats plus âgés, il n'en reste pas moins que les plus

⁴⁷⁸ Il s'agit de l'avènement d'un nouveau monde après la victoire de Dieu et du Christ sur Satan.

⁴⁷⁹ Le 14 juillet 1914 dans CHANSOU Joseph, *Un prêtre frontonnais pendant la Grande Guerre, Joseph Chansou journal 1914-1918*, Toulouse, Les Amis des archives de la Haute-Garonne, 2014, 113 p.

jeunes générations ont été les plus gravement touchées. Ainsi, l'ordre habituel de successions des générations est inversé, occasionnant un choc psychique particulièrement grave. Comme l'a cité Stéphane Audoin-Rouzeau, Le Diagnostic and Statistic Manuel américain attribue la note maximale à la douleur suscitée par la perte d'un enfant ayant atteint l'âge adulte⁴⁸⁰. La perte d'un fils deviendrait le thème essentiel des pensées des parents en deuil. Dans un deuxième temps, le deuil touche les Toulousains tant de manière collective qu'individuelle. L'étude des veuves de guerre toulousaines et de religion catholique nous renseigne un peu plus sur ce sujet.

A.2. Les veuves catholiques à Toulouse

Les veuves de guerre sont les premières à souffrir de la disparition de leurs époux. En plus de devoir surmonter leur deuil, elles doivent continuer à éduquer, seules, leurs enfants et à les nourrir tout en étant privées d'un ou de l'unique salaire de la famille. Comment les veuves catholiques toulousaines vivent-elles leur deuil et font-elles face aux difficultés qui accompagnent leur situation ? Bénéficient-elles d'un soutien de la part de l'Église toulousaine ? Liées par les liens du mariage aux héros de la patrie tombés au champ d'honneur, la guerre n'assigna-t-elle pas un nouveau rôle aux veuves de guerre, celui d'honorer le souvenir de ces héros ?

Très peu d'historiens se sont intéressés à étudier de manière générale les veuves de guerre, et encore moins des spécialistes se sont penchés sur les veuves de la guerre de 1914-1918. Je m'appuierai donc essentiellement sur une des rares études sur le sujet. Stéphanie Petit a consacré un ouvrage sur les veuves de guerre⁴⁸¹ et deux articles particulièrement éclairants afin de mieux comprendre les différentes problématiques que posent ces femmes⁴⁸². Selon l'historienne, cette lacune historiographique s'explique avant tout par le silence « apparent » des archives⁴⁸³. Travailler sur les veuves de guerre revient à analyser le deuil de ces femmes et donc les répercussions psychologiques de la guerre sur elles. Or, l'étude du traumatisme des passifs restés à l'arrière est encore un champ d'étude largement inexploré par les historiens. Cette lacune trouve deux raisons. La première concerne le genre de ces passifs de l'arrière. Essentiellement des mères et des veuves, leur étude est liée à une histoire des femmes encore

⁴⁸⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ? », *Revue historique des armées* [En ligne], 259 | 2010, mis en ligne le 06 mai 2010, consulté le 27 mai 2016. URL : <http://rha.revues.org/6973>

⁴⁸¹ PETIT Stéphanie, *Les veuves de la Grande Guerre : des éternelles endeuillées ?*, Paris, Edition du Cygne, 2007.

⁴⁸² PETIT Stéphanie, article, « le deuil des veuves de la Grande Guerre : un deuil spécifique ? » *Guerres mondiales et Conflits contemporains* n° 198, Presses universitaires de France, mai 2001, p.53.

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 53.

récente. La deuxième raison serait, selon Stéphanie Petit, la crainte des historiens à traiter l'histoire des passions⁴⁸⁴. Alors même que la France compte six cent mille veuves de guerre en 1919⁴⁸⁵, un vide archivistique est observable. Concernant les sources propres aux veuves catholiques toulousaines, je dispose essentiellement d'archives officielles, celles de l'Eglise et des sources propres à l'intime, particulièrement le journal de Joseph Chansou. Mais là aussi, la densité des sources reste proportionnellement très faible en rapport avec la part de la population toulousaine concernée. Stéphanie Petit se demande si ce vide ne serait pas lié au désintérêt des contemporains de l'époque pour ces femmes⁴⁸⁶.

Les veuves de guerre, avant de devoir recourir au noir sur leur vêtement, sont en proie à la terrible attente de nouvelles de leurs proches. Dans un extrait du journal de Joseph Chansou déjà cité dans ce mémoire, le prêtre frontonnais s'inquiète de la maigreur de sa mère provoquée par l'inquiétude⁴⁸⁷. Il en va de même pour les épouses. L'absence de nouvelles et l'incapacité de savoir ce que vivent véritablement leurs maris (la censure supprimant les extraits trop pessimistes sur la guerre. Les époux rencontrent également à évoquer ce qu'ils ont vécu une fois en permission) rongent ces femmes. Leur sommeil est souvent troublé. Devant souvent travailler deux fois plus pour nourrir leur famille et ne pouvant dormir correctement, ces femmes sont épuisées. Comme je l'ai soulignée, plusieurs œuvres de guerre soutenues ou gérées par l'Église toulousaine tentent de venir en aide à ces femmes⁴⁸⁸. La Ligue patriotique des Françaises propose certains emplois à ces veuves, leur permettant ainsi de toucher un salaire. En dépit de toutes ces aides, lorsque les veuves de guerre apprennent la terrible nouvelle, elles sont déjà, selon Stéphanie Petit, dans un état de dépression avancée : « la profondeur des sentiments éprouvés fut très certainement amplifiée : au moment de la révélation, déjà psychologiquement affaiblie par l'inquiétude, l'épouse ne pouvait qu'être moins respective : l'attente désespérée du courrier et les nuits d'insomnies avaient complètement usé son système nerveux⁴⁸⁹ ».

L'absence de la dépouille du disparu participe à provoquer une liquidation du mort plus lente. J'aborderai cet aspect du corps du défunt et les polémiques qu'engendrèrent l'absence des corps et des sépultures, dans la prochaine sous-partie.

⁴⁸⁴ PETIT Stéphanie, *op.cit.*, p.54.

⁴⁸⁵ Ibid., p.53.

⁴⁸⁶ Ibid., p.53.

⁴⁸⁷ Le 21 août 1915 dans CHANSOU Joseph, prêtre frontonnais, *op.cit.*

⁴⁸⁸ Voir Partie 1, chapitre 3.

⁴⁸⁹ Ibid., p. 59.

Selon Stéphanie Petit, le deuil des veuves de guerre est également provoqué par un sentiment de surcupabilité⁴⁹⁰. S'appuyant sur la théorie freudienne portant sur la culpabilité classique, l'historienne y ajoute trois autres aspects : la culpabilité des veuves est renforcée par un sentiment de responsabilité, par la non-assistance à leurs proches et par l'ignorance concernant les conditions de la mort de leurs maris. La surestimation de la mort inscrite dans un discours de justification et d'« héroïsation » nationale des soldats rend plus difficile pour ces femmes de surmonter leur perte. Cet aspect est observable dans un des articles *Des semaines catholiques* consacrés au deuil des veuves de guerre :

« Nos aimés sont morts en braves, en s'immolant à leur idéal du devoir⁴⁹¹. »

Pour toutes ces raisons, les veuves de guerre sont désespérées :

« Madame, votre lettre m'a fait une peine profonde : je vous sens désespérée, vous le dites. Il ne faut pas désespérer, il ne faut pas vouloir mourir⁴⁹² ! »

Le discours de légitimation du conflit et de glorification des soldats tombés participe, selon Stéphanie Petit, à créer une « religion de la justification ». Même si ces discours ont pour objectif de servir de thérapie collective et individuelle, n'ont-ils pas tendance à enfermer les veuves dans leur veuvage et dans la transmission continuelle du souvenir de leur héros sacrifié ? La suite de l'extrait *Des semaines catholiques* donne un aperçu de ce type de discours :

« Ils (les maris morts au front) nous tireront maintenant dans la sublime ascension de sacrifice, ils nous aideront à vivre de leur souvenir, sans les pleurer puisqu'ils sont heureux, à souffrir, à travailler comme Dieu le veut de nous en attendant la réunion en Lui. Ils nous seront toujours présents, et cette complète intimité d'âme, suprême désir de l'amour, nous l'aurons maintenant aux eux⁴⁹³. »

La croyance en la vie après la mort dans la religion catholique permet aux veuves de trouver un moyen de surmonter leur perte. Le port de vêtements de deuil prend des airs patriotiques et marque profondément les esprits. Catégorie à part, les veuves de guerre sont appelées par l'Église toulousaine notamment à transmettre le souvenir du sacrifice de leur époux à leurs enfants⁴⁹⁴. Ainsi, « l'avenir des veuves se résumait donc à l'éducation des orphelins dans le culte du père mort au champ d'honneur⁴⁹⁵ ». Tous ces éléments participent à

⁴⁹⁰ PETIT Stéphanie, *op.cit.*, p. 60.

⁴⁹¹ Archives du diocèse de Toulouse, *Semaine catholique*, 28 mars 1915.

⁴⁹² Archives du diocèse de Toulouse, *Semaine catholique*, 28 mars 1915.

⁴⁹³ Archives du diocèse de Toulouse, *Semaine catholique*, 28 mars 1915.

⁴⁹⁴ Voir citation citée partie 1, chapitre 3.

⁴⁹⁵ PETIT Stéphanie, *op.cit.*, p. 64.

paralyser les veuves dans un culte éternel aux héros et à les empêcher de surmonter leur deuil pour commencer une nouvelle vie.

A.3. La polémique des sépultures

L'absence des corps près des familles des défunts rend plus difficile encore le deuil. L'abandon de certains cadavres sur les anciens champs de bataille provoque l'inquiétude et la colère des proches des disparus. En dépit de la loi du 29 décembre 1915 qui préconise l'inhumation individuelle⁴⁹⁶, les familles sont préoccupées de savoir comment et où ont été enterrés leurs proches. Celles-ci auraient voulu leur donner un dernier et digne lieu de repos. Mais cette tâche s'avère vite difficile. Selon Jay Winter, la manière dont celle-ci est accomplie révèle, toutefois, les structures de deuil et du souvenir dans l'immédiat d'après-guerre⁴⁹⁷.

En dépit des tentatives *Des semaines catholiques* et des aumôniers militaires pour rassurer les catholiques, bon nombre d'entre eux craignent que leurs proches n'aient pas reçu les derniers sacrements. L'inquiétude est légitime. En 1918, des millions de restes sont dispersés dans un territoire immense, allant du Nord de la France aux Flandres. Dans son journal, Joseph Chansou évoque cette situation catastrophique :

« Les tombes ne manquent pas près de nos batteries. On en trouve partout : beaucoup le long des tranchées et des boyaux, beaucoup sur la lande nue, dans l'espace vide qui séparait autrefois les deux tranchées. Les inscriptions sont à peines lisibles : les intempéries ont rendu la lecture difficile. Et d'ailleurs beaucoup de corps n'ont pu être identifiés que péniblement : ils furent ensevelis deux ou trois mois après leur mort, quand la conquête des tranchées nouvelles eut permis de s'approcher d'eux sans trop de danger⁴⁹⁸. »

Selon le témoignage de Joseph Chansou, les inscriptions sur les tombes ne sont pas toujours lisibles, rendant difficile l'identification des sépultures. Les corps ont pu être ensevelis plusieurs jours, voire plusieurs mois après leur mort. Or, les trois grands monothéismes accordent de l'importance au corps du mourant. Dans le catholicisme, on l'enterre avec une extrême-onction. Lors de la veillée du corps, des Psaumes sont récités. Une attention est aussi faite au corps physique: celui-ci est lavé, habillé et entouré d'un linceul. Tous ces rites sont essentiels pour permettre au défunt de rejoindre le Paradis. En 1915, le gouvernement français accepte de financer la création d'un grand nombre de cimetières militaires et l'agrandissement

⁴⁹⁶ Daniel Fleury, « Plaques, stèles et monuments commémoratifs : l'État et la « mémoire de pierre » », *Revue historique des armées* [En ligne], 259 | 2010, mis en ligne le 24 janvier 2012, consulté le 27 mai 2016. URL : <http://rha.revues.org/6988>

⁴⁹⁷ WINTER JAY, *Sites of memory, sites of mourning. The Great war in European cultural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 15-53.

⁴⁹⁸ Le 2 novembre 1917 dans CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p.

de cimetières existants pour l'inhumation des soldats. Les cimetières civils près des champs de bataille ont été utilisés, mais les mairies réclamaient une compensation pour cette perte d'espace. D'autres corps, ont été enterrés dans les cimetières civils derrière les hôpitaux. Aucune décision n'a été prise concernant les cimetières militaires avant la fin des hostilités. S'appuyant donc sur les conclusions de Jay Winter, concernant cette problématique, on peut penser qu'un véritable chaos régnait alors⁴⁹⁹.

Même si certains morts ont pu être enterrés selon les rites de leur religion, certaines familles catholiques toulousaines se sont émues de ne pas pouvoir rapatrier les corps de leurs proches au combat. Cette situation catastrophique conduit certaines d'entre elles à demander au gouvernement français de leur permettre de ramener leurs morts chez elles, dans leur village afin de les inhumer dans le cimetière local. Comme le souligne Annette Becker, certaines familles, et particulièrement les catholiques souhaiteraient prier et se recueillir sur leurs tombes⁵⁰⁰. Or, le voyage dans le nord de la France ou dans les Flandres s'avère particulièrement onéreux pour de nombreuses familles de Toulouse. Le rapatriement des corps rendrait plus concret, aux yeux des familles, la mort des défunts, leur permettant ainsi de mieux surmonter leur deuil. Mais l'État français veut garder ceux qui ont concouru à sa victoire et refuse le rapatriement des corps. Dans les années vingt, l'expression « morts pour la France » constitue un véritable enjeu politique et symbolique. Certaines familles refusent toutefois que l'identité de leurs proches soit dissimulée derrière une telle uniformisation. Mais d'autres, au contraire, considèrent que leurs proches doivent restés là où ils ont versé leur sang en héros.

Ainsi, comme le souligne Jay Winter, le rapatriement illégal des corps moyennant monnaie continue de s'effectuer durant et après la guerre⁵⁰¹. En juin 1919, le ministre de la guerre interdit toute exhumation dans la zone des opérations militaires. En septembre, le ministre de l'intérieur ordonne à tous les préfets de mettre fin au trafic clandestin des morts. Mais ce genre de lois n'a pas de poids pour des familles dont la douleur exige un réconfort rapide. Finalement, les autorités finissent par céder pour mettre fin à ce commerce clandestin. Le 28 septembre 1920, un décret reconnaît aux familles le droit à réclamer le corps de leurs proches et à le ramener chez elle aux frais de l'État. En dépit de la complexité, et de la lenteur des procédures administratives et de la difficulté à identifier et retrouver les corps, trois cent mille dépouilles de soldats sont ramenées chez eux en 1922⁵⁰². Toutefois, un problème surgit

⁴⁹⁹ WINTER JAY, *op.cit.*, p. 22-28.

⁵⁰⁰ BECKER Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914- 1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 142 p.

⁵⁰¹ WINTER JAY, *op.cit.*, p.22-28.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 22-28.

quant à savoir, qui a le droit de réclamer le corps: les parents ou la veuve du défunt? L'État choisit finalement les parents.

B. Le catholicisme et la mort durant la Première Guerre mondiale

Après avoir rappelé le contexte dans lequel la mort a interrogé la société toulousaine durant la guerre et l'entre-deux-guerres, il s'agit ici de questionner la gestion de la mort par le catholicisme. Quelle est la vision et le sens accordés à la mort dans la religion catholique ?

B.1. Célébrer la mort

Dans les trois monothéismes, la vie n'est pas un hasard, on ne vit pas innocemment. Il en va de même pour la mort. Dans l'Ancien Testament, il n'existe pas de vision unifiée concernant la mort. Dans la Genèse, il est mentionné l'existence d'un espace où après la mort, les hommes se retrouveraient. Il serait ainsi possible d'être pris aux côtés de Dieu (Psaumes 49, 15-16). La mort ne serait donc pas la fin de tout, mais plutôt le passage vers autre chose. Dans le psaume 49, il semble qu'il y ait cette vision de Dieu qui dans sa souveraineté choisit de nous prendre avec lui.

Dans les trois grands monothéismes, une importance est accordée au corps du mort mais aussi à ses funérailles. Par celles-ci, le mort est accompagnée dans son voyage dans l'Au-delà. Les cérémonies religieuses célébrant la mort consacrent la fin de la vie terrestre du défunt. Elles permettent également d'aider les proches en deuil d'accepter la perte d'un être cher. Cette célébration est à la fois le dernier honneur fait au défunt et un moment de partage. Les enterrements de soldats sont sans aucun doute plus fréquents au front qu'à l'arrière. Joseph Chansou en donne un témoignage touchant :

« Ce soir en rentrant, le capitaine Leuca est venu me demander d'aller réciter les dernières prières sur un soldat de la 10^e batterie, mort à la suite de l'éclatement d'un canon. Je suis allé chercher Bertrand pour que ce pauvre soldat ait un prêtre. Ensemble, nous sommes allés prier près de la tombe de ce pauvre garçon ; avant de l'enterrer, nous avons récité le *De Profundis* et le *Libera*. Il y avait quelque chose de bien simple dans cette cérémonie à laquelle assistaient deux officiers et quelques soldats, mais quelque chose de bien saisissant et bien beau⁵⁰³. »

Les prêtres mobilisés étaient souvent conviés à présider ces cérémonies religieuses, même s'ils n'étaient pas mobilisés en tant qu'aumônier militaire. La faible représentation de membre du clergé explique ce phénomène. Tout comme les autres messes célébrées au front, les prêtres utilisent des chapelles portatives. Dans son journal, Joseph Chansou évoque cet objet

⁵⁰³ 28 février 1915 dans CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p.

comme un de ses biens les plus précieux⁵⁰⁴. Les différentes cérémonies religieuses, ayant pour but de commémorer la mort des soldats toulousains, tombés au champ d'honneur sont également très nombreuses⁵⁰⁵. Celles-ci ont lieu dans la plupart des cas, début novembre, lors de la fête des Saints et des morts. Le nombre important de disparus toulousains en quelques mois donne à ces cérémonies un caractère tout particulier. La douleur des proches et la compassion des membres du clergé sont largement évoquées par *Les semaines religieuses*⁵⁰⁶. Comme le relève Annette Becker, la coïncidence temporelle entre la fête des morts et l'armistice renforce l'emprise de la célébration des morts sur les commémorations⁵⁰⁷.

B.3. Remercier les saints par les ex-voto

La mort est donc omniprésente durant la Première Guerre mondiale. Y échapper ne peut qu'être un miracle. Les chances de survie sont tellement faibles que les soldats ne peuvent que s'interroger. Pour les catholiques, échapper à la mort relève du miracle. De nombreux ex-voto ont par conséquent été posés dans des chapelles ou des sanctuaires, consacrés essentiellement à la Vierge. Il s'agit, par ce biais, de remercier la Sainte Vierge pour une protection demandée à la suite d'un vœu prononcé durant la guerre : « Avant et après le conflit, on remercie Marie pour avoir permis une guérison, évité une mort dans un accident. Pendant la guerre et juste après, on clame une seule reconnaissance : celle d'avoir échappé à la mort⁵⁰⁸ ». L'étude des ex-voto reste un champ encore insuffisamment exploré par les historiens. Or l'analyse de ces plaques de remerciements permet d'évaluer la spiritualité et les croyances des soldats et de leur famille durant la guerre et après celle-ci. Dans son ouvrage, *Croire ou mourir*, Annette Becker offre une analyse très éclairante sur ce sujet. À Toulouse, les remerciements adressés à la sainte Vierge sont essentiellement visibles dans l'église de la Daurade. Les deux photographies ci-dessous en donne un aperçu :

⁵⁰⁴ 20 juin 1917 et 8 août 1917 dans CHANSOU Joseph, *op.cit.*, 113 p.

⁵⁰⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Semaine catholique du Diocèse de Toulouse*, 20 septembre 1914, 1 novembre 1914, 8 novembre 1914, 31 octobre 1915, 14 novembre 1915, 19 novembre 1916 et 11 novembre 1918.

⁵⁰⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Semaine catholique du Diocèse de Toulouse*, 31 octobre 1915.

⁵⁰⁷ BECKER Annette, *op.cit.*, p. 108.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p.66.



Figure 16 : Les ex-voto de l'Eglise Notre-Dame de la Daurade

L'église Notre-Dame de la Daurade comprend de nombreux ex-voto datant du XIX^{ème} siècle au XX^{ème} siècle. Tous ne concernent donc pas la Première Guerre mondiale, mais une bonne partie y fait référence. Les commanditaires de ces plaques de remerciement ont tous imposé leur signature et la date du miracle sur leur ex-voto. Les soldats y sont donc présents et en sont le sujet principal. Une photographie est parfois surimposée et accroché au cadre, insistant sur le sens très individualiste de l'offrande. Pour le cas de l'église Notre-Dame de la Daurade, je n'ai vu aucun ex-voto présentant un portrait de soldat. Mais leur signature insiste sur le témoignage de ces individus ayant reçu une grâce particulière. Inscrits sur du marbre blanc en lettres dorées, les remerciements sont dans une grande majorité adressés à la Vierge et plus particulièrement à Notre Dame la Noire. Cette référence s'explique par la présence d'une statue noire de la vierge, faisant le succès de l'église de la Daurade. Celle-ci est avant tout priée pour les futures mamans. Ainsi, les ex-voto s'adressent essentiellement à la vierge sous cette particularité. Ces plaques de remerciements tiennent à affirmer l'allégeance des soldats ou des proches des mobilisés à ce culte local. Cette allégeance s'explique par leur origine toulousaine ou parce que ce culte répond mieux à leur spiritualité.

C. Les monuments aux morts, une dialectique entre religion et patriotisme

Depuis l'Antiquité, la mort des combattants ou des glorieux personnages n'a cessé d'être honorée par l'érection de monuments, de stèles ou de dédicaces. Les civilisations ont eu à cœur de rappeler les hauts faits d'armes de leurs héros, rehaussant ainsi leur magnificence. Les stèles ou colonnes dédiées aux généraux romains, les façades des temples égyptiens en sont des illustrations. Les monuments aux morts français construits essentiellement après la Première Guerre mondiale s'inscrivent dans cette même perspective. Mais ils ont aussi pour but de commémorer la mort des héros de la patrie et de figer dans la pierre ce souvenir douloureux. Le traumatisme causé dans l'opinion par la mort massive nécessite la construction d'édifices que l'on appelle communément « monuments aux morts ». D'après la définition de Stéphane Audoin-Rouzeau, « la commémoration en tant que pratique de remémoration collective de ceux qui ont combattu et qui sont morts est constitutive des pratiques de deuil de nos sociétés, et à ce titre elle prétend inscrire la guerre et les morts de la guerre dans le long terme du souvenir historique collectif ⁵⁰⁹ ». Ainsi, étudier les monuments aux morts revient à s'intéresser aux communautés en deuil et à la mémoire de la Première Guerre mondiale, constitutif d'une nouvelle identité d'après-guerre. Ils ont pu être à la fois des lieux de deuil collectif et individuel.

Même si les monuments aux morts purement civiques ne sont pas sans illustrer une certaine religiosité inspirée des valeurs chrétiennes, je me concentrerai essentiellement sur les monuments aux morts présents dans les églises catholiques de Toulouse et dans les établissements religieux tels que le Grand Séminaire. J'illustrerai essentiellement mon propos par les exemples toulousains.

Depuis récemment, les monuments aux morts comme champ d'étude trouvent un regain d'intérêt chez les historiens, spécialistes de la Première Guerre mondiale. Les débats politiques portant sur « le devoir de mémoire » poussent les spécialistes à s'intéresser aux différents procédés visibles dans l'histoire, qui ont conduit à écrire une mémoire collective et nationale. L'étude des monuments aux morts s'inscrit également dans l'histoire culturelle de la Première Guerre mondiale, dont Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau sont les grandes figures. L'ouvrage d'Annette Becker, *La guerre et la foi de mort à la mémoire*, est particulièrement éclairant, dans la mesure où elle étudie la compréhension religieuse de la guerre⁵¹⁰. Le dernier chapitre de cet ouvrage porte d'ailleurs sur le souvenir de la Première Guerre mondiale. Sans

⁵⁰⁹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ? », *Revue historique des armées* [En ligne], 259 | 2010, mis en ligne le 06 mai 2010, consulté le 27 mai 2016. URL : <http://rha.revues.org/6973>

⁵¹⁰ BECKER Annette, *op.cit.*, 142 p.

s'intéresser exclusivement à l'aspect religieux, Jay Winter offre également une riche analyse des monuments aux morts de l'entre-deux-guerres dans les principaux pays combattants de la Première Guerre mondiale, autrement dit la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne⁵¹¹. Plusieurs articles viennent compléter ces études déjà très riches. À titre d'exemple, l'article de Reinhart Koselleck intitulé, « Les monuments aux morts comme fondateurs de l'identité des survivants » traduit et être publié dans la *Revue de métaphysique et de morale* en 1998 est à mi-chemin entre la philosophie et l'histoire⁵¹². Il a l'avantage de proposer plusieurs pistes de réflexions sur le sens donné à ces édifices par les générations qui les traversent.

Une fusion entre patriotisme et catholicisme est-elle visible dans les monuments aux morts toulousains ? Mais ces édifices ne sont-ils pas plus que de simples vecteurs d'identité ? Ne deviennent-ils pas de nouveaux lieux de deuil et de pèlerinage, permettant aux proches des soldats morts ou disparus de surmonter leur(s) perte(s) ?

C.1 S'identifier avec les morts de la Première Guerre mondiale

Quasiment toutes les communes de France comptent au moins un monument aux morts pour les soldats morts ou disparus au champ d'honneur de la Première Guerre mondiale. Parfois, ces édifices honorent également les soldats de la Seconde Guerre mondiale. D'après les conclusions de Jay Winter, l'expression française « monuments aux morts » insiste sur la souffrance causée par la mort et la guerre. Le monument de l'église Saint-Simon illustre cet aspect :

⁵¹¹ WINTER JAY, *op.cit.*, 310 p.

⁵¹² KOSELLECK Reinhart, « Les monuments aux morts comme fondateurs de l'identité des survivants », *Revue de métaphysique et de morale*, mars 1998, 60, pp. 33-61 [traduction d'un article de 1979].

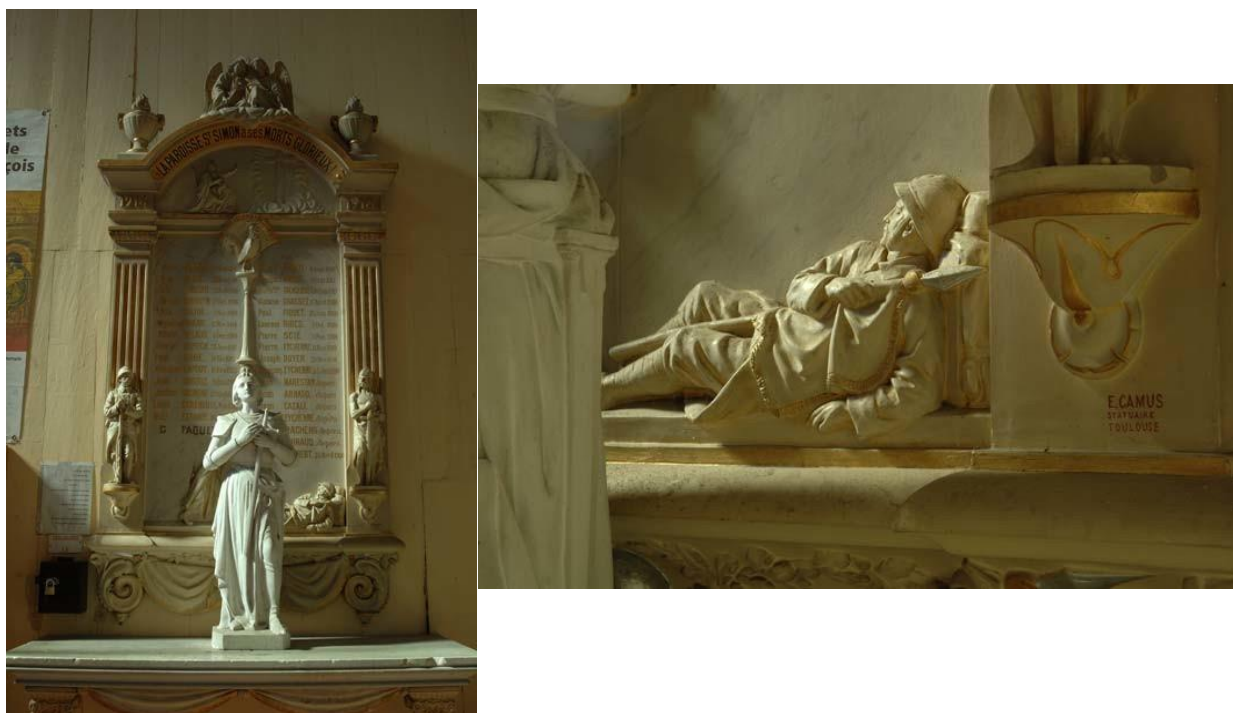


Figure 17 : Monument aux morts de la guerre 1914-1918 de Saint-Simon. Place de l'église de Saint-Simon⁵¹³

Ce monument aux morts représente un soldat couché, qui semble souffrir. Il a l'air profondément affaibli par la guerre.

Allant d'une simple stèle à une ou plusieurs statues représentant soit des soldats en armes soit les proches de ces derniers, les formes et tailles des édifices commémoratifs sont variées. Pour les monuments civiques, le choix de leur forme, de leur réalisateur et de leur financement demeure de la responsabilité des conseils municipaux. Les cérémonies d'inauguration sont également organisées par ces conseils. Concernant les églises toulousaines, les monuments aux morts présentent des formes diverses, allant de la simple mais imposante plaque de marbre de la basilique Saint-Sernin à une petite chapelle destinée aux morts de la Première Guerre mondiale dans l'église de la Dalbade⁵¹⁴.

De tels édifices ont pour but de figer dans la pierre la mémoire nationale pour les soldats-citoyens qui ont sacrifié leur vie pour la sauvegarde du pays. Le maintien du souvenir des morts d'une telle manière est-il un procédé récent et inédit ou s'agit-il d'un invariant? La pratique n'est pas complètement inédite, elle reste toutefois récente. Depuis la Révolution française, les esprits ont évolué de telle façon que l'on passa du désintérêt pour les soldats-mercenaires employés sous l'Ancien-Régime à la célébration d'un soldat-citoyen dont la mort

⁵¹³ Archives municipales de Toulouse, Photographie prise par Julie Bonnenfant, 2014.

⁵¹⁴ Voir annexes 3.

se transformait en sacrifice pour la nation. Cette évolution illustre, selon R. Koselleck, le passage aux temps modernes⁵¹⁵. Daniel Fleury fait la constatation suivante : « graver un nom signifiait en même temps rendre hommage à l'individu mais aussi reconnaître le sens d'un combat qui le dépassait et, par là même, le sublimait. Ce fut aussi, pour la commune ou la section patriotique, recueillir pour elle-même un peu de la gloire qui rejaillissait sur le défunt⁵¹⁶ ». La figuration de tous les noms des soldats morts sur la même plaque révèle également une autre évolution des mentalités. En plus d'honorer les soldats-citoyens, l'inscription de leurs noms est dépouillée de toutes marques de différenciation sociale traditionnelles. Les morts sont placés sur le même pied d'égalité et sont célébrés de la même manière. D'après R. Koselleck, l'absence de distinction sociale ou militaire dans la figuration des morts s'explique aisément par l'instauration en France du service militaire obligatoire et universel⁵¹⁷. Cette égalité des victimes est également visible dans la manière dont elles ont été inhumées. Depuis la paix de Francfort en 1871, une règle garantit à chaque soldat le droit d'avoir sa propre tombe et pierre tombale. Mais durant la Première Guerre mondiale, ce principe n'a pas été complètement respecté. La mort massive provoquée par des techniques de destruction de plus en plus développées rend difficile l'identification des corps. Finalement, seule une distinction alliés/ennemis persiste des années après le conflit dans la représentation et la célébration des soldats morts durant la guerre.

La figuration de tous les morts ou disparus de la Grande Guerre facilite plusieurs processus d'identification. Dans un premier temps les monuments aux morts permettent d'identifier les morts à des héros, des martyrs qui seraient les symboles de l'honneur, du courage, de la justice et de la liberté. Ils seraient assimilés à des gardiens et des protecteurs de la patrie. Dans un deuxième temps, une identification concernant la cause de la mort du soldat à celle des vivants s'opère. La cause de la mort du soldat est aussi celle des vivants. On peut d'ailleurs à ce propos citer R. Koselleck : « le monument ne fait pas que raviver le souvenir des disparus, mais il réclame aussi le recouvrement d'une dette à l'égard de la vie perdue, pour conférer un sens à la survie⁵¹⁸ ». Parmi ces édifices, ceux concernant les morts provoquées par la main de l'homme, tels que ceux que nous étudions, ont une signification toute particulière. Ils doivent justifier la mort, la violence, la contrainte, la liberté. C'est cette nécessaire justification qui exige

⁵¹⁵ KOSELLECK R, *op.cit.*, p. 32.

⁵¹⁶ Daniel Fleury, *op.cit.*, p.10

⁵¹⁷ KOSELLECK R, *op.cit.*, p.32.

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 39.

que les morts soient commémorés.

C.2 La fonction intramondaine des monuments aux morts

Néanmoins, en dépit du fait que ces soldats morts soient présentés comme des héros ou des martyrs dont les vivants sont redevables, les morts sont privés de pouvoir choisir pourquoi ils ont perdu la vie. Comme le relève R. Koselleck, l'expression « mourir pour... » est décrétée par les survivants et non pas par les soldats tombés au front. Ces derniers ne peuvent rien y redire. La cause de leur mort qui leur est assignée révèle l'identité particulière des survivants⁵¹⁹. Toutefois, l'unique identité qui se maintient au fil des ans, reste sans aucun doute l'identité du mort. La cause du « mourir pour » disparaît peu à peu.

La cause de la mort des soldats décrétée par les survivants sert à justifier l'ampleur des pertes et à leur donner un sens. Représenter la mort dans les monuments commémoratifs consiste plus à une quête de sens qu'à donner une signification de la mort. Ainsi, de tels édifices servent bien souvent des objectifs politiques. D'après les conclusions de R. Koselleck, le passage de monuments aux morts des églises vers les places publiques « laisse le champ libre à la constitution de significations purement politiques et sociales⁵²⁰ ». La mémoire accordée aux monuments aux morts et la représentation du deuil sont mises au service du politique. Ils servent bien souvent un discours tourné vers l'avenir des sociétés concernées par ces monuments : « les monuments aux morts se rapportent à une ligne de fuite temporelle orientée vers le futur, où doit se confirmer l'identité d'une communauté d'action ayant le pouvoir d'assurer la commémoration monumentale de la mort⁵²¹ ». Un des grands discours politiques visibles dans les monuments aux morts est la préservation de l'opposition fondamentale entre alliés/ennemis. Le statut de ces derniers doit être conservé après la guerre pour justifier l'ampleur des pertes et afin de ne pas perdre l'identité de sa propre cause. L'égalité de tous les morts est bafouée au nom d'une égalité qui préserve seulement l'homogénéisation nationale.

⁵¹⁹ KOSELLECK R., *op.cit.*, p. 36.

⁵²⁰ *Ibid.*, p. 39.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 41-42.

C.3. Les monuments aux morts, lieux de deuil et de pèlerinage permettant de rompre avec l'absence du mort

Je l'ai soulignée plus haut, les corps des morts sont absents et loin de leurs proches, compliquant le deuil de ces derniers. Ils n'ont, pour la plupart, pu être enterrés selon les rites de leur religion. On ignore souvent l'emplacement exact des dépouilles et parfois même la vérité sur la disparition de certains soldats. Or, donner un sens au conflit et à la mort massive est essentiel pour surmonter le deuil collectif et individuel des Français.

D'après les conclusions de Jay Winter, l'investissement dans la construction de nombreux édifices commémoratifs prouve la tentative de l'État français pour alléger la douleur des proches des soldats morts ou disparus⁵²². D'après Stéphane Audoin-Rouzeau, l'innovation des « soldats inconnus » n'a d'ailleurs pas d'autre origine⁵²³. Les historiens ayant étudié les monuments aux morts, se sont essentiellement concentrés sur le message politique délivré par de tels édifices, tout en omettant leur rôle dans le dépassement du deuil des communautés d'après-guerre. Ils sont, selon Jay Winter, des lieux rituels, de rhétorique et de deuil⁵²⁴. En effet, une telle entreprise permet aux personnes en deuil de « fixer » leur propre deuil sur un lieu particulier. Concernant les monuments aux morts présents dans les églises toulousaines, ces lieux sont également des lieux de culte. Le deuil des familles est accompagné d'un culte pour la vierge ou pour Jeanne d'Arc. Dans l'église de Notre-Dame de la Daurade, la plaque commémorative présente de la manière suivante : les noms des paroissiens de la Daurade morts au front sont inscrits en lettres dorées sur un fond noir. Ce fond noir peut rappeler dans un premier temps la mort des soldats, et dans un deuxième temps faire référence au culte de la Vierge noire. Ce culte est particulièrement important au sein de l'église de la Daurade. La Vierge noire est la protectrice des femmes enceintes, mais plus généralement de cette paroisse toulousaine. Sans accumuler les exemples, il est possible de citer toutefois la paroisse de l'église de la Dalbade. Les six panneaux sur lesquels sont inscrits, toujours sur fond noir, par ordre alphabétique les noms des défunts, sont séparés par une statue de Jeanne d'Arc, tenant une épée. Les soldats sont ici assimilés à la sainte pucelle. On observe ici une véritable fusion entre patriotisme et catholicisme. La figure de Jeanne d'Arc est celle qui est le plus à même de permettre une telle fusion. Ainsi ces monuments commémoratifs sont des lieux de deuil aux nombreuses valeurs religieuses, mais peuvent également souligner les valeurs patriotiques de l'église toulousaine

⁵²² WINTER JAY, *op.cit.*, p. 78-116

⁵²³ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *op.cit.*, p. 10

⁵²⁴ WINTER JAY, *op.cit.*, p. 78-116.

Sans nier le caractère symbolique de l'orgueil national de ces édifices, Jay Winter souligne le caractère existentiel de ces monuments. Ils représentent pour toute une génération le traumatisme causé par les nombreuses pertes humaines. Ils parlent à et pour des communautés d'hommes et de femmes. Ils sont des lieux où se réalise son deuil à la fois collectivement et individuellement. Des solidarités peuvent alors se créer entre des familles en deuil, effectuant des pèlerinages vers les cimetières de guerre ou monuments aux morts. Comprendre le sens des mémoriaux de guerre, c'est voir plus clairement les pratiques collectives du deuil pendant et après la guerre. Or ces pratiques restent encore méconnues.

C.4. Rompre avec le collectif pour mettre en valeur l'individualité des soldats morts, l'exemple de la *Revue des prêtres et séminaristes tombés au champ d'honneur*

Les morts sont commémorés de manière collective. Leur nom sont inscrits auprès d'autres noms sur des plaques ou des stèles. De tels monuments commémoratifs permettent aux familles de surmonter leur deuil et pallier l'absence des corps des défunts. Mais ce type d'édifices a le désavantage de célébrer à la fois tous les morts tombés au champ d'honneur et non pas les défunts dans leur individualité. Dans le catholicisme, le collectif est important. L'Église est par excellence la communauté de fidèles liés par un même amour de Dieu et une même vision de l'existence. Toutefois, le collectif ne doit pas étouffer l'individualité de chacun. Au sein de la communauté, chacun doit pouvoir afficher sa différence et sa propre personnalité. Or les monuments aux morts nient l'individualité de tous au profit de la célébration du collectif. Même si les prénoms et noms de chacun sont inscrits dans la pierre et désignent ainsi l'identité unique et individuelle de chacun, la dimension collective prend le dessus pour saluer le courage et l'héroïsme de tous les soldats morts à la guerre. Ainsi, la commémoration des morts par l'Eglise toulousaine revêt une certaine originalité par rapport à la commémoration strictement civique.

L'étude de la *Revue des prêtres et des séminaristes tombés au champ d'honneur* est éclairante. Dans cette revue publiée en 1920, sont regroupés plusieurs articles relatant la vie et le parcours des prêtres et séminaristes du diocèse de Toulouse morts au champ d'honneur. À la suite de ces articles, une série de citations d'honneur gagnées par les ecclésiastiques du diocèse sont publiées. Cette revue a pour premier objectif de rappeler les hauts faits des membres du clergé toulousain mobilisés au front durant la guerre. Sa publication répond à la polémique anticléricale, particulièrement virulente à Toulouse durant la guerre, connue sous le nom de rumeur infâme. L'héroïsme, l'abnégation et le courage des ecclésiastiques sont mis en valeur. Sa publication s'inscrit également dans un contexte de commémoration nationale des héros de

la patrie. Elle vient témoigner de la reconnaissance des survivants pour le sacrifice de ces hommes d'Église. Mais la particularité de cette revue est la place accordée à l'individualité de chacun. En effet chaque article porte sur une seule personne. Dans celui-ci on rappelle le parcours scolaire et humain du prêtre ou séminariste mort. À titre d'exemple, le prêtre Jean-Baptiste Birabent fait ses études à Garaison dans le diocèse de Tarbes avant d'intégrer le petit puis le grand séminaire de Toulouse⁵²⁵. Il est ordonné prêtre le 23 décembre 1905 et devient vicaire à Saint-Bertrand-de-Commingue. Il participe de manière intensive aux œuvres de jeunesse. En 1907, il devient curé de Mirambeau et se fait maître d'école. En 1912, il devient curé de Gand et est confronté à l'indifférence religieuse de cette commune. Dans de nombreux articles, des photographies de ces hommes sont publiées. Elles permettent de donner un visage à ces noms. Le caractère de ces ecclésiastiques est également précisé :

Le prêtre, Victor Laforgue, est par exemple « aimable et charmant, aimé des siens et de tous ses compatriotes, il ne reçoit que des caresses et n'entend que des paroles agréables. [...] il est avenant, spirituel, affable, et confiant à l'excès. [...] bon soldat, il se soumet à la rigidité et inflexible discipline⁵²⁶ ».

On dit encore de Justin Cougot : « "cœur d'or" disent de lui ses condisciples. Ses maîtres louent son fond sérieux, sa vive et ferme intelligence, son travail soutenu, son caractère aimable. [...] Sa piété tendre et raisonnée, sa régularité exemplaire, son persévérant labeur, ses succès, sa modestie, son aménité charment ses maîtres. [...] Le pieux séminariste est un patriote éclairé et fervent ⁵²⁷».

Ce type de récit n'est pas sans susciter une certaine émotion à l'égard de ces hommes. Fait naître la tristesse et la pitié est d'ailleurs l'un des enjeux de cette revue. Ces émotions permettent de rehausser le courage et l'héroïsme de ces hommes alors qu'on insiste sur leur sacrifice. Ces articles facilitent également l'identification des survivants à ces hommes. Hommes avec de nombreuses qualités mais aussi certains défauts, ils ont réussi à montrer le meilleur d'eux-mêmes pour défendre la nation. Outre ces éléments d'héroïsation, ces biographies participent à redonner une place à l'individu au sein du collectif. Elles permettent de ne pas réduire ces hommes à leur seul sacrifice, mais replacent au contraire leur vie de soldat au sein de l'ensemble de leur parcours. Le port de l'uniforme, leur vie au front n'est que la dernière étape de leur vie. Certes essentielle, cette étape ne doit pas dissimuler les hommes d'Église qu'ils ont été avant la guerre.

⁵²⁵ *Revue des prêtres et séminaristes morts au champ d'honneur*, p. 13-14.

⁵²⁶ *Revue des prêtres et séminaristes morts au champ d'honneur*, p. 19-20.

⁵²⁷ *Revue des prêtres et séminaristes morts au champ d'honneur*, p.26.

Ainsi, l'étude des monuments aux morts des églises toulousaines permet de comprendre la mémoire des catholiques pour les hommes morts ou disparus durant la Première Guerre mondiale. En tant que souvenir national inscrit dans la pierre, ils sont des précieux indicateurs sur la mémoire et l'identité de la société toulousaine d'après-guerre. Tous les soldats morts durant la guerre sont mis sur un même pied d'égalité. La seule distinction qui persiste toutefois est celle qui opposait les alliés et les ennemis. Les morts sont donc commémorés de manière collective. De tels monuments commémoratifs sont bien souvent investis par les politiques pour servir un discours orienté vers un avenir proche. Ils permettent également de justifier l'injustifiable, à savoir l'ampleur des pertes humaines provoquées par des techniques de destruction de plus en plus perfectionnées. Mais, la commémoration des morts par les catholiques tente de ne pas nier l'individualité de chaque soldat. De même, étudier les monuments aux morts ne doit pas être réduit à la seule analyse portant sur le message politique qu'ils peuvent véhiculer. Au contraire, de tels édifices commémoratifs sont également des lieux de deuil, essentiels pour les familles séparées des corps de leurs morts.

PARTIE 3 :

L'affaiblissement de la fusion entre catholicisme et patriotisme par l'anticléricalisme à Toulouse

Introduction

Une fusion entre catholicisme et patriotisme est apparemment visible tant dans les actions des catholiques au front comme à l'arrière que dans les discours liés à la justification du conflit. Les catholiques toulousains sont mobilisés pour prendre part aux combats et participent aux diverses œuvres de guerre pour préparer les affrontements. Les responsables de l'Eglise catholique toulousaine engagent une propagande largement patriotique en vue de justifier le conflit.

Toutefois, cette fusion semble fragile. L'Union sacrée prônée par Raymond Poincaré trouve vite ses limites. Les anciennes luttes politiques et plus précisément les luttes anticléricales reprennent durant la guerre. La polémique de la rumeur infâme, particulièrement virulente à Toulouse, en est une des illustrations. La politique d'impartialité du pape, Benoît XV, est largement critiquée par les anticléricaux, qui y voient une preuve de la germanophilie des catholiques en général. À vrai dire, cette politique pose problème aux Églises nationales et divisent les catholiques toulousains. Les critiques et rumeurs portant sur la politique du Saint-Père ont participé à noircir l'image de Benoît XV, mais aussi la mobilisation active des catholiques toulousains durant la guerre. Ainsi est-ce que la politique d'impartialité de Benoît XV met en péril la fusion opérée à Toulouse entre catholicisme et patriotisme ? Ou au contraire est-ce que les critiques portant sur la position du pape ne sont finalement qu'un prétexte pour exprimer un anticléricalisme, jusqu'alors mis en sourdine au nom de l'Union sacrée ?

À travers l'étude des grandes polémiques anticléricales exprimées à Toulouse, il s'agit d'analyser les limites de cette fusion entre catholicisme et patriotisme et d'en comprendre les causes. L'étude des sources journalistiques locales permet de comprendre les modalités de telles polémiques et de saisir l'évolution des représentations concernant les catholiques toulousains.

Ainsi dans quelle mesure les polémiques anticléricales visibles à Toulouse mettent en péril la fusion entre catholicisme et patriotisme opérée durant la Première Guerre mondiale et participent à marginaliser un peu plus les catholiques toulousains de la vie politique toulousaine ?

La politique d'impartialité du pape, Benoît XV, est mal comprise et est propice à l'émergence de nouvelles controverses anticléricales. L'étude de la polémique de la rumeur infâme révèle une stigmatisation des catholiques toulousains.

CHAPITRE 1 : L'enjeu des polémiques ayant pour cible Benoît XV à Toulouse

De nombreuses polémiques mettant en doute l'impartialité de Benoît XV sont à l'œuvre durant tout le conflit en France et à Toulouse. On remarque d'ailleurs deux types de polémiques : celles issues de Paris et qui sont reprises à Toulouse par les journaux locaux et celles nées à Toulouse, reprises à l'échelle nationale. Il est intéressant d'étudier ces polémiques afin de mieux comprendre l'évolution de la vision du rôle du pape et *a fortiori* du clergé français et toulousain dans la guerre, mais aussi l'importance de l'anticlérisme à Toulouse. Quels sont les risques pour les catholiques toulousains de telles polémiques ? Leur place dans l'Union sacrée n'est-elle pas remise en question ? Le type de critiques formulées par ces polémistes, le type de discours utilisé, le rythme des accusations et l'influence de ces polémiques sur l'opinion toulousaine sont autant d'enjeux qu'il s'avère essentiel d'aborder au cours de notre développement. De la même manière, il apparaît nécessaire de comprendre comment ces polémiques sont nées et se sont atténuées à Toulouse. Le contexte politique et militaire doit donc être pris en compte afin de répondre au mieux à cet objectif.

Ces polémiques sont-elles la conséquence inéluctable de l'incompréhension généralisée de la politique d'impartialité de Benoît XV, ou, au contraire, les actions pontificales ne sont-elles finalement qu'un prétexte pour faire renaître un anticlérisme toulousain alors mis en sourdine au nom de l'Union sacrée ?

A. la politique d'impartialité du pape et ses actions durant la guerre

L'autorité morale qu'incarne le Saint-Père, comme « Prince de la Paix » et l'important réseau dont dispose le Saint-Siège font de Benoît XV, la personne inespérée pour venir en aide à ces hommes et femmes touchés par la guerre. Les prisonniers, blessés, les veuves, orphelins ou encore les populations des régions ravagées par la guerre ont pu être les bénéficiaires de l'action humanitaire du Saint-Père. Cette sous-partie a pour but de contextualiser la politique de Benoît XV afin de comprendre les répercussions d'une telle politique à Toulouse. Pourquoi l'importante aide humanitaire du pape et sa politique d'impartialité est propice à la résurgence de l'anticlérisme ?

A.1. L'aide humanitaire de Benoît XV

Au nom de sa politique d'impartialité, la France bénéficie au même titre que les autres nations belligérantes de l'aide humanitaire de Benoît XV. Cette assistance est d'autant plus indispensable que la France est l'un des pays les plus touchés par la guerre. Théâtre du conflit,

de nombreuses régions françaises sont ravagées par les combats, n'épargnant pas les populations locales. Mais sur quelles modalités repose l'aide humanitaire du pape ? Quelles sont les positions des nations belligérantes concernant cette politique humanitaire ?

Très vite les familles de soldats se tournent vers Benoît XV en recherche d'informations sur leurs proches, notamment, lorsque ces derniers sont considérés comme des disparus de la Grande Guerre. L'ensemble des camps des belligérants semblent très vite dépassés par l'ampleur des pertes humaines, des blessés de guerre et des disparus. Très peu de familles se tournent vers la Croix-Rouge, qui, au début du conflit, est encore très peu connue par les populations. Ainsi, dès la fin du mois d'août 1914, le Saint-Siège reçoit de plus en plus de demandes de particuliers par l'intermédiaire d'un prêtre ou d'un évêque. Sous l'initiative de l'ancien ambassadeur des États-Unis, Bellamy Storer, Benoît XV charge M^{gr} Frederico Tedeschini, substitut de la Secrétairerie d'État de créer un service de recherche de disparus⁵²⁸. Les sollicitations ne sont pas seulement formulées par des familles catholiques, mais peuvent au contraire être prononcées par des ennemis politiques du Saint-Père. L'ex-président du Conseil Paolo Boselli fait appel, par exemple, au pape pour un neveu. La politique de Benoît XV consiste à ne faire aucune distinction, en accord avec sa politique d'impartialité. Afin de bien mettre en œuvre son action humanitaire, le Vatican peut s'appuyer sur des précieux relais, comme la Mission catholique suisse de Fribourg⁵²⁹, le Bureau pour la recherche des disparus⁵³⁰.

Benoît XV ne se contente pas de récolter des informations sur les disparus et les prisonniers de guerre, mais entreprend d'alléger au mieux leur quotidien, et d'organiser des échanges. Le 31 décembre 1914, Benoît XV envoie un télégramme aux chefs des nations belligérantes afin de leur proposer l'échange de prisonniers, jugés inaptes de porter les armes. Cette initiative est un franc succès. D'après Francis Latour, on ignore le nombre total et exact de « grands blessés » échangés au cours du conflit. Néanmoins on peut estimer que durant la période de mars 1915 à novembre 1916, deux mille trois cent quarante-trois Allemands et huit mille huit cent soixante-huit Français furent échangés⁵³¹.

⁵²⁸ Cette démarche aboutit à la création, au début de l'année 1915, du Bureau provisoire d'informations sur les prisonniers de guerre, dirigé par un franciscain américain, le P. Dominic Reuter. La mission initiale de ce service fut amplement dépassée : elle se consacra à la recherche d'informations sur les prisonniers et à la transmission de celles-ci à leur famille.

⁵²⁹ La Mission catholique suisse se concentra sur la situation des prisonniers allemands en France et en Grande-Bretagne.

⁵³⁰ Ce bureau a été créé lors des premiers mois de guerre par l'évêque de Paderborn (Rhénanie). Ce service s'occupait des prisonniers français, britanniques et belges, retenus en Allemagne.

⁵³¹ Francis LATOUR, « L'action du Saint-Siège en faveur des prisonniers de guerre pendant la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°253, janvier 2014, p. 47.

Suite à la proposition avancée par le cardinal Amette, archevêque de Paris en mars 1915, Benoît XV fait une autre suggestion en faveur des « petits blessés » et des malades non échangeables. Par l'entremise de Jules Cambon, représentant officieux entre le Saint-Siège et le gouvernement français, le cardinal Amette réussit à avoir une réponse favorable pour une telle démarche. Mais dans les faits, la République française présente quelques réticences, notamment sur le plan matériel. Étant donné que la Suisse ne peut à elle seule assumer l'hospitalisation de tous les prisonniers susceptibles d'être concernés par cette mesure, le Quai d'Orsay propose d'appliquer ce projet qu'aux « petits blessés » définitivement invalides, comme les amputés. Le Saint-Siège et la Suisse s'entendent donc sur les modalités d'application d'un tel projet : le gouvernement suisse détermine le nombre de prisonniers français, anglais, belges, autrichiens et allemands qu'il accueillerait, et assume la charge de prendre soin d'eux. Tous les prisonniers atteints de maladie contagieuse sont exclus du projet. Ceux qui sont définitivement guéris, sont renvoyés dans leur pays respectif et remplacés, comme pour les morts, par de nouveaux prisonniers. La France et l'Allemagne s'engagent à rembourser les dépenses de toute nature.

Après de tels succès, l'action humanitaire de Benoît XV s'étend aux pères de familles nombreuses, faits prisonniers. Allemands et Français se mettent d'accord pour mettre en place l'échange de prisonniers, pères d'au moins quatre enfants. Denys Cochin⁵³² fait savoir que le président Aristide Briand donnait son accord⁵³³. Mais la Suisse n'est pas en mesure d'accueillir autant de prisonniers sur son territoire. Le projet est finalement accepté officiellement en janvier 1917, mais d'abord de manière expérimentale. Cette entente ne porte que sur les sous-officiers et les soldats. Les officiers restent internés en Suisse jusqu'à la fin de la guerre. Ainsi, un accord est signé en janvier 1917 entre la France et l'Allemagne grâce à la collaboration du président de la Confédération helvétique, Felix-Louis Calonder et à celle du Saint-Siège par M^{gr} Luigi Maglione.

Benoît XV insiste également pour qu'un soutien matériel, religieux et moral soit proposé aux blessés. Pour ce faire, la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires charge les évêques des diocèses d'envoyer des ecclésiastiques, pratiquant la langue des

⁵³² Denys Cochin est l'unique député catholique durant la Grande Guerre et devient sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères dans le gouvernement Briand.

⁵³³ Il apparaît nécessaire de rappeler en note qu'un député catholique ne fut présent que dans le gouvernement Briand durant la Grande Guerre. Le gouvernement Briand au pouvoir d'octobre 1915 à mars 1917 constitue un tournant pour les relations qu'entretiennent la France et le Saint-Siège. Denys Cochin apparaît comme un spécialiste des questions religieuses, et rentre donc en contact avec le secrétaire d'État, le cardinal Gasparri. Selon Brigitte Waché, dans son article « la Première guerre mondiale, la diplomatie française et la papauté », l'image de la France infidèle a un impact chez les pays neutres catholiques, tels que l'Espagne, d'où la nécessité de rétablir des relations diplomatiques de plus en plus officielles.

prisonniers visiter les camps. Leur mission consiste à célébrer la messe, à confesser les prisonniers, mais aussi, à les aider à correspondre avec leurs proches et, à veiller à leur confort matériel. Les conditions de détentions inquiètent le Saint-Père et M^{gr} Pacelli, qui plaide à plusieurs reprises la cause des prisonniers. L'état moral de ces hommes est souvent catastrophique. Comme le fait remarquer Nicolas Beaupré, la honte d'être tombé dans les mains de l'ennemi et l'humiliation qu'accompagne la capture prédominent chez les prisonniers et occasionnent de nombreuses dépressions⁵³⁴. Le quotidien des prisonniers se résume souvent à l'attente ou aux travaux forcés. Comme le fait remarquer Odon Abbal : « la captivité est une longue fuite du temps, un vécu douloureux, dans un monde clos et hostile⁵³⁵ ». Certains prisonniers vivent une véritable dépression ou sont encore victimes de la « psychose des fils de fer ». Quelles sont les mesures proposées par le Saint-Père pour pallier, ou du moins atténuer cette situation morale ? Face à cette épreuve, Benoît XV insista pour qu'un soutien à la fois moral et spirituel soit proposé aux détenus.

Toulouse présente notamment deux camps. Le premier camp est situé dans l'ancien couvent des carmélites, dans le quartier des Carmes. Selon le rapport de la Croix-Rouge établi le 29 mai 1915, le camp comporte cinquante-cinq officiers et trente-deux soldats dont dix-huit ordonnances⁵³⁶. Les officiers dorment sur les lits destinés anciennement aux religieuses. La nourriture est bonne, les prisonniers ont l'autorisation de se promener à plusieurs heures de la journée. À l'exception de certains convalescents, la santé des prisonniers est généralement correcte. Le même rapport déplore l'interdiction de lire des journaux français, dont font l'objet les détenus. Le deuxième camp de prisonniers, Docks Compans, est situé dans le quartier de Compans-Cafarelli et compte six cent soixante-cinq soldats. Les prisonniers sont logés dans de vastes halles à marchandises et groupés par compagnies de cinquante hommes. L'eau et la nourriture sont suffisantes. La qualité des repas reste à désirer selon le même rapport. Le travail est gradué selon la capacité physique des prisonniers, depuis la manutention du crin végétal, jusqu'aux travaux de dockers. Leur salaire est de vingt centimes par jour. Enfin, des services religieux sont proposés seulement pour les catholiques. Est-ce que le diocèse de Toulouse respecta cette directive du Saint-Père ? À vrai dire, selon *Les semaines catholiques*, ce genre de

⁵³⁴ BEAUPRÉ Nicolas, *La France en guerre 1914-1918*, Belin, 2013, p. 41-81.

⁵³⁵ ABBAL Odon, *op.cit.*, p. 19.

⁵³⁶ Archives historiques du CICR (Comité International de la Croix-Rouge), *Documents publiés à l'occasion de la Guerre de 1914-1915. Rapports de M ; le Dr C. de Marval et de MM A. Eugster et C de Marval, sur leurs visites en commun de certains camps de prisonniers en Allemagne et en France*. Troisième série, Edition française, Juin 1915.

visites et d'assistance proposés aux prisonniers allemands, détenus dans les camps toulousains par des prêtres du diocèse sont déjà en vigueur bien avant les sollicitations du pape.

« Nous sommes heureux de pouvoir écrire ici, que dans notre ville de Toulouse, les désirs du Pape ont été prévenus depuis déjà longtemps. Dès que le premier groupe de prisonniers allemands fut installé à l'hôpital du Calvaire et à celui de la rue Caraman, Monseigneur l'Archevêque, apprenant que parmi ceux-ci se trouvaient des catholiques, leur envoya immédiatement, d'accord avec l'autorité militaire, un prêtre parlant leur langue, pour leur porter les secours et les consolations de la religion⁵³⁷ ».

Bien avant les directives de Benoît XV, les prisonniers allemands détenus à Toulouse bénéficient donc d'un accompagnement à la fois moral et religieux. On apprend également par le même hebdomadaire, que lorsque de nouveaux groupes de prisonniers de plus en plus nombreux arrivent dans la ville de Toulouse, M^{gr} Germain envoya de nouveaux aumôniers⁵³⁸.

Les recommandations de Benoît XV en faveur des prisonniers détenus en France sont-elles appréciées par les Toulousains catholiques ? L'aide humanitaire apportée par le diocèse de Toulouse aux soldats allemands détenus dans la ville rose est motivée avant tout par l'exigence chrétienne pour la charité. Cette charité et cette volonté de ne faire aucune distinction dans le soutien apporté aux plus démunis sont des valeurs partagées par l'ensemble des catholiques. Mais aider ces prisonniers ne signifient pas pour autant témoigner pour eux, une quelconque sympathie, mais illustre plutôt l'application d'un devoir religieux essentiel. Dans *Les semaines catholiques*, on ne trouve aucune mention relative aux conditions de détentions des prisonniers allemands à Toulouse. Or, on sait d'après le rapport de la Croix-Rouge de mai 1915, que dans le camp de Dock Compans, la nourriture est de mauvaise qualité et l'argent gagné par les prisonniers après une longue journée de travail est insuffisante pour les détenus pour se payer une soupe en hiver. De la même manière, le même journal n'évoque à aucun moment l'interdiction dont font l'objet les prisonniers du camp des Carmélites de lire les journaux français. Cette absence témoigne, si ce n'est de la haine pour les prisonniers allemands, du moins du désintérêt et de l'indifférence des catholiques toulousains pour le bien-être de ces hommes.

La géolocalisation de ces camps répond à un besoin de main-d'œuvre masculine, auquel les prisonniers viennent répondre. Ces derniers sont souvent conduits à se déplacer de camps en camps lors de leur captivité pour répondre au besoin de main-d'œuvre. Certains prisonniers racontent même dormir sur leur lieux de travail. Le Dr De Christmas affirme d'ailleurs que :

⁵³⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 10 janvier 1915.

⁵³⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 3 janvier 1915 et 10 janvier 1915.

« Les chantiers de travail c'est l'exploitation forcée, à bon marché, de la main-d'œuvre étrangère. C'est l'emploi des prisonniers dans les mines de houille, de fer, de sel, dans les usines⁵³⁹ ». Ainsi Benoît XV insiste pour que le repos dominical soit imposé dans les camps de prisonniers. Ce repos est essentiellement présenté par *Les semaines catholiques* comme l'occasion pour les soldats de respecter leurs devoirs religieux⁵⁴⁰. Mais ce repos est surtout pour les captifs l'occasion de se reposer de ces durs travaux.

L'action humanitaire du Saint-Père ne concerne pas seulement les prisonniers, mais aussi les blessés, les veuves, les orphelins et les populations des régions envahies et dévastées par la guerre. À de nombreuses reprises, Benoît XV formule son soutien aux plus démunis par le conflit et offre une aide financière à de nombreuses œuvres catholiques, ou diocèses chargés d'alléger les souffrances de ces hommes et femmes. Le Saint-Père assisté de la Secrétairerie du Vatican tentent organiser le retour des déportés belges. L'archevêque de Malines envoie régulièrement des documents faisant état de la situation dramatique vécue par le peuple belge. Le 25 mars 1917, on apprend par *Les semaines catholiques*, que grâce aux instances pressantes du Saint-Siège, le gouvernement allemand accepte de renvoyer treize mille déportés belges sur les soixante mille détenus en Allemagne. De la même manière, le pape offre à M^{gr} Heylen pour son diocèse la somme de vingt-cinq francs. Il s'agissait du deuxième don de Benoît XV adressé à l'évêque de Namur. Au cours de l'année 1916, celui-ci aurait bénéficié pour son diocèse d'une somme de dix mille francs⁵⁴¹.

L'aide humanitaire du Saint-Père est généralement très apprécié par les sociétés touchées par la guerre. Régulièrement, le journal officiel de Toulouse insiste sur les marques de reconnaissance manifestées durant la guerre. A titre d'exemple, nous pouvons citer cet extrait *Des semaines catholiques* :

« Très Saint-Père, les soussignés, soldats français à l'hôpital n° 214 bis de Lyon, présentent à Votre Sainteté l'hommage de leur plus vive reconnaissance pour le retour inespéré dans leur patrie, obtenu par la très haute et très bienveillante intervention de Votre Sainteté, ils vous demandent de bien vouloir accorder à eux et à leurs familles, à leur Patrie et à leurs bienfaiteurs, la bénédiction apostolique, et ils vous renouvellent, Très Saint-Père, l'hommage de leur filiale et respectueuse dévotion⁵⁴² ».

⁵³⁹ Dr. De CHRISTMAS, *Le traitement des prisonniers de guerre en Allemagne, d'après l'interrogatoire des prisonniers ramenés en Suisse pour raison de santé*, Paris, Librairie Chapelot, 1917, p. 151 in ABBAL Odon, *op.cit.*, p. 44.

⁵⁴⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 31 octobre 1915.

⁵⁴¹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 18 février 1917.

⁵⁴² Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 11 avril 1915.

D'après Francis Latour, devant toutes ces négociations, le Saint-Siège est souvent directement en concurrence avec la Croix-Rouge, dont les compétences étaient identiques⁵⁴³. Même si leurs actions sont souvent complémentaires, le Saint-Siège déplore ne pas recevoir la même publicité que la Croix-Rouge. Le pape entreprend donc une politique humanitaire, destinée à l'ensemble des nations belligérantes selon le principe d'impartialité. Toutefois, une telle politique n'est pas, selon le Saint-Père, reconnue à sa juste valeur. En dépit de cette absence de reconnaissance de la part des nations belligérantes, on ne peut nier les succès remportés par le Saint-Père, lorsqu'il est question d'action humanitaire. Le souverain pontife a pu finalement trouver un compromis acceptable par la grande majorité des chefs belligérants pour venir en aide à ces hommes et femmes, touchés par le conflit.

A.2 La politique d'impartialité de Benoît XV

Les Toulousains, mobilisés par le conflit, catholiques ou non ont pu bénéficier de cette aide humanitaire. Mais ce soutien s'inscrit également dans une ligne politique adoptée par Benoît XV et sa secrétairerie d'État tout au long du conflit. Dans son exhortation apostolique datée du premier août 1917, Benoît XV explicitait un peu mieux sa ligne de conduite depuis le début des affrontements :

« Dès le début de Notre Pontificat, au milieu des horreurs de la terrible guerre déchaînée sur l'Europe, Nous Nous sommes proposé trois choses entre toutes : garder une parfaite impartialité à l'égard de tous les belligérants, [...] Nous efforcer continuellement de faire de tous le plus de bien possible, et cela sans acception de personnes, sans distinction de nationalité ou de religion [...] enfin, comme le requiert également Notre mission pacificatrice, ne rien omettre, autant qu'il était en Notre pouvoir, de ce qui pourrait contribuer à hâter la fin de cette calamités, en essayant d'amener les peuples et leurs chefs à des résolutions plus modérées, aux délibérations sereines de la paix, d'une paix « juste et durable »⁵⁴⁴. »

La politique suivie par Benoît XV et sa secrétairerie d'État suit trois impératifs : garantir l'impartialité du Saint-Siège, apporter toute l'aide nécessaire pour atténuer les souffrances des personnes touchées par le conflit et contribuer le mieux possible à la fin de la guerre. Depuis le début des affrontements et dès les premiers mois de son pontificat, Benoît XV n'a de cesse de clamer son impartialité concernant la guerre. Mais que signifie véritablement l'impartialité ? Quelle est la différence entre la notion d'impartialité et celle de neutralité ?

⁵⁴³ LATOUR Francis, « L'action du Saint-Siège en faveur des prisonniers de guerre pendant la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2014 janvier, n° 253, p. 55.

⁵⁴⁴ Benoît XV, exhortation apostolique du 1^{er} Août 1917, « Dès le début ». <http://w2.vatican.va/content/benedict-xv/fr.html>, consulté le 10 octobre 2014.

Selon Jean-Marc Ticchi, le concept de neutralité, souvent évoqué par les historiens pour désigner la politique de Benoît XV durant le conflit, est erroné. Celui-ci est d'autant plus inapproprié que dans aucune source du Vatican, le terme de « neutralité » n'est mentionné. Au contraire, le terme le plus employé par les archives est celui « d'impartialité ». La notion de neutralité désigne plutôt la situation des pays territoriaux neutres, tels que la Suisse. Or, le Vatican n'est pas un État territorial durant la Guerre. Le Saint-Père est considéré comme un prince invité par le royaume d'Italie, bénéficiant de précieux privilèges. Mais il n'est pas reconnu comme un souverain et détenteur d'un pouvoir temporel à part entière. Quelle est alors la situation du Vatican ? Un simple observateur ? Une partie prenante ? C'est bel et bien cette position que tente de clarifier Benoît XV au cours du conflit. Dans ses différentes allocutions et par ses multiples tentatives de négociations avec les nations belligérantes, Benoît XV affirme un peu plus sa position impartiale concernant le conflit. Celle-ci place le pape dans une situation en surplomb : il existerait une verticalité de la position du Saint-Siège, qui serait au-dessus des nations et de leurs différends. Cette impartialité serait d'autant plus justifiée par l'impossibilité pour le souverain pontife de condamner l'un ou l'autre des belligérants, parmi lesquels se trouvent ses fidèles. Ainsi il est conduit à formuler une condamnation de la guerre, en terme claire, mais sans désigner précisément un coupable. Hors de tout différend relatif à des intérêts temporels, Benoît XV apparaît donc comme le seul arbitre légitime pour apaiser les relations entre les nations belligérantes. Selon Jean-Marc Ticchi, le souverain pontife est le seul vraiment neutre, non pas dans le sens d'impassible spectateur, mais d'impartial⁵⁴⁵.

La position du Saint-Père n'implique pas pour autant l'absence de condamnation de la guerre, même si celle-ci est formulée en termes généraux. Dans sa première encyclique en novembre 1914, Benoît XV s'inquiète du spectacle monstrueux qu'offre l'ouverture des hostilités entre la quasi-totalité des États européens⁵⁴⁶. Benoît XV appelle à la restauration de la paix au nom de la charité chrétienne. Selon le Saint-Père le déclenchement des affrontements trouve ses causes dans le non-respect de l'autorité, par le détachement des pouvoirs temporels aux valeurs de l'Église catholique, par la montée des nationalismes et des luttes de classes, l'appétit désordonné pour les biens périssables. La Séparation de l'Église et de l'État comme en France ou l'absence d'appui à la religion ou à la morale chrétienne serait responsable de la conduite de la guerre. Le 28 juillet 1915, le souverain pontife renouvelle sa condamnation et

⁵⁴⁵ TICCHI Jean-Marc, « Fondements et modalités de l'impartialité du Saint-Siège pendant la Première Guerre mondiale », *Relations internationales* janvier, 2015 (n° 160), p. 39-51.

⁵⁴⁶ Benoît XV, *Ad Beatissimi apostolorum principis*, 1^{er} Novembre 1914. <http://w2.vatican.va/content/benedict-xv/fr.html>, consulté le 10 octobre 2014.

s'adresse directement, cette fois-ci, aux peuples belligérants et à leurs chefs⁵⁴⁷. La tonalité générale de cette encyclique et de cette exhortation apostolique semble surnaturelle. Benoît XV développe une vision providentialiste de la guerre. Cette vision largement surnaturelle est partagée par plusieurs évêques français, tels que Mgr Péchenard, évêque de Soissons, qui déclare que la guerre « est le vin que doit boire la France en punition de son athéisme. C'est Dieu lui-même qui a préparé le breuvage et le verse aux coupables. Il faut que nous en buvions tous⁵⁴⁸ ». Mais selon Yves Chiron, cette vision surnaturelle et providentialiste de la guerre et cette volonté de condamner le conflit en termes généraux sans nommer personne ont pour conséquence de renvoyer dos à dos les deux camps, coupables des mêmes fautes⁵⁴⁹.

Benoît XV tente d'organiser une trêve pour le Noël de 1914. Les gouvernements allemands, britanniques et austro-hongrois sont favorables à une telle initiative. Mais la France et la Russie s'y sont opposées sous prétexte qu'il était bien trop difficile de choisir une date adéquate, dans la mesure où les calendriers des fêtes catholiques et protestantes ne correspondent pas. Cette tentative d'organiser une trêve se voue donc par un échec, au grand désespoir des catholiques toulousains⁵⁵⁰. En 1915, Benoît XV organise une grande prière pour la paix, sans nommer personne comme coupable. Le pape appelle tous les catholiques à se rejoindre à cette prière pour hâter la fin du conflit et préparer une paix favorable pour tous, sans toutefois vanter un quelconque héroïsme chez les soldats mobilisés. L'affluence des fidèles dans les églises toulousaines est importante. Benoît XV tente également d'empêcher l'entrée en guerre de l'Italie et des États-Unis, dans l'espoir d'éviter un élargissement du front de bataille.

Selon Francis Latour, la politique de Benoît XV pourrait être découpée en deux périodes : de l'été 1914 au printemps 1917, le Saint-Père se contente d'une simple condamnation de principes de la guerre, et de simples pourparlers entre les belligérants⁵⁵¹. Ce n'est qu'au printemps 1917, jusqu'à la fin de la guerre, que Benoît XV entame une activité diplomatique plus ardue. En effet, après avoir organisé plusieurs prières communes et face à l'enlisement des nations dans le conflit, le Saint-Père engage des démarches plus concrètes, consistant à se poser comme un intermédiaire dans les négociations entre les chefs belligérants. Mais sa plus grande tentative en vue de hâter la fin du conflit, est certainement sa note du 1^{er}

⁵⁴⁷ Benoît XV, *Exhortation apostolique du pape aux peuples belligérants et à leurs chefs*, mercredi 28 juillet 1915. <http://w2.vatican.va/content/benedict-xv/fr.html>, consulté le 10 octobre 2014.

⁵⁴⁸ CHIRON Yves, *Benoît XV : le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, p 142.

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p.142.

⁵⁵⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 13 décembre 1914 et le 20 décembre 1914.

⁵⁵¹ LATOUR Francis, *op.cit.*, p. 9-15.

août 1917. Dans celle-ci, qui devait d'abord rester secrète, avant d'être publiée dans la presse, Benoît XV propose des mesures concrètes pouvant servir de bases à une future négociation de paix. Selon lui, la force matérielle des armes doit être substituée à la force morale du droit, la liberté des mers doit être assurée, les régions ravagées doivent être reconstruites. Il invoque également la restitution entière et réciproque des armements, en appelle au recours à un arbitrage international, et demande la restitution des régions occupées, telles que la Belgique, les territoires français ou les colonies allemandes. Mais certaines régions doivent faire l'objet de négociations entre les belligérants, à l'exemple de celles débattues entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie (le Trentin et le Trieste), et la France et l'Allemagne (L'Alsace-Lorraine). Comme le fait remarquer Yves Chiron : « la grande nouveauté de l'offre de paix pontificale d'août 1917 est que, pour la première fois, Benoît XV ne se limitait pas à réaffirmer des principes. Il faisait des "propositions plus concrètes et pratiques" qui concernaient la restitution des territoires occupés, la reconstruction de zones détruites, le désarmement général, et le recours à l'arbitrage international⁵⁵² ». Finalement les réactions des chefs belligérants sont diverses, mais généralement négatives. Avec l'article XV du traité de Londres, les Alliés sont globalement contre ou nuancés sur la question. Même si les réponses allemandes et autrichiennes restent positives, elles s'en tiennent à des généralités.

A.3. Une politique mal comprise et qui nit la fusion opérée entre catholicisme et patriotisme

Les tentatives pacificatrices de Benoît XV se soldent donc par des échecs. La politique d'impartialité de Benoît XV se heurte au nationalisme superbe et destructeur, visible à Toulouse. Pour les catholiques toulousains, la Grande Guerre était assimilée à une guerre juste et à une lutte pour la civilisation. La fin du conflit ne peut donc se concevoir que par une paix victorieuse et donc par l'anéantissement de l'ennemi. Face à une telle conception du conflit, la paix de compromis proposée par Benoît XV ne peut qu'être un échec.

En dépit de ces divergences, l'archevêque de Toulouse partage la même conception providentialiste et surnaturelle du Saint-Père à propos du conflit, où la prière devient une action efficace en vue de hâter la fin des hostilités. En plus de ne pas partager la même vision du conflit, Benoît XV ne vante jamais l'héroïsme des catholiques, prêts à se sacrifier au nom de la patrie, et de la religion, contredisant ainsi la fusion opérée entre catholicisme et patriotisme.

Ainsi, les divergences entre l'Église de Rome et les nations belligérantes sont importantes et rendent caduques toutes tentatives pontificales, même prudentes. Le clergé

⁵⁵² CHIRON Yves, *Benoît XV, le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, p. 215.

français et toulousain est sans cesse partagé entre obéissance à l'Église de Rome et devoirs patriotiques. Les risques de diviser les catholiques toulousains, de propager le doute sur le patriotisme des fidèles ne sont pas absents.

B. La répercussion des affaires d'espionnage et de l'interview Latapie à Toulouse

B.1. les polémiques et les affaires

Plusieurs affaires d'espionnage et les interviews Latapie et Wiegand ont eu des conséquences néfastes sur la diplomatie du Saint-Siège. Celles-ci menacent l'impartialité prônée par le Saint-Père tout au long du conflit. Au début de l'année 1917, le scandale suscité par l'affaire Gerlach met sérieusement en doute la neutralité du pape, mais aussi les relations diplomatiques entre le Vatican et l'Italie. Les investigations de la police italienne concernant l'explosion de deux cuirassés mènent jusqu'à Mgr Rudolph Gerlach, camérier secret du pape. On lui reproche de transmettre des informations et des fonds à travers les réseaux de communication du Saint-Siège. Il est donc accusé d'intelligence avec l'ennemi et d'espionnage.

Les relations entre Mgr Gerlach, Muhlberg, ministre prussien du Vatican, Ritte, ministre Bavaïrois et Erzberger⁵⁵³, ont été, d'après les conclusions de John F. Pollard, maintenues, mais dans le but de participer aux efforts diplomatiques et humanitaires du pape⁵⁵⁴. Une telle correspondance n'exclue pas la possibilité que M^{gr} Gerlach l'utilise pour des affaires d'un tout autre genre. D'après le biographe d'Erzberger, le camérier secret du pape est impliqué dans l'explosion des cuirassés et dans le financement de journaux italiens pro-allemands (*Il Bastone et la Vittoria*⁵⁵⁵). Le tribunal militaire italien précise dans son jugement final la non-implication du Vatican dans cette affaire. Le fait même que le camérier secret du pape ait eu la possibilité de quitter l'Italie pour rejoindre la frontière suisse, escorté par la police italienne, en janvier 1917, quelques mois avant son procès, prouve bien, la volonté du gouvernement italien de ne pas embarrasser le Saint-Siège. Un tel procédé révèle la crainte de ce gouvernement. Pour se défendre, Mgr Gerlach risquait de faire des révélations qui auraient pu les mettre dans l'embarras. D'un autre côté, la sentence satisfait les gouvernements alliés et les Italiens anticléricaux.

⁵⁵³ Matthias Erzberger (1875-1921) fut député du Reichstag en 1903, où il devient le chef du parti du centre catholique. Durant la guerre, il fut chargé des services de propagande à l'encontre de l'Espagne et du Vatican, qu'il tenta de gagner à la cause allemande. Il est d'ailleurs le principal instigateur de la résolution de la paix votée par le Reichstag en juillet 1917. En tant que membre du gouvernement Max de Bade, il fut conduit à présider la délégation allemande aux négociations de Rethondes, et signa le 11 novembre 1918, le convention d'armistice au nom du gouvernement Ebert.

⁵⁵⁴ POLLARD John.F, « Benedict, the war and Italy » in *Benedict XV, the Pope of Peace*, Réd 2005, p. 103-107.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 105.

John F. Pollard rappelle à quel point l'affaire Gerlach suscite de nombreuses critiques de Benoît XV⁵⁵⁶. Celles-ci sont formulées à la fois par des personnalités étrangères du Vatican, mais aussi par des membres du clergé. De Salis déclarait par exemple que M^{gr} Gerlach avait été nommé au Vatican selon les bonnes grâces du pape, car tous les deux entretenaient d'excellentes relations amicales. Benoît XV est aussi critiqué car il s'obstine à croire en l'innocence de son camérier secret. Il confirme plusieurs fois son soutien à M^{gr} Gerlach. Des personnalités du Vatican, telles que les cardinaux De Lai, Gasparri et M^{gr} Tedeschini⁵⁵⁷ s'inquiètent d'une telle obstination et pressent le pape de séparer la cause du Saint-Siège de celle de M^{gr} Gerlach. Même après son exil, M^{gr} Gerlach ne finit pas de poser des problèmes au Saint-Siège. Quelques mois après son arrivée en Suisse, l'ancien camérier secret du pape souhaite rejoindre l'Allemagne, où il est accueilli en véritable héros par le roi de Bavière et l'empereur austro-hongrois, qui lui remettent plusieurs décorations. De telles distinctions provoquent une suspicion de plus en plus importante auprès des populations alliées contre les Empires centraux. L'obstination du pape pour l'innocence de son camérier secret rend de plus en plus difficiles toutes négociations avec l'Italie, en vue de faciliter l'organisation d'une paix de compromis.

Mais avant même l'affaire Gerlach, les interviews Wiegand et Latapie ont des conséquences néfastes sur la diplomatie du Saint-Siège durant la guerre. Celles-ci ont été rédigées par deux journalistes, un Américain et un Français. Le 5 avril 1915, le journaliste américain d'origine allemande, Karl von Wiegand, correspondant du *New York World* est reçu en audience par Benoît XV. Cette rencontre est organisée sur fond de malentendus : alors qu'elle a été présentée comme une simple audience, le journaliste réalise une véritable interview avec prise de notes, ce qui n'est pas sans déplaire au souverain pontife. L'interview est finalement publiée le 11 avril 1915 et reprise dans de nombreux journaux européens. Cet article n'est pas présenté sous forme de question, réponse, mais plutôt sous forme d'extraits de confidences du pape, commentées par le journaliste. Durant cette audience, le Saint-Père appelle les États-Unis à intervenir de manière impartiale dans les négociations en vue de préparer une paix juste et durable⁵⁵⁸. Cet article fut généralement bien accueilli par les Américains, ainsi que par les

⁵⁵⁶ POLLARD John F., *op.cit.*, p. 105-107.

⁵⁵⁷Tout comme le cardinal Merry Del Val, le cardinal De Lai est un homme fort du pontificat de Pie X, fortement opposé au modernisme. Il fut nommé par Pie X pro-secrétaire, puis préfet de la Sacré Congrégation du Concile, puis cardinal-diacre au consistoire. M^{gr} Tedeschini fut d'abord nommé chancelier du secrétariat des brefs le 20 octobre 1908, et devint ensuite substitut du cardinal Ferrata, alors secrétaire d'État du Vatican sous le pontificat de Benoît XV. Il assista le souverain pontife lors de la préparation de la conciliation entre l'État et l'Église. Il fut ensuite nommé nonce apostolique en Espagne, en mars 1921. Durant sa nonciature, il fonda l'Action catholique espagnole.

⁵⁵⁸LATOURE Francis, *op.cit.*, p. 82.

puissances de la Triple-Alliance. Mais les puissances Alliées interprètent l'article à leur manière. Le *Daily Mail* publie les commentaires suivants :

« La dernière « manœuvre de paix » de l'Allemagne prend la forme d'un message spécial du pape, transmis au peuple d'Amérique, par M. Karl Heinrich von Wiegand, le correspondant à Berlin du New York World. M. von Wiegand a servi, à de nombreuses reprises durant la guerre, de porte-parole du discours allemand officiel dans la presse américaine.

« Dans le pressant appel à l'Amérique d'éviter tout ce qui pourrait prolonger la lutte, le pape semble suggérer que le peuple des États-Unis devrait cesser d'expédier des munitions de guerre aux Alliés, ce qui est le principal objectif de la campagne allemande en Amérique⁵⁵⁹. »

Ainsi en dépit des nombreuses précautions prises par le Saint-Siège, chaque propos du pape est interprété de façon à ce que surgissent de nouvelles polémiques. Comme le fait remarquer Francis Latour, à aucun moment le pape n'évoque le sujet des fournitures d'armes et de munitions de guerre à l'Entente⁵⁶⁰. Cette rumeur surgit à partir des interprétations des journalistes européens.

De la même manière, la publication de l'interview par le journaliste français, Louis Latapie, dans le journal *la Liberté*, journal catholique et républicain, le 22 juin 1915, suscite beaucoup de controverses. Le véritable objectif du journaliste semble prouver la germanophilie du pape. Celui-ci serait soumis aux influences allemandes et autrichiennes et, serait hostile aux Alliés. Louis Latapie souhaite démontrer que le pape n'est pas infallible en matière de politique. Après avoir rencontré un prêtre qui lui aurait soufflé quelques *a priori* sur la Curie, qui serait sous influence allemande et autrichienne, l'interview se présente sous forme de questions/réponses, dans laquelle Benoît XV livre sa vision du conflit, et plus particulièrement son opinion concernant les crimes allemands et autrichiens. Benoît XV ne condamne pas la violation de la neutralité belge par les Allemands, ni le torpillage du *Lusitania*.

« - Très Saint-Père, il ne s'agit pas de litiges mais de crimes.

« - Vous voudriez que je flétrisse chaque crime en particulier ? Mais chacune de vos accusations amène une réplique de la part des Allemands. Et je ne veux pas instituer un débat permanent, ni faire en ce moment des enquêtes.

« - Est-il besoin d'enquêter pour savoir que la neutralité de la Belgique a été violée ?

« - C'était sous le pontificat de Pie X.

« - N'est-il pas connu de tous que de nombreux prêtres ont été pris en otages en Belgique et en France, et ont été fusillés ?

⁵⁵⁹D'après les commentaires du correspondant du *Daily Mail* à New-York, reproduit par le *Corriere d'Italia* du 14 avril 1915, in *Ibid.*, p. 84.

⁵⁶⁰*Ibid.*, p. 85.

« -J'ai reçu des évêques autrichiens l'assurance que l'armée russe avait aussi pris des otages parmi les prêtres catholiques, qu'elle avait un jour poussé devant elle quinze cent juifs pour avancer derrière cette barrière vivante exposée aux balles ennemis. L'évêque de Crémone m'informe que l'armée italienne a déjà pris en otage dix-huit prêtres autrichiens. Ce sont autant d'excès que j'ai réprouvé dans mon encyclique en proclamant : « il n'est permis à personne pour n'importe quel motif de violer la justice. »

[...]

« - Et le Lusitania ? Il ne s'agit plus de belligérants. Ce sont des neutres. Ce sont des innocents qui ont payé de leur vie.

« -Je ne connais pas de plus affreux forfaits. Quelle désolation de voir notre génération en proie à de telles horreurs ! J'ai le cœur d'un père. Et ce cœur est déchiré. Mais croyez-vous que le blocus qui étreint deux empires, qui condamne à la famine des millions d'êtres innocents, s'inspire aussi de sentiments humains ⁵⁶¹? »

Cet échange est très mal accueilli par l'ensemble des nations alliées. Louis Latapie cherche à tout prix à ce que Benoît XV condamne formellement des crimes perpétrés par les nations alliées de la Triple-Alliance. Mais Benoît XV persiste à ne juger personne comme seul responsable des atrocités commises. Comme l'affirme Francis Latour : « s'il condamnait un quelconque pays, il sortait de son rôle de neutre et de père spirituel commun à toutes les nations. Surtout, il était dans l'incapacité matérielle de porter un jugement, n'ayant à sa disposition, dans la plupart des cas, que des rumeurs, des témoignages plus ou moins fiables, le tout noyé dans les discours propagandistes des deux camps⁵⁶². » Ainsi Benoît XV renvoie dos à dos l'ensemble des protagonistes du conflit. D'après les conclusions d'Yves Chiron, il semblerait que le journaliste ait corrigé et modifié les réponses du pape en les exagérant⁵⁶³. L'interview est corrigée par le ministre des affaires étrangères, Monsieur Delcassé, et le directeur du journal anticlérical, *le Gaulois*, Arthur Meyer, de telles sortes que la germanophilie du pape soit évidente⁵⁶⁴. Cette interview est largement commentée en France et en Europe. Plusieurs démenties de la part du cardinal Gasparri et de Benoît XV sont donc nécessaires. Dès le 28 juin 1915, le cardinal Gasparri fait état dans le journal italien, le *Corriere d'Italia* des « nombreuses et graves assertions que M. Latapie a inventées de toutes pièces ». D'après les recherches de Jacques Fontana, ce n'est que le 1^{er} juillet 1915 que le secrétaire d'État livre la position du pape dans une lettre adressée à l'ambassadeur d'Angleterre auprès du Saint-Père, M. Howard⁵⁶⁵. Il

⁵⁶¹ LATOUR Francis, *op.cit.*, p. 85.

⁵⁶² *Ibid.*, p. 90.

⁵⁶³ CHRION Yves, *op.cit.*, p. 164-170.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 164-170.

⁵⁶⁵ FONTANA Jacques, *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 1990, p. 189.

assure que le journaliste a fortement modifié les propos de Benoît XV. Le 11 juillet, le Vatican publie une autre série de précisions, dans laquelle il est affirmé que le Saint-Père condamne la violation de la neutralité belge, proteste contre les mauvais traitements subis par des évêques français et belge, et la destruction d'édifices religieux et scientifiques en Belgique et reconnaît que le cardinal Mercier subit une importante restriction de sa liberté.

B.2. L'impact de ces polémiques à Toulouse

Ces polémiques sont reçues différemment à Toulouse et provoquent diverses émotions. *La Dépêche* soutint le journaliste américain Wiegand, en assurant que celui-ci aurait publié son interview du pape, après que Benoît XV aurait donné son approbation⁵⁶⁶. En ce qui concerne l'affaire Gerlach, celle-ci est peu commentée par les journaux locaux. Elle est surtout l'apanage des journaux nationaux. Toutefois on peut lire dans *Les semaines catholiques*, que cette affaire et le retentissement qu'elle a, ont ému les catholiques toulousains⁵⁶⁷.

Mais la polémique, qui provoque le plus de retentissements à Toulouse, est sans aucun doute l'affaire Latapie. Les journaux locaux, tels que *La Dépêche* ou encore *Les semaines catholiques* s'en emparent, critiquant ou défendant le pape. Les passages les plus importants de l'interview sont publiés le 23 juin 1915 dans *La Dépêche*, pour finalement être amplement critiqués. Mais afin de prouver la validité des critiques, il est nécessaire d'affirmer le sérieux déontologique du journaliste, Louis Latapie⁵⁶⁸. L'objectif ici est de prouver que, par l'honnêteté du journaliste, les paroles rapportées sont véridiques. La publication d'un tel article est motivée, selon le journaliste, par la volonté de « dévoiler les intrigues ennemies qui influençaient contre nous le Saint-Siège⁵⁶⁹. » Or ce point de vu n'est pas seulement partagé par les journalistes mais aussi par d'éminents prélats catholiques, tels que l'archevêque de Paris, le cardinal Amette. En écrivant au pape le 25 juin 1915, celui-ci se fait l'interprète de l'ensemble de l'épiscopat français : « parmi les catholiques, clergé et fidèles, cette impression est unanime : celle d'une peine profonde. » Il poursuit ensuite :

« Je dois avouer à votre Sainteté qu'il y a trois semaines, à la suite d'une audience que vous avez accordée à un rédacteur de *l'Echo de Paris*, le directeur de ce journal. M. Simond, était venu me communiquer le compte rendu de cette audience, que son correspondant lui avait envoyé. Ce compte rendu était à peu près semblable à celui que vient de publier *la Liberté*. M. Simond

⁵⁶⁶ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 22 avril 1915, « L'interview du Pape. Wiegand soutient que Benoît XV avait approuvé son texte_ alors ? ».

⁵⁶⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 1^{er} juillet 1917.

⁵⁶⁸ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 30 Juin 1915, « M Gasparri dément sans démentir. Le New York Herald. ».

⁵⁶⁹ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 2 juillet 1915, « Après l'interview. ».

estimait que le publier serait nuire au Saint-Siège. J'ai partagé son avis et l'interview n'a pas paru⁵⁷⁰. »

À la lecture de tels propos, il est évident que le cardinal Amette croit à la véracité de l'interview. Celle-ci refléterait bel et bien la pensée du pape, qu'il serait plus judicieux de ne pas diffuser en France, au risque de désunir les catholiques. Ainsi, l'intention de l'archevêque de Paris avec cette lettre est de l'informer de la situation, afin que Benoît XV trouve une solution pour apaiser la controverse : « J'espère que la Providence fournira à Votre Sainteté les moyens de porter remède à cette situation, et je le demande ardemment à Dieu⁵⁷¹ ».

La Dépêche profite de l'occasion pour critiquer ouvertement le pape et le secrétaire d'État, le cardinal Gasparri. Chaque argument avancé par Benoît XV dans l'interview est commenté et critiqué. L'article le plus édifiant à ce sujet est certainement celui publié le 26 juin 1915 par le journal toulousain. Un journaliste de *La Dépêche* interroge un prêtre romain, qui refuse de donner son identité, par peur de s'attirer les foudres du vicariat. Celui-ci reconnaît déplorer les propos du pape et de ne pas partager son opinion sur le conflit. Il ne doute pas du sérieux du journaliste Louis Latapie. Chaque assertion du pape, concernant *le Lusitania*, la liberté du cardinal Mercier, la violation de la neutralité belge, les prêtres fusillés, et le contrôle du gouvernement italien, est démentie par le prêtre italien. L'article se conclut sur le patriotisme du prêtre, prêt à prendre ses distances avec le pape :

« Nous en étions tous navrés. Je dis « tous » parce que vous pouvez être certain que je ne suis pas seul de mon avis. Nous sommes disposés à mourir, s'il le faut, pour la foi. Mais nous sommes patriotes, nous aimons notre patrie, nous voulons notre indépendance, sa prospérité, sa grandeur⁵⁷². »

De la même manière, la soi-disant liberté du cardinal Mercier est amplement démentie par le journal toulousain. Le 3 juillet 1915, le quotidien rappelle les différents événements qui prouvent que les libertés de paroles et de mouvements ne sont pas respectées par le gouverneur allemand, von Bissing⁵⁷³. L'archevêque a été privé de se rendre à Anvers pour remplir une fonction religieuse relative à sa charge, et a été assigné à résidence du 2 janvier au 4 janvier. Par ailleurs, le gouverneur von Bissing aurait affirmé à tort que le cardinal lui a donné par écrit son accord pour que sa lettre pastorale ne soit plus lue dans les églises.

⁵⁷⁰Archives de l'archevêque de Paris : lettre du cardinal Amette au pape Benoît XV, In FONTANA Jacques, *op.cit.*, p. 188.

⁵⁷¹Archives de l'archevêque de Paris I. DXI. 30.. *L'Echo de Paris*, 4 juillet 1915, p.2, 2^{ème} coll, in *Ibid*, p. 189.

⁵⁷²Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 26 Juin 1915, « L'interview du Pape. ».

⁵⁷³Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 3 Juillet 1915, « Après l'interview. Le cas du cardinal Mercier. ».

Aucune information supplémentaire concernant les « indices très sérieux » et prouvant la véracité d'une telle nouvelle n'est publiée. Les sources du quotidien ne sont pas citées. Finalement, l'objectif du journal n'est pas de prouver de manière quasi scientifique, avec l'appui de preuves fiables, si l'interview est véridique, mais plutôt de mener une campagne contre le pape. Or, la polémique autour de l'affaire Latapie offre une nouvelle occasion pour le quotidien toulousain d'attaquer le Saint-Père. Ainsi chaque propos du pape ou de son secrétaire d'État est interprété de manière à répondre à cette exigence. Le plaidoyer du cardinal Gasparri, visant à démentir les propos prêtés au pape par Louis Latapie, témoigne selon ces journaux de l'embarras du secrétaire d'État⁵⁷⁴.

B.3. Le clergé au secours du pape

Mais quel est le ressenti des catholiques toulousains face à une telle affaire ? D'après, *Les semaines catholiques*, on s'émeut d'une telle polémique⁵⁷⁵. Pour le clergé toulousain, l'interview Latapie ne peut refléter la véritable pensée du pape. Dans le but de défendre le pape, le journal officiel de l'Église toulousaine répond aux attaques formulées par les journaux anticléricaux et, dès le 4 juillet 1915, met en garde les fidèles toulousains contre de tels mensonges.

Les semaines catholiques ne répondent pas immédiatement à la polémique, mais attendent avec prudence le démenti de pape, de peur certainement de ne pas froisser le Saint-Siège. Une fois le démenti du cardinal Gasparri publié dans l'*Osservatore romano*, le, l'archevêque de Toulouse entame durant tout le mois de juillet 1915 une campagne de sensibilisation visant à prouver l'amour du pape pour la France. Un premier article de protestation est publié le 4 juillet 1915 dans l'hebdomadaire toulousain⁵⁷⁶. Les contributeurs *Des semaines catholiques* insistent sur la difficulté de retranscrire fidèlement une conversation. Autrement dit, ils apportent une explication pour justifier la publication de propos erronés. De la même manière, il est difficile pour le journaliste de ne pas faire part de ses propres opinions dans la retranscription de la conversation.

Ainsi face à de telles conditions, l'interview ne peut être que faussée, en dépit de toute la bonne volonté du journaliste français. Le 11 juillet 1915, les contributeurs de l'hebdomadaire toulousain appuient leurs propos par la publication du démenti officiel, formulé par le cardinal Gasparri⁵⁷⁷. Dans ce document officiel, toutes les assertions avancées dans l'interview sont

⁵⁷⁴Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 30 juin 1915, « Un plaidoyer embarrassé. ».

⁵⁷⁵Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 11 juillet 1915.

⁵⁷⁶Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 juillet 1915.

⁵⁷⁷Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 11 juillet 1915.

réfutées. Cet article est suivi des conclusions de M. H. de Noussanne, autre journaliste français, reçu également par Benoît XV⁵⁷⁸. Ses propos sont très différents de ceux de Louis Latapie. Au contraire, le journaliste insiste sur le désir d'équité du Vatican et le souci du Saint-Siège de venir en aide à la France. Les mises au point sont donc orchestrées afin de mettre fin à une telle polémique et surtout en vue de rassurer l'opinion. L'objectif ici est bel et bien de rasséréner l'atmosphère.

C. La stratégie pour atténuer les doutes vis-à-vis de Benoît XV à Toulouse

Le clergé toulousain, tout comme l'ensemble du clergé français doit obéissance au souverain pontife. Les positions du Saint-Père tant sur la doctrine que sur des questions diplomatiques ne peuvent être ouvertement critiquées, surtout quand celui-ci décide de ne point prendre parti. Comment présenter alors la position et les actions du Saint-Père, sans que celles-ci ne heurtent le patriotisme des catholiques toulousains ? Quels sont les stratégies de communication mises en œuvre par l'archevêque de Toulouse, par l'intermédiaire des *Semaines catholiques* ? Mais avant même de répondre à ces interrogations, il est essentiel de se demander, en quoi la politique de Benoît XV peut-elle menacer l'Union sacrée opérée à Toulouse, et provoquer une division des catholiques eux-mêmes ?

C.1. Quels sont les risques ?

Alors même que la guerre amplifie les nationalismes, comment admettre l'autorité du pape et son rôle de « père commun » ? Approuver la politique de Benoît XV dans son intégralité revient à placer la fidélité au souverain pontife au-dessus de l'amour pour la patrie. A l'heure où les antagonismes entre catholiques et anticléricaux sont, si ce n'est, dépassés, du moins mis de côté, un soutien inconditionnel au souverain pontife peut être mal perçu. Le temps des persécutions religieuses est encore tout récent. La Séparation de l'Église et de l'État n'a été consacrée que moins d'une dizaine d'années avant le déclenchement des hostilités. Le clergé et les catholiques toulousains ont le souci de tout faire pour éviter de rompre avec l'Union sacrée, prônée par le gouvernement français. L'épiscopat toulousain craint que le patriotisme des catholiques toulousains soit mis en doute. La guerre ne dissipe pas toutes les querelles et les malentendus. La rumeur infâme à l'œuvre à Toulouse en est un des symboles.

Il est difficile pour les Français d'admettre la neutralité du pape, alors même qu'ils pensent mener une véritable croisade contre la barbarie allemande. Ils ont l'entière conviction

⁵⁷⁸Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 11 juillet 1915.

de combattre au nom de la justice et du droit. L'aide humanitaire ou encore les signes de sollicitations et de soutien de Benoît XV adressés au camp de la Triple-Alliance peuvent être très mal perçus par les catholiques toulousains. Comme le résume Jacques Fontana, « les catholiques français exultaient lorsque le pape leur adressait des paroles d'encouragement et de bienveillance ; mais ils auraient voulu être les seuls à en bénéficier, parce qu'ils désiraient voir reconnue la justesse de leur cause⁵⁷⁹ ». Ainsi les catholiques toulousains sont sans cesse partagés entre soutien, enthousiasme et méfiance vis-à-vis de Benoît XV. Ils craignent même que le pape les abandonne⁵⁸⁰.

Les catholiques toulousains, tout comme leurs compatriotes, peuvent être les premiers à ne pas comprendre la politique menée par le pape, alors même qu'ils ont l'intime conviction de mener une guerre juste. L'intégration des catholiques dans l'Union sacrée et la mise en sourdine des querelles religieuses peuvent être menacées par l'impartialité de Benoît XV. Il est donc nécessaire pour l'archevêque de Toulouse de mettre en œuvre différentes stratégies de communications, afin de présenter le mieux possible les positions et les actions du Saint-Père.

C.2. La présentation de Benoît XV comme l'ami fidèle de la France

Il était nécessaire de persuader les fidèles de l'amour et du soutien de Benoît XV pour la patrie française, tout en ne transformant pas complètement les propos du Saint-Père, concernant sa politique d'impartialité. Les *Semaines catholiques*, avaient donc pour but de présenter les différentes manœuvres politiques et allocutions de Benoît XV de telles sortes, qu'elles n'apparaissent pas choquantes pour les fidèles. Il s'agissait, au contraire, de les conforter sur l'amour que portait le Saint-Père pour la France.

On peut remarquer la mise en place de plusieurs stratégies : la première concerne l'insistance faite sur l'amour de Benoît XV pour la France, Fille aînée de l'Église. Dès le premiers mois de la guerre, le 20 septembre 1914, nous pouvions lire que Benoît XV, lorsqu'il était encore chef de cabinet du cardinal Rampolla, sous le pontificat de Léon XIII, avait participé à favoriser l'alliance franco-russe⁵⁸¹. Selon le Secrétaire d'État de Léon XIII, et donc de son chef de cabinet, cette alliance était une garantie pour préserver l'équilibre européen et la paix. Après, cette note explicative sur le rôle joué par Benoît XV, lorsqu'il était encore appelé Mgr Della Chiesa, nous pouvions lire la lettre du souverain pontife en faveur de la paix. Celle-ci n'était pas commentée, mais était suivie d'une deuxième note explicative, retraçant la

⁵⁷⁹FONTANA Jacques, *op.cit.*, p.185.

⁵⁸⁰*Ibid.*, p. 178.

⁵⁸¹Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « l'alliance franco-russe », 20 septembre 1914.

généalogie de Benoît XV. L'auteur de cet article vise ici à prouver qu'une branche de la famille Della Chiesa s'est installée à Avignon au XVI^{ème} siècle. Ce procédé a pour but de prouver l'amour de Benoît XV pour la fille aînée de l'Église et vise à sous-entendre que la paix prônée par le pape est une paix favorable à la France, et non à l'Allemagne.

En plus d'accorder des marques de sollicitudes à la France, le pape matérialise sa pensée par de nombreux dons. Les contributeurs *Des semaines catholiques* insistent à plusieurs reprises sur la représentation de la France par Benoît XV, qui la considère comme la fille aînée de l'Église. Le Saint-Père aurait par exemple eu la conversation suivante avec l'évêque d'Autun :

« Très Saint-Père, vous la regardez toujours comme la Fille aînée de l'Église ? »- « Oui, je la regarde et je l'aime comme la Fille aînée de l'Église⁵⁸². »

Les catholiques français craignent que le Saint-Père ne considère plus la France comme la fille aînée de l'Église. Selon les dires de l'archevêque de Toulouse, le pape continue d'aimer et de considérer la France ainsi, malgré ses fautes. Il faut entendre par « fautes » la Séparation de l'Église et de l'État, et donc le détachement officiel du gouvernement français vis-à-vis de l'Église catholique, mais aussi l'intérêt par certains prêtres français pour le modernisme⁵⁸³. Les marques de sollicitude du pape pour la France sont d'ailleurs nombreuses en 1916, au moment où Benoît XV propose une paix, qui apparaît alors défavorable aux Alliés⁵⁸⁴. En effet, à cette période du conflit, les Allemands avaient l'avantage sur le plan militaire. Ainsi la proposition de paix par le pape semblait signifier la préférence du Saint-Père pour le camp de la Triple-Alliance. Il était donc nécessaire de rappeler avec insistance l'attachement du souverain pontife pour la France.

Une des autres manœuvres employées par l'hebdomadaire du diocèse de Toulouse consiste à souligner la sollicitude du pape pour le peuple belge. D'après les conclusions de Jacques Fontana, un syllogisme rigoureux est créé entre la situation de la Belgique et de la France⁵⁸⁵. Lorsque Benoît XV dédicace un de ses portraits à l'archevêque de Malines, le cardinal Mercier, en écrivant « sa cause est aussi notre cause », l'évêque de Nice n'hésite pas à rajouter le commentaire suivant :

⁵⁸²Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 avril 1916.

⁵⁸³La crise modernisme apparaît au début du XX^{ème} siècle, et concerne un courant intellectuel catholique, prônant un relativisme vis-à-vis des valeurs de l'Église et une propension à la sécularisation. Le terme « moderniste » fut employé la première fois par le pape Pie X dans son encyclique *Pascendi Dominici Gregis*.

⁵⁸⁴Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 19 mars 1916, 9 avril 1916, 18 juin 1916, 10 septembre 1916.

⁵⁸⁵FONTANA Jacques, *op.cit.*, p. 195.

« La cause du vaillant archevêque de Malines est celle du pape, c'est celle de la Belgique ; mais celle de la Belgique est celle de la France et de ses alliés, celle de la justice et du droit contre un retour à la barbarie païenne⁵⁸⁶. »

La cause de la Belgique est associée à la cause de la France, attaquée par les empires centraux. Lorsque l'abbé Pelzer, secrétaire de la bibliothèque vaticane, est arrêté par les Allemands, alors qu'il était parti à Liège en octobre 1914, Benoît XV confère, en guise de protestation, à l'abbé la dignité de porter le titre de Monseigneur⁵⁸⁷. Ce geste est interprété comme un signe de désapprobation de la part du pape envers les comportements des puissances des empires centraux. Ainsi l'insistance sur l'amour du pape pour la France, comme la fille aînée de l'Église et l'importance des marques de sollicitudes exprimées par le Saint-Père pour la Belgique s'inscrivent dans une stratégie de communication, ayant pour objectif de prouver le soutien du pape pour la cause française et belge.

C.3. Expliquer les interprétations de Benoît XV

Toutefois, d'autres stratégies de communications classiques sont à l'œuvre : l'hebdomadaire du diocèse de Toulouse n'a de cesse durant le conflit d'apporter des explications aux discours ou actions de Benoît XV. Lorsque le 30 janvier 1915, l'archevêque de Toulouse commente la prière pour la paix ordonnée par le Saint-Père, il n'oublie pas de préciser, qu'il s'agit de prier pour une paix victorieuse⁵⁸⁸. Benoît XV apparaît ainsi favorable à la cause des Alliés et soutiendrait un camp plutôt qu'un autre. Ce favoritisme est justifié au nom de la justice et du droit. Les protestations de Benoît XV contre la barbarie allemande et le soutien apporté par le Souverain pontife aux victimes de guerre manifeste ce souci de justice. Benoît XV proteste, par exemple, contre les bombardements de Venise, de l'église des Scalzi⁵⁸⁹, ou encore contre les dévastations et les déportations ordonnées par le haut commandement allemand au moment de l'abandon des régions de Roye et de Noyon⁵⁹⁰.

Maintes fois, le Saint-Père est l'objet de critiques de la part de journaux anticléricaux. Ainsi, *Les semaines catholiques* sont souvent amenées à démentir certaines informations qui affirment la germanophilie de Benoît XV. La paix de 1916 est considérée comme une manœuvre diplomatique du souverain pontife pour favoriser le camp de la Triple-Alliance,

⁵⁸⁶ *La Semaine religieuse de Nice*, 21 avril 1916, p. 227, in FONTANA Jacques, *op.cit.*, p.195.

⁵⁸⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 4 avril 1915.

⁵⁸⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Lettre de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse publiant le Décret du Souverain pontife relatif aux prières pour la paix qui seront dites le dimanche 7 février », 31 janvier 1915.

⁵⁸⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 7 novembre 1915.

⁵⁹⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 5 juin 1917.

ayant alors l'avantage militaire⁵⁹¹. Mais l'évènement le plus marquant est sans aucun doute le démenti concernant l'échange d'un télégramme entre le Saint-Siège et l'Empereur d'Allemagne, où le Saint-Père donnerait sa bénédiction du Tout-Puissant à l'œuvre de Guillaume II. *Les semaines catholiques* publient donc à la tête de l'hebdomadaire du 25 août 1918, la lettre ouverte de l'évêque du Mans, M^{gr} Georges. Dans celle-ci, il condamne ouvertement la propagation de telles rumeurs, et précise que ce genre de formulation est une pure formalité de chancellerie. L'évêque du Mans s'attaque directement aux journaux, qui ont propagé une telle nouvelle⁵⁹². Il rappelle également les nombreuses actions humanitaires en faveur des prisonniers, blessés de guerre et des populations des régions envahies et dévastées. M^{gr} Georges n'a pas d'autres choix que de mettre l'accent sur la liste des actions du pape, qui prouve que celui-ci n'est pas favorable à l'Allemagne. Toutes les critiques concernant la politique du pape sont interprétées par l'hebdomadaire du diocèse comme des « fourberies » d'origines allemandes. Tour à tour, journaux anticléricaux ou catholiques s'accusent l'un l'autre de germanophile : « une note très tendancieuse d'origine boche vraisemblablement⁵⁹³ ».

De la même manière, les contributeurs de l'hebdomadaire toulousain sont constamment conduits à justifier la politique d'impartialité du Saint-Père. L'intégration du discours du Père Sertillanges à ce propos dans la semaine du 19 septembre 1915 s'inscrit dans cette logique. Celui-ci défend le pape contre les « calomnies odieuses » motivées par « la méchanceté et l'ignorance » de « sectaires de mauvaises foi ». Selon le Père Sertillanges, Benoît XV a été plus efficace que les responsables politiques, concernant la libération de déportés français ou de prisonniers de guerre. Il livre ensuite son interprétation de l'allocution consistoriale, tenue le 22 janvier 1915 : le Saint-Père est avant tout autre « l'interprète et le vengeur de la loi éternelle⁵⁹⁴ ». Pour le père Sertillanges, Benoît XV reconnaît très bien que l'Allemagne est la seule responsable de la violation de la neutralité belge, ou du bombardement de la cathédrale de Reims. Finalement les catholiques français comprennent les paroles du pape comme ils l'entendent.

Le père Sertillanges justifie la politique du pape au nom de l'aide humanitaire de celui-ci dans la guerre. Comment pourrait-il jouer un rôle politique ou moral auprès des chefs des nations belligérantes, si le Saint-Père se met directement à dos un des camps ? Cette insistance prouve qu'il est bel et bien difficile pour les catholiques d'admettre la neutralité du pape, alors

⁵⁹¹Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 16 janvier 1916.

⁵⁹²Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 25 février 1916.

⁵⁹³Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 25 février 1916.

⁵⁹⁴Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, « Le Pape, défenseur incorruptible du Droit », 19 septembre 1915.

même qu'ils pensent mener une guerre juste contre la barbarie allemande, sans l'approbation du souverain pontife. Lorsque la note secrète du premier août 1917 de Benoît XV est connue par les populations européennes, celle-ci est appréciée très diversement par les chefs des nations belligérantes. Sans nier cette accueil très nuancé, l'hebdomadaire insiste sur le fait, que cette réaction était attendue. En effet les diverses fonctions du souverain pontife et des chefs d'État expliquent cette divergence de position :

« M. Wilson est le chef d'un peuple belligérant ; le Pape est le Chef de tous les catholiques. L'un et l'autre ne pouvaient tenir le même langage. L'avenir dira si Benoît XV n'a pas prononcé au moment opportun les paroles opportunes qui contribuent à l'évolution des idées vers la paix désirable⁵⁹⁵ »

On peut lire ici le doute concernant cette action diplomatique de Benoît XV. Les catholiques sont sans cesse partagés entre une confiance sans borne pour Benoît XV et une certaine méfiance vis-à-vis de ses actions politiques. L'hebdomadaire insiste toutefois sur l'accueil favorable de cette note par les nations belligérantes. Afin de prouver le bénéfice dont pourrait tirer la France d'un règlement du conflit sur les bases proposées par Benoît XV dans sa note, l'hebdomadaire toulousain cite les propos de plusieurs journaux allemands et autrichiens⁵⁹⁶. Selon ces derniers, la note pontificale est largement favorable à l'Entente. Par ces commentaires, les propos perdent leur objectif initial : celui consistant à condamner toutes violations du droit dans les deux camps des belligérants.

⁵⁹⁵Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 9 septembre 1917.

⁵⁹⁶Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 4 novembre 1917.

CHAPITRE 2 : La rumeur infâme, une stigmatisation du clergé français par *La Dépêche de Toulouse*

« En marge de l'Union sacrée », tel est le nom donné à la rubrique ouverte par le quotidien toulousain *La Dépêche*, le 27 mars 1915, dans laquelle sont publiés tous les articles dénonçant la mauvaise volonté voire la trahison du clergé français durant la guerre. Ce qu'on appelle très vite la rumeur infâme- nom donné par les cibles des attaques, autrement dit le clergé français- est une polémique particulièrement virulente à Toulouse. Dans cette controverse, les membres du clergé catholique français sont considérés comme des « embusqués » et des ennemis de la France. Ils ne participeraient pas à l'effort de guerre au même titre que les autres Français. Le pape Benoît XV qu'on accuse de germanophilie est également une des cibles de cette polémique. Le camp catholique n'a de cesse d'infirmes les accusations formulées contre eux. Les échanges intenses, souvent virulents, entre le camp catholique et les anticléricaux, essentiellement les radicaux, scandent l'actualité toulousaine durant la guerre. Les journaux comme *La Dépêche* de Toulouse ou encore le journal officiel du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, deviennent les principaux lieux d'expression de cette controverse. Aux yeux des anticléricaux, les membres du clergé sont en dehors de l'Union sacrée, considérée comme la nouvelle norme sociale française durant la guerre. La rumeur infâme peut être considérée comme un processus de marginalisation forcé ou encore comme l'expression d'une lutte politique entre cléricaux et anticléricaux, qui s'inscriraient dans un contexte de guerre et de Séparation de l'Église et de l'État.

Alors même que cette polémique est connue par les spécialistes de la Grande Guerre ou de l'histoire religieuse à l'époque contemporaine, celle-ci fait peu l'objet d'analyses précises. L'ouvrage de René Rémond, intitulé *L'Anticléricalisme en France de 1815 à nos jours*, publié en 1985 aborde cette question sans offrir d'analyse précise⁵⁹⁷. Il se contente de publier les grands textes qui ont fait cette analyse. L'ouvrage de Jacques Fontana est peut-être le plus abouti sur la question. Mais l'ancienneté de cet ouvrage et des problématiques le rendent dépassé⁵⁹⁸. La thèse de Pierre Bouyoux soutenue à Toulouse et intitulée *L'Opinion publique à Toulouse durant la Grande Guerre* évoque la rumeur infâme mais de manière limitée et son interprétation est sujette aux critiques⁵⁹⁹. Finalement, l'étude la plus actuelle sur la question

⁵⁹⁷ REMOND René, *L'Anticléricalisme en France de 1815 à nos jours*, Bruxelles, Ed. de Complexe, 1985, 420 p.

⁵⁹⁸ FONTANA Jacques, *Les catholiques français durant la Grande Guerre*, Paris, Broché, 1990, 440 p.

⁵⁹⁹ BOUYOUX Pierre, *L'opinion publique à Toulouse pendant la première guerre mondiale (1914-1918)*, Thèse 3e cycle : Histoire : Toulouse 2, 2 vol. 1970, 528 p. Thèse dirigé par Jacques Godechot.

serait celle d'un linguiste, Christian Plantin qui s'intéresse aux différents discours argumentatifs à l'œuvre dans cette polémique⁶⁰⁰. Mais Christian Plantin n'aborde que la polémique opposant Louis Canet le Floch. Or, la controverse de ces deux intellectuels français n'est qu'une sorte de récupération d'une polémique à l'œuvre depuis plusieurs années déjà, et qui prend racine à Toulouse. Toutefois cette étude donne des pistes de lecture de cette polémique qui sont très enrichissantes. L'ouvrage issu d'un colloque sur « marginaux, marginalité, marginalisation » durant la Grande Guerre, dont Jean-Jacques Becker, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, Jay Winter, ou encore Anne Duménil sont les principaux participants, est très utile afin de comprendre ces diverses notions de marginalité, marginalisation à l'œuvre durant la Première Guerre mondiale⁶⁰¹.

La Dépêche de Toulouse désigne les membres du clergé toulousain et généralement français comme étant « en marge de l'Union sacrée ». Si l'on se reporte à la définition de l'époque, « être en marge de » implique un écart, une non-appartenance ou encore une position périphérique et non pas encore directement « une attitude marginale par rapport à une norme sociale ». Les termes de « marginalisation » et « marginaux » sont relativement récents et anachroniques vis-à-vis de la période que l'on étudie, qui est la Première Guerre mondiale. En effet le terme de « marginalité » serait apparu beaucoup plus tardivement, vers 1965. Mais l'emploi de cette expression dans le cadre de la rumeur infâme illustre une évolution de la signification du substantif "marge" dans son sens figuré. En utilisant cette expression, *La Dépêche* entend signifier un écart, voire même une non-appartenance du clergé français à l'Union sacrée. Toutefois, les sens accordés aujourd'hui aux termes « marginalité », « marginalisation » me seront utiles pour comprendre et analyser la rumeur infâme à l'œuvre à Toulouse. La marge ne peut se penser sans la norme. Or, d'après le quotidien toulousain, cette nouvelle norme française semble être l'Union sacrée, norme extraordinaire, dont les membres du clergé catholiques français sont exclus.

Mais, n'est-ce pas paradoxal de parler ici de marginalité, dans un ancien royaume de droit divin dont la majorité de la population est catholique ne serait-ce que par tradition familiale et nationale ? La religion continue de ponctuer les grands moments de l'existence (la naissance,

⁶⁰⁰ PLANTIN Christian, « De « l'Infâme rumeur » à la polémique d'État sur « la politique de Benoit XV ». Typologie argumentative », *Mots. Les Langages du politique*, 2004, p 93-109.

⁶⁰¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd, CABANES Bruno, BEAUPRE Nicolas, DUMENIL Anne, « Marginaux, marginalité, marginalisation » dans *14-18, aujourd'hui, today, heute*, Cahors, Editions Noesis, 2001, 255 p.

le mariage et la mort). Que nous apprend donc ce processus de marginalisation forcé du clergé toulousain sur l'évolution de l'identité toulousaine en temps de guerre ?

A. La stigmatisation du clergé français: la nécessité de trouver un bouc-émissaire

La notion de « rumeur » a une valeur polysémique. Elle fait référence avant tout à un bruit informel, sourd, confus, provenant d'une multitude de sources ou sans sources déterminées. Il s'agirait donc d'une nouvelle dont l'origine reste inconnue et dont la véracité est incertaine. Mais, elle peut désigner également un phénomène de diffusion émis par tout moyen de communication formel ou informel d'une nouvelle dont là aussi, la véracité n'est pas assurée. Celle-ci suscite de manière plus générale une désapprobation et un mécontentement. La rumeur infâme correspond-elle à cette définition ? Il est vrai que le clergé catholique français est de plus en plus exaspéré par les assertions avancées par ces journaux anticléricaux. La rumeur devient également un mouvement de suspicion publique à l'encontre de quelqu'un. Or, le patriotisme des ecclésiastiques français est bel et bien continuellement mis en doute. La rumeur peut recourir à plusieurs réalités différentes dans un même temps. Elle peut être à la fois constituée de fausses informations, de préjugés, de légendes urbaines, de théories du complot et être une manœuvre de désinformation ou de diversion, ou encore un outil de propagande. Nous verrons par la suite, dans quelle mesure la rumeur infâme à l'œuvre à Toulouse recourt à ces différentes réalités.

La rumeur est un phénomène social, étudié par plusieurs psychosociologues, tels qu'Allport et Postman. Ces derniers ont défini en 1957 trois processus complémentaires à la rumeur : la réduction, l'accentuation et l'assimilation. La réduction consiste à affirmer que le message initial peut être simplifié à chaque retransmission. Certains détails sont retenus de manière préférentielle, et des explications supplémentaires peuvent venir renforcer la cohérence du message. Cette dernière caractéristique constitue l'accentuation. Et en dernier lieu, la rumeur fait l'objet d'une assimilation : le message est présenté de manière à ce qu'il soit approprié aux valeurs, croyances et émotions des individus.

Ces attaques ne se fondent sur aucun fait réel attesté par des preuves solides. La présentation de ces attaques dans la rubrique de *La Dépêche* intitulée « En Marge de l'Union sacrée » suit souvent la forme de petites historiettes, dont l'humour ponctue le récit. Le raisonnement est le plus souvent inductif : le journaliste part d'un cas particulier, de l'observation de faits pour en tirer une conclusion d'ordre général. L'utilisation d'exemples illustratifs rend l'argument plus concret et permet au lecteur de rejoindre le journaliste. Quels sont exactement les attaques formulées par *La Dépêche* en vue de stigmatiser le clergé

catholique ? Quel type d'argumentation est utilisé pour convaincre les lecteurs de la véracité de telles assertions ?

A.1. Les attaques formulées contre le pape Benoît XV

Sans directement attaquer le clergé français, *La Dépêche* s'est très vite fustigée contre la politique menée par le pape Benoît XV durant la guerre. Celui-ci est accusé de germanophilie et d'avantager le camp de la Triple-Alliance. Le quotidien toulousain prend largement part aux polémiques, provoquées par les affaires Latapie et Gerlach. Celles-ci alimentent le doute concernant l'impartialité de Benoît XV. Mais bien avant et bien après ces affaires, les critiques concernant la politique du pape sont abondantes dans les colonnes du quotidien toulousain et constituent ce qu'on appelle la rumeur infâme. Selon *La Dépêche*, la neutralité prônée par le pape n'était pas réelle. Au contraire, celui-ci affiche un certain attachement à l'Allemagne, et plus généralement aux Empires centraux.

« Il serait inexact de dire que l'influence dont le Vatican dispose n'a pas été, à maintes reprises, mise à la disposition des deux empires germaniques. Au reste, la grande majorité de la cour pontificale et l'« Osservatore romano », organe officiel du Vatican, sont ouvertement acquis à la cause austro-allemande et ils en ont donné des preuves éclatantes et nombreuses⁶⁰². »

Selon le journaliste, tout le Saint-Siège est acquis à la cause des Empires centraux. L'influence germanique est telle que le Saint-Père aurait déjà prouvé par plusieurs démarches son favoritisme envers eux. Dans le même article, l'auteur défend l'idée, qu'en les favorisant, Benoît XV cherche à ce que la minorité puissante catholique en Allemagne devienne par les annexions des pays européens une majorité. En effet, ces États risquant d'être annexés par l'armée de Guillaume II, sont largement catholiques. Finalement, en favorisant la Triple-Alliance, Benoît XV chercherait à étendre son influence et celle des milieux catholiques en Europe. Les Empires centraux auraient profité de manière déloyale de la Séparation de l'Église et de l'État en France au début du siècle pour se rapprocher du Vatican et augmenter leur influence auprès du Saint-Siège⁶⁰³. Ce favoritisme est visible dans les nombreux rapports cordiaux entretenus entre le Saint-Père ou des membres du Saint-Siège avec des personnalités allemandes ou autrichiennes. Un échange épistolaire entre Benoît XV et Guillaume II est vivement condamné par le journal.

⁶⁰² Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 15 avril 1915, « Les raisons du Vatican ».

⁶⁰³ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 17 septembre 1915, « Le pape et le Kaiser. Le pangermanisme du Vatican pour punir la France. »

Ainsi, lorsque Benoît XV fait sa proposition de paix en 1915, celle-ci est largement critiquée par le quotidien toulousain et par d'autres journaux anticléricaux. Elle est jugée inopportune, au moment où les Allemands ont le dessus militairement. Comme le fait remarquer le journal *Le Radical*, Benoît XV aurait dû faire cette proposition durant les premiers mois du conflit, lors de la violation de la neutralité belge⁶⁰⁴. Pour les Alliés, la paix du pape arrive bien trop tard, alors qu'au contraire, les Allemands approuvent l'initiative du souverain pontife⁶⁰⁵. De ce fait, la proposition de Benoît XV est interprétée comme un geste supplémentaire de sa germanophilie. Les expressions suivantes utilisées par *L'Humanité* et *Le Radical* et citées par le quotidien toulousain en attestent: « paix de boche⁶⁰⁶ », « ô pontife du Saint-Empire⁶⁰⁷ », « il semblait bien alors que le Dieu des Allemands fut celui de Benoît XV⁶⁰⁸ ».

Lorsque le pape tente de mobiliser le président Wilson à sa cause, celle-ci est également largement critiquée. Benoît XV fait parvenir au président américain, par l'intermédiaire du cardinal Gibbons, sa volonté de trouver des propositions pour le règlement du conflit. Mais le cardinal Gibbons est d'origine allemande et cette démarche est considérée comme une manœuvre allemande en vue d'affaiblir les puissances alliées⁶⁰⁹. La théorie du complot, caractéristique de la rumeur, est bien à l'œuvre ici. *La Dépêche* vante d'ailleurs la clairvoyance du président américain de ne donner aucune suite à un tel procédé⁶¹⁰.

À vrai dire, sa politique d'impartialité est peu comprise par ses contemporains, à l'heure où le conflit mondial est assimilé à une guerre de civilisation. Le camp ennemi est considéré comme l'expression ultime de la barbarie et assimilé à un retard civilisationnel. Cette mauvaise compréhension favorise la propagation de critiques à l'encontre du pape. L'affaire d'espionnage avec M^{gr} Gerlach ne facilite pas les choses. Mais finalement, est-ce que les critiques visant Benoît XV ne s'inscrivent pas dans une polémique, visant plus largement l'ensemble du clergé français et toulousain ?

⁶⁰⁴ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 10 août 1915, « Les écrivains politiques. Les excuses de Benoît XV. »

⁶⁰⁵ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 2 août 1915, « La paix du Pape » et Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 3 Août 1915, « Les écrivains politiques. Le pape et la paix. ».

⁶⁰⁶ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 3 août 1915, « Les écrivains politiques. Le pape et la paix. ».

⁶⁰⁷ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 3 août 1915, « Les écrivains politiques. Le pape et la paix. ».

⁶⁰⁸ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 10 août 1915, « Les écrivains politiques. Les excuses de Benoît XV. ».

⁶⁰⁹ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 22 août 1915, « La paix du Pape et la paix du Kaiser. » et Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 4 septembre 1915/ « La paix du Pape. Par l'entremise du Cardinal Gibbons. » et Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 5 septembre 1915/ « La paix du Pape. Une démarche incongrue. »

⁶¹⁰ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 6 septembre 1915, « La paix du Pape. Communication écrite et communication verbale. ».

A.2 Les attaques contre le clergé catholique français et les choses saintes

En effet, dès le début de l'année 1915, les attaques de *La Dépêche* se cristallisent progressivement vers l'ensemble du clergé toulousain et plus généralement français et la religion catholique. Le quotidien toulousain affirme à maintes reprises que l'ensemble du clergé français compte des embusqués qui ne participent pas à l'effort de guerre au même titre que les autres Français. Les prêtres bénéficieraient d'un régime plus favorable, leur permettant d'être assignés à des postes moins dangereux, tels que le service de santé :

« La catégorie de prêtres mobilisés non combattants, écrit la feuille royaliste, comprend les prêtres âgés de trente à quarante-six ans, qui, avant la loi de la Séparation, ont occupé à vingt-six ans un poste concordataire et ont été versés de droit dans le service de santé. Ceux-là sont mobilisés comme infirmiers, brancardiers, mais non comme combattants, pas plus que les prêtres dispensés du service actif par leur âge ou leur santé et classés dans les services auxiliaires. Ces non-combattants constituent le plus grand nombre des vingt mille prêtres français mobilisés dans cette guerre⁶¹¹. »

À la lecture de tels propos, il apparaît bel et bien qu'un sentiment d'injustice semble prédominer. Les prêtres bénéficieraient d'un régime avantageux, leur permettant d'occuper des tâches moins dangereuses. *La Dépêche* et *Le Gaulois* ne citent pas leurs sources, concernant le chiffre avancé, de vingt mille prêtres français mobilisés. L'absence de référence aux sources prouve bien que l'on a affaire ici à de la fausse information. L'objectif ici est de prouver que le clergé français n'est pas assez courageux pour occuper des postes à risque.

L'amour des ecclésiastiques pour la France est également mis en doute : le clergé français n'aimerait pas assez la France pour être en mesure de la défendre. De la même manière, les infirmiers-prêtres auraient la possibilité de bénéficier de plus de temps de repos lors des fêtes de Pâques⁶¹². *La Dépêche* ne cesse d'insister sur le pessimisme du clergé concernant la victoire future de la France. La France aurait peu de chance de gagner le conflit face à la puissance militaire de l'Allemagne. De la même manière, le journal toulousain dénonce l'idée qui prévaut, il est vrai, parmi certains milieux catholiques français, consistant à affirmer que la guerre est une punition de Dieu suite à la Séparation de l'Église et de l'État⁶¹³. Ainsi, la défaite serait assurée. Le 11 juin 1915, le quotidien toulousain commente l'expression « en pure perte

⁶¹¹ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 17 juin 1915, « La persécution religieuse ».

⁶¹² Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 1^{er} avril 1915/ « En Marge de l'Union sacrée. Les permissions de Pâques. ».

⁶¹³ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 6 avril 1915, « En Marge de l'Union sacrée, La France coupable. » et Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 8 juillet 1915, « En Marge de l'Union sacrée. » et Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 2 septembre 1915, « En Marge de l'Union sacrée. Dieu punit la France. ».

» utilisée par *la Croix* du 9 juin 1915. Selon le journal catholique, il est primordial que le sang versé des enfants de la patrie ne soit pas versé en pure perte. *La Dépêche* interprète cette expression de la manière suivante :

« Ce qui revient à dire que les soldats français se battent pour rien s'ils se battent seulement pour la défense du territoire, pour l'honneur national et la défense du droit⁶¹⁴».

On perçoit bien ici, comment le quotidien toulousain extrapole et exagère les propos tenus par *La Croix*, pour mieux insister sur le pessimisme des catholiques. En plus d'être pessimistes, ils considéreraient le conflit comme inutile, alors même que celui-ci s'avère être une lutte pour la civilisation et pour une cause juste. Les membres du clergé seraient d'autant plus des traîtres, qu'ils garderaient l'or français pour eux. Selon l'article du 24 août 1915, M. le curé Périssé de Montagnac-Catonville, commune du canton de Cologne-du-Gers aurait refusé de verser l'or pour l'effort national, car le gouvernement avait traité « le Concordat comme un chiffon de papier⁶¹⁵ ». Nous avons ici affaire à une véritable propagande qui consiste à affirmer un peu plus la trahison des ecclésiastiques français pour le compte des Allemands. Le quotidien toulousain accuse le clergé français d'antipatriotisme, et de souhaiter le triomphe de l'Allemagne⁶¹⁶.

Régulièrement le quotidien toulousain dénonce dans ses colonnes la pression religieuse dans les hôpitaux, tenus par des membres du clergé. Des soldats non catholiques, ou musulmans n'auraient pas été soignés⁶¹⁷, des soldats auraient été forcés à se convertir⁶¹⁸, la lecture du journal *La Dépêche* serait interdite⁶¹⁹. Les attaques visant les hôpitaux sont les plus abondantes : quarante et un articles abordent ce thème. Elles visent d'ailleurs plus particulièrement le clergé toulousain, dans la mesure où les anecdotes relatées sont souvent issues des hôpitaux toulousains.

Mais *La Dépêche* ne s'attaque pas seulement au pape et au clergé français, mais aussi à la foi et à Dieu. Elle met en doute l'existence de Dieu et nie ses perfections⁶²⁰. Ce genre de

⁶¹⁴ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 11 juin 1915, « En Marge de l'Union sacrée. « EN PURE PERTE ».

⁶¹⁵ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 24 juin 1915, « En Marge de l'Union sacrée. Un soldat au conseil de guerre. »

⁶¹⁶ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 3 octobre 1914, et 6 juin 1914.

⁶¹⁷ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 23 Avril 1915, « En Marge de l'Union sacrée. Vous avez des Idées singulières ; allez-vous soigner chez vous. » et Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 3 avril 1915/ « En Marge de l'Union sacrée. Un général obligé de faire respecter la liberté d'expressions. ».

⁶¹⁸ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 29 avril 1915, « En Marge de l'Union sacrée. La conversion du Parisien. ».

⁶¹⁹ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 30 avril 1915, « En Marge de l'Union sacrée. La « *Dépêche* » et le pot de confitures. ».

⁶²⁰ Arch. dép. Aude, 588 PER 42/ *La Dépêche*, 4 septembre 1914, « Dieu lui-même, s'il existe » ; 19 mai 1915.

critiques choque à plus d'un titre les catholiques toulousains⁶²¹. Le quotidien toulousain dénature également les choses saintes. L'article publié le 18 juin 1915, intitulé « le Cœur saignant » en atteste : il dénature la dévotion au Sacré-Cœur et plus exactement les origines de cette dévotion⁶²². *La Dépêche* établit continuellement des assimilations entre la religion catholique et l'Allemagne. Les médailles de Lourdes sont considérées comme « boches⁶²³ ». Alors même que l'Allemagne est majoritairement protestante, le quotidien toulousain insiste régulièrement sur la relation entretenue entre les catholiques et Guillaume II, ou encore sur le quotidien des catholiques en Allemagne. Par exemple le 19 avril 1915, *La Dépêche* pointe du doigt le fait que les Allemands aussi pensent mener « une sorte de croisade⁶²⁴ ». Le quotidien toulousain se demande ici quel dieu vénère les catholiques français, si celui-ci défend la cause de la barbarie allemande.

A.3. Un contexte favorable à la stigmatisation du clergé catholique

On ne peut comprendre cette polémique sans rappeler le contexte dans lequel elle s'inscrit. Au cours du XIX^{ème} siècle, les pays européens ont pris conscience d'être des nations. La défense de la nation devient donc une obligation essentielle, plaçant ceux chargés de cette tâche au cœur de la réalité sociale. L'armée jouit d'ailleurs d'un prestige particulier. Si on envisage la norme comme l'activité la plus importante d'une société, alors la guerre devient de 1914 à 1918 cette norme. À la différence des autres conflits du XIX^{ème} siècle, où la guerre est rejetée aux frontières du pays et n'implique pas des changements essentiels dans le quotidien des Français, la Grande Guerre devient l'activité fondamentale de la société française. On pourrait d'ailleurs citer Jean-Jacques Becker: « la participation à la survie du pays est devenue l'essentiel et participer à cette survie est devenue la norme sociale⁶²⁵ ». Ainsi dans cette période, « les marginaux sont ceux qui ne se sont pas liés d'une manière ou d'une autre à la guerre⁶²⁶ ». On retrouve ici le reproche de ne pas participer à l'effort de guerre au même titre que les autres français. Mais pouvait-on vraiment être en dehors de la guerre ? Pouvait-on vraiment vivre sans que la guerre ait une influence sur le mode de vie et pouvait-on refuser de participer au conflit ?

⁶²¹ Archives du Diocèse de Toulouse, carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 5, « condamnation du journal *La Dépêche* ».

⁶²² Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 18 juin 1915, « Le Cœur-saignant ».

⁶²³ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 26 juin 1915, « En Marge de l'Union sacrée. ».

⁶²⁴ Arch. dép. Aude, 588 PER 42, *La Dépêche*, 19 avril 1915, « Le bon pasteur ».

⁶²⁵ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd, CABANES Bruno, BEAUPRE Nicolas, DUMENIL Anne, *op.cit.*, p. 36

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 36

Dans un contexte plus étroit, les années de guerre sont marquées à Toulouse par la victoire des socialistes lors des élections municipales de 1912. Ces derniers remportent 42% des suffrages, alors que les radicaux remportent 36% et la liste de droite 22%. Les élections législatives de Toulouse confirment la prépondérance des socialistes avec la réélection de deux députés socialistes sortants Bedouce et Ellen-Prévôt. Toutefois, Toulouse s'oppose au reste du département qui compte quatre radicaux sur cinq. Cette prépondérance des Républicains dans la vie politique toulousaine mais plus largement française est le fruit d'une lutte ancienne opposant les cléricaux aux républicains. Dès la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle, le gouvernement français entame une politique antireligieuse et laïcisante, débouchant en 1905 sur la fin du concordat et la Séparation de l'Église et de l'État. Avant cette date, les lois et décrets anticléricaux s'enchaînent. La lutte commence sous le gouvernement de Waldeck-Rousseau avec le procès intenté aux assomptionnistes, suivi de la dissolution de cette congrégation en 1900. L'anticlérisme est fortement ancré chez de nombreux Français. Il n'est l'apanage d'aucun groupe social, ou classe politique. Il s'est manifesté chez tous les Français, et a pu cimenter des groupes sociaux ou des classes politiques désunis. La loi de la Séparation, qui était la conséquence ultime d'un processus de sécularisation depuis longtemps entamé, pouvait difficilement ne pas devenir antichrétienne. Comme l'affirme René Rémond, l'anticlérisme est avant une idéologie politique positive. Il est une idéologie, car il a mobilisé des dévouements et des passions⁶²⁷.

Ainsi, le contexte est favorable au développement de polémiques et luttes anticléricales. La Séparation a profondément affaibli les institutions ecclésiastiques, qui rencontrent de plus en plus de difficultés à se défendre contre ce genre d'attaques.

A.4. La rumeur infâme à Toulouse : un processus de représentation de l'intolérable

La guerre constitue un temps de crise pour la société française qui, les premières semaines du conflit, tente de se renforcer autour de l'idée de former un « Nous » unique et solidaire. Derrière la déclaration de l'Union sacrée se cache le désir de revendiquer une unité parfaite et pure. La peur de l'ennemi ne conduit pas dans un premier temps à détruire l'autre, mais à renforcer la cohésion du groupe. Comme le souligne Jacques Sémelin dans son étude sur les massacres, la bataille du pouvoir dans une société soumise à un temps de crise tel qu'une guerre, ne concerne pas d'abord ce « eux » mais bien plutôt les parties du « nous » réfractaires

⁶²⁷ REMOND René, *op.cit.*, p.7.

à la vision identitaire de l'avenir du pays projeté alors⁶²⁸. Une lutte politique préalable au sein du « nous » est donc visible et va de pair avec le rejet du « eux ». L'ennemi est d'abord la partie du « nous » soutenant des positions politiques autres. La politique d'impartialité de Benoît XV, soutenu par certains membres du clergé français s'opposait à la politique du gouvernement français et à la vision de la guerre défendue par le patriotisme français. Ainsi, les premiers ennemis de la nation française sont ceux qui embrassent une autre vision du conflit. La rumeur infâme est l'expression de cette lutte politique préalable au sein du « nous ».

À vrai dire, les attaques formulées dans le cadre de la rumeur infâme à l'encontre du clergé prouvent que cette controverse se fonde avant tout sur un processus historique de représentation de l'intolérable. Durant la Première Guerre mondiale, l'intolérable devient le traître et l'embusqué. Ainsi, ceux qui étaient déjà jugés comme en marge d'une société de plus en plus sécularisée deviennent à l'heure du conflit les nouveaux visages de ces marginaux dangereux pour l'unité française. Cette polémique repose donc sur une cristallisation du discours de l'autre et joue sur le thème de l'angoisse. Les attaques formulées par le camp anticlérical dans le cadre de la rumeur infâme ont pour but de reporter cette angoisse collective diffuse sur un ennemi nommable. Le traître devient celui qui, membre de ce « Nous », essaie de dissimuler son désaccord ou encore tente d'éviter de payer l'impôt du sang. La figure du traître s'oppose à l'attente d'une solidarité sans faille de tous les membres du groupe contre l'ennemi déclaré. Tous les membres sont appelés à se mobiliser dans ce combat, devenant dès lors, existentiel pour le groupe. La lutte préalable au conflit contre cet ennemi déclaré consiste donc à démasquer ceux qui cherchent à se démarquer de ce combat existentiel, autrement dit le traître. D'après Jacques Sémelin, « le " traître " en puissance sera par définition celui qui, tout en étant membre de ce « nous » cherche à dissimuler son désaccord. Bien qu'étant membre du "peuple", il s'avère être un " ennemi du peuple " [...]. La dynamique imaginaire devient donc tout autre : plutôt que de se fonder sur la mise en valeur d'une "petite différence", elle se construit à partir de la reconnaissance d'une similitude fondamentale, mais qui tourne à la trahison⁶²⁹ ». Ainsi la violence, visible dans la dureté des attaques formulées dans le cadre de la rumeur infâme par exemple naît du « rapport conflictuel entre deux jumeaux dont l'un finit par déclarer que l'autre est " un traître " à leur commune identité⁶³⁰ ». La cohésion du « nous »

⁶²⁸ SEMELIN Jacques, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 2005, p. 49.

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 51.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 51.

et son identité unique doivent être préservées par le rejet d'une partie des membres du groupe, qui ne partageraient pas la même position.

Durant les premiers mois du conflit, la population toulousaine voyait des espions allemands partout. Cette crainte diminua sans pour autant s'effacer complètement. Elle est remplacée par ce que Pierre Bouyoux nomme la « chasse aux embusqués⁶³¹ ». Celle-ci s'inscrit dans un souci de justice, qui consiste à vouloir voir partir au front tous ceux qui ont réussi à s'en dispenser. A titre d'exemple, on apprend qu'en mars 1915, au Jardin des Plantes, plusieurs femmes prennent à partie un jeune civil, qui finalement s'avère être un grand blessé de guerre⁶³². Cette chasse vise, avant tout, tout jeune civil resté à l'arrière, provoquant parfois certaines altercations à Toulouse. Les jeunes gens bourgeois sont souvent désignés par les journaux socialistes, tels que le *Midi socialiste*. Le *Télégramme* finit par prendre leur défense :

« Depuis que la loi Dalbiez a créé une nouvelle maladie, l'embuscomanie, le bon public est tout disposé à se figurer qu'il y a des embusqués dans tous les coins et en particulier parmi les officiers des dépôts... Ce sont eux qui sont chargés de préparer les recrues et les futures victoires... Ils ne vont jamais se reposer à l'arrière comme leurs camarades des tranchées... Ils sont sûrs de ne jamais être à l'honneur... Les rêves de gloire leur sont interdits et leur avancement est au moins aussi lent qu'en temps de paix⁶³³. »

Pierre Bouyoux remarque que dès le printemps 1915, les quotidiens toulousains ont cessé d'aborder les embusqués soit parce que la censure officielle les y conduit, soit dans le but d'éviter de nouveaux excès dans la population⁶³⁴. Toutefois, on remarque que la fin de la « chasse aux embusqués » correspond au contraire au début de la rumeur infâme. La chasse s'est donc moins apaisée qu'elle n'a changé de cibles : du jeune civil bourgeois au prêtre. On observe ce même phénomène concernant le thème de la trahison. La peur d'une présence d'espions parmi la population est un lieu commun durant la Grande Guerre. La caricature ci-dessous en atteste :

⁶³¹ BOUYOUX Pierre, *op.cit.*, 528 p.

⁶³² *Le Midi Socialiste*, 10 mars 1915.

⁶³³ *Le Télégramme*, 10 octobre 1915, cité dans BOUYOUX Pierre, *op.cit.*, p. 306.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 305.



Figure 18 : La peur de l'espion allemand à Toulouse⁶³⁵

Cette caricature de Metteix représente la peur des espions allemands durant les premières semaines de la guerre. On distingue sur cette illustration des personnages aux traits grotesques répétant aux généraux allemands, en haut de l'affiche, les informations qu'ils ont entendues. Cette caricature fait directement référence avec ironie à la circulaire du ministre de la guerre adressée le 28 octobre 1915. Dans celle-ci, Alexandre Millerand avait mis en garde les Français : « Taisez-vous, méfiez-vous » et encourageait les Français à n'évoquer aucune information hors du cercle restreint de leurs proches. Cette peur de l'espion engendre, les premières semaines, une série d'arrestations arbitraires d'individus possédant un patronyme à consonance germanique ou suspectés d'entretenir des relations avec l'ennemi.

Les critiques formulées par *La Dépêche* concernent toujours la guerre, ou plus exactement la position du pape dans la guerre ou encore la mobilisation du clergé français. C'est bien la politique d'impartialité du pape qui est critiquée, tout comme la mobilisation du clergé. La Grande Guerre semble bel et bien avoir réamorcé cet anticléricalisme, alors dépassé dans les premiers mois du conflit. La recherche éperdue des responsables du conflit conduisent certaines personnalités aux cléricaux. Le message est donc en adéquation avec les émotions des

⁶³⁵ Archives municipales de Toulouse, 9 FI 7004, « Taisez-vous » publié dans *Drôle de guerre !? - Centenaire de la Grande Guerre, Catalogue de cartes postales dessinées éditées à Toulouse (1914-1918)*, édité par les Archives de Toulouse

individus. Il s'agit, ici, de l'assimilation entre la rumeur, les croyances et les attentes des individus. Le pape est donc accusé de favoriser secrètement le camp de la Triple-Alliance, et le clergé de ne pas participer à l'effort de guerre au même titre que les autres Français, favorisant l'enlisement dans le conflit. Même si ces journaux locaux véhiculent des idées largement anticléricales, ils répondent surtout à une attente particulière de leurs lecteurs. Finalement, la rumeur infâme se trouve plus du côté de l'affect, où les ecclésiastiques sont présentés comme des ennemis, responsables des souffrances de la nation, que du côté de la raison. Il est une idéologie politique, car le pouvoir est son principal enjeu.

Mais quelles peuvent être les répercussions d'une telle polémique ? Les Français attachent-ils du crédit à de telles assertions ? Selon Georges Fonsegrive, certains peuvent ne pas y croire, sans toutefois les contredire et finalement se demander s'il n'y a pas une part de vérité dans tout ça⁶³⁶. Selon Jacques Fontana, « ces "racontars" obtiennent quelques crédits : ils servent à justifier l'angoisse que la guerre a produite ; ils servent d'exutoire à la colère de ceux qui sont heureux qu'un bouc émissaire leur soit désigné, ils témoignent enfin d'un manque de réflexion élémentaire⁶³⁷ ». Cette polémique est donc plus du côté de la passion que de la rationalité. Elle répond à des attentes particulières : trouver un responsable, un bouc émissaire et est la conséquence de pulsions telles que l'angoisse. Tout esprit de rationalité est donc annulé.

Il est essentiel de souligner toutefois que Joseph Chansou n'évoque pas la polémique de la rumeur infâme dans son journal. On pourrait interpréter ce silence comme le signe de l'indifférence des soldats pour ce genre de controverse, occupés, au contraire, par les affrontements militaires. La rumeur infâme concernerait plutôt le front intérieur que le champ de bataille.

B. La résistance face à ce processus de marginalisation

Toutefois, il serait faux d'affirmer que le clergé français est inerte face à de telles attaques. Au contraire, ce processus de marginalisation opéré par le camp anticléricale toulousain se heurta à une vive résistance du camp catholique. Un rapport de forces s'exprime constamment entre les deux camps. À travers la mobilisation des divers organes officiels du diocèse (*Les semaines catholiques* et bulletins paroissiaux), le clergé toulousain n'a de cesse de répondre aux attaques formulées contre lui. En s'appuyant sur une argumentation logique et en faisant appel à des arguments d'autorité (soutien de divers évêques du Midi de la France), le

⁶³⁶ Cite in FONTANA Jacques, *op.cit.*, p. 137.

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 137.

clergé toulousain tente de convaincre la population toulousaine de l'inexactitude de ces propos. Ainsi, quel est le discours argumentatif mobilisé par l'Église toulousaine pour répondre à la stigmatisation de *La Dépêche* de Toulouse ?

B.1. Les réponses du clergé toulousain

Tout comme pour les affaires Gerlach et Latapie, les journaux catholiques et le clergé toulousain ne sont pas inertes face à de telles attaques. Au contraire, ils répondent à ces critiques, de manière plus ou moins virulente. Par ailleurs, l'expression « rumeur infâme » n'est pas une invention *a posteriori*, menée par des historiens. Non, cette appellation « rumeur infâme » est déjà employée par les protagonistes de cette polémique, et plus particulièrement par les tenants du camp clérical. Sans connaître pour l'instant le moment précis de l'apparition d'une telle expression, on peut supposer que celle-ci est ancienne. En effet, on retrouve l'emploi de « rumeur infâme », les premières semaines de la polémique. Ce qui pourrait nous laisser supposer que cette expression ait pu être utilisée dès les premières polémiques à l'œuvre à la fin du XIX^{ème} siècle. L'emploi de l'expression « rumeur infâme » par le camp clérical insiste sur le bien infondé de telles accusations. L'adjectif « infâme » désigne ici l'ensemble des critiques prononcées par les anticléricaux qui sont considérées comme une série de perfidies contre la religion et le clergé. Cette série d'attaques provoquerait colère et répugnance. Le substantif, « rumeur », désignerait plutôt les modalités de transmission de telles critiques et insisterait sur le bien infondé de telles accusations.

Les réponses du personnel ecclésiastique toulousain aux anticléricaux s'inscrivent dans cette stratégie de communication mise en place par le clergé et par les intellectuels catholiques toulousains. Elles viennent s'ajouter à toutes ces marques, témoignant l'amour du pape pour la France ou encore le patriotisme du clergé toulousain. Les réponses concernant les attaques de *La Dépêche*, et des autres journaux anticléricaux sont plus directes. Les réponses des journaux catholiques, tels que le journal officiel du diocèse concernent d'abord les attaques formulées par les journaux anticléricaux locaux et cherchent à convaincre leur lectorat de l'inexactitude de ces propos. Ainsi le 7 mars 1915, *Les semaines catholiques* répondent à la comparaison établie par le journal *La Lanterne* qui tente de prouver que les soldats appartenant au corps de l'enseignement primaire public sont plus nombreux à être morts au champ d'honneur que les membres de la Compagnie de Jésus⁶³⁸. Afin de répondre à de telles critiques, l'hebdomadaire toulousain livre le nombre de Jésuites à être incorporés dans le service armé, comme infirmiers, aumôniers militaires, ou encore à être morts, faits prisonniers, blessés, ou déclarés disparus.

⁶³⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 7 mars 1915.

L'insertion de données numériques prouve ici que les contributeurs *Des semaines catholiques* cherchent à convaincre leur lectorat par une démonstration crédible et logique.

De la même manière, l'hebdomadaire du diocèse utilise bien souvent des arguments d'autorité. L'argumentation s'appuie sur une personne d'autorité, telle que des évêques ou des cardinaux : le 21 mars 1915, *Les semaines catholiques* rappellent les nombreuses protestations des évêques et archevêques de la région du Sud-Ouest formulées contre *La Dépêche*⁶³⁹. L'archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain, n'hésite pas à prendre position dans une lettre pastorale publiée le 15 juin 1915, dans laquelle il dénonce et condamne la lecture de *La Dépêche*. Cette lettre adressée à l'ensemble de ses diocésains est certainement le signe de protestation le plus marquant. L'archevêque revient sur ces attaques incessantes, pour finalement interdire à ses diocésains la lecture de ce quotidien anticlérical.

« En vertu du droit inhérent à notre charge, et uniquement préoccupé de l'utilité spirituelle de nos diocésains, nous condamnons de nouveau *La Dépêche* ; nous déclarons la lecture de ce journal dangereuse pour la foi, et pour ce motif nous l'interdisons aux fidèles, de la manière la plus rigoureuse⁶⁴⁰. »

Il est important de souligner ici l'expression « nous condamnons de nouveau ». Comme le rappelle l'archevêque au début de sa lettre pastorale, ce n'est pas la première fois que l'archevêque protesta contre les « calomnies⁶⁴¹ » tenues par le journal toulousain. Finalement, celui que l'on accuse d'exagération avant l'ouverture des hostilités, n'est, en réalité, que trop prévoyant. Depuis déjà huit ans, l'archevêque s'emploie à dénoncer les calomnies du journal toulousain. Pour M^{gr} Germain, une telle campagne antireligieuse ne peut qu'avoir pour objectif de mettre en doute le patriotisme des catholiques, pour finalement reprendre la guerre ouverte contre la religion.

Par d'importantes notes, où l'archevêque cite les nombreux articles de *La Dépêche*, M^{gr} Germain démontre l'intensité des attaques et dément chacune d'entre elles. L'importance de ces notes prouve la volonté de l'archevêque d'établir une condamnation crédible du journal. Le procédé est ici bien différent de celui employé par le quotidien toulousain qui omet régulièrement de citer ses sources. Cette lettre pastorale est organisée suivant un plan très précis. La première partie correspond au rappel des faits, et à l'ancienneté d'une telle polémique. Dans

⁶³⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 21 mars 1915, « Condamnation de *La Dépêche* ».

⁶⁴⁰ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 juillet 1915, « Lettre pastorale de monseigneur l'archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles dénonçant et condamnant *La Dépêche de Toulouse* ».

⁶⁴¹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 juillet 1915, « Lettre pastorale de monseigneur l'archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles dénonçant et condamnant *La Dépêche de Toulouse* ».

une seconde partie, l'archevêque revient sur les critiques portées contre le pape, les hôpitaux tenus par des religieux et contre les principes et les applications de la foi catholique.

L'archevêque déplore le silence tenu concernant l'aide humanitaire et les généreux dons du pape à la France. Il dénonce également l'usage d'historiettes pour prouver la persécution religieuse dans les hôpitaux, et pour critiquer avec mépris le catholicisme, ou encore la politique du pape. Dans une troisième partie, l'archevêque de Toulouse accuse les journalistes de *La Dépêche* de vouloir « violer » l'Union sacrée en France. Selon M^{gr} Germain, l'heure n'est pas à la division nationale, ni « aux critiques les plus justifiées », mais plutôt à l'union. L'archevêque insiste sur l'obéissance de ce principe par les catholiques dès les premiers mois de guerre. La lettre se conclut finalement par la condamnation de la lecture de *La Dépêche*. Il est essentiel de remarquer que le jour de la publication de cette lettre-pastorale correspond à la fête du diocèse de Toulouse, la fête de Sainte Germaine de Pibrac⁶⁴². Cette concordance n'est pas une coïncidence.

Au contraire, l'Archevêque souhaite ici insister d'une part sur l'union des diocésains face à l'attaque de *La Dépêche* et d'autre part sur la gravité de telles critiques avancées par que le quotidien toulousain. La lettre pastorale de M^{gr} Germain établit en quelque sorte la ligne de conduite suivie par *Les semaines catholiques*, concernant la rumeur infâme :

« Nous n'étions pas une voix nouvelle mais seulement un écho, redisant, en son nom, ce que le Chef du diocèse avait déjà dit tant de fois⁶⁴³. »

Ainsi toutes les protestations et condamnations prononcées par l'hebdomadaire du diocèse correspondent aux idées défendues par l'archevêque. *Les semaines catholiques* expliquent à plusieurs reprises les raisons d'une telle condamnation⁶⁴⁴. Or, celui-ci entreprit une importante campagne de protestation. Trente-sept articles de l'hebdomadaire font références à la polémique de la rumeur infâme. M^{gr} Germain publie d'ailleurs un tract, dans l'année 1915, afin de renouveler sa dénonciation et sa condamnation du quotidien toulousain⁶⁴⁵. Il renouvelle ses critiques de manière plus concise. Le 19 février 1916, le directeur du journal l'*Express du Midi* demande à l'archevêque de Toulouse de lui transmettre le nombre précis de prêtres et

⁶⁴² Sainte Germaine de Pibrac est une vierge et sainte catholique, fêtée le 15 juin. Le pape Pie IX fut l'initiateur de sa béatification (7 mai 1854) et de sa canonisation (29 juin 1867) à Rome. Sainte Germaine est la sainte patronne des personnes faibles, malades, déshérités et des bergers.

⁶⁴³ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 juillet 1915, « Lettre pastorale de monseigneur l'archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles dénonçant et condamnant *La Dépêche de Toulouse* ».

⁶⁴⁴ Archives du Diocèse de Toulouse, carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 5, « Condamnation du journal *La Dépêche* ».

⁶⁴⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 3, « L'Union sacrée et Leçons de la guerre. Que penser de l'attitude actuelle des journaux anticléricaux à l'égard des catholiques ? ».

séminaristes morts au champ d'honneur et décorés de la Légion d'honneur, de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre⁶⁴⁶. Le journal toulousain souhaite prouver de manière logique, le caractère mensonger des accusations de *La Dépêche*. Afin de mettre fin à une telle polémique, l'archevêque ne cesse de chercher le soutien d'autres responsables du clergé français.

Mais tout comme *La Dépêche*, *Les semaines catholiques* tentent parfois de persuader son lectorat en utilisant tout un vocabulaire péjoratif et le registre pathétique. Le 24 octobre 1915, l'hebdomadaire raconte le parcours d'un séminariste blessé, qui ayant accepté de retourner au front plus tôt que prévu, fut finalement tué par balle.

« Henri M... blessé, a reçu une citation, évacué dans un hôpital il n'y a pas fait un long séjour, juste une semaine alors qu'il devait y rester quelques mois, mais on l'appelle pour retourner au front en avance. Il accepte « c'est un honneur que je ne puis refuser... »⁶⁴⁷»

Le courage du séminariste est ici souligné, pour mieux démentir l'assertion de *La Dépêche* consistant à affirmer que les membres du clergé français sont des embusqués. À plusieurs reprises, l'hebdomadaire du diocèse, condamne l'« attitude inqualifiable⁶⁴⁸» du quotidien toulousain qui « attrista⁶⁴⁹» de nombreux catholiques toulousains. Finalement, nous pouvons remarquer que toutes les critiques *Des semaines catholiques* sont présentées sous forme d'arguments *ad hominem* : l'argumentateur répond personnellement à son adversaire. Les arguments visent directement les attaques de ces journaux anticléricaux. Les critiques sont souvent citées avec précision pour mieux révéler l'injustice de telles assertions, concernant le pape et le clergé français. L'usage du registre pathétique consiste ici à insister sur la nature mensongère des assertions avancées par les journaux anticléricaux toulousains, tout en gagnant la sympathie de ses lecteurs.

Après avoir formulé à maintes reprises des démenties aux accusations de *La Dépêche*, les journaux catholiques utilisent finalement les mêmes arguments que les journalistes anticléricaux. Ils les soupçonnent à leur tour d'être germanophiles. Selon eux, le fait même d'essayer de fragiliser l'union nationale française ne peut qu'être le fait des Allemands

« S'il plaît à la Dépêche de s'inspirer, comme elle l'a fait cette semaine, des articles intéressés de journalistes allemands pour continuer sa campagne scandaleuse de mensonge et de calomnie⁶⁵⁰. »

⁶⁴⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 8, lettre du directeur de l'Express du Midi adressée à M^{gr} Germain le 19 février 1916.

⁶⁴⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 24 octobre 1915.

⁶⁴⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 11 juillet 1915.

⁶⁴⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 11 juillet 1915.

⁶⁵⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 30 mai 1915.

Les journalistes du quotidien toulousain s'inspireraient donc des journalistes allemands. Cette propagande antireligieuse, à contre-courant des intérêts de la France, ne peut servir que la cause allemande. Les journalistes de *La Dépêche* sont aussi considérés comme des embusqués d'« une basse lâcheté⁶⁵¹ ». Eux qui critiquent la mobilisation du clergé sont finalement à l'abri des champs de bataille :

« Enrôlés parmi les troupes qui combattent sur le front et dans les divers services militaires, les instituteurs ont vu de près, au milieu du danger, les prêtres qu'on leur avait dépeints, avant la guerre, sous les couleurs les plus noires, et ils ont appris à les estimer. Les rédacteurs de la *Dépêche* n'en sont pas là... Ils se tiennent si loin du front, que peuvent-ils savoir ?⁶⁵²»

Leur antipatriotisme est donc souligné à maintes reprises. La colère est souvent de mise lorsqu'il s'agit de dénoncer les procédés employés par *La Dépêche*. On les qualifie même de « journalistes heureux d'être à l'abri tandis que des « frocards » se font tuer⁶⁵³ ». À vrai dire, la durée de cette polémique ne peut que susciter l'énervement des catholiques.

Suite à un article publié dans le même quotidien le 12 février 1916, Paul Adam, chroniqueur, défie quiconque de lui citer un curé prêt à sacrifier sa vie sur la ligne de feu⁶⁵⁴. Ce qui a très vite été appelé le défi de *La Dépêche* suscite l'indignation du camp catholique. M^{gr} Germain s'adresse auprès du gouvernement français en vue d'arrêter une telle campagne anticléricale, jugée calomnieuse et mensongère⁶⁵⁵.

B.2 Le soutien du clergé français et de Benoît XV

La rumeur infâme est une polémique qui met directement en danger les relations entretenues entre le Saint-Siège et la France d'une part, et la place du clergé catholique dans la société française d'autre part. Le clergé français n'a pas attendu la réponse du gouvernement pour riposter à de telles attaques. Il ne manque d'ailleurs pas de défenseurs. Lors de la publication de sa lettre pastorale, dénonçant et condamnant *La Dépêche* de Toulouse, M^{gr} Germain reçoit plusieurs lettres ou cartes de remerciement de la part du clergé français. Les évêques de Bourges, Laval, Chalons, Montauban, Rennes, Tarbes, Lourdes, Bayonne, Gap, et Saint-Fleur envoient des cartes de remerciement pour cet acte⁶⁵⁶. Les évêques d'Agen, d'Auch,

⁶⁵¹ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 2 janvier 1916.

⁶⁵² Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 10 octobre 1915.

⁶⁵³ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 2 janvier 1916.

⁶⁵⁴ Archives du diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, le 4 juillet 1915, « Lettre pastorale de monseigneur l'archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles dénonçant et condamnant *La Dépêche* de Toulouse. ».

⁶⁵⁵ *La Dépêche* de Toulouse, 12 février 1916.

⁶⁵⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8.

d'Avignon, Cahors, Mazamet, Montpellier, Nîmes, Pamiers, Paris, Rodez, Rouen, Toulon, et Tulle adressent à l'archevêque de Toulouse, une lettre plus longue, témoignant leur profonde gratitude pour cet acte courageux⁶⁵⁷. Celui-ci est inspiré « par le patriotisme autant que par [le] devoir pastoral de M^{gr} Germain⁶⁵⁸ ». Il faut toutefois remarquer que les évêques ici mentionnés ne sont pas tous issus de la région du Sud-Ouest, mais de la France entière. Aucune région française n'est épargnée. L'ensemble des catholiques français, ainsi que la papauté sont concernés par la rumeur infâme. Cependant cette polémique a un plus gros écho dans la région du Sud-Ouest :

« Veuillez me permettre [...] de vous remercier au nom de nos fidèles, je devrais dire au nom de notre Sud-Ouest qui gémit de se voir infecté par cet organe publicité qui semble être fait le mensonge et la calomnie⁶⁵⁹. »

En effet, le fait même que ces critiques soient véhiculées par des journaux locaux explique une telle importance de la rumeur infâme dans la région du Sud-Ouest. Tous les évêques insistent bien sur « les mensonges⁶⁶⁰», les « perfidies⁶⁶¹ », « calomnies⁶⁶²», véhiculés par ces « êtres néfastes⁶⁶³». Selon l'évêque de Montpellier, la lettre pastorale de l'archevêque est une « page d'histoire de notre Église de France et de notre cher Midi⁶⁶⁴». Le clergé reprend les mêmes critiques avancées par l'archevêque de Toulouse, ou dans *Les semaines catholiques*. Selon eux, une telle polémique ne peut qu'être l'œuvre de « boches » cherchant à diviser les Français et anéantir l'union nationale⁶⁶⁵. L'archevêque de Lyon, le cardinal Sevin fait la même analyse en 1916 : cette rumeur viendrait d'Allemagne pour diviser les Français et de cette façon l'Allemagne combattrait le catholicisme, fidèle à sa tradition⁶⁶⁶.

⁶⁵⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8.

⁶⁵⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 25 juin 1915, lettre de l'Evêque de Mazamet, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁵⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 21 juin 1915, lettre de l'Evêque d'Auch, adressée à M^{gr} Germain

⁶⁶⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 21 juin 1915, lettre de l'Evêque d'Auch, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁶¹ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 26 juin 1915, lettre de l'Evêque de Cahors, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁶² Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 21 juin 1915, lettre de l'Evêque d'Auch, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁶³ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 24 juin 1915, lettre de l'Evêque de Nîmes, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁶⁴ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 26 juin 1915, lettre de l'Evêque de Montpellier, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁶⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 24 juin 1915, lettre de l'Evêque de Nîmes, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁶⁶ FONTANA Jacques, *op.cit.*, p. 153.

Cette polémique est considérée par beaucoup d'entre eux comme une guerre ouverte contre la religion. Le champ lexical du conflit utilisé dans certaines de ces lettres en atteste : « cruels assauts⁶⁶⁷ », « fils de fer barbelés⁶⁶⁸ », « ennemi de la foi⁶⁶⁹ », « inutile violence⁶⁷⁰ ». Les journalistes professant de telles accusations ne sont, en réalité, pour les évêques que des embusqués⁶⁷¹. On voit bien que les réponses des évêques à la rumeur infâme ne sont pas très différentes. Mais ce qui est important, ici, c'est l'implication et le soutien de membres du haut clergé français. La crainte qu'elle provoque, concernant la place des catholiques dans la société française d'une part et les relations diplomatiques entretenues avec le Saint-Siège d'autre part, explique une telle réaction. Ainsi, ils sont nombreux à proposer de publier la lettre pastorale de l'archevêque de Toulouse ou à l'avoir évoquée dans leur semaine religieuse.

B.3. La position paradoxale des pouvoirs publics locaux et nationaux

Face à l'insistance de telles attaques, il semble bien que seule une intervention gouvernementale peut mettre fin à cette polémique. À de nombreuses reprises, les catholiques et notamment le clergé français sollicitent le gouvernement français pour tenter une démarche efficace. Avant même que l'archevêque de Toulouse ne publie sa lettre pastorale dénonçant et condamnant *La Dépêche*, l'évêque de Rodez s'adresse, le 21 mai 1915, à M^{gr} Germain afin de lui demander d'intervenir auprès des services de la censure :

« Je me demande si un mot de Votre Grandeur, adressé à celui ou ceux qui sont chargés de la censure, ne pourrait pas obtenir que dans le temps présent, où on parle tant de l'union sacrée, on interdise ces excitations à la haine des catholiques. [...] Peut-être une réclamation émanée de Votre Grandeur, suffirait-elle pour arrêter partiellement au moins, le scandale⁶⁷². »

L'évêque de Rodez s'inquiète depuis la publication d'un article intitulé « au pied du mur », dans lequel le quotidien toulousain assure que Benoît XV, tout comme les catholiques français, souhaitent la victoire de l'Allemagne. À la lecture de tels propos, on perçoit bien la crainte de l'évêque de voir l'Union sacrée menacée par de telles infamies. La place du clergé

⁶⁶⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 22 juin 1915, lettre de l'Evêque d'Avignon, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁶⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 24 juin 1915, lettre de l'Evêque de Nîmes, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁶⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 22 juin 1915, lettre de l'Evêque d'Avignon, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁷⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 22 juin 1915, lettre de l'Evêque d'Avignon, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁷¹ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 24 juin 1915, lettre de l'Evêque de Nîmes, adressée à M^{gr} Germain.

⁶⁷² Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, *La Dépêche*, pochette 8, 21 mai 1915, lettre de l'Evêque de Rodez, adressée à M^{gr} Germain.

dans la société française mais surtout la vision qu'il rejette de lui-même sont en jeu ici. Ainsi, la dernière solution possible semble pour l'évêque de Rodez une intervention de M^{gr} Germain auprès des services de censure. Il faut remarquer qu'ici seule une demande de la part de l'archevêque de Toulouse et donc d'un haut responsable du clergé du Sud-Ouest serait en mesure d'avoir un effet auprès des services de censure. Un évêque d'un diocèse du Midi aurait donc moins de chance d'être écouté par le gouvernement.

L'archevêque de Toulouse s'adresse bien avant la guerre auprès du gouvernement français en vue d'arrêter une telle campagne anticléricale, jugée selon M^{gr} Germain de calomnieuse et mensongère⁶⁷³. Mais celle-ci n'est pas un grand succès. Cette initiative est renouvelée selon *Les semaines catholiques* les premiers mois de la guerre:

« Nous nous sommes souvenus de l'initiative prise, il y a environ huit ans, par Monseigneur l'Archevêque et Nosseigneurs les archevêques et évêques de la région du Sud-Ouest condamnant *La Dépêche*, de Toulouse, dont quantité d'articles irrégieux constituaient pour les âmes un très grave péril. [...]

« Nous nous sommes souvenus de de la démarche patriotique tentée par Sa Grandeur auprès d'un très haut personnage du Gouvernement de la République en vue d'arrêter, s'il se pouvait, dès la première année de la guerre, la campagne de dénigrement déjà entamée dans certaine presse, démarche qui pour quelque temps, trop peu de temps, hélas ! Ne demeura pas sans fruit⁶⁷⁴. »

À la lecture de tels propos, il semble bien que les opinions anticléricales sont si ancrées dans les mentalités que toutes initiatives en vue de faire taire de telles rumeurs furent menées en vain. Devant une telle situation, les questions portant sur la place du clergé français dans la société et des relations entretenues entre Benoît XV et la France sont des sujets épineux.

Quelle est alors la position de l'État français ? À vrai dire, le gouvernement français est sans cesse partagé entre la gérance de telles polémiques et la neutralité vis-à-vis de tout ce qui touche de près ou de loin à la religion. D'ailleurs *La Croix de Paris* publie un article dénonçant la demande de la loge maçonnique de « La Parfaite amitié d'Albi⁶⁷⁵ ». Celle-ci fait appel au gouvernement français pour mettre fin à la campagne cléricale et antirépublicaine que mène le clergé français. Elle propose que le gouvernement enlève au clergé le droit de monter en chaire en rappelant aux fonctionnaires de mieux respecter leurs devoirs républicains, au nom de la neutralité religieuse de l'État français. La neutralité signifie-t-elle que le gouvernement doit

⁶⁷³ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 26 mars 1916, « Deux condamnations pour rumeur infâme ».

⁶⁷⁴ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 26 mars 1916, « Deux condamnations pour rumeur infâme ».

⁶⁷⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 5 septembre 1915, « Les loges ».

intervenir lorsque le clergé catholique associe patriotisme et catholicisme ou cette notion implique-t-elle une non implication du gouvernement pour toutes les questions ayant trait à la religion ? Le gouvernement doit-il être un arbitre ou un témoin silencieux ? On voit bien ici que la définition de cette notion diffère entre catholiques et anticléricaux. Chacun cherche à ce que les autorités reconnaissent son patriotisme, contrairement à celui de l'autre. L'État est donc souvent conduit à tempérer les esprits. Beaucoup reprochent au gouvernement son inaction. Le 2 janvier 1916, M. André Despéramons rédige un article dans *Le Roussillon*, dénonçant *La Dépêche*⁶⁷⁶. Dans celui-ci, il reproche au gouvernement français de ne rien tenter pour régler la polémique. Il dénonce le fait, que malgré l'existence de loi pour protéger les mobilisés dans leurs biens, aucune n'a pour but de protéger les prêtres dans leur honneur. De la même manière, il existe bel et bien des tribunaux pour punir de trois mois les curés dont la théologie n'est pas en accord avec la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, mais aucun pour poursuivre les insulteurs du clergé.

Malgré tout, c'est d'abord la justice française qui arbitre le différend entre cléricaux et anticléricaux. Une procès pour diffamation fut d'ailleurs intenté en décembre 1915 contre *La Dépêche* par M. l'abbé Guisset, curé d'Assignan⁶⁷⁷. Selon la cour de justice, le quotidien toulousain a atteint le demandeur dans sa dignité et son honneur. Pour cela, *La Dépêche* doit payer une somme de cinquante francs d'amende à la requête du ministère public et cent francs de dommages et intérêts à la requête de la partie civile. Lorsque M. Adam, un des principaux responsables de la rumeur infâme à Toulouse, publie son défi, celui-ci est finalement poursuivi par la justice. Le 12 février 1916, le journaliste de *La Dépêche* publie les propos suivants :

« Je mets au défi n'importe quel poilu (mais un vrai, alors ?) de dire qu'il a vu monter la garde aux tranchées à un curé ou à un millionnaire⁶⁷⁸. »

Un tel défi horripile le clergé français, et particulièrement le clergé toulousain. Les propos avancés par le journaliste M. Adam affirment clairement que les curés français sont des embusqués. Dans *Les semaines catholiques de Toulouse*, on peut percevoir un ton de menace : « L'insulte retombera sur son auteur pour sa honte et son châtement⁶⁷⁹ ». Maurice Barrès⁶⁸⁰ se

⁶⁷⁶ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 2 janvier 1916, « *La Dépêche* de Toulouse, en marge de l'Union sacrée ».

⁶⁷⁷ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 26 décembre 1915, « Une condamnation ».

⁶⁷⁸ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 20 février 1916, « un document à connaître (de *La Dépêche* de Toulouse) ».

⁶⁷⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 20 février 1916, « un document à connaître (de *La Dépêche* de Toulouse). »

⁶⁸⁰ Maurice Barrès est un écrivain et homme politique français. Connu pour sa trilogie, le *Culte du moi* (1888-1891), il fut un député boulangiste de Nancy, antidreyfusard et antisémite. Il est une sorte de guide intellectuel

propose même de relever le défi en publiant « la liste nominative des prêtres et religieux morts au service de la France depuis la mobilisation du 2 août 1914 jusqu'au 1^{er} mars 1916, ainsi que l'énumération de tous les membres du Clergé et des Congrégations cités à l'ordre du jour ou décorés durant la même période⁶⁸¹». Pour ce faire le Secrétariat international de la documentation catholique demande à l'archevêque de Toulouse de lui livrer le nombre de prêtres et séminaristes morts au champ d'honneurs et décorés ou cités à l'ordre du jour⁶⁸².

Suite à la série de réponses des journaux catholiques de France dénonçant ce défi, le ministère de la guerre finit par réagir à la polémique. L'État français est sans cesse partagé entre la gérance de telles polémiques, véritables menaces pour l'Union sacrée et la neutralité vis-à-vis de tout ce qui touche de près ou de loin à la religion. Mais face à de telles accusations les autorités civiles et militaires sont obligées d'intervenir. Ainsi, le ministre adresse un blâme à la censure toulousaine qui a autorisé la publication de l'article. On lui reproche d'être trop partisane : alors qu'elle autorise la parution des articles de Paul Adam, la liste des prêtres morts ou blessés au champ d'honneur, publiée par *l'Express du Midi* est censurée⁶⁸³. Ce n'est qu'après une protestation d'un député de Paris, Pugliesi-Conti, que le président du Conseil, Aristide Briand laisse publier la liste des ecclésiastiques morts, blessés, disparus ou prisonniers⁶⁸⁴. Il est notable que le gouvernement français émet des reproches à un de ces organes, qui est la censure toulousaine et non à la personne directement intéressée. Il s'agit surtout ici de blâmer une méthode qui risque de fragiliser l'Union sacrée en France et non pas les propos. On voit bien ici qu'au sein même de l'État, des divergences subsistent quant à la définition de l'Union sacrée. À la différence du gouvernement, la censure toulousaine ne considère pas les attaques formulées par le camp anticlérical toulousain comme une menace à la préservation de l'Union sacrée, nouvelle norme durant la guerre. Le journaliste M. Adam n'est donc pas directement critiqué pour ses opinions. Pour autant, le gouvernement français tente par ce procédé de demeurer neutre, concernant les questions religieuses.

Cependant, M. Adam est conduit à réprouver et à retirer son défi. Dans une lettre adressée au directeur de *l'Écho de Paris*, le journaliste reconnaît son erreur :

pour le mouvement nationaliste. Durant toute la guerre, il afficha un patriotisme vigoureux, qui lui valut d'être qualifié par *Le Canard enchaîné* de chef « de la tribu des bourreurs de crâne ».

⁶⁸¹ Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 8, lettre du Secrétariat de la documentation catholique adressée à l'archevêque de Toulouse, le 8 mars 1916 à Paris.

⁶⁸² Archives du Diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 8, lettre du Secrétariat de la documentation catholique adressée à l'archevêque de Toulouse, le 8 mars 1916 à Paris.

⁶⁸³ FONTANA Jacques, *op.cit.*, p. 156.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 156.

« Au nom de l'Union sacrée, dans un suprême article, M. Maurice Barrès m'invite à déchirer les phrases véhémentes de ma lettre à La Dépêche. Je les déchire bien volontiers, car elles n'étaient pas l'expression de ma pensée constante, mais celle d'une émotion brusque⁶⁸⁵. »

Finalement M. Adam revient sur ces attaques et reconnaît que celles-ci n'étaient pas l'expression de sa pensée, mais plutôt le fait de la passion. Mais est-ce que ce genre de rétraction est suffisant pour taire une polémique d'une si grande envergure ? Parfois les autorités militaires et civiles reconnaissent le bien infondé des accusations des anticléricaux et rappellent, au contraire, le courage et la mobilisation du clergé français dans la guerre. Ainsi, le sous-préfet de Châteaubriand affirme :

« Les prêtres n'ont pas été les derniers au péril et la longue liste de ceux d'entre eux qui sont déjà tombés [...] indique assez qu'ils ont fait et qu'ils feront tout leur devoir⁶⁸⁶. »

Certaines mises au point ont donc parfois été faites par des responsables des autorités civiles et militaires. Celles-ci étaient nécessaires afin de prévenir toutes formes de divisions et de discordes entre les Français. L'union devait être garantie pour qu'une France forte puisse combattre et résister à l'Allemagne. L'État français intervient dans ce genre d'affaire, principalement pour ce motif, tout en essayant de préserver sa neutralité.

Mais est-ce que les catholiques toulousains ont toujours eu gain de cause ? À vrai dire, la justice française n'est pas toujours du côté du clergé toulousain⁶⁸⁷. Le 1^{er} mai 1916, M de Blomayre, ancien conseiller d'État, Paul Deffes, avocat à la cour, Paul Pronho, président du comité de l'Ecole libre de Rabastens, M de Beaumont, conseiller municipal de Saint-Cyprien (Dordogne), M de Kalady, conseiller général de l'Aveyron, M. L. Vidal St. André, ancien maire de Tarascon, M. G. D'Aram, conseiller municipal à Réalville, M de Beaufort, docteur en droit, ancien magistrat, M Charles Doat, propriétaire, M de Scorbiac, conseiller municipal de Lombez portent plainte en tant que citoyen et catholique contre Paul Adam, homme de lettres, M Huc, directeur de *La Dépêche*, M Pouzols, gérant du même journal pour infraction à l'article 1^{er} de la loi du 5 août 1914⁶⁸⁸. Les hommes se portant partie civile dénoncent les propos tenus par Paul Adam, dans une lettre adressée à Mr Huc et publiée dans *La Dépêche* le 13 février 1916. Dans la lettre intitulée « P. Adam dénonce un complot ridicule » publiée dans le quotidien

⁶⁸⁵ Archives du Diocèse de Toulouse, *Les semaines catholiques*, 19 mars 1916, « une rétraction du « défi » de *La Dépêche* ».

⁶⁸⁶ FONTANA Jacques, *op.cit.*, p. 137.

⁶⁸⁷ Archives du diocèse de Toulouse, Carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 1, 2 et 5.

⁶⁸⁸ Il s'agit d'une loi concernant la censure de guerre : Art. 1^{er} - Il est interdit de publier [...] des informations et renseignements, autres que ceux qui seraient communiqués par le Gouvernement ou le commandement, sur les points suivants : Les mouvements des troupes, les pertes militaires, les effectifs et les renseignements stratégique »

toulousain, l'homme de lettres affirme qu'il existerait un complot entre Benoît XV et les Empires centraux, dans le but de provoquer la défaite française et l'affaiblissement de la nation. Les membres de la Triple-Alliance auraient promis au pape un ambassadeur à la future conférence de paix. Mais en échange, ils demandent au Saint-Père de les favoriser et de permettre la fin de la guerre. Paul Adam ajoute que certains cléricaux français souhaitent livrer la France aux Empires centraux :

« Un certain nombre de cléricaux déments souhaitent livrer à nos ennemis la France héroïque et victorieuse [...] ces mêmes cléricaux conspiraient pour livrer la France sublime, le glaive à la main, aux incendiaires de Louvain et de Reims, à ceux qui ont profané toutes les Églises, brûlé les crucifix et violèrent les femmes sur les marches des autels⁶⁸⁹. »

Dans un article publié le 14 mars dans le quotidien toulousain, Paul Adam rajoutait : « Qu'à l'heure de Verdun, il fallait surtout conserver l'Union sacrée⁶⁹⁰ », autrement dit que les complots des catholiques doivent être dénoncés pour assurer l'Union sacrée, indispensable à la victoire. Le 20 mai 1916, le juge d'instruction déclare conformément aux conclusions du Procureur de la République que la publication de ces articles par *La Dépêche*, ne peuvent donner lieu à un délit puni par la loi du 5 août 1914. Ainsi, Paul Adam, Mr Huc et Mr Pouzols ne sont pas poursuivis. La partie civile reconduit le procès et fait appel le 9 juin 1916. Or, selon l'arrêt de la cour d'appel, les hommes, qui se sont portés partie civile ne peuvent porter plainte contre un délit visant l'universalité de citoyens, telle que les catholiques. Ils ne peuvent parler au nom d'un si grand nombre d'individus, concernés par les propos de Paul Adam. Le juge d'instruction insiste également sur le fait que l'homme de lettre dénonce non pas les catholiques, mais que ses attaques visent plus précisément « certains catholiques déments, certains cléricaux » sur qui « le monde catholique » devait porter attention. La conclusion de l'arrêt de la cour d'appel stipule également que les articles de Paul Adam n'enfreignent pas la loi du 5 août 1914, concernant les indiscretions de la presse en temps de guerre. Les propos de Paul Adam ne favoriseraient pas l'ennemi en exerçant une influence dommageable sur l'esprit de l'armée et de la population française, ni ne dévoilerait des opérations militaires et diplomatiques. Toutefois, le juge d'instruction reconnaît que les catholiques ont pu être profondément blessés par de tels articles, et dénonce cette « lamentable campagne⁶⁹¹ ». Mais il serait impossible de

⁶⁸⁹ Archives du Diocèse de Toulouse, carton : documents relatifs à la rumeur infâme pochette 1, brouillon de la plainte.

⁶⁹⁰ Archives du Diocèse de Toulouse, carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 5, l'arrêt de la cour d'appel.

⁶⁹¹ Archives du Diocèse de Toulouse, carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 5, l'arrêt de la cour d'appel.

trouver les éléments du délit dénoncés par les parties civiles. La requête des plaignants est donc finalement rejetée. On s'aperçoit donc aisément que suivant les affaires, les ecclésiastiques obtiennent plus ou moins satisfaction. La polémique de la rumeur infâme est donc contenue dans une certaine mesure par la justice française. Mais celle-ci ne peut l'arrêter complètement.

C. L'identité toulousaine bouleversée par la guerre?

L'étude de ce processus de marginalisation forcé par un camp anticlérical toulousain nous renseigne un peu plus sur l'identité et la société toulousaine en temps de crise. En effet, la Première Guerre mondiale, temps de bouleversement, provoque une transformation de l'identité du « Nous », qui doit désormais afficher une pureté et une solidarité interne à la collectivité. Tous ceux qui pourraient menacer cette union sont donc poussés à sa marge.

C.1 Le premier enjeu de la rumeur infâme: exclure définitivement les catholiques de la vie politique toulousaine et française

Comme l'affirme René Rémond, l'anticléricalisme est avant une idéologie politique positive. Il est une idéologie, car il a mobilisé des dévouements et des passions⁶⁹². La rumeur infâme en est la preuve : la polémique se trouve plus du côté de l'affect, où les ecclésiastiques sont présentés comme des ennemis, responsables des souffrances de la nation, que du côté de la raison. Il est une idéologie politique, car le pouvoir est son principal enjeu. En effet, la polémique de la rumeur infâme révèle avant tout la volonté politique du camp anticlérical d'exclure les catholiques du domaine politique. Les tenants du camp anticlérical souhaitent en effet préserver leur distance avec le clergé, de plus en plus présent dans la société durant la guerre et se garantir contre le retour des catholiques français à toute forme de pouvoir. Comme l'affirme René Rémond, si l'anticléricalisme « a livré la plupart de ses combats sur le terrain politique, c'est que le pouvoir était l'enjeu principal de la compétition entre cléricaux et anticléricaux, mais pour les uns et les autres le pouvoir n'était qu'un instrument : l'objectif ultime était l'âme des fidèles, l'esprit des citoyens⁶⁹³».

Cette volonté est d'autant plus visible que, pour certains partis politiques, tels que les radicaux, l'anticléricalisme fait partie intégrante de leur programme politique. Or, l'importante aide humanitaire de Benoît XV durant le conflit pouvait laisser présager le retour de relations diplomatiques officielles entre le Saint-Siège et la France. Il était donc nécessaire que cette tradition anticléricale demeure en France chez certains partis politiques, même pendant les

⁶⁹² REMOND René, *op.cit.*, p.7

⁶⁹³ *Ibid.*, p.7

hostilités. La place qu'occupent les ecclésiastiques dans la société durant la guerre, inquiète les anticléricaux qui craignent que les lois laïques soient abrogées. Cependant, les anticléricaux ne souhaitent pas pour autant la suppression de la religion, mais plutôt contenir son influence au domaine strictement privé, conformément à « l'idée qu'il se fait de la distinction des domaines et de l'indépendance de la société civile⁶⁹⁴ ». L'anticléricalisme n'est donc pas un antichristianisme ni un anticatholicisme. Il adhère surtout aux grands principes de la laïcité, tels que l'indépendance de l'État vis-à-vis de l'Église, liberté de conscience, non-ingérence des clercs.

C.2. La guerre, nouveau prétexte pour exprimer un anticléricalisme mis en sourdine les premiers mois de la guerre

En dépit de l'importance de la rumeur infâme à Toulouse, pouvons-nous affirmer que l'anticléricalisme était aussi virulent durant la guerre qu'au début du XX^{ème} siècle ? Comme l'affirme René Rémond, l'anticléricalisme, même s'il exerça une grande influence durant les hostilités, est de moins en moins important après le conflit⁶⁹⁵. Les thèmes tels que la guerre, la paix, la lutte des classes, la paix sociale, l'avenir de la démocratie sont des enjeux plus importants que l'anticléricalisme, qui apparaît après la Grande Guerre comme une idéologie dépassée, une idéologie d'hier. Durant les années de guerre, l'anticléricalisme décline. Cependant, Toulouse avec son grand quotidien de gauche reste un bastion de cette idéologie durant la guerre. Il est donc normal que durant le conflit, certaines oppositions ne puissent restées en sourdine durant tout le temps des hostilités. La rumeur infâme pourrait être un prétexte pour exprimer un anticléricalisme mis en sourdine pendant la guerre. L'Union sacrée proclame la fin des divisions politiques et sociales entre les Français au nom de la défense et de la préservation de la nation française. Mais on voit très bien que cette lutte anticléricale reprend par l'invocation de nouvelles peurs propres à la Première Guerre mondiale, telles que la peur du traître, de l'embusqué ou encore de l'espion allemand. Mais ces polémiques ne recueillent pas la même réception d'antan.

Finalement, les controverses dont le pape Benoît XV est l'objet à Toulouse, ne sont pas exclusivement la conséquence de l'incompréhension de sa politique d'impartialité, mais plutôt un prétexte pour exprimer un anticléricalisme, des oppositions politiques et sociales mises en sourdine les premiers mois du conflit. Les critiques visant Benoît XV s'inscrivent dans une

⁶⁹⁴ REMOND René, *op.cit.*, p. 10

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 225-230.

polémique plus large, concernant l'ensemble des ecclésiastiques français, et particulièrement à l'œuvre à Toulouse.

Une deuxième hypothèse pourrait être formulée pour expliquer l'ampleur de cette controverse à Toulouse. Si on reprend l'idée de René Rémond, l'anticléricalisme pourrait être de manière générale une forme de diversion utilisée par la gauche bourgeoise républicaine pour éviter toutes formes de contestations concernant les classes sociales ou encore d'entreprendre des réformes de structure⁶⁹⁶. Finalement, la rumeur infâme ne serait qu'un leurre pour dériver l'attention du peuple des injustices dont la bourgeoisie républicaine est responsable. Mais les controverses concernant l'anticléricalisme n'auraient pu avoir tant de succès si elles ne répondaient pas avant tout à des attentes particulières de la société française.

La rumeur infâme peut être également une manière de préserver le processus de sécularisation de plus en plus important en France. Le rôle actif du clergé français durant la guerre peut apparaître comme une menace pour les tenants de l'accélération du processus de sécularisation en France. La volonté de préserver des distances avec le catholicisme et les institutions ecclésiastiques illustre cette vision.

C.3. Préserver une identité laïcisée et les acquis de la Séparation

Cette polémique est très utile pour comprendre les différentes facettes de l'identité française durant le conflit, ou du moins ce que doit être l'identité française. Celle-ci, même au moment où elle subit les pires atrocités, doit être une identité laïcisée, dénuée de toutes valeurs religieuses. Toutefois, cela peut paraître paradoxal alors même que tout un vocabulaire issu du registre chrétien est utilisé pour faire référence à la guerre. L'emploi d'expressions telles que « sacrifice », « martyr », « Union sacrée » par des journaux anticléricaux semble contradictoire avec leur volonté de proclamer une société dénuée de toutes valeurs religieuses, dans un régime laïcisé.

L'autre caractéristique de cette identité française en temps de guerre est cette cristallisation de la peur de l'infidèle, du traître et de l'embusqué. Celle-ci est désormais reportée sur la peur du prêtre. Au vu de l'importance de la rumeur infâme à Toulouse, mais aussi en France, il est possible de déduire qu'un retour religieux est visible les premiers mois du conflit. Ce retour aux autels des Français, et le rôle actif du clergé au front peuvent laisser supposer l'accroissement de l'influence de la religion catholique et du clergé sur la société

⁶⁹⁶ REMOND René, *op.cit.*, p.7.

toulousaine. La force de la rumeur infâme n'aurait donc été qu'un écho symétrique à la force supposée du retour du catholicisme au sein de la population

En dépit de la mobilisation du clergé dans la guerre, ces derniers sont confrontés aux luttes anticléricales, particulièrement virulentes à Toulouse. L'Union sacrée, prônée par Raymond Poincaré rencontre vite ses limites. La rumeur infâme, comme un processus de marginalisation s'inscrivant dans un contexte de guerre, nous renseigne un peu mieux sur les rapports de forces visibles entre les cibles de cette marginalisation et les tenants de ce processus. Cette dialectique entre marginaux et tenants de la norme est créatrice d'identité.

CONCLUSION

La Première Guerre mondiale est une guerre totale, et se caractérise donc par la mobilisation de toutes les forces vives du pays. Hommes comme femmes participent d'une manière ou d'une autre au conflit au nom de l'Union sacrée. Les catholiques et particulièrement les ecclésiastiques n'échappent pas à la règle. Avec la loi dite « curé sac à dos », les ecclésiastiques en âge de combattre sont appelés à rejoindre leurs concitoyens au front. La mobilisation sur le champ de bataille des prêtres provoque un vide du personnel ecclésiastique et nécessite une réorganisation du diocèse. Les catholiques toulousains restés à l'arrière, hommes comme femmes, s'organisent pour pallier ce vide et organiser l'aide humanitaire indispensable. De nombreuses œuvres de guerre sous le patronage de l'Église ou de fidèles catholiques voient le jour à Toulouse. L'archevêque de Toulouse, ainsi que la ligue patriotique des Françaises sont particulièrement actives. Cette mobilisation active des catholiques toulousains révèle le patriotisme et la volonté des catholiques de prendre part activement à l'Union sacrée.

Cette mobilisation des forces vives des catholiques toulousains se couple d'une mobilisation spirituelle. La religion est mise à contribution. Le conflit fait surgir une religion de guerre, à laquelle les catholiques toulousains prennent part. La distinction entre sacré et profane évoluent durant le conflit, comme en témoigne l'organisation de cérémonies religieuses dans un champ, tout près du front. La guerre provoque également de nouveaux comportements religieux. Bon nombre de Toulousains se rapprochent du catholicisme les premières semaines de la guerre. Mais plus qu'un réveil religieux, il s'agirait plutôt d'un retour religieux : des individus ayant déjà eu une éducation religieuse, ou ayant été baptisés se rapprochent du catholicisme. Nous n'avons pas véritablement affaire à des conversions en masse. Ce phénomène répond au désir de donner un sens au conflit et permet aux soldats de supporter les horreurs de la guerre. Ces retours seraient également motivés par la peur de mourir. La participation des catholiques toulousains au conflit se caractérise également par une mobilisation des esprits. Par l'usage d'une propagande, l'Église catholique tend à persuader les catholiques, que la France mène une guerre de civilisation. La Première Guerre mondiale est assimilée à une guerre juste. L'Allemand est représenté comme un barbare, un animal. Ce type de représentation est nécessaire pour persuader les Toulousains de la nécessité d'une telle guerre.

Ainsi, par la mobilisation active, mais aussi spirituelle, les catholiques toulousains prennent part de manière intensive à la guerre au nom de l'Union sacrée. Une fusion entre

catholicisme et patriotisme est visible, notamment dans les discours de justification de la guerre. Cette situation laisse supposer que les catholiques ont, par la guerre, retrouvé une place dans la vie politique et sociale de Toulouse. Toutefois, l'importance de plusieurs controverses anticléricales révèle les limites de cette fusion et de l'Union sacrée à Toulouse.

La compréhension de la politique d'impartialité du pape durant la guerre par les Toulousains est souvent plus de l'ordre de la passion, que de la raison. Le désir de trouver un responsable au conflit, ou du moins à son enlèvement explique l'importance des polémiques, dont Benoît XV et les ecclésiastiques sont les cibles. À Toulouse, comme dans toute la France, le catholique, et plus précisément l'ecclésiastique est un bouc-émissaire. Il incarne pour bon nombre de Français l'ennemi de la nation. Ainsi, la rumeur infâme est une de ces controverses et est particulièrement virulente à Toulouse. Celle-ci est menée sous l'initiative de journaux locaux anticléricaux, tels que *La Dépêche*. Cette rumeur englobe plusieurs réalités. Elle est à la fois un outil de propagande, de diversion, et exprime des préjugés, des légendes urbaines, des théories du complot. La réduction, l'accentuation et l'assimilation sont trois processus complémentaires de la rumeur. Le clergé toulousain, mais aussi l'ensemble des ecclésiastiques français répondent aux attaques prononcées par ces journaux anticléricaux. Une véritable campagne de défense du pape se met en place dès l'année 1915, sous l'initiative de l'archevêque de Toulouse.

On ne peut soutenir l'idée que Benoît XV serait le seul responsable à avoir mis en péril la fusion opérée à Toulouse entre catholicisme et patriotisme durant la Grande Guerre. Cette fusion est avant tout fragile. L'enlèvement dans le conflit conduit ces hommes et femmes, qui se sont les premiers mois de la guerre rapprochés de la religion, à s'en détacher peu à peu. De la même manière, l'Union sacrée tant prônée par le gouvernement français est très fragile. Les divergences politiques et religieuses sont certes dépassées les premiers mois de la guerre. L'union apparaît indispensable pour assurer la victoire de la France. Mais celle-ci, tant prônée par la propagande officielle, et les journaux nationaux et toulousains est factice. Les querelles religieuses reprennent vite le dessus, comme en témoigne la rumeur infâme. Celle-ci serait plus une réactivation de l'anticléricalisme toulousain, jusqu'alors mis en sourdine, qu'une critique directe visant la politique de Benoît XV. Il s'agirait surtout d'un processus de marginalisation du clergé français opéré par les anticléricaux qui craignent le retour des catholiques dans la vie politique et sociale du pays. C'est certainement pour ces raisons, que le gouvernement français rencontre des difficultés à mettre un terme à cette polémique. Sans cesse partagé entre la volonté de préserver sa neutralité religieuse et la nécessité de contenir la rumeur infâme, l'État français n'adopte pas de ligne politique très franche sur cette question.

ANNEXES

LISTE DES ANNEXES

Annexe 1 :

Photographie de l'Archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain

Annexe 2

Monuments aux morts de la Basilique Saint-Sernin à Toulouse

Annexe 3

Monuments aux morts de l'église de la Dalbade à Toulouse

Annexe 4

Photographie du monument aux morts de l'église Notre-Dame de la Daurade

Annexe 5

Photographie du pape Benoît XV

Annexe 6

Personnalités importantes de la Grande Guerre

Annexe 7

Lettre du pape Benoît XV adressé aux chefs des peuples belligérants du 1^{er} août 1917

Annexe 8

Lettre pastorale de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles de son diocèse dénonçant et condamnant le journal *La Dépêche de Toulouse*

Annexe 9

Articles du journal *La Dépêche* de Toulouse, relatifs à la rumeur infâme

Annexe 10

Lettre de l'évêque de Rodez adressée à l'archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain, dénonçant le journal *La Dépêche de Toulouse*, le 21 mai 1915, à propos de la rumeur infâme

Annexe 11

Photographie de l'hôpital auxiliaire du Grand Séminaire de Toulouse

Annexe 1

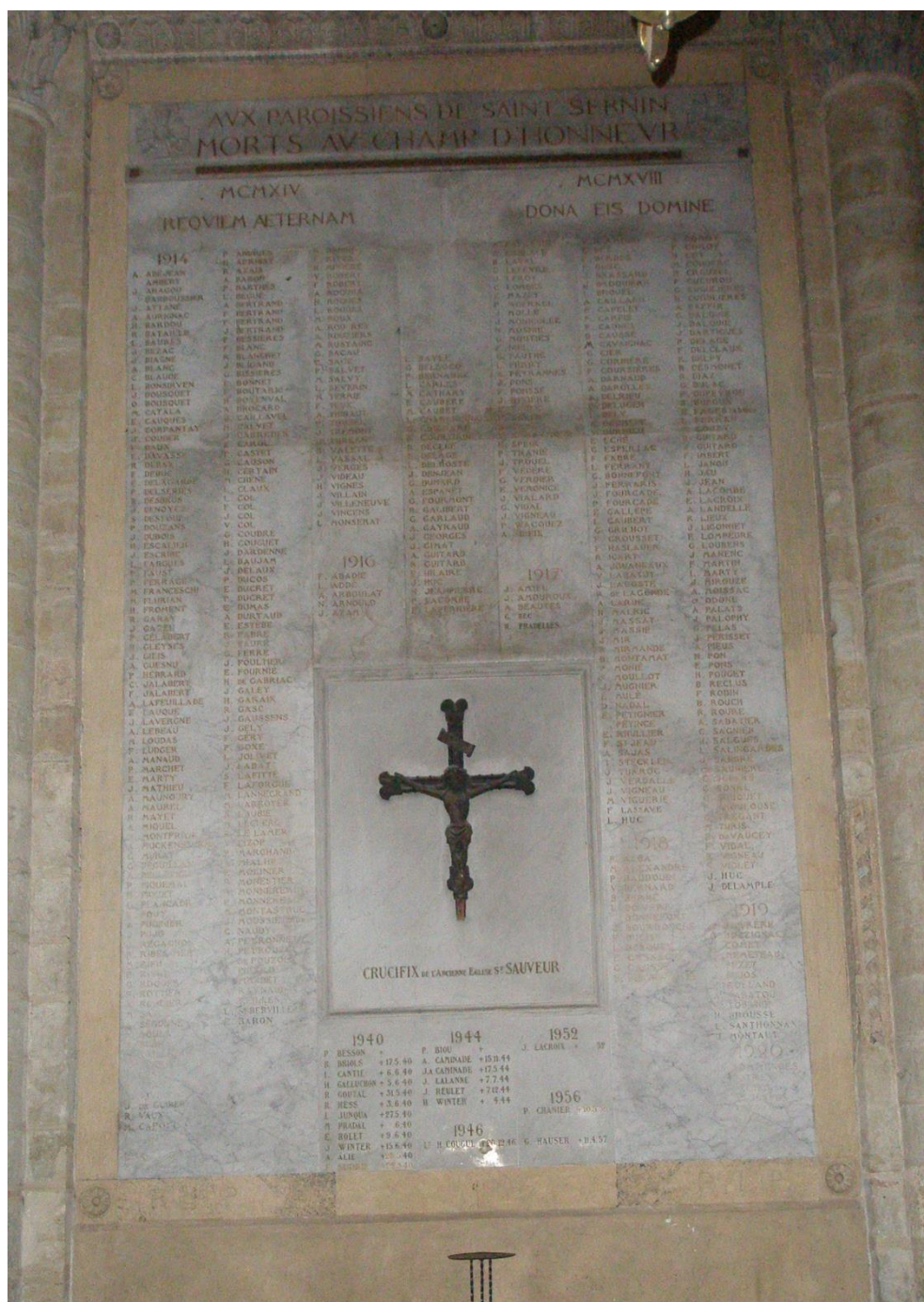
Photographie de l'Archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain



Source : Archives du Diocèse de Toulouse

Annexe 2

Monuments aux morts de la Basilique Saint-Sernin à Toulouse



Annexe 3

Monuments aux morts de l'église de la Dalbade à Toulouse



Annexe 4

Photographie du monument aux morts de l'église Notre-Dame de la Daurade



Annexe 5

Photographie du pape Benoît XV



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source : Gallica, Bibliothèque nationale de France,
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6933959b>, consulté le 10 mars 2015.

Annexe 6

Personnalités importantes de la Grande Guerre

Benoît XV

Le cardinal Giacomo Della Chiesa fut élu pape le 3 septembre 1914, à la mort du pape Pie X. Il prit le nom de Benoît XV. Issu d'une famille de propriétaire génoise, il suivit des cours dans la prestigieuse école de Rome, puis intégra l'*Accademia dei Nobili ecclesiastic* dans le but de préparer une carrière diplomatique. Il devint le secrétaire particulier du cardinal Rampolla, secrétaire d'État du pape Léon XIII. En 1907 il fut nommé archevêque de Bologne, et ne revêtit la pourpre cardinalice qu'en mai 1914, quelques mois avant son élection en tant que pape. Durant toute la guerre, Benoît XV suivit une politique d'impartialité qui consistait à ne faire aucune différence entre les belligérants. Il entreprit une importante aide humanitaire, qui fut un véritable succès. Au contraire, ses tentatives pour préparer une paix de compromis se soldèrent toutes par un échec. Il mourut en 1922.

Pie X

Le cardinal Sarto fut élu pape le 2 juin 1878, et adopta le nom de Pie X. Le 3 juin 1951, il fut béatifié et canonisé le 29 mai 1954. On dit qu'il perdit la vie le 20 août 1914 à cause des horreurs de la guerre. Considéré beaucoup plus conservateur que son prédécesseur, Léon XIII, il entama durant son pontificat une lutte contre le modernisme. Son soutien à La Sapinière, créée par M^{gr} Umberto Benigni en atteste. De la même manière, Pie X se montre beaucoup moins conciliant que Léon XIII, lors de la Séparation de l'Église et de l'État en France. Dans son encyclique *Vehementer nos* (février 1906) le pape interdit toute collaboration de l'épiscopat français avec le gouvernement français.

Le cardinal Gasparri

Le cardinal Gasparri fut un des plus proches collaborateurs du pape Benoît XV. A la mort du cardinal Ferrata, en 1914, il fut nommé par le Saint-Père secrétaire d'État du Saint-Siège. Originaire d'une famille de paysans, il fut ordonné prêtre en 1877, puis archevêque titulaire de Césarée en Palestine, et fut envoyé comme délégué apostolique au Pérou, en Equateur et en Bolivie. En 1921 il signe avec Aristide Briand le rétablissement des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège. Il est un des signataires avec Benito Mussolini des accords de Latran en février 1929.

Le cardinal Rampolla

Le cardinal Rampolla fut un homme majeur de l'Église catholique du XX^e siècle. Ancien secrétaire d'État du pape Léon XIII, il fut également secrétaire de la Commission pontificale biblique. A la mort de Léon XIII, il était un des grands favoris du conclave de 1903. Mais l'archevêque de Cracovie, le cardinal Jan Puzyna de Kosielsko déclara au nom de l'empereur François-Joseph, que celui-ci souhaitait utiliser son droit de veto, pour exclure le cardinal Rampolla. Ainsi le cardinal Sarto fut élu pape en 1903.

M^{gr} Germain, archevêque de Toulouse

En 1897, M^{gr} Germain fut nommé évêque de Rodez. Ce n'est que le 3 décembre 1899, qu'il devint l'archevêque de Toulouse et remplaça ainsi le cardinal Matthieu. Il demeura vingt-neuf ans à la tête de l'archevêché de Toulouse. Il apparaissait être un bon conciliateur entre les positions de l'Église de Rome et le gouvernement français. Il ne partageait pas les idées combattives vis-à-vis de la République et n'affirmait pas non plus une fidélité implacable à l'égard de Rome.

Annexe 7

Lettre du pape Benoît XV adressé aux chefs des peuples belligérants du 1^{er} août 1917

Dès le début de Notre Pontificat, au milieu des horreurs de la terrible guerre déchaînée sur l'Europe, Nous Nous sommes proposé trois choses entre toutes : garder une parfaite impartialité à l'égard de tous les belligérants, comme il convient à Celui qui est le Père commun et qui aime tous ses enfants d'une égale affection ; Nous efforcer continuellement de faire à tous le plus de bien possible, et cela sans acception de personnes, sans distinction de nationalité ou de religion, ainsi que Nous le dicte aussi bien la loi universelle de la charité que la suprême charge spirituelle à Nous confiée par le Christ ; enfin, comme le requiert également Notre mission pacificatrice, ne rien omettre, autant qu'il était en Notre pouvoir, de ce qui pourrait contribuer à hâter la fin de cette calamité, en essayant d'amener les peuples et leurs chefs à des résolutions plus modérées, aux délibérations sereines de la paix, d'une paix « juste et durable ».

Quiconque a suivi Notre œuvre pendant ces trois douloureuses années, qui viennent de s'écouler, a pu facilement reconnaître que, si Nous sommes restés toujours fidèles à Notre résolution d'absolue impartialité et à Notre action de bienfaisance, Nous n'avons pas cessé non plus d'exhorter peuples et gouvernements belligérants à redevenir frères, bien que la publicité n'ait pas été donnée à tout ce que Nous avons fait pour atteindre ce très noble but.

Vers la fin de la première année de guerre, Nous adressions aux nations en lutte les plus vives exhortations, et de plus Nous indiquions la voie à suivre pour arriver à une paix stable et honorable pour tous. Malheureusement Notre appel ne fut pas entendu ; et la guerre s'est poursuivie, acharnée, pendant deux années encore, avec toutes ses horreurs : elle devint même plus cruelle et s'étendit sur terre, sur mer, jusque dans les airs ; et l'on vit s'abattre sur des cités sans défense, sur de tranquilles villages, sur leurs populations innocentes, la désolation et la mort. Et maintenant personne ne peut imaginer combien se multiplieraient et s'aggravaient les souffrances de tous, si d'autres mois, ou, pis encore, si d'autres années venaient s'ajouter à ce sanglant triennat. Le monde civilisé devra-t-il donc n'être plus qu'un champ de mort ? Et l'Europe, si glorieuse et si florissante, va-t-elle donc, comme entraînée par une folie universelle, courir à

l'abîme et prêter la main à son propre suicide ?

Dans une situation si angoissante, en présence d'une menace aussi grave, Nous qui n'avons aucune visée politique particulière, qui n'écoutons les suggestions ou les intérêts d'aucune des parties belligérantes, mais uniquement poussé par le sentiment de Notre devoir suprême de Père commun des fidèles, par les sollicitations de Nos enfants qui implorent Notre intervention et Notre parole pacificatrice, par la voix même de l'humilité et de la raison, Nous jetons de nouveau un cri de paix et Nous renouvelons un pressant appel à ceux qui tiennent en leurs mains les destinées des nations. Mais pour ne plus Nous renfermer dans des termes généraux, comme les circonstances Nous l'avaient conseillé par le passé, Nous voulons maintenant descendre à des propositions plus concrètes et pratiques, et inviter les gouvernements des peuples

belligérants à se mettre d'accord sur les points suivants, qui semblent devoir être les bases d'une paix juste et durable, leur laissant le soin de les préciser et de les compléter.

Tout d'abord le point fondamental doit être, qu'à la force matérielle des armes soit substituée la force morale du droit ; d'où un juste accord de tous pour la diminution simultanée et réciproque des armements, selon des règles et des garanties à établir, dans la mesure nécessaire et suffisante au maintien de l'ordre public en chaque État ; puis, en substitution des armées, l'institution de l'arbitrage, avec sa haute fonction pacificatrice, selon des normes à concerter et des sanctions à déterminer contre l'État qui refuserait soit de soumettre les questions internationales à l'arbitrage soit d'en accepter les décisions.

Une fois la suprématie du droit ainsi établie, que l'on enlève tout obstacle aux voies de communication des peuples, en assurant, par des règles à fixer également, la vraie liberté et communauté des mers, ce qui, d'une part, éliminerait de multiples causes de conflit, et, d'autre part, ouvrirait à tous de nouvelles sources de prospérité et de progrès.

Quant aux dommages à réparer et aux frais de guerre, Nous ne voyons d'autre moyen de résoudre la question, qu'en posant, comme principe général, une remise entière et réciproque, justifiée du reste par les bienfaits immenses à retirer du désarmement ; d'autant plus qu'on ne comprendrait pas la continuation d'un pareil carnage uniquement pour des raisons d'ordre économique. Si, pour certains cas, il existe, à l'encontre, des raisons particulières, qu'on les pèse avec justice et équité.

Mais ces accords pacifiques, avec les immenses avantages qui en découlent, ne sont pas possibles sans la restitution réciproque des territoires actuellement occupés. Par conséquent, du côté de l'Allemagne, évacuation totale de la Belgique, avec garantie de sa pleine indépendance politique, militaire et économique, vis-à-vis de n'importe quelle puissance ; évacuation également du territoire français ; du côté des autres parties belligérantes, semblable restitution des colonies allemandes.

2

Pour ce qui regarde les questions territoriales, comme par exemple celles qui sont débattues entre l'Italie et l'Autriche, entre l'Allemagne et la France, il y a lieu d'espérer qu'en considération des avantages immenses d'une paix durable avec désarmement, les parties en conflit voudront les examiner avec des dispositions conciliantes, tenant compte, dans la mesure du juste et du possible, ainsi que Nous l'avons dit autrefois, des aspirations des peuples, et à l'occasion coordonnant les intérêts particuliers au bien général de la grande société humaine.

Le même esprit d'équité et de justice devra diriger l'examen des autres questions territoriales et politiques, et notamment celles relatives à l'Arménie, aux États balkaniques et aux territoires faisant partie de l'ancien royaume de Pologne, auquel en particulier ses nobles traditions historiques et les souffrances endurées, spécialement pendant la guerre actuelle, doivent justement concilier les sympathies des nations.

Telles sont les principales bases sur lesquelles Nous croyons que doit s'appuyer la future réorganisation des peuples. Elles sont de nature à rendre impossible le retour de semblables conflits et à préparer la solution de la question économique, si importante pour l'avenir et le

bien-être matériel de tous les États belligérants. Aussi, en vous les présentant, à vous qui dirigez à cette heure tragique les destinées des nations belligérantes, Nous sommes animé d'une douce espérance, celle de les voir acceptées et de voir ainsi se terminer au plus tôt la lutte terrible, qui apparaît de plus en plus comme un massacre inutile. Tout le monde reconnaît, d'autre part, que, d'un côté comme de l'autre, l'honneur des armes est sauf. Prêtez donc l'oreille à Notre prière, accueillez l'invitation paternelle que Nous vous adressons au nom du divin Rédempteur, Prince de la Paix. Réfléchissez à votre très grave responsabilité devant Dieu et devant les hommes ; de vos résolutions dépendent le repos et la joie d'innombrables familles, la vie de milliers de jeunes gens, la félicité en un mot des peuples, auxquels vous avez le devoir absolu d'en procurer le bienfait. Que le Seigneur vous inspire des décisions conformes à sa très sainte volonté. Fasse le Ciel, qu'en méritant les applaudissements de vos contemporains, vous vous assuriez aussi, auprès des générations futures, le beau nom de pacificateurs.

Pour Nous, étroitement uni dans la prière et dans la pénitence à toutes les âmes fidèles qui soupirent après la paix, Nous implorons pour vous du divin Esprit lumière et conseil.

Du Vatican, 1^{er} août 1917.

BENOÎT XV

Source : <http://w2.vatican.va/content/vatican/fr.html>

Annexe 8

Lettre pastorale de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles de son diocèse dénonçant et condamnant le journal *La Dépêche de Toulouse*

Jean-Augustin Germain, par la grâce de Dieu et l'autorité du Saint-Siège apostolique, archevêque de Toulouse et de Narbonne, Primat de la Garde Narbonnaise, etc...

Au clergé et aux fidèles de notre Eglise métropolitaine, salut, paix et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nos Très chers Frères,

Au premier rang de ses attributions essentielles, l'Evêque compte l'obligation de prêcher la vérité et de la défendre. L'accomplissement de ce devoir qui est de tous les temps devient pour lui plus pressant aux jours difficiles, parce qu'alors surtout la doctrine, qui est la lumière et le réconfort des âmes, se trouve plus en butte aux attaques des méchants.

Aussi l'Apôtre, après avoir conjuré son disciple d'annoncer la parole : *preedica verbum*, ajoute : *vigila*, veille, voulant que sa sollicitude s'étende à tous les dangers qui menacent la foi. (...)

En arrivant dans ce beau diocèse, nous eûmes la douleur de constater, _ et ce fut pour nous la cause d'une vive angoisse, _ que nos croyances étaient fortement combattues par une presse hostile ; tous nos efforts tendirent alors à les protéger contre ses attaques. Et parce que celles-ci n'avaient pas dans la région du Sud-Ouest d'organe plus obstiné que *La Dépêche* de Toulouse, nous fûmes amenés, mes Collègues et moi, à dénoncer et à condamner solennellement ce journal.

Les événements se sont chargés de justifier la sagesse de cette mesure ; et parmi ceux qui avaient craint, au début, que nous eussions été hardis et peut-être téméraires, plusieurs ont dû reconnaître que nous avions été simplement prévoyants.

Rien, en effet, n'a pu modérer la passion des hommes qui collaborent à ce périodique ; ni le souci de la vérité, ni le respect de la justice, ni même l'intérêt bien entendu du pays. Vous allez en juger par vous-mêmes, N. T. C. F.

.....

Il est vrai que, pendant les huit premières semaines de la guerre, *La Dépêche* a semblé prendre au sérieux le programme d'union sacrée préconisée par le premier magistrat de la République.

Comme les autres journaux, elle l'avait fait connaître à la date du 5 août. Mais déjà, le 22 septembre elle se plaint de ce qu'elle nomme la polémique par prétérition. A son avis, les feuilles catholiques, en réservant leurs éloges aux prêtres, laisseraient entendre que les fonctionnaires ne feraient pas leur devoir.

Le 29, elle revient à la charge et insiste ; et c'est en se déclarant fidèle à l'union sacrée qu'elle inaugure sa nouvelle campagne contre le catholicisme, profitant à cet effet d'une harangue prononcée devant la Vierge de Lourdes.

Les hostilités avaient commencé le 30 septembre par un entrefilet sur la guerre et le bon Dieu. Suivait, le 2 octobre, un article plus outrageant encore pour les catholiques dans lequel on se demande si leur foi est comme le lotus, faisant oublier l'amour de la patrie, et où on l'on annonce que les curés feront sonner les cloches à l'entrée des Allemands dans leur village.

A dater de ce moment, informations à titre tendancieux, emprunts aux autres périodiques, entrefilets et articles de fonds, le plus souvent sous cette dénomination anodine : la situation, deviennent autant de moyens de combat. La lutte est conduite avec une habileté, une âpreté et une persévérance qui ne laissent plus de doute sur son but véritable : rendre suspect le patriotisme des catholiques et entretenir l'état d'esprit qui permettra de reprendre avec plus de violence au lendemain de la victoire la guerre ouverte à la religion.

Signalons en passant que cette feuille, qui nous reproche la prétention à l'égard des fonctionnaires, omet systématiquement ce qui est à l'honneur des catholiques, dût ce silence nuire à sa réputation de journal bien informé. Son parti pris est allé en certaine circonstance jusqu'à l'altération d'un texte officiel.

N'insistons pas non plus sur de véritables blasphèmes, sur la déformation de certains dogmes catholiques, sur la manie des allusions déplacées aux choses religieuses, ni sur l'utilisation abusive en matière profane du vocabulaire sacré : autant d'écarts de plume commis par un journal sans scrupule et que réprouve la loyauté autant que la religion.

Ce qui doit retenir notre attention, ce que nous voulons dénoncer, ce que nous tenons à flétrir, c'est la triple attaque menée parallèlement dans ses colonnes contre le catholicisme :

- 1^{er} Au sujet de l'attitude du souverain Pontife ;
- 2^{ème} Au sujet de la religion dans les hôpitaux ;
- 3^{ème} Au sujet des principes mêmes de notre foi et de quelques-unes de leurs applications.

.....

Sans crainte de se mettre en contradiction avec elle-même, après avoir loué à plusieurs reprises l'attitude de Benoît XV et montré ses dispositions bienveillantes pour la France, *La Dépêche* n'a cessé depuis janvier dernier, directement ou indirectement, par ce qu'elle dit et ce qu'elle cache, ce qu'elle insinue et ce qu'elle affirme, de représenter le Pape et son entourage comme inféodés à la politique de nos ennemis : et cela en recourant tout à tout à l'ironie méprisante, aux sarcasmes injurieux, aux réticences perfides, aux accusations indignées. Tel est, en particulier, le but d'une série d'articles et d'informations sur la prière pour la paix, sur le pouvoir temporel, sur la prétendue majorité des catholiques austro-allemands, entraînant nécessairement le Pape de leur côté. Les moindres symptômes, les récits les plus hasardés sont maintenus exacts ou probables, en dépit des démentis et des invraisemblances. On fait rigoureusement toutes les démonstrations en sens contraire ; témoin en particulier le silence sur la lettre du Pape au cardinal Amette et sur le don généreux qui l'accompagnait pour le secours national.

.....

D'octobre à mars, *La Dépêche* est revenue à maintes reprises, pour la dénoncer, sur une prétendue pression religieuse non moins persévérante qu'importune, dont les hôpitaux seraient

le théâtre. Enhardie par une certaine tolérance, elle ouvre, le 27 mars, sous ce titre provocateur : En marge de l'Union sacrée, une chronique régulière, où des faits sont rapportés à l'appui de cette accusation, lesquels en trente-neuf articles, durant trois mois et demi alimentent cette rubrique . Or, après avoir lu ces récits, on ne sait quel sentiment doit l'emporter, de l'indignation ou du mépris, tellement le grotesque s'y mêle à l'odieux. (...)

.....

La Dépêche ne se contente pas de mener campagne contre l'action abusive qu'exerceraient , d'après elle, les catholiques dans les hôpitaux ; avec une outrecuidance pour le moins ridicule, elle poursuit depuis des mois le catholicisme lui-même, l'attaquant dans ses principes et dans leurs applications les plus légitimes ; et c'est encore sous le fallacieux prétexte de défendre la liberté de conscience qu'elle accomplit son œuvre de dénigrement et de moquerie contre la religion. Elle refuse au catholicisme ce qu'elle accorde aux autres cultes et elle va jusqu'à lui reprocher des doctrines et des actes qui, relevant exclusivement de la conscience religieuse et des autorités ecclésiastiques, ne ressortissent en rien au pouvoir civil ni à la barre des journalistes. C'est le cas notamment pour l'attitude des catholiques à l'égard de Dieu, leurs conceptions sur le péché et la faveur qu'ils accordent à certaines dévotions.

Ainsi, *La Dépêche* s'offusque comme d'un outrage à la République et à la vaillance de nos soldats, de prières et de cantiques implorant le pardon pour la France coupable, parce que de telles pratiques supposent, en effet, l'existence de fautes individuelles et collectives, la nécessité pour les coupables de s'en repentir, et la confiance que Dieu apaisé interviendra pour hâter la victoire.(...)

D'abord, en fait de patriotisme, nul n'a le droit de prétendre à donner des leçons aux catholiques, et moins que personne ces publicistes, qui, à la veille même de la guerre, développaient encore avec complaisance les théories les plus funestes à la sauvegarde du pays. (...)

Le moment n'est pas aux revendications même les plus légitimes, ni aux critiques les plus justifiées, aussi, dès le premier jour, les catholiques, à l'exemple de leurs chefs, ont-ils fait tous les sacrifices à l'union sacrée. Avec leur désintéressement coutumier, ils n'ont pas regardé ni même alors, à côté d'eux, on n'usait pas à leur égard d'un exclusivisme injurieux. Ils n'ont vu que le sol de la patrie à défendre, l'honneur et le droit à venger. Toute leur énergie s'est tendue vers ce but suprême ; et sans vouloir diminuer le patriotisme de ceux qui ne partagent pas leurs croyances ou qui les combattent, ils peuvent, sans injustice, revendiquer la première place dans le dévouement de tous au triomphe du pays.

Ils n'ont pas songé à discuter des mesures contestables et ne sont même pas demandé si un meilleur emploi n'aurait pas pu être fait des forces à utiliser : simplement et généreusement ils ont marché au devoir, puisant dans leur foi une vigueur et une endurance sans égales.

.....

Certes, nous avons notre part, et elle est grande, dans l'épreuve commune. Nos séminaires vidés ! La jeunesse cléricale échangeant les instruments de la prière et de la paix divine contre les engins de mort ! Beaucoup de nos paroisses privées de leurs pasteurs ! Ceux-ci abandonnant pour de longs mois les restes attristés de leur population, au moment où elle avait le plus besoin de leur ministère consolateur !

Mais loin de nous en plaindre, malgré les embarras créés par les circonstances à la formation des clercs et à la religion des fidèles, volontiers nous avons encouragé nos lévites et nos prêtres à donner en ces heures tragiques tout leur concours aux autres forces du pays. Les uns et les autres ont entendu notre appel, et déjà Dieu a béni leurs efforts. S'il faut en croire des témoins autorisés, la rénovation religieuse qui se constate au sein des armées serait principalement leur œuvre. Ils auraient été, selon la parole de l'Évangile, le ferment qui fait lever la pâte tout entière. Eux surtout, au front comme à l'ambulance, entraîneraient par leur exemple, réconforteraient par leur affection, ranimeraient par leur ardeur, maintenant ainsi nos chers soldats, d'ailleurs admirables, à la hauteur d'un héroïsme sublime, gage assuré du succès final, alors surtout qu'il a été sanctifié par la prière et la pénitence.

Pendant ce temps, ceux d'entre nous qui sont demeurés à leur poste ne cessent de s'industrialiser pour le bien commun, priant pour ceux qui luttent, secourant ceux qui souffrent, consolant ceux qui pleurent.

Toutefois, si absorbante que soit la lutte engagée, si large que soit la collaboration que nous lui donnons, cela ne nous empêche pas d'observer les leçons qui se dégagent des événements. Et de quel droit voudrait-on nous interdire de les souligner ?

Comment des publicistes simplement clairvoyants se sont cru autorisés, au seul nom de l'expérience, à signaler les graves inconvénients de certaines situations, comme par exemple l'état d'infériorité où nous constitue l'absence de toutes relations officielles avec le Saint-Siège, et nous ferait un crime à nous de partager leur clairvoyance et d'avoir leur sincérité. Mais alors ce serait dire que l'union sacrée s'oppose à ce que chacun de nous révèle, sans récrimination, ce qui peut tourner à l'avantage de tous. (...)

Mais de quoi s'occupent-ils donc ces hommes étrangers à l'Eglise ou déserteurs volontaires de ses parvis ? Ce qui se dit ou se fait dans les loges et autres conciliabules où ils fréquentent ne suffit-il pas à les intéresser ? Que viennent-ils faire aux écoutes, incapables qu'ils sont de comprendre un enseignement qui n'est pas pour eux ? A quel titre se permettent-ils de juger nos croyances ? Quelle compétence ont-ils eue pour traiter de ces sujets ? Nous nous garderons de les suivre sur ce terrain parce qu'ils ne peuvent que blasphémer ce que, de parti-pris ils ignorent. Quod ignorant blasphemant. (...)

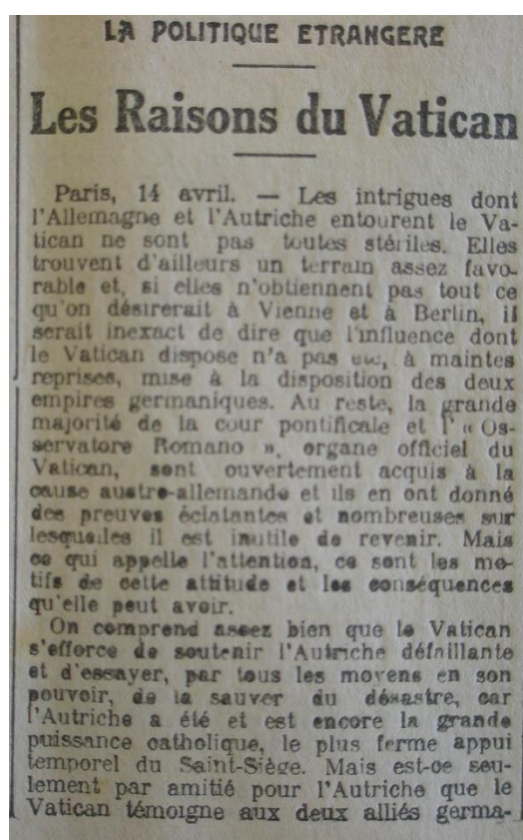
Pour que notre intervention ne demeure pas vaine, une sanction s'impose. Aussi, nous rappelant les exemples que nous ont laissés nos vénérés prédécesseurs, défenseurs intrépides, en pareille occurrence, des droits sacrés de la conscience catholique (...) ; en vertu du droit inhérent à notre charge, et uniquement préoccupé de l'utilité spirituelle de nos diocésains, *nous condamnons de nouveau La Dépêche* ; nous déclarons la lecture de ce journal dangereuse pour la foi, et pour ce motif nous l'interdisons aux fidèles, de la manière la plus rigoureuse. La présente lettre pastorale sera lue et publiée sans aucun commentaire dans toutes les églises et chapelles du diocèse, le dimanche qui en suivra la réception. Donné à Toulouse, le mardi 15 juin 1915, en la fête de sainte Germaine de Pibrac

Augustin, archevêque de Toulouse.

Source : Archives du Diocèse de Toulouse, *Semaine religieuse du diocèse de Toulouse*, 1915.

Annexe 9

Articles du journal *La Dépêche* de Toulouse, relatifs à la rumeur infâme.



...niques une sollicitude si vive et si constante ?
En réalité, on ne se fait pas beaucoup d'illusions à Rome sur l'impuissance de l'Autriche et sur l'irréversible destin qui la menace, et ce n'est pas à l'Autriche, mais bien à l'Allemagne que vont les espérances et les sympathies des milieux pontificaux. On y caresse un rêve auquel il a déjà été fait allusion et auquel les événements auraient pu donner une réalité décisive.
On sait que les catholiques constituent en Allemagne une minorité puissante, disciplinée, étroitement unie et infatigablement active. Si les ambitions allemandes s'étaient réalisées, la Belgique tout entière dont on connaît l'esprit ardemment catholique se trouvait annexée à l'Allemagne. De même l'Allemagne se serait agrandie à l'Ouest de toutes les provinces polonaises de la Russie, c'est-à-dire d'un territoire dont les populations sont, elles aussi, ardemment catholiques. Tout cela aurait renforcé singulièrement la minorité catholique de l'Allemagne actuelle et aurait pu même la transformer en majorité.
Dès lors, l'Allemagne victorieuse, maîtresse incontestée de l'Europe, devenait en même temps la plus grande des nations catholiques et apportait au Saint-Siège l'appui de sa formidable puissance.
Tel était le rêve du Vatican. Voilà pourquoi il se montrait si indifférent aux malheurs de la Belgique, si froid à l'égard des catholiques français, si muet devant les cathédrales incendiées par les troupes allemandes. Son rêve restera un rêve. Mais il ne s'en rend peut-être pas encore compte et il s'attarde dans ses illusions. — C. V.

Source : Archives départementale de l'Aude, journaux, 588 PER 52, *La Dépêche de Toulouse*, 15 avril 1915.

Pas d'exceptions pour les prêtres !

« La loi de 1889 a affecté les prêtres-soldats aux services de santé. Elle n'a pas dit que les prêtres-soldats resteraient dans les formations de l'arrière. C'est une circulaire de M. Millerand qui a dit cela. Mais M. Millerand n'est ni la loi ni même les prophètes. Quand M. Joseph Denais, député nationaliste, écrit comme il le fait à peu près tous les jours dans un journal de Paris qu'il faut économiser les hommes, nous ne pouvons donc que l'approuver. Nous l'approuverions sans réserve s'il écrivait : « utilisons mieux les hommes. » Les prêtres pourraient très bien être brancardiers sur le front où ils remplaceraient d'autres brancardiers laïcs qui pourraient dès lors faire utilement le coup de feu. Et l'on trouverait très facilement des infirmiers bénévoles pour remplacer les infirmiers prêtres dans les hôpitaux de l'intérieur.

« (...) C'est entendu, personne ne demande aux ecclésiastiques d'aimer la guerre, même si, comme le prétend Joseph de Maistre, elle est « divine en elle-même ». Les citoyens qui ont tout quitté pour se battre ne l'aiment d'ailleurs pas plus que les ecclésiastiques. Un ennemi implacable sur le pays, le pays a crié : Au secours ! Ils sont tous accourus. C'était leur devoir. Ils l'ont accompli. Et alors comment le journal assomptionniste ose-t-il écrire : « si l'on fait une loi d'exception pour atteindre une catégorie de personnes, les prêtres, il ne faudra pas s'étonner

que, au Parlement et ailleurs, les catholiques considèrent l'Union sacrée comme dénoncée et agissent en conséquence » ? Vous avez bien lu ? Une loi d'exception. Tous les Français doivent le service militaire ; tous les militaires doivent aller au feu sauf les prêtres. L'exception, la voilà, semble-t-il. C'est une erreur. L'exception serait, quand tant de pères de familles sont sur le front, de faire de ces célibataires des combattants. Dès lors il n'y aurait plus de défense nationale qui tînt. La concorde entre tous les citoyens cesserait d'être désirable et les catholiques agiraient « en conséquence ». Tel est l'ultimatum du parti prêtre, quand les Allemands, suivant une phrase malheureuse mais consacrée, sont à Noyon !

« C'est pourtant ça, leur Union sacrée. »

Source : Archives départementale de l'Aude, journaux, 588 PER 52, *La Dépêche de Toulouse*, 11 janvier 1916, « Les curés embusqués ».

Le défi de La Dépêche

« M. Maurice Barrès, quoique député, est un vieil adversaire du Parlement. Il était déjà l'ennemi des parlementaires au temps où il était boulangiste, c'est-à-dire après qu'il eut été cessé d'être l'ennemi des lois.

« Aussi ne s'étonne-t-on pas de voir M. Barrès essayer de discréditer les parlementaires en présentant les parlementaires comme des embusqués.

« Paul Déroulède, à qui M. Barrès a succédé sans le remplacer à la tête de la Ligue des patriotes, n'eût peut-être pas fait autrement : mais il aurait commencé par s'engager.

« Du reste, on se reproche pas à M. Barrès de faire la chance aux embusqués. On lui reproche seulement de la faire avec des œillères ou, si l'on aime mieux, sur un terrain que limitent étroitement les intérêts politiques chers au père de Petite-Secousse.

M. Barrès pourrait cependant et sans trop de peine élargir son champ d'action. Nous en tirons la preuve d'une lettre que nous recevons du front et dont nous ne citerons qu'une phrase celle-ci :

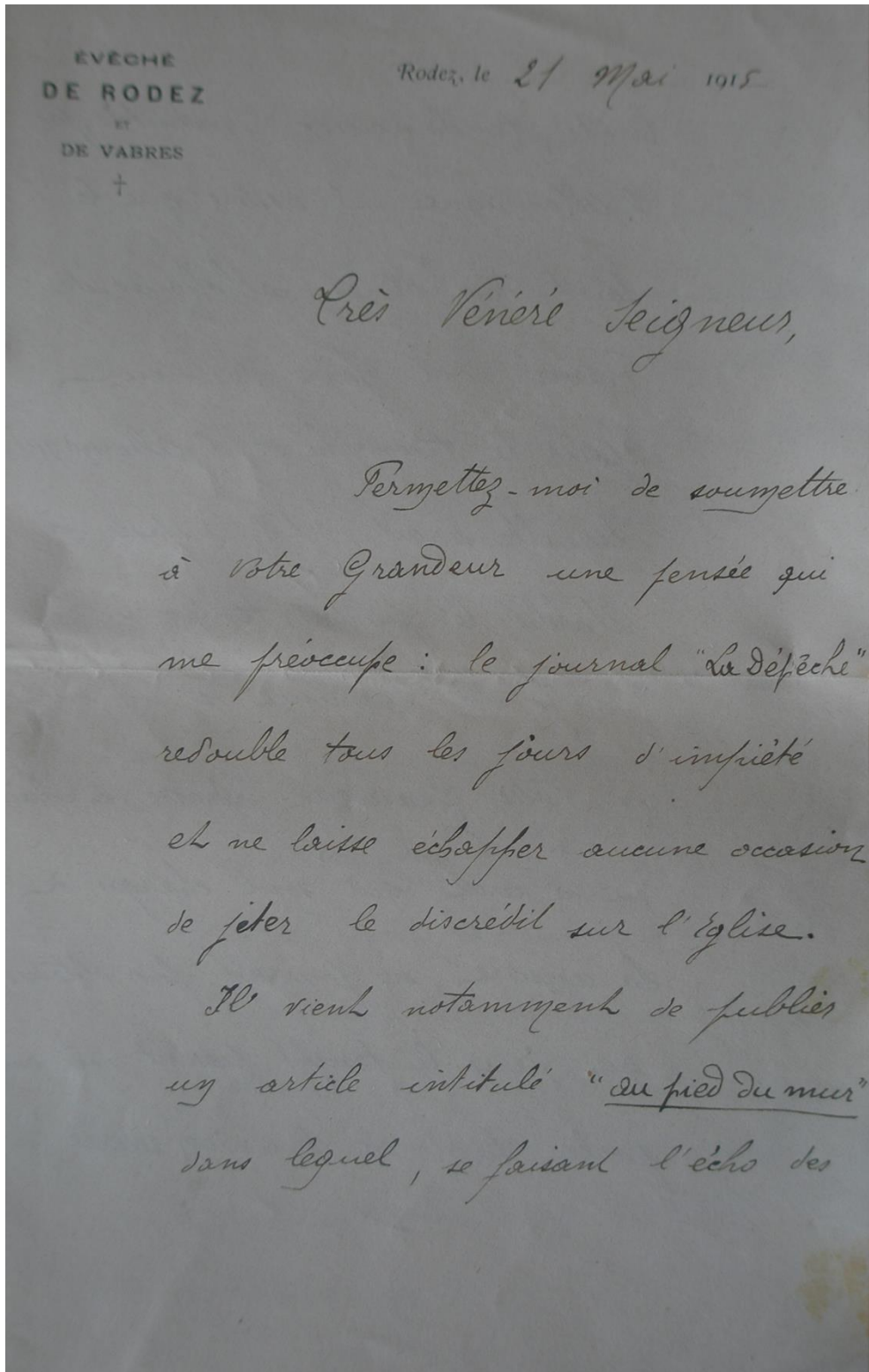
« « Je mets au défi n'importe quel poilu (mais un vrai, alors !) de dire qu'il a vu monter la garde aux tranchées à un curé ou à un millionnaire. »

« M. Barrès, il est vrai, n'est qu'un poilu de l'arrière. Mais il est président de la Ligue des patriotes : on peut bien faire une exception pour lui _ et allons voir s'il relèvera le défi du poilu de l'avant. »

Source : Archives départementale de l'Aude, journaux, 588 PER 52, *La Dépêche de Toulouse*, 13 février 1916.

Annexe 10

Lettre de l'évêque de Rodez adressée à l'archevêque de Toulouse, M^{gr} Germain, dénonçant le journal *La Dépêche de Toulouse*, le 21 mai 1915, à propos de la rumeur infâme



bruits tendancieux inventés par
l'Allemagne, il assure que le
Saint-Père et les catholiques de
France vont faire ses vœux
pour le triomphe de l'Allemagne,
laquelle serait, dit-il, disposée à
rétablir le pouvoir temporel.

Je me demande si un mot
de Votre Grandeur, adressé à celui
ou à ceux qui sont chargés de
la censure, ne pourrait pas obtenir
que, dans le temps présent, où on
parle tant de l'union sacrée,

on interdise ces excitations à la haine
des catholiques. Si nos journaux
se permettaient vis-à-vis des radicaux
la centième partie des insinuations
malveillantes que la Dépêche multiplie
contre nous, la censure n'aurait
pas assez d'anathèmes ni de sanctions
pour les en punir. Peut-être
une réclamation émanée de votre
Grandeur, suffirait-elle pour arrêter,
partiellement au moins, le scandale.

Daignez, Vénéré Seigneur, me
pardonner mon importunité et agréer
le nouveau hommage de mes sentiments
les plus respectueux en M. S. J. C.

+ Charles L. J. L. J.

Source : Archives du diocèse de Toulouse, carton : documents relatifs à la rumeur infâme, pochette 8.

Annexe 11

Photographie de l'hôpital auxiliaire du Grand Séminaire de Toulouse



Source : Archives du Grand séminaire de Toulouse, rue des Teinturiers

Table des figures

Partie 1

Chapitre 1 :

Figure 1 : Photographie de l'annonce de la mobilisation près des locaux de *La Dépêche*

Figure 2 : Scène de mobilisation à la gare Matabiau à Toulouse

Figure 3 : Le défilé de prêtres rue Bayard à Toulouse en 1914

Figure 4 : Carte postale éditée à Toulouse : Instituteur et Prêtre

Chapitre 2

Figure 5 : La répartition des prêtres du diocèse de Toulouse dans les services de l'armée française

Figure 6 : La répartition du nombre de prêtres et séminaristes morts au front durant la guerre

Figure 7 : La situation militaire du 2 août au 5 septembre 1914

Figure 8 : Carte postale représentant un prêtre mobilisé au front

Chapitre 3

Figure 9 : Photographie de la salle St-Vincent de l'Hôpital 312. Du Grand Séminaire de Toulouse

Figure 10 : Carte postale publiée à Toulouse, la Mère des Mères

Partie 2

Chapitre 1

Figure 11 : L'évolution du nombre de mariage dans la ville de Toulouse de 1913 à 1914

Figure 12 : Guerre européenne de 1914. La messe en campagne

Chapitre 2

Figure 13 : cartes postales éditées à Toulouse

Figure 14 : Cartes postales éditées à Toulouse par A. de Caunes, représentant la Mère des mères et Mater dolorosa

Chapitre 3

Figure 15 : Derrière l'Allemagne, le masque de la mort de masse

Figure 16 : Les ex-voto de l'Église Notre-Dame de la Daurade

Figure 17 : Monuments aux morts de l'Eglise Saint-Simon

Partie 3

Chapitre 2

Figure 18: La peur de l'espion allemand à Toulouse

TABLE DES MATIERES

Remerciements	2
Table des matières	3
INTRODUCTION	4
PARTIE 1 : ETUDE DES SOURCES ET ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES	11
Bibliographie commentée	12
A.Manuel	12
A.1. Usuels sur la Première Guerre mondiale	12
A.2. Sur le christianisme et le catholicisme	15
A.3. Sur l'histoire religieuse à l'époque contemporaine	15
B. Ouvrages spécialisés	17
B.1 Sur l'idée de Nation française et de peuple français	17
B.3.Sur l'histoire de Toulouse	20
B.4. Le Saint-Siège et la Grande Guerre	21
B.5. Sur l'interprétation religieuse de la guerre	24
B.6. Dévotions et ferveurs du temps de Guerre	25
B.7. Sur l'aumônerie militaire	26
B.8. Les « Doctrines de Haine »	26
B.9. Les femmes, la foi et la guerre	26
B.10. L'année 1914	28
B.11. L'histoire culturelle de la guerre	28
B.12.Paix et réconciliation	29
B.13. Après-Guerre : Deuils, Mémoire, Reconstruction	29
B.14. Historiographie de la Première Guerre mondiale	31
B.14. Apports des autres sciences sociales	31
Sources commentées	33
A. Sources manuscrites	33
A.1 Les cartons de l'archevêque de Toulouse, M ^{gr} Germain	33
A.2. Carton : documents relatifs à la rumeur infâme	34
A.3. Livre d'or toulousain	34
A.5. Registres de matricules	35
A.6. États par communes des disparus de la guerre de 14-18	35
A.7. Journaux de marche des unités combattantes	36
B. Sources imprimées	38
B.1 Les sources du Vatican	38
B.2. Les sources d'européana	39
B.3. Sources nationales	40
B.4. Témoignage de prêtre du diocèse mobilisé	41
B.5. Les semaines religieuses du Diocèse de Toulouse situées à la Chancellerie du Diocèse, rue Perchepinte	42
B.6. La guerre vue par le préfet de Haute-Garonne	42
B.7. La Croix du Midi- hebdomadaire et quotidien	43
B.8. La Dépêche du Midi- quotidien	44
B.9. L'Express du Midi et le Télégramme	44
B.10. La revue des prêtres morts au champ d'honneur	44
C. Sources iconographiques	45
C.1.Monuments aux morts et ex-voto dans les édifices religieux de Toulouse	45
C.2. Cartes postales	45
C.3. Photographies	46
C.4.Médailles	48

PARTIE 2: HISTORIOGRAPHIE	49
<i>Le pontificat de Benoît XV durant la Grande Guerre</i>	49
A.1. Etudes de Benoît XV très succinctes au sein d'une histoire générale des catholiques durant la 1ère Guerre mondiale	54
PARTIE 1 :	73
<i>La mobilisation active des catholiques toulousains durant la Première Guerre mondiale</i>	73
<i>CHAPITRE 1 : Les premières semaines de la guerre : la mobilisation des catholiques toulousains au nom de l'Union sacrée</i>	75
<i>A. Les premières semaines de la guerre vécues par les Toulousains</i>	77
A.1. La surprise de la guerre chez les Toulousains	77
A.2. Un discours patriotique et enthousiaste dissimulant un esprit de résignation	79
A.3. L'organisation de la mobilisation	81
<i>B. L'adhésion des catholiques toulousains à l'Union sacrée</i>	85
B.1 La définition de l'Union sacrée	85
B.2. La réception et la réappropriation du discours de Raymond Poincaré par les catholiques toulousains	87
B.3. Les fondements d'une adhésion : les liens historiques entre foi et patriotisme	90
<i>C. Le retour des religieux chassés lors de la Séparation</i>	93
C.1. L'exil des religieux depuis la politique de Séparation	93
C.2. Le retour des religieux à Toulouse et l'impact de ce mouvement à Toulouse	94
<i>CHAPITRE 2 : La mobilisation du clergé toulousain au front</i>	97
<i>A. Les diverses modalités de la mobilisation du clergé toulousain au front</i>	98
A.1. L'égalité devant l'impôt du sang	98
A.2. Etude sérielle sur le nombre de mobilisés parmi les ecclésiastiques du diocèse de Toulouse	99
A.3. La vie au front raconté par les ecclésiastiques du diocèse de Toulouse mobilisés	104
A.4. L'encadrement à distance des prêtres mobilisés par le clergé toulousain	110
<i>B. L'aumônier militaire, dernier repère dans un monde de souffrances</i>	112
B.1. Nombre d'aumôniers dans le diocèse de Toulouse et leurs affectations	112
B.2. Le rôle des aumôniers militaires	114
B.3. La figure de l'aumônier, le dernier repère pour les soldats	116
<i>C. Evolution et image du prêtre</i>	117
C.1 La reconnaissance nationale de l'engagement patriotique du clergé toulousain	117
C.2. La guerre formatrice de prêtres plus entreprenants	119
C.3. La guerre formatrice de prêtres plus proches de leurs fidèles	120
<i>CHAPITRE 3 : La mobilisation des catholiques toulousains restés à l'arrière du front</i>	122
<i>A. Réorganisation concrète du diocèse suite à la guerre</i>	125
A.1 Vide du diocèse parmi le clergé	125
A.2. La réorganisation du diocèse pendant la guerre	125
A.3. La tenue de guerre d'après le clergé toulousain	127
<i>B. L'engagement caritatif et social de la communauté catholique toulousaine</i>	128
B.1. Le réseau de l'Eglise catholique mis au service des familles des soldats	128
B.2. Les catholiques toulousains dans les hôpitaux de guerre	130
B.3. Les catholiques toulousains dans les œuvres de guerre à Toulouse	133
B.4. La participation du clergé catholique à la propagande nationale	138
<i>C. Le rôle des femmes catholiques toulousaines dans la mobilisation</i>	140
C.1. La quasi-absence des femmes catholiques dans les sources et l'historiographie de la Première Guerre mondiale	141
C.2. Le réconfort moral des femmes catholiques	143
C.3. La mobilisation des femmes catholiques dans les œuvres de guerre pendant la Première Guerre mondiale	147
PARTIE 2 :	150

La mobilisation spirituelle des catholiques toulousains durant la Première Guerre mondiale **150**

Chapitre 1 : La mobilisation spirituelle des catholiques toulousains durant la guerre **152**

<u>A. La mobilisation religieuse de l'ensemble des catholiques toulousains</u>	153
A.1. État des lieux historiographiques	153
A.2. Un réveil religieux chez les catholiques toulousains ?	155
A.3. Pourquoi un tel retour religieux ?	160
A.4. La réaction du clergé toulousain face à ce retour religieux	161
A.5. Derrière ce retour religieux, des buts politiques ?	163
<u>B. Participation spirituelle à la guerre</u>	164
B.1 La prière, une action efficace pour une paix victorieuse	164
B.2 La guerre au centre de la prière	166
<u>C. La guerre, évolution de la distinction entre sacré et profane</u>	169
C.1 Les pèlerinages en temps de guerre	169
C.2 L'organisation de la vie religieuse au front d'après les Toulousains mobilisés	171
<u>D. L'émergence de nouvelles pratiques religieuses en temps de guerre</u>	175
D.1 Emergence de nouvelles pratiques religieuses et superstitieuses	175
D.2. La position de l'Église toulousaine face à ces phénomènes	176

CHAPITRE 2 : La fusion entre catholicisme et patriotisme visible dans le diocèse de Toulouse durant la Grande Guerre **179**

<u>A. L'exemple d'une litanie: la fusion entre catholicisme et patriotisme</u>	179
<u>B. Assimilation de la Première Guerre mondiale à une guerre de civilisation</u>	182
B. 1. La religion au service du contrôle de la peur : le rôle de la propagande catholique à Toulouse	183
B.2. Une guerre contre l'obscurantisme/ distinction entre un « Nous » civilisé et un Autre barbare	186
B.3. La représentation du Germain barbare	189
B.4. Une vision partagée par tous les Toulousains ?	191
<u>C. Le recours à la théorie de la guerre juste</u>	194
C.1 La Grande Guerre, une nouvelle croisade ?	194
C.2 Le recours à la théorie de la guerre juste par les non-catholiques toulousains	195
C.3. Un discours affaibli par l'enlisement de la nation française dans la guerre	196
C.4. Le soldat français : nouveaux héros et nouveaux martyrs	197
<u>D. Les saints au service de la Nation française</u>	200
D.1. La figure particulière de la vierge Marie	201
D.2. La figure de Jeanne d'Arc et autres dévotions	204
D.3. La dévotion du Sacré-Cœur de Jésus	205

CHAPITRE 3: La mort et les catholiques toulousains durant la guerre **207**

<u>A. La mort omniprésente et l'absence du corps du défunt: la difficulté à faire son deuil</u>	208
A.1. La mort massive des Toulousains mobilisés et ses conséquences sur les catholiques	208
A.2. Les veuves catholiques à Toulouse	211
A.3. La polémique des sépultures	214
<u>B. Le catholicisme et la mort durant la Première Guerre mondiale</u>	216
B.1. Célébrer la mort	216
B.3. Remercier les saints par les ex-voto	217
<u>C. Les monuments aux morts, une dialectique entre patriotisme et religion</u>	219
C.1 S'identifier avec les morts de la Première Guerre mondiale	220
C.2 La fonction intramondaine des monuments aux morts	223
C.3. Les monuments aux morts, lieux de deuil et de pèlerinage permettant de rompre avec l'absence du mort	224
C.4. Rompre avec le collectif pour mettre en valeur l'individualité des soldats morts, l'exemple de la <i>Revue des prêtres et séminaristes tombés au champ d'honneur</i>	225

PARTIE 3 : **228**

L'affaiblissement de la fusion entre catholicisme et patriotisme par l'anticléricalisme à Toulouse **228**

CHAPITRE 1 : L'enjeu des polémiques ayant pour cible Benoît XV à Toulouse	230
<u>A. La politique d'impartialité du pape et son action humanitaire durant la guerre</u>	<u>230</u>
A.1. L'aide humanitaire de Benoît XV	230
A.2 La politique d'impartialité de Benoît XV	236
A.3. Une politique mal comprise et qui n'a pas opéré la fusion entre catholicisme et patriotisme	239
<u>B. Les répercussions des affaires d'espionnage et de l'affaire Latapie à Toulouse</u>	<u>240</u>
B.1. les polémiques et les affaires	240
B.2. L'impact de ces polémiques à Toulouse	244
B.3. Le clergé au secours du pape	246
<u>C. La stratégie pour atténuer les doutes des Toulousains vis-à-vis de Benoît XV</u>	<u>247</u>
C.1. Quels sont les risques ?	247
C.2. La présentation de Benoît XV comme l'ami fidèle de la France	248
C.3. Expliquer les interprétations de Benoît XV	250
CHAPITRE 2: La rumeur infâme, une stigmatisation du clergé français par La Dépêche de Toulouse	253
<u>A. La stigmatisation du clergé français; la nécessité de trouver un bouc-émissaire</u>	<u>255</u>
A.1. Les attaques formulées contre le pape Benoît XV	256
A.2 Les attaques contre le clergé catholique français et les choses saintes	258
A.3. Un contexte favorable à la stigmatisation du clergé catholique	260
A.4. La rumeur infâme à Toulouse : un processus de représentation de l'intolérable	261
<u>B; La résistance face à ce processus de marginalisation</u>	<u>266</u>
B.1. Les réponses du clergé toulousain	266
B.2 Le soutien du clergé français et de Benoît XV	270
B.3. La position paradoxale des pouvoirs publics locaux et nationaux	272
<u>C. L'identité toulousaine bouleversée par la guerre?</u>	<u>278</u>
C.1 Le premier enjeu de la rumeur infâme: exclure définitivement les catholiques de la vie politique toulousaine et française	278
C.2. La guerre, nouveau prétexte pour exprimer un anticléricalisme mis en sourdine les premiers mois de la guerre	279
C.3. Préserver une identité laïcisée et les acquis de la Séparation	280
CONCLUSION	282
ANNEXES	284
LISTE DES ANNEXES	285
Table des figures	303